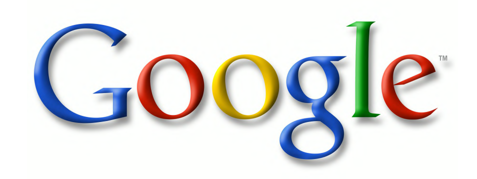





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA

CAMPAGNE DE RUSSIE

EN 1812.


DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA

CAMPAGNE DE RUSSIE

EN 1812.

CET OUVRAGE SE TROUVE

A MOSCOU, chez Riss, père et fils;
A ODESSA, chez Collin;
A VARSOVIE, chez Gluksberg.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

HISTOIRE

MILITAIRE

DE LA

CAMPAGNE DE RUSSIE

EN 1812.

PAR LE COLONEL BOUTOURLIN,

AIDE-DE-CAMP DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD, LIBRAIRES, RUE DAUPHINE, N° 9.

A PÉTERSBOURG,

CHEZ SAINT-FLORENT, LIBRAIRE DE LA COUR.

1824.

HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE DE 1812

EN RUSSIE.

CHAPITRE VI.

Marche de Macdonald sur Riga. — Affaire d'Eckau. — Oudinot passe la Duna et se dirige sur Sébége. — Bataille de Kliastitsy. — Défaites de Koulnef et de Verdier. — Oudinot rentre à Polotsk. — Les ennemis occupent Dunabourg et somment Riga. — Opérations devant cette place. — Oudinot se reporte en avant. — Combat de Swolna. — Le comte Wittgenstein suit Oudinot jusqu'à Polotsk. — Bataille de Polotsk. — Le comte Wittgenstein se replie derrière la Drissa. — Affaire de Belaïa. — Opérations du corps de Riga.

Nous avons vu que le 4 juillet, le comte Wittgenstein était venu se placer à Pokaewtsy, avec environ 25 mille hommes. Ce corps devant agir

isolément, fut organisé de la manière suivante (voyez tabl. 10) : l'avant-garde, aux ordres du général Koulnef, fut composée de quatre bataillons, huit escadrons, une compagnie et demie d'artillerie et un régiment de kosaques, en tout 4,335 hommes; la première ligne du corps de bataille, commandée par le général Berg, fut composée de 12 bataillons, de 4 escadrons et de trois compagnies d'artillerie, en tout de 7,540 hommes; la deuxième ligne du corps de bataille commandée par le général Kakhofskoï, était de 10 bataillons, de 8 escadrons et de 2 compagnies d'artillerie, en tout de 5,207 hommes; la réserve, aux ordres du général Sazonof était de 10 bataillons, de 7 escadrons et de 2 compagnies et demie d'artillerie, en tout de 7,446 hommes. Le corps de bataille et la réserve demeurèrent avec le quartier-général à Pokaewtsy; l'avant-garde se posta à Balin. Une brigade de 3,700 hommes, tant infanterie que cavalerie, qui se trouvait à Dunabourg, ayant aussi été mise à la disposition du comte Wittgenstein, il en donna le commandement au général Hammen.

Le maréchal Macdonald, qui formait l'extrême gauche des Français, avait quitté Rossieny dès le 22 juin, et s'était porté en avant vers Riga. Le général Grawert, avec le corps auxiliaire

prussien, qui faisait partie du corps de Macdonald, occupa Mittau, Bausk, et les postes de Draken et Ranken. Macdonald lui-même, avec la division Grandjean, vint à Jakobstadt. Les troupes russes qui occupaient la Courlande se replièrent sur Riga; mais le général Essen, qui commandait en chef le corps russe, destiné à la défense de Riga et de Dunamunde, crut devoir essayer de se soutenir encore en campagne. Il détacha à cet effet le lieutenant-général Léwis avec 8 bataillons, 4 escadrons, et quelques kosaques sur Eckau, où il prit poste.

Les ennemis ne lui permirent pas d'y demeurer : le 7 juillet, Grawert partit de Bausk à la tête de 5 bataillons, et se porta par Sorgen sur Eckau, tandis que le général Kleist, parti en même temps de Draken et de Ranken avec trois bataillons et six escadrons, devait assaillir en flanc la position des Russes à Eckau. Cette attaque combinée obligea Léwis à se replier à Dahlenkirchen, après avoir soutenu un combat assez vif, où la perte de chaque côté s'éleva à environ 600 hommes. Les Prussiens occupèrent la ligne de la Misse, ayant leurs avant-postes à Baldohn, à Tamojnia, à Plakan-Zum et à St.-Olay, un détachement à Schelok, et un autre à Forstei sur l'Aa. Le 10 juillet, les ennemis ayant occupé

l'île de Dahlenholm, le général Essen crut devoir déclarer la place de Riga en état de siége, et en fit incendier les faubourgs.

Cependant l'empereur Napoléon, voyant que le maréchal Macdonald n'était pas en état, à lui seul, de couvrir la gauche de la longue ligne d'opérations de l'armée française, jugea à propos de laisser encore dans les environs de Polotsk le corps d'Oudinot, afin de l'opposer à celui de Wittgenstein, que non-seulement il devait tenir en échec, mais même tâcher de battre, afin de pousser sur Pétersbourg, pendant que Napoléon, avec le gros de ses forces, marcherait sur Moskou. Nous allons rendre compte des évènements qui firent échouer cette opération secondaire des ennemis.

Le 9 juillet, un détachement que les Russes avaient à Lachkowa sur la Duna, ayant informé le comte Wittgenstein que les ennemis faisaient mine de passer ce fleuve à Dissna, le comte lui donna l'ordre de se retirer à Wolyntsy, pour défendre le cours de la Drissa. Les avis reçus dans la journée suivante, ayant confirmé la nouvelle du passage de l'ennemi à Dissna, tandis que d'autres troupes paraissaient en face de Pokaewtsy, le comte Wittgenstein prit la résolution d'aller passer la Duna à Drouïa, afin d'attaquer celles-ci à

dos. Le 11, à huit heures du soir, le corps russe partit de Pokaewtsy, et se dirigea sur Pridrouïsk, où il arriva le lendemain matin. Le corps de bataille fut placé près de Pridrouïsk, et la réserve demeura à Rassitsy ; un détachement occupa Drouïa, et l'on commença sur-le-champ le travail des ponts. Le détachement posté à Wolyntsy fut partagé : une partie y demeura, l'autre se porta à Pokaewtsy.

Arrivé près de Drouïa, le comte Vittgenstein apprit que, d'un côté, l'ennemi avait poussé de Dissna jusqu'à Zamchany et Siwokhino, tandis que de l'autre Macdonald se préparait aussi à passer la Duna à Jakobstadt. Si, dans cette circonstance, le général russe s'était obtiné à poursuivre l'exécution de son premier projet, de passer à la gauche de la Duna, les deux corps ennemis auraient pu faire leur jonction dans les environs de Lutzin, sur les derrières des Russes, qui, coupés de Pétersbourg, se seraient vus fortement compromis. Ces raisons déterminèrent le comte Wittgenstein à ne faire passer la Duna qu'à l'avant-garde de Koulnef, pour recueillir des bagages et des prisonniers sur les derrières des ennemis. Le comte lui-même se décida à prendre la route de Drouïa à Sébége, afin d'occuper une position centrale entre Mac-

donald et Oudinot, et d'empêcher ainsi leur jonction.

Le corps de bataille se porta donc le 14 à Rassitsy, et la réserve à Baby; l'avant-garde repassa à la droite de la Duna; les détachements qui avaient été portés sur la Drissa, et qui à l'approche de l'ennemi s'étaient repliés jusqu'à Ossweïa, furent renforcés par la cavalerie, et reçurent ordre de se reporter sur la Drissa. L'un de ces détachements, commandé par le général Helfreich, se dirigea sur Pokaewtsy; l'autre, aux ordres du général Balk, par Kokhanowo et Swolna, sur Walyntsy. Le 15, Koulnef, avec son avant-garde, remontant la droite de la Duna, se porta sur la Drissa. Arrivé sur la Swolna, il envoya son infanterie au général Balk, à Swolna, et poussa lui-même avec sa cavalerie jusqu'à Walyntsy.

Le maréchal Oudinot était arrivé à Polotsk, le 14, avec deux divisions d'infanterie, une de cuirassiers et une brigade de cavalerie légère; la troisième division d'infanterie, et la deuxième brigade de cavalerie légère, qui faisaient partie de son corps, étaient demeurées à Dissna. Heureusement pour le comte Wittgenstein, les ennemis n'avaient pas le projet d'opérer avec les 2e et 10e corps conjointement, et les manœuvres

de Macdonald n'étaient que des démonstrations. Néanmoins Oudinot, ayant reçu l'ordre d'agir séparément contre le comte Wittgenstein, était à lui seul assez supérieur en nombre au corps russe, pour espérer de le culbuter et de le pousser jusque sous Pétersbourg; et dans le cas où il eût pu parvenir jusqu'à cette capitale, ses opérations, quoique secondaires, auraient pu avoir l'influence la plus marquée sur l'ensemble de la guerre. Ces considérations engagèrent Oudinot à pousser fortement en avant dans la direction de Sébége. Le 16, il se mit en mouvement. Les divisions Legrand et Verdier, et celle de cuirassiers de Doumerc, campèrent près de Dworets, entre Bélaïa et Siwokhino. La brigade de cavalerie légère de Castex poussa, au-delà de la Drissa, vers Sokolitchi; la division Merle se porta de Dissna à Losowka; la brigade de cavalerie légère de Corbineau, qui couvrait à gauche la marche de cette division, eut un engagement très-vif avec les escadrons de Koulneff.

Un mouvement aussi prononcé annonçait, de la part du maréchal français, les projets les plus sérieux, et, dans le même temps, le comte Wittgenstein recevait un rapport du général Hammen, qui l'informait que Macdonald avait

passé la Duna à Jakobstadt, et se dirigeait sur Dunabourg; qu'en conséquence, ne se trouvant pas en état de se soutenir dans ce poste, il en avait retiré son infanterie, en la portant sur le chemin de Réjitsa, pour être à portée de couvrir le point important de Lutsin.

Il semblait vraisemblable que les deux corps français ne combinaient ainsi leurs mouvements respectifs que pour tâcher de se réunir sur les derrières des Russes. Le meilleur moyen de prévenir cette jonction étant de les attaquer séparément, le comte Wittgenstein prit le parti de se porter d'abord contre le maréchal Oudinot, dont les manœuvres menaçaient plus particulièrement sa ligne d'opérations. Le corps de bataille et la réserve se mirent en mouvement de Rassitsy et de Baby, par Kokhanowo, sur Kliastitsy. Les détachements de Balk et de Helfreich durent se porter directement sur Kliastitsy, afin de couvrir le mouvement des principales colonnes, tandis que le général Koulnef, avec son avant-garde, remontant la droite de la Drissa, se porterait vers Sokolitchi. On envoya ordre au général Hammen de contenir autant que possible le maréchal Macdonald, afin de donner le temps de terminer l'opération contre Oudinot. Le détachement de Hammen était composé de dix

faibles bataillons de réserve, formant environ 3,300 hommes, et de quatre escadrons de hussards réunis formant 454 chevaux.

Les troupes russes s'étaient mises en marche le 17 à midi; mais comme l'ennemi était beaucoup plus rapproché de Kliastitsy, ce point important se trouva occupé par lui au moment où le comte Wittgenstein avait pu à peine atteindre Khonowiczi. Cependant cette circonstance n'aurait pu engager le général russe à suspendre sa marche, si la nouvelle qu'il reçut, dans la nuit du 17 au 18, du départ de l'armée de Barklay pour Smolensk, ne lui eût fait appréhender de trouver le corps d'Oudinot trop en forces. Il pouvait se faire que Napoléon, n'étant plus contenu vers Witebsk par la première armée, eût envoyé de puissants renforts à son lieutenant; d'un autre côté, il était aussi bien urgent de rouvrir les communications directes avec Pétersbourg, fortement compromises par la marche des ennemis sur la route de Sébége.

Pour trancher ces difficultés, le comte Wittgenstein crut devoir consulter ses généraux, qu'il réunit en conseil de guerre. Le général Dauvray, chef d'état-major du corps, déclara qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour attaquer l'ennemi; que c'était l'unique

moyen d'arrêter son mouvement, qui, en menaçant de tourner la gauche des Russes, pouvait les séparer entièrement de Pétersbourg, et les jeter sur le golfe de Riga, où leur ruine serait devenue inévitable. Cette opinion, appuyée de celle du général-major prince Jachwill, chef d'artillerie, fut adoptée à l'unanimité, et l'on résolut de continuer la marche sur Kliastitsy, afin d'y attaquer tout ce qu'on pourrait y trouver d'ennemis.

Le 18 au matin, tout le 1er corps se rassembla à Katérinowo, sur la Swolna; l'avant-garde, commandée par le général Koulnef, et composée de 4 bataillons et de 8 escadrons, en tout de 3,731 hommes, avec 12 pièces d'artillerie à cheval, se remit en marche à dix heures du matin, se dirigeant de Katérinowo sur Kliastitsy; elle fut suivie de près par le corps de bataille, fort de 22 bataillons et 8 escadrons, en tout de 13,065 hommes, avec 72 pièces de canon; la réserve, commandée par le général Sazonof, et composée de 8 bataillons, formant 4,559 hommes, et un détachement aux ordres du prince Repnin, de 2 bataillons et de 8 escadrons, en tout de 1,607 hommes, avec une compagnie d'artillerie de position, demeurèrent à Katérinowo.

Le maréchal Oudinot avait aussi continué son mouvement dans la même matinée. Vers les onze heures du matin il arriva à Kliastitsy, avec la division Legrand et la brigade de cavalerie légère de Castex ; la division Verdier et celle des cuirassiers qui le suivaient, prirent position à Golowczitsy ; la division Merle fut laissée au gué de Jiwokhina ; et la brigade de cavalerie légère de Corbineau demeura aussi sur la Drissa, pour observer les gués de Dernowiczi et de Walyntsy.

Le maréchal Oudinot, ayant des notions confuses sur la marche du comte Wittgenstein, jugea à propos de s'arrêter à Kliastitsy, et de pousser en avant des reconnaissances pour recueillir des informations plus précises sur la marche des Russes. Le 23e de chasseurs fut porté sur la route de Sébége, et le général Legrand, avec les 25e léger, 56e de ligne et 24e de chasseurs à cheval, prit poste à Jakoubowo, sur le chemin de Katérinowo. Les patrouilles découvrirent la marche de l'avant-garde russe, qui, vers les cinq heures du soir, parut devant Jakoubowo. Le général Koulnef, ne se voyant pas assez en forces pour attaquer ce village, se borna à s'établir sur un plateau en face. Les douze pièces de l'artillerie à cheval, qui suivaient l'avant-garde, furent placées près du chemin de Klias-

titsy, ayant à leur droite le 25e de chasseurs, et à leur gauche le 26e de la même arme; les hussards de Grodno se postèrent derrière la batterie. (Voyez pl. III : B.)

Sur ces entrefaites, le général Legrand, ayant été rejoint par les régiments restants de sa division, et voyant que les Russes n'étaient point encore en forces, essaya de les déposter en faisant attaquer leur droite par le 56e de ligne, soutenu de toute la brigade Maison; mais le 25e de chasseurs, secondé par le feu de l'artillerie russe, réussit à se maintenir dans la position qu'il occupait en avant du bois, jusqu'à l'arrivée du comte Wittgenstein, qui, ayant appris que son avant-garde était déja engagée, accourut à son secours avec les 23e et 24e régiments de chasseurs et douze pièces de canon. Les deux régiments de chasseurs et une partie des hussards de Grodno, furent dirigés sur-le-champ à la droite, en soutien du 25e de chasseurs.

Ce secours arrivé à propos, déconcerta les projets des Français, qui furent rejetés sur Jakoubowo. Le général Koulnef voulut profiter de ce succès pour menacer le flanc gauche de leur ligne, en se rendant maître d'un grand bois qui règne sur un des côtés du bassin où se trouve situé le village de Jakoubowo; mais le

général Legrand y jeta le 56e de ligne, qui réussit à arrêter les Russes.

Le combat s'animant de plus en plus, le maréchal Oudinot fit soutenir les troupes engagées par la division Verdier, qui forma la réserve. Les cuirassiers furent laissés en arrière, par l'impossibilité de les employer sur le terrain boisé où se passait l'action. La division Legrand, ainsi appuyée par celle de Verdier, se reporta en avant; mais les succès qu'elle obtint se bornèrent à faire replier la chaîne des tirailleurs russes: le feu de l'artillerie de ces derniers porta tant de désordre parmi les colonnes françaises, qu'elles ne tardèrent pas à battre en retraite jusque derrière Jakoubowo, qui demeura occupé par un gros d'infanterie légère. La position des Français, resserrée d'un côté par un bois épais, et de l'autre, par les maisons du village, ne leur permit pas de mettre en batterie plus de douze pièces de canon, tandis que le bassin s'ouvrant du côté des Russes, leur donna la facilité de faire usage de vingt-quatre pièces.

Cette canonnade, si désavantageuse pour l'ennemi, entretint le combat jusqu'à onze heures du soir. Dans la nuit, le comte Wittgenstein rapprocha de Jakoubowo ses troupes de réserve, et forma la 1re ligne de son corps sur le champ

de bataille de la veille, en colonnes de bataillons, et dans l'ordre suivant : le 24e régiment de chasseurs était à la droite; ensuite venaient le 25e, le 23e, ceux de Sewsk et de Kalouga, le 26e de chasseurs, celui de Perm, et enfin celui de Mohilew, qui formait la gauche; vingt-six pièces de canon furent mises en batterie devant le front de cette ligne. Le terrain rétréci par un bois qui s'étendait derrière la position, ne permettant pas à la deuxième ligne de se placer immédiatement derrière la première, l'on fut obligé de laisser les régiments de cette deuxième ligne, ainsi que les hussards de Grodno, en réserve près du village d'Olchowo.

Le 19, à trois heures du matin, les Russes recommencèrent l'attaque. Le 23e régiment de chasseurs se précipita sur le château de Jakoubowo, et réussit même à pénétrer jusque dans la cour, mais le 26e léger, qui se porta contre lui au pas de charge, le repoussa avec perte. Le maréchal Oudinot crut devoir profiter de ce premier avantage pour attaquer lui-même la ligne des Russes, en portant de fortes colonnes contre leur centre. Les batteries des lieutenants-colonels Marouzzi et Baikof réussirent à arrêter cette première tentative des ennemis; mais ces derniers se renforçant de troupes fraî-

ches, renouvelèrent l'attaque, qui n'eut pas plus de succès. Les colonnes françaises, arrêtées par le feu croisé des batteries russes, tourbillonnèrent et montrèrent de l'hésitation.

Le comte Wittgenstein saisit ce moment pour ordonner au général Berg de se porter à leur rencontre avec toute la première ligne. Le général-major Kosaczkoffskoï se précipita sur le centre, à la tête des régiments de Sewsk et de Kalouga, soutenu d'une partie des hussards de Grodno; le prince de Sibérie, avec ceux de Perm et de Mohilew, se porta contre la droite; le 26e de chasseurs, destiné à lier ces deux attaques, marcha en échelons entre les régiments de Kalouga et de Perm; enfin, les 23e, 24e et 25e régiments de chasseurs se jetèrent dans le bois à gauche des ennemis. La seconde ligne des Russes déboucha en même temps d'Olchowa, pour être en mesure d'appuyer les efforts de la première.

Le centre des Français ne se trouvant pas en état de résister à l'impétueuse attaque du général Kosaczkoffskoï, soutenue du feu de l'artillerie, se vit obligé de se mettre en retraite sur Kliastitsy. Ils essayèrent encore de se reformer sur les hauteurs sablonneuses qui bordent la rive droite de la Nitcha; mais, à l'approche de nos

colonnes, le maréchal Oudinot se décida à évacuer cette seconde position pour se couvrir de la Nitcha. Cependant, afin de contenir les Russes, il ordonna aux troupes de son centre un nouveau mouvement offensif, qui fut arrêté par les coups bien dirigés de la batterie du lieutenant-colonel Baïkof. Cette démonstration d'attaque servit du moins à protéger la retraite des Français, qui repassèrent en assez bon ordre la Nitcha, à huit heures du matin.

Le comte Wittgenstein, maître des hauteurs sablonneuses dont nous avons parlé, et voyant que l'ennemi faisait mine de vouloir se soutenir dans sa nouvelle position à Kliastitsy sur la rive gauche de la Nitcha, résolut de lui donner des inquiétudes pour sa droite, et, à cet effet, il porta à la gauche de ses colonnes d'infanterie la cavalerie de son avant-garde et du corps de bataille avec douze pièces d'artillerie à cheval. Le général Balk, avec les dragons de Riga et les douze pièces de canon, se posta près de Gwozdy, tandis que le général Koulnef, avec les hussards de Grodno et les dragons de Jambourg, descendit jusqu'aux bords de la Nitcha avec l'intention de la traverser au-dessus de Gwozdy; mais cette petite rivière ne s'étant pas trouvée guéable en cet endroit, le colonel du génie comte Sievers

reçut ordre d'y jeter un pont. L'ennemi, menacé de voir son aile droite tournée, la replia d'abord et commença sa retraite sur Polotsk, après avoir mis le feu au pont de la Nitcha, situé sur la route de Jakoubowo à Kliastitsy.

La conservation de ce pont ne pouvait manquer d'intéresser les Russes, auxquels elle devait donner la faculté de poursuivre vivement les ennemis. Aussi le comte Wittgenstein y conduisit-il sur-le-champ le bataillon de réserve des grenadiers de Pawlowsk, que l'on avait tiré de la deuxième ligne pour soutenir les tirailleurs. Ces braves grenadiers se précipitèrent sur les poutres déja enflammées du pont, le traversèrent en colonne, et s'établirent sur la rive opposée, malgré le feu bien nourri que les ennemis, qui occupaient encore les hauteurs de la gauche de la Nitcha, dirigèrent contre eux. Ils furent soutenus par les tirailleurs du centre et par les régiments de Perm et de Mohilew, qui ne tardèrent pas à s'emparer des maisons du bourg de Kliastitsy, les plus voisines de la rivière. Le reste de l'infanterie russe traversa successivement le pont, tandis que la cavalerie passait à un gué que l'on trouva au-dessous.

Les Français, voyant les Russes solidement établis au-delà de la Nitcha, continuèrent leur

retraite sur Polotsk. Le général Koulnef fut chargé de les poursuivre avec le régiment des hussards de Grodno, celui des dragons de Jambourg, une partie de celui de Riga dragons, un bataillon des grenadiers réunis de la 14e division, et tous les kosaques et les tirailleurs. Il avait en soutien les régiments d'infanterie de Perm et et de Sewsk, qui s'arrêtèrent à un cabaret à six werstes au-delà de Kliastitsy. La première ligne du corps de bataille prit poste sur les hauteurs en avant de Kliastitsy et à cheval sur la grande route de Polotsk. La deuxième ligne se plaça en arrière de Kliastitsy. La réserve, qui n'avait pas pris de part au combat, arrivée près de la Nitcha, trouva déja le pont presque entièrement consumé. Elle s'occupa d'abord à le rétablir, et marcha ensuite au soutien de l'avant-garde, qui poussa jusqu'à la Drissa, où elle arriva à la nuit. Le détachement du prince Repnin avait d'abord reçu l'ordre de joindre l'avant-garde, en prenant le chemin direct de Katérinowo à Sokolitchi; mais ce chemin s'étant trouvé impraticable, il fut obligé de se rendre à Kliastitsy. Le maréchal Oudinot profita de la nuit pour repasser la Drissa, et après s'être réuni avec la division Merle, il prit position à Boïartchina, laissant toujours la brigade de cavalerie légère de Cor-

binneau en observation devant les gués de la Drissa.

La bataille de Kliastitsy, qui renversa les projets que les ennemis avaient formés contre Pétersbourg, est une nouvelle preuve de bravoure de la part des troupes russes. Les 32 bataillons des divisions Legrand et Verdier, que le maréchal Oudinot avait mis en action, présentaient un total de plus de 23 mille hommes d'infanterie (1), tandis que les 36 bataillons que le comte Wittgenstein avait avec lui, ne formaient que 18 mille hommes; d'ailleurs de ces 36 bataillons, il n'y en eut que 26 d'engagés, les 10 restants qui étaient en réserve, n'ayant pris aucune part au combat. Cependant, malgré cette infériorité en nombre des Russes, la victoire ne fut pas longtemps douteuse. Dans la retraite, les Français perdirent presque tout leur bagage et 900 prisonniers, outre un grand nombre de tués.

Il faut observer que le plan adopté par le maréchal Oudinot de se porter par la route de Sébége pour déborder la gauche des Russes, et couper ainsi leurs communications avec Pétersbourg, était bien calculé; mais l'exécution ne

(1) Cette estimation faite sur les états d'entrée en campagne paraît un peu exagérée. (*Editeurs.*)

répondit pas à la beauté de la conception. En laissant un corps de 16 mille hommes sur la Drissa, le maréchal français dissémina un peu ses troupes, et ne se trouva plus en état d'opposer aux Russes une masse de forces assez considérable pour mettre toutes les chances de succès en sa faveur. Cette faute était facile à éviter; car les Français, en dégarnissant la route de Polotsk, n'avaient rien à craindre pour leurs derrières, puisqu'en supposant même que les Russes, malgré leur infériorité numérique, eussent remporté la victoire après avoir gagné les communications d'Oudinot avec Polotsk, le maréchal avait toujours la retraite libre, directement sur Witebsk, où l'empereur Napoléon se trouvait à cette époque avec le gros de ses forces. Cette retraite eût été encore favorisée par le cours de la Drissa, de la Polota, de l'Obol, de l'Ouchitsa, et de quelques autres petites rivières qui sillonnent la contrée entre Kliastitsy et Witebsk, et qui eussent fourni d'excellentes positions à l'arrière-garde. Ces raisons nous font croire que la brigade de cavalerie légère de Corbineau eût suffi pour observer les passages de la Drissa; et en attirant à lui la division Merle, Oudinot se serait trouvé à Kliastitsy avec près de 42 mille hommes, contre lesquels les

23 mille hommes que le comte Wittgenstein avait à ses ordres, n'auraient pu se soutenir sans difficultés. Le comte Wittgenstein mérite des éloges pour la résolution énergique qu'il prit de marcher contre Oudinot. Pendant le combat, il manœuvra aussi avec ensemble et vigueur. Peut-être croira-t-on qu'arrivé sur la Nitcha, au lieu de faire mine de passer cette rivière au-dessous de Kliastitsy, il eût mieux fait de manœuvrer par sa droite, pour tâcher de se mettre entre les troupes battues et la division Merle laissée sur la Drissa, afin d'empêcher ainsi le maréchal Oudinot de réunir de nouveau tout son corps. Mais il faut observer que le pays sur la droite de la Nitcha, au-dessous de Kliastitsy, est entièrement impraticable pour un corps d'armée.

Le général Koulnef avait reçu l'ordre de ne pousser au-delà de la Drissa que lorsqu'il se trouverait soutenu par le gros du corps; mais, emporté par son ardeur, il passa la rivière le 20, à la pointe du jour. Il rencontra l'arrière-garde ennemie à Moskolinki, à cinq verstes de Siwokhino, la culbuta facilement, et entraîné par ce succès, il se porta sur Boïartchina, dans la persuasion que l'ennemi étant en pleine retraite, il ne s'agissait que de le poursuivre. Arrivé en présence de la position occupée par Oudinot

à Boïartchina, il fit avancer son artillerie à cheval pour obliger les Français à continuer la retraite. Mais Oudinot, étant informé qu'il n'avait devant lui qu'une forte avant-garde, résolut de tenir ferme, afin de ne pas laisser échapper l'occasion de battre les Russes en détail. Il commença par leur opposer sa grosse artillerie. Koulnef, voyant que l'affaire prenait une tournure sérieuse, se fit renforcer par douze pièces de position et le régiment de Toula, que le général Sazonof lui envoya. Les trois régiments restants de la réserve suivaient de près ce premier renfort.

Le maréchal Oudinot, après avoir laissé entrer l'avant-garde russe dans un défilé qu'il avait devant son front, fit jouer ses batteries disposées en amphithéâtre devant le défilé qu'elles battaient dans toute sa longueur. Cette canonnade mit en désordre la cavalerie russe, placée à la tête de l'avant-garde. Le maréchal français en profita pour lancer en avant ses colonnes. Les Russes, entassés dans le défilé, et surpris de voir les ennemis reprendre l'offensive, furent renversés et poursuivis vigoureusement; ils entraînèrent dans leur déroute la réserve du général Sazonof, qui avait commis l'imprudence de s'engager aussi dans le défilé dont nous avons parlé. Les troupes battues repassèrent la Drissa

avec perte de neuf canons, et d'un grand nombre de prisonniers. Le brave Koulnef, qui voulait couvrir la retraite avec le régiment des hussards de Grodno, fut tué d'un boulet de canon, et ce malheureux évènement ne contribua pas peu à l'entière défaite des siens.

Le maréchal Oudinot, croyant qu'il n'y avait plus qu'à recueillir les trophées de la victoire qu'il venait de remporter, donna ordre au général Verdier de passer la Drissa, et de poursuivre vigoureusement les débris de l'avant-garde battue. Le comte Wittgenstein, qui de son côté avait déja quitté Kliastitsy pour se rapprocher de la Drissa, ayant reçu en marche la nouvelle de la déroute de son avant-garde, envoya sur-le-champ les généraux-majors prince Jachwill et Hellfreich pour tâcher de remettre de l'ordre parmi les troupes battues, et de les ramener sur la position de Golowczitsy, où il s'arrêta avec le gros de son corps. La première ligne, forte de seize bataillons, appuya sa droite à la Nitcha, et sa gauche au village de Golowczitsy. Des batteries de 48 pièces de canon garnissaient le front et se trouvaient appuyées sur leurs flancs par quatre bataillons poussés en avant de la ligne; deux escadrons, postés à la hauteur de la gauche de la première ligne, éclairaient la plaine à la

gauche de Golowczitsy; la deuxième ligne était de neuf bataillons, et avait derrière son centre la cavalerie du prince Repnin. Toute l'infanterie était disposée en colonnes de bataillons.

L'avant-garde, réorganisée par les soins des généraux prince Jachwill et Hellfreich, reprit une bonne contenance, et se replia en assez bon ordre sur la position de Golowczitsy, dont elle traversa les lignes pour aller se placer en troisième et quatrième ligne derrière le centre, à l'exception de douze pièces d'artillerie à cheval, qui furent placées en avant de l'aile droite et d'un escadron des dragons de Riga, qui se réunit aux deux escadrons postés à la gauche de Golowczitsy.

Le général Verdier, au lieu de profiter du terrible exemple de Koulnef, poursuivit témairement sa marche, quoiqu'il fût déja en présence des forces principales des Russes. Ses tirailleurs de gauche, qui avaient occupé momentanément les bâtiments de Staroï-Dwor, en furent délogés par ceux de notre droite. Verdier fit avancer alors ses colonnes entre la grande route et la Nitcha, contre le centre et le flanc droit du comte Wittgenstein; mais cette première attaque fut contenue par le feu bien dirigé de l'artillerie russe, qui, dans cette circonstance, soutint la gloire qu'elle s'était acquise la veille.

Le comte Wittgenstein, voyant que sa canonnade avait ébranlé les ennemis, poussa en avant tout son corps contre les deux ailes des Français. La droite de la 1re ligne, composée des régiments de Perm, de Mohilew, 25e et 23e de chasseurs, et commandée par le général Berg, appuya à droite. La gauche, conduite par le général Kosaczkoffskoï, composée des régiments de Kalouga, de Sewsk, 24e et 26e de chasseurs, appuya à gauche; elle était soutenue par les trois escadrons de cette aile, auxquels on joignit un escadron de dragons de la garde, que l'on tira de la réserve. La manœuvre de la 1re ligne, laissant le centre à découvert, la 2e ligne s'avança pour remplir cet intervalle. Les troupes des généraux Berg et Kosaczkoffskoï se portèrent contre l'ennemi, en colonnes de bataillon, tambours battants, et protégées par l'artillerie, qui continuait le feu de la manière la plus active.

Les ennemis ne se trouvèrent point en état de soutenir le choc : leur gauche plia sur-le-champ; mais à leur droite, pour couvrir leur retraite, ils essayèrent de se maintenir dans un bois qu'ils occupaient. Cependant leur résistance ne fut pas de longue durée; le général Kosaczkoffskoï, avec les 26e et 24e de chasseurs, le

régiment de Sewsk infanterie, et les quatre escadrons de la gauche, tourna le bois que le général-major Kakhoffskoï attaquait en même temps et emportait de front, avec un bataillon des grenadiers du comte Arakczeeff, tiré de la 2e ligne. Une partie des troupes qui occupaient le bois se trouvèrent coupées par le mouvement du général Kosaczkoffskoï; elles essayèrent de se faire jour en se formant en colonne serrée; mais assaillies par deux escadrons des dragons de la garde et de Riga, elles furent ou passées au fil de l'épée ou obligées à mettre bas les armes.

Le comte Wittgenstein, qui avait conduit lui-même l'attaque du bois, y reçut un coup de feu à la tête. Il se fit panser sur le champ de bataille, et se porta aussitôt après en avant pour faire les dispositions nécessaires, afin de poursuivre l'ennemi qui était en pleine retraite. Les généraux Berg et Kosaczkoffskoï se réunirent de nouveau sur la grande route, et s'avançant en front de colonnes, poussèrent vivement l'ennemi, qui était menacé en même temps d'être débordé sur ses deux ailes. Le 26e régiment de chasseurs continua à déborder sa droite, tandis que le 25e, détaché de notre droite avec deux pièces de canon, traversa à gué la Nitcha,

et descendit ensuite la rive droite de cette rivière, pour menacer la gauche des Français. La 2e ligne des Russes se forma en colonnes de marche, et suivit de près la 1re ligne pour être à même de la soutenir. La cavalerie du prince Repnin, la réserve et l'avant-garde marchaient à quelque distance en arrière du corps de bataille.

Le général Verdier, vivement pressé, dut accélérer sa retraite, jusqu'à la position de Sokolitchi, où il essaya de tenir ferme, toutefois sans pouvoir y réussir. Attaqué de front par le prince de Sibérie à la tête du régiment de Mohilew infanterie et d'un bataillon de celui de Sewsk, inquiété en outre sur ses deux flancs par les deux régiments de chasseurs dont nous avons parlé, il se vit obligé de continuer sa retraite au-delà de la Drissa, qu'il repassa à Siwokhino. Verdier, dans sa retraite, perdit près de 2 mille prisonniers. Le corps du comte Wittgenstein se plaça en échelons entre Sokolitchi et Siwokhino; mais dans la nuit ses troupes légères passèrent la Drissa et poussèrent jusqu'à Boïartchina.

L'on voit avec surprise les deux partis, dans le courant d'une seule journée, commettre successivement la même faute. D'abord le général Koulnef, emporté par son ardeur, s'engage avec

le gros des forces ennemies, sans songer qu'il ne peut être soutenu par le comte Wittgenstein demeuré à 25 werstes en arrière. La défaite de l'avant-garde russe, qui fut le résultat de cette imprudence, aurait dû prémunir les Français contre une faute de même genre; cependant le maréchal Oudinot, répétant la manœuvre qui avait perdu Koulneff, lança Verdier au-delà de la Drissa, tandis que lui-même demeurait tranquillement à la gauche de cette rivière. Verdier, plein d'audace et de courage, donna tête baissée sur le gros du corps de Wittgenstein. Les mêmes causes doivent nécessairement produire les mêmes effets. La défaite de Verdier fut aussi complète que l'avait été celle de Koulnef. Il faut observer cependant que le général russe était plus excusable. Le gros du corps d'Oudinot avait été battu le 19, et Koulnef pouvait supposer que le désordre où il trouverait l'ennemi compenserait l'infériorité en nombre des troupes russes; les Français, au contraire, dans la matinée du 20, n'avaient obtenu de succès que contre une avant-garde, dont la défaite ne pouvait avoir influé sur la contenance du corps principal de Wittgenstein, qu'ils devaient conséquemment s'attendre à trouver en état de les recevoir.

Les affaires des 18, 19 et 20 juillet coûtèrent aux Français près de 10 mille hommes hors de combat, dont près de 3 mille prisonniers. La perte des nôtres s'éleva à 4,300 hommes tués, blessés et prisonniers. La victoire, qui en dernier résultat, demeura du côté des Russes, est d'autant plus importante qu'elle renversa entièrement les projets qu'Oudinot pouvait avoir formés contre Pétersbourg. Le comte Wittgenstein en fut récompensé par la grande croix de l'ordre de Saint-Georges, de la deuxième classe : l'empereur Alexandre lui accorda en outre une pension annuelle de douze mille roubles, reversible après sa mort à son épouse.

Le 21, le maréchal Oudinot réunit son corps à Bélaïa; le même jour, la cavalerie légère de l'avant-garde russe s'approcha de ce village; le gros de l'avant-garde demeura à Siwokhino; le corps principal du comte de Wittgenstein resta entre Siwokhino et Sakolitchi, où se trouvait le quartier-général.

Dans la nuit du 21 au 22, Oudinot quitta Bélaïa et rentra à Polotsk. Le 22, la cavalerie légère des Russes s'avança jusqu'à Gamzélowo; leur avant-garde à Bélaïa, et le corps principal prit poste à Siwokhino; cependant le quartier-général fut laissé à Sokolitchi.

Pendant que ces choses se passaient dans les environs de Polotsk, le maréchal Macdonal avait continué à faire remonter la rive droite de la Duna au corps qui avait passé à Kreutzbourg, et qui n'était composé que de la brigade du général Ricard, de la division Grandjean. Le 18, le général Hammen, pour mieux surveiller les mouvements de l'ennemi entre Kreutzbourg et Dunabourg, quitta la grande route de poste de Regitsa à cette ville, et se porta à Rybenichki, sur une autre route qui y mène aussi. Le 20, le général Ricard entra à Dunabourg, et s'occupa sur-le-champ à détruire les ouvrages de cette place, dont les Russes n'avaient pas eu le temps d'achever la construction.

Le général Grawert, qui commandait les troupes prussiennes devant Riga, adressa, le 16 juillet, au général Essen, une sommation conçue en ces termes :

« Votre excellence sait aussi bien que nous, « que des opérations dirigées sur Witebsk et le « Dnieper, ont forcé l'armée russe, conduite par « S. M. l'empereur en personne, à évacuer le « camp retranché de Drissa, et à se mettre en « retraite. La première conséquence de ces mou- « vements rétrogrades sera le siége de Riga; et « déja la grosse artillerie qui doit être employée

« à cet effet va arriver incessamment. La fai-
« blesse de cette place nous est aussi connue « qu'elle doit l'être à votre excellence. Malgré « la défense la plus intrépide, dans quelques « jours, *ou tout au plus dans quelques semaines*, « elle devra se rendre. Mais ce court espace de « temps sera suffisant pour consommer la ruine « d'une florissante ville de commerce, qui n'a « déja que trop souffert par le dernier incendie, « et un nombre assez considérable de braves « troupes, commandées par un général univer- « sellement estimé, serait sacrifié pour une ré- « sistance inutile.

« Il me semble que, dans ce cas, les devoirs « envers l'humanité se réunissent à ceux de votre « excellence envers son souverain, pour l'enga- « ger à épargner à Riga les horreurs d'un siége, « qui, comme nous l'avons déja dit, vu la fai- « blesse de la place, ne pourrait être de longue « durée, et qui par conséquent ne ferait que « plonger dans la misère des milliers d'innocents « bourgeois, sans qu'il en résultât aucun avan- « tage pour les intérêts de son maître. Si votre « excellence partage mes sentiments, basés uni- « quement sur l'humanité, je suis prêt à lui en- « voyer un officier, muni des plein-pouvoirs né- « cessaires pour convenir des conditions sous

« lesquelles votre excellente voudrait consentir à « me remettre la ville de Riga avec sa citadelle.

« Si, au contraire, votré excellence croyait ne « pas pouvoir accepter ma proposition, j'aurai « du moins manifesté mon intention d'adoucir « autant qu'il dépendait de moi, les calamités de « la guerre, et de diminuer le nombre des mal- « heureuses victimes qu'elle fait.

« Je termine en priant votre excellence d'être « bien persuadée que la présente sommation n'a « nullement été motivée par aucun doute sur la « bravoure des troupes qu'elle commande. Je « serais d'autant moins fondé à me le permettre, « qu'à Eckau ces troupes ne m'ont que trop « prouvé le contraire. Mais plus la défense ho- « norable qu'elles m'ont opposée dans cette jour- « née, m'inspire d'estime pour elles, plus mes re- « grets seraient vifs de voir sacrifier de si braves « gens pour la défense de mauvais ouvrages.

« Au reste, je prie votre excellence de m'in- « struire au plus vite de sa résolution, et d'être « persuadée de ma considération sans bornes.

« Au quartier-général de Péterhof, le 16 (28) « juillet 1812.

« De Grawert, général d'infanterie de « S. M. le roi de Prusse, et commandant « en chef du corps auxiliaire prussien.

« A S. E. M. le comte d'Essen, gouverneur de « Riga, pour S. M. l'empereur de Russie. »

Le général Essen répondit à cette sommation par la lettre suivante :

« Si je pouvais croire qu'un général prussien, « de son propre mouvement, pût écrire une lettre « comme celle que votre excellence m'a adressée « en date d'hier, j'aurais tenu au-dessous de ma « dignité d'y répondre ; mais comme un style « étranger y perce trop, j'adresse ces lignes en « réponse à sa lettre, dans la persuasion où je « suis que votre excellence n'est que l'organe « d'un pouvoir despotique auquel elle se croit « obligée d'obéir strictement ; et je la prie d'agréer « les témoignages de ma considération.

« Essen Ier, lieutenant-général de
« S. M. l'empereur de Russie et
« gouverneur militaire de Riga.

« A M. de Grawert, général d'infanterie
« de S. M. le roi de Prusse. »

Après cette sommation infructueuse, les Prussiens se tenant assez tranquilles, le général Essen pensa qu'ils ne désiraient pas se battre contre les Russes, et que peut-être ne chercheraient-ils qu'un prétexte pour se retirer. Afin de leur en fournir l'occasion, il résolut d'envoyer une expédition contre la ville de Mittau, qu'il voulait d'ailleurs bombarder, pour en punir les habitants

que l'on disait avoir prêté serment de fidélité à Napoléon. A cet effet, le général Lewis fut détaché le 24, avec près de mille hommes de la garnison de Dunamunde, et une flotille de dix chaloupes canonnières, de trois bombardes russes et de six chaloupes anglaises armées. Le 25, ce détachement, après avoir remonté l'Aa, enleva le poste de Schlock; le capitaine Razwozow, avec six chaloupes canonnières russes, continua à remonter l'Aa, vers Mittau. Le 26, il eut une affaire assez chaude à soutenir contre les Prussiens qui, par des batteries établies sur le rivage et par le feu de leur infanterie, voulaient arrêter sa navigation. Le général Lewis ayant appris, dans le même temps, que les Prussiens, au lieu de songer à la retraite, envoyaient du secours à Mittau, et que, d'ailleurs, la nouvelle que cette ville avait prêté serment aux ennemis était fausse, ne jugea pas à propos de donner suite à son expédition, devenue sans objet, et il rentra à Dunamunde, en emmenant une centaine de prisonniers. Après ces petites affaires, la garnison de Riga et les Prussiens demeurèrent tranquilles pendant trois semaines environ.

Cependant le comte de Wittgenstein, resté maître de la campagne jusqu'à Polotsk, ne crut pas devoir attaquer cette ville où l'ennemi s'était

fortifié, et dont la prise ne pouvait s'effectuer sans de grands sacrifices, que ses troupes, déja inférieures en nombre, n'étaient pas en état de supporter. Le général russe résolut, au contraire, de marcher par sa droite, pour se mettre à portée de se faire joindre par la division Hammen, et pour se replacer dans une position centrale entre les corps d'Oudinot et de Macdonald. Le 23, à six heures du soir, le gros de son armée se mit en marche, et arriva le 24 à Wolyntsy. L'avant-garde, commandée par le général Helfreich, fut laissée à Bélaïa, et le détachement de cavalerie à Gamsélowo. Le 25, le corps de bataille vint à Kokhanowiczi; l'avant-garde se porta à Wolyntsy, et le détachement de cavalerie le remplaça à Bélaïa; les kosaques demeurèrent à Gamsélowo; le général Balk, avec un nouveau détachement nommé avant-garde de droite, se posta à Pokaewtsy. Le 26, le corps vint à Rasitsy, l'avant-garde de droite à Pridouïsk, l'avant-garde de gauche à Pokaewtsy, et le détachement de cavalerie à Wolyntsy; les kosaques rétrogradèrent jusqu'à Siwokhino; le comte Wittgenstein envoya l'ordre au général Hammen de se réunir au corps avec l'infanterie de son détachement, et de ne laisser devant Dunabourg que le major Bedrïaga avec quatre escadrons de hussards.

Le comte Wittgenstein, informé de la position étendue que le corps de Macdonald occupait depuis Dunabourg jusqu'à la mer, prit la résolution de passer lui-même la Duna, avec l'intention de battre la droite de ce corps, et de couper la retraite à la brigade Ricard qui se trouvait encore à Dunabourg. Les ordres furent donnés pour jeter des ponts à Drouja et Pokaewtsy: la cavalerie légère du général Balk passa même la Duna dans la journée du 28, et ses partis pénétrèrent jusqu'à Belmont; mais la nouvelle que l'on reçut le même jour d'un mouvement offensif du maréchal Oudinot, de Polotsk vers la Drissa, ramena l'attention du comte Wittgenstein sur sa gauche, et l'engagea à renoncer à son projet d'expédition au-delà de la Duna, pour aller à la rencontre d'Oudinot, dont les opérations étaient, comme nous l'avons déja dit, les plus importantes, puisqu'elles menaçaient les communications les plus intéressantes du corps russe.

Ces opérations allaient même acquérir un nouveau degré d'importance par les grands renforts que le maréchal Oudinot devait recevoir. Napoléon apprenant la malheureuse issue de la bataille de Kliastitsy, avait dirigé sur-le-champ vers Polotsk le corps bavarois de Saint-Cyr, qui était en marche de Wilna sur Witebsk, et l'avait mis à la

disposition d'Oudinot, en retranchant uniquement la cavalerie de Preising qui demeura à la grande armée. Le maréchal Oudinot se voyant assuré d'être soutenu à propos, se détermina à reprendre l'offensive même avant l'arrivée de Saint-Cyr; il partit de Polotsk, et arriva le 28 à Wolyntsy.

Le 29, le comte Wittgenstein quitta Rasitsy, et filant de nouveau par sa gauche, marcha sur Kokhanowiczi, où l'ennemi marquait sa direction. Le général Hellfreich se porta aussi sur Kokhanowiczi. Le général Balk, après avoir retiré la cavalerie légère qui avait passé la Duna, dut faire l'arrière-garde du corps. Le comte Wittgenstein, lui-même fortement incommodé par la blessure qu'il avait reçue dans la journée du 20, fut obligé de confier au général-major Dauvray, son chef-d'état-major, l'exécution de l'offensive qu'il projetait.

Le général Helfreich, arrivé à Kokhanoviczi, trouva ce village déja occupé par un parti ennemi de 50 chevaux; il l'en expulsa facilement, et s'y établit lui-même en attendant le corps de bataille qui y arriva le 30 au matin. L'ennemi ne montrait pas de dispositions offensives; le gros des forces d'Oudinot était à Wolyntsy; mais une forte avant-garde occupait Swolna, et avait ses

postes avancés à la droite de la rivière de ce nom.

Le général Dauvray, après avoir attendu vainement pendant quelque temps l'attaque de l'ennemi, résolut d'agir lui-même offensivement. L'affaire commença par une reconnaissance forcée de la part des Russes : à midi, l'on rencontra à quatre werstes de Kokhanowiczi les premières troupes françaises, qui furent attaquées et rejetées sur la Swolna, par les hussards de Grodno, et par le 4e régiment kosaque de Platof. L'ennemi se rallia sous la protection de fortes batteries établies sur la rive gauche de la Swolna, et entreprit de défendre le pont et le château de ce nom situé à la droite de la rivière. Le général Dauvray, de son côté, rangea l'artillerie et l'infanterie de l'avant-garde et de la division Berg sur les hauteurs de Pojaritché, et couvrit les flancs de sa ligne par de la cavalerie. Les deux escadrons des cuirassiers de la garde furent placés à la droite, les deux autres escadrons du régiment des cuirassiers réunis et le régiment des dragons de Jambourg, soutenaient deux escadrons des hussards de Grodno, qui couvraient la gauche. Une canonnade très-soutenue s'engagea sur toute la ligne.

Dans ce moment, l'ennemi fit paraître des

colonnes d'infanterie et de cavalerie en avant du village d'Ostroï-Konets, menaçant ainsi de tourner la gauche des Russes. Le général Dauvray leur opposa le général Kosaczkoffskoï, avec les régiments d'infanterie de Tenguinsk et d'Esthonie, et la 14e compagnie de pièces de position. Le feu de cette artillerie produisit le plus grand effet. L'ennemi, déconcerté, repassa la Swolna, et mit le feu au village d'Ostroï-Konets et au pont, situé près de ce village. Le général Kosaczkoffskoï, après avoir occupé la rive droite de la rivière, détacha un bataillon de chacun des régiments de Tenguinsk et d'Esthonie, avec six canons, pour attaquer en flanc le château de Swolna : ces deux bataillons, soutenus d'une compagnie de grenadiers du régiment de Perm, l'emportèrent à la baïonnette, y firent 100 prisonniers, et refoulèrent dans la rivière le restant de ceux qui défendaient ce poste. Dans le même temps, le feu des batteries russes, élevées sur les hauteurs de Pojaritchi, forçait les ennemis à abandonner les bords de la Swolna, pour se mettre en retraite sur Wolyntsy. Nos tirailleurs, et notamment ceux des régiments de Perm et d'Esthonie, voulant profiter de ce mouvement rétrograde, passèrent le pont de Swolna et se mirent à la

poursuite des fuyards. L'ennemi leur opposa quelques escadrons de cuirassiers qui les repoussèrent de nouveau au-delà de la rivière; ces cuirassiers, emportés par leur ardeur, passèrent eux-mêmes la Swolna, mais ébranlés par le feu des batteries, ils ne purent résister à une charge vigoureuse de deux escadrons des hussards de Grodno, qui les renversèrent dans la rivière où ils éprouvèrent une perte notable. La nuit qui survint favorisa la retraite de l'ennemi. Cette affaire fit éprouver aux Français une perte de 1,500 hommes, en y comprenant 300 prisonniers. Les Russes, qui ne dépassèrent pas la Swolna, eurent près de 700 hommes hors de combat; le quartier-général du comte Wittgenstein passa la nuit à Pojaritché.

Le 31, l'avant-garde française se replia jusqu'au grand bois près de Wolyntsy. Les Russes demeurèrent stationnaires pendant cette journée et celle du lendemain, attendant l'arrivée du général Hammen, qui rejoignit le corps dans la soirée du 1er.

Le maréchal Oudinot, apprenant que le général Saint-Cyr était déja près de Polotsk, ne crut pas devoir accepter d'engagement général avant de s'être fait joindre par ce grand renfort. En conséquence, il prit la résolution de rétro-

grader sur cette ville. Le 1er août il quitta Wolyntsy et reprit le chemin de Polotsk.

Le 2 août, le comte Wittgenstein, rétabli de sa blessure, reprit le commandement du corps, et fit sur-le-champ ses dispositions pour continuer l'offensive; le corps passa la Swolna et se dirigea sur Wolyntsy; un détachement, aux ordres du colonel Wlastof et composé de quatre bataillons, de quatre escadrons et de 200 kosaques, fut poussé sur Siwokhino; la destination de ce détachement devait être de surveiller la route importante de Sébége, et d'accélérer la retraite de l'arrière-garde d'Oudinot, en menaçant de déborder sa droite. Vers le soir, l'arrière-garde française évacua Wolyntsy et repassa la Drissa. Le général Helfreich qui, avec l'avant-garde russe forte de quatre bataillons, de quatre escadrons, de 300 kosaques avec douze pièces de canon, la suivait de près, passa lui-même cette rivière et poussa jusqu'à Philipowo.

Le 3, le général Helfreich, après une affaire d'avant-garde assez insignifiante, pénétra jusqu'à Smoliany; le corps vint à Lozowka. Le général prince Repnin, envoyé avec deux bataillons et quatre escadrons sur la droite, afin de couvrir de ce côté la marche du corps et d'éclairer les bords de la Duna, occupa Dissna. Le colonel

Wlastof, après avoir passé la Drissa à Siwokhino, vint s'établir à Boïartchina, ayant devant soi, à Bélaïa, un corps d'environ 8 mille ennemis. Le 4, l'arrière-garde française essaya de tenir ferme dans les défilés entre Smoliany et Ropno, mais elle en fut débusquée et se vit rejetée dans les bois en arrière de Ropno. L'avant-garde russe ayant occupé Gamsélowo, le corps ennemi qui occupait Bélaïa ne put regagner Polotsk qu'en passant par Arteïkowiczi.

Le maréchal Oudinot, ayant été joint par le corps de Saint-Cyr, résolut d'attirer les Russes dans la plaine en avant de Polotsk, et de profiter de sa grande supériorité en nombre pour leur livrer une bataille dans laquelle il espérait prendre sa revanche de la défaite de Kliastitsy.

Il rangea son armée en avant de la ville. (Voyez pl. VIII). Saint-Cyr se posta à la gauche de la Polota, en arrière du couvent de Spass, qui, situé à la droite de la Polota, fut occupé par une forte arrière-garde. Le 2e corps occupa l'espace entre la Polota et la Duna, sa gauche appuyée à ce fleuve, et sa droite à l'embranchement des routes de Sébége et de Néwel. La force de ces deux corps réunis s'élevait à près de 45 mille combattants (1).

(1) Nous le répétons, l'auteur n'a pas connu exactement

Le comte Wittgenstein n'avait à sa disposition qu'environ 20 mille hommes; cependant, comme il ignorait encore la force de Saint-Cyr, il se détermina à attaquer lui-même, avec l'espérance de chasser Oudinot au-delà de la Duna. Dans la nuit du 4 au 5, les ennemis furent débusqués des bois qui environnent la plaine en avant de Polotsk, et le 5, de grand matin, le général Helfreich s'empara de la hauteur et de la ferme de Prissmenitsa, tandis que le colonel Wlastof se rendait maître du bois en avant du cabaret de Barowka.

Sous la protection de ces avant-gardes, le corps déboucha dans la plaine, et se forma en demi-cercle entre la Polota et la Duna; l'aile droite fut composée des régiments de chasseurs 23e, 25e et 26e, avec six pièces d'artillerie; les régiments de Kalouga, de Sewsk et 1er d'infanterie réunie, avec trente-trois canons, formaient le centre qui s'étendaient jusqu'à la ferme de Prissmenitsa; les régiments de Perm et de Mohilew, avec dix-huit pièces, se trouvaient à la gauche et s'ap-

---

la grande perte d'hommes que l'armée française avait éprouvée dès son arrivée sur la Duna; le quart des combattants qu'il suppose ici gissait dans les villages de Lithuanie ou dans les misérables hôpitaux de Wilna.

(*Les Éditeurs.*)

puyaient au détachement du colonel Wlastof, qui, avec le 24e régiment de chasseurs et deux bataillons de grenadiers réunis de la 5e division, formait l'extrême gauche sur la route de Newel. Les neuf bataillons de la 2e ligne, et toute la cavalerie, se placèrent derrière la 1re ligne. La réserve, composée de deux bataillons et de dix escadrons, demeura à Ropno.

Après avoir reconnu la position occupée par l'ennemi, le comte Wittgenstein se décida à faire les principaux efforts par sa gauche, en la dirigeant le long de la rive droite de la Polota. En agissant ainsi, il espérait couper le 2e corps de celui de Saint-Cyr, qui, en étant séparé par la Polota, ne lui semblait pas en état de le soutenir à propos.

Le général prince Jachwill reçut le commandement de la gauche et l'ordre d'attaquer le couvent de Spass. Les bataillons des grenadiers réunis de la 5e division, le 24e régiment de chasseurs, un bataillon de celui de Perm, et un de celui de Mohilew, soutenus par le feu de vingt-quatre pièces d'artillerie à cheval, se portèrent avec ardeur sur Spass, et parvinrent même à se loger dans quelques maisons avancées situées à la gauche du ruisseau qui traverse Spass; mais l'ennemi ayant soutenu à propos ce poste, et

ayant dirigé le feu des batteries établies à la gauche de la Polota contre le flanc gauche des troupes assaillantes, les Russes ne purent dépasser le ruisseau.

Cependant le comte Wittgenstein, ayant remarqué que l'ennemi se renforçait visiblement derrière Spass, ordonna au général Berg de se porter au secours des troupes de Wlastof, avec les trois régiments du centre, qui furent remplacés par un bataillon du régiment de Toula et un du 18e de chasseurs, tirés de la seconde ligne. L'ennemi s'étant aperçu de cet affaiblissement de notre centre, le fit attaquer par la division Legrand. Le général Hammen, qui avait remplacé Berg dans le commandement sur ce point, se trouvant trop faible pour résister avec avantage, le comte Wittgenstein lui envoya encore un bataillon du régiment d'Esthonie et un de celui de Navaghinsk. A l'aide de ce renfort, le centre des Russes non-seulement se maintint, mais il fit rétrograder même la ligne ennemie. Les tirailleurs français qui, sous la protection de leurs colonnes, s'étaient avancés jusque sous les batteries russes, furent chargés à la baïonnette par les tirailleurs de ces derniers, et rejetés sur les faubourgs de Polotsk. Une nouvelle attaque des ennemis n'eut pas un meilleur succès : le

général Hammen, soutenu par le second bataillon du régiment de Toula, les repoussa encore une fois, et les tirailleurs demeurèrent maîtres des broussailles en avant du front de leur ligne. Dans ces attaques le maréchal Oudinot fut grièvement blessé d'un biscayen à l'épaule; le général comte Gouvion-Saint-Cyr prit le commandement des deux corps.

Pendant ce temps, à la gauche des Russes, l'ennemi avait débouché de Spass. Les troupes du colonel Wlastof perdirent du terrain, mais l'arrivée du général Berg rétablit le combat en notre faveur. Ce général s'était porté par derrière la 1re ligne, et avait débouché sur la route de Newel avec ses trois régiments formés en colonnes d'attaque, et soutenus sur leur droite par le général prince de Sibérie, avec les régiments de Perm et de Mohilew. Le général bavarois de Wrede, qui commandait sur ce point, ne se trouva pas en état de soutenir le choc; il battit en retraite et passa le ravin de Spass, après avoir mis le feu aux bâtiments du couvent. Cependant les nouveaux efforts que nos troupes firent pour passer le ravin n'eurent pas de succès. Les deux partis continuèrent à tirailler sur les bords du ruisseau.

A la droite des Russes, il ne se passa rien

d'important; à la vérité, l'ennemi avait aussi essayé une attaque contre cette aile, mais le feu des batteries qui la protégeaient suffit pour le faire désister de son entreprise. La nuit qui survint mit fin au combat qui avait duré quatorze heures. Notre perte s'éleva à près de 2,500 hommes hors de combat; celle des ennemis fut plus considérable. Le quartier-général du comte Wittgenstein fut laissé pour la nuit à Prissmenitsa.

Il est difficile de blâmer la détermination du comte Wittgenstein, d'attaquer par le centre une armée qu'une rivière séparait en deux; cependant il paraît qu'au lieu de porter les principaux efforts sur Spass, il eût mieux valu les diriger dans l'entre-deux des routes de Nevel et de Sébége; l'on eût évité ainsi les revers dangereux que les batteries ennemies de la rive gauche de la Polota prenaient sur les colonnes assaillantes. Le général russe n'avait pu, à la vérité, forcer la position des ennemis, mais il avait réussi du moins à les contenir; cependant sa situation n'en était pas moins embarrassante : se voyant en présence d'un ennemi supérieur de plus du double, il ne pouvait avoir l'espoir de le rechasser de vive force au-delà de la Duna; d'un autre côté, en se repliant sur-le-champ sur la Drissa, il n'aurait fait que trahir le secret de sa faiblesse et encou-

rager les Français à tenter de nouveaux efforts contre lui. Pour échapper à cet inconvénient, il résolut d'en imposer à l'ennemi par une contenance menaçante. A cet effet, il demeura avec son corps dans sa position en face de Polotsk, et fit des démonstrations offensives sur ses deux flancs. Déja, dans la soirée du 5, le colonel du génie comte Siewers avait jeté un pont sur la Duna, à quatre werstes au-dessous de Polotsk; il reçut encore l'ordre de s'occuper dans la nuit du 5 au 6 de la construction d'un autre pont sur la Polota, à quatre werstes au-dessus de la ville. Le comte Wittgenstein espérait que ces démonstrations pourraient engager les Français à repasser la Duna, mais le général Saint-Cyr était trop habile pour se laisser ainsi induire en erreur.

Le général français persista à se maintenir dans sa position, avec l'intention d'y recevoir une nouvelle bataille, et même d'attaquer lui-même si les Russes ne le faisaient pas. Afin d'être plus en forces, il fit revenir à la droite de la Duna les cuirassiers et la brigade de cavalerie légère de Castex, auxquels le maréchal Oudinot avait fait passer le fleuve, et qui se trouvaient à Séménets et Roudnia.

Le comte Wittgenstein se fit aussi renforcer

par sa réserve, qui quitta Ropno pour s'établir sur le chemin de Newel, derrière la gauche; le détachement du prince Repnin rejoignit aussi le corps. Toute la matinée se passa tranquillement. Enfin, vers une heure après-midi, Saint-Cyr voyant que les Russes semblaient avoir renoncé à l'offensive, fit ses dispositions d'attaque. Dans le même temps, pour donner le change à nos troupes et leur faire croire qu'il ne songeait qu'à la retraite, il fit filer sur Oula les équipages de l'armée, parqués en arrière du petit Polotsk, à la gauche de la Duna. Le général français eut l'air de faire couvrir et protéger ce mouvement par les cuirassiers et la brigade Castex, qui se réunirent derrière Polotsk à la queue des équipages. A trois heures après-midi, ceux-ci ayant achevé de filer à la vue des Russes, la cavalerie dont nous venons de parler repassa la Duna, et rentra à Polotsk avec la plus grande partie de l'artillerie.

Ces manœuvres ne dénotaient point de projet offensif de la part des Français, et ne faisaient qu'augmenter la sécurité des Russes, en leur persuadant qu'elles n'étaient que des dispositions préparatoires pour une retraite qui s'effectuerait pendant la nuit. Les premiers en profitèrent pour placer vers les cinq heures toutes leurs troupes

en position, prêtes à déboucher en masse par la rive droite de la Polota. A cinq heures précises, l'artillerie des ennemis commença le feu, et leurs colonnes d'infanterie avancèrent sous sa protection, pour attaquer la gauche et le centre des Russes. La division Wrede déboucha à droite du couvent de Spass; celle du général Deroy, par le couvent même; la division Legrand, à gauche du couvent, étant liée elle-même par sa gauche à celle de Verdier, dont une brigade observait notre droite, placée sur la route de Gamsélowo. La division Merle, demeurée à gauche de la Polota, couvrait le front de la ville et une partie du revers.

Les Russes, quoique entièrement surpris, reçurent l'attaque avec infiniment de calme et de sang-froid. Leur armée prit les armes en toute hâte et se rangea dans l'ordre de son campement. A leur gauche, la division Berg et l'infanterie du colonel Wlastof, soutenues de trois escadrons des hussards de Grodno, repoussèrent d'abord les Bavarois et les rechassèrent même au-delà du ravin de Spass; mais ceux-ci recevant du renfort, reprirent le dessus; notre gauche, attaquée de front par des forces supérieures et prise en flanc par le feu des batteries ennemies de la gauche de la Polota, ne put résister da-



vantage et se mit en retraite : la division Berg se replia derrière Prissmenitsa, et l'infanterie de Wlastof, renforcée par deux bataillons de grenadiers réunis de la 14e division, occupa la lisière du bois située près de la route de Newel.

Au centre, les succès des Français semblaient prendre une tournure plus décisive : la division Legrand emporta la ferme de Prissmenitsa et enleva sept canons aux Russes, qui se virent obligés de retirer leurs batteries ; le centre allait être culbuté, ce qui eût indubitablement compromis la réserve et la division Berg, qui ne se seraient plus trouvées en état de regagner le chemin de Ropno, désigné comme direction de retraite. Le général Hammen, convaincu de l'indispensable nécessité de soutenir la position du centre, résolut de faire les derniers efforts pour s'y maintenir : suivi d'un bataillon du régiment de Nawaguinsk, d'un du 11e de chasseurs, et des régiments de Toula et d'Esthonie, et ayant en soutien un bataillon du régiment de Tenguinsk, il se précipita à la baïonnette sur les colonnes assaillantes, les renversa et leur fit éprouver une perte considérable. Trois autres colonnes françaises, qui dans le même temps se disposaient à tourner sa gauche, furent chargées et culbutées par les escadrons des chevaliers-gardes et de la

garde à cheval, commandés par le colonel Protassof. L'ennemi essaya encore à plusieurs reprises de reprendre ses avantages, mais il fut constamment repoussé. A la dernière attaque, le colonel Harpe se distingua particulièrement à la tête d'un bataillon du régiment de Nawaguinsk.

Les attaques principales commençaient à se ralentir, lorsque l'ennemi essaya un dernier effort pour déposter le centre. Une batterie de quinze pièces vint s'établir devant la ligne des Russes; sous la protection de son feu, une masse de cavalerie s'avança soutenue par des colonnes d'infanterie. Le régiment des cuirassiers réunis reçut l'ordre de charger cette cavalerie, ce qui fut exécuté avec le plus grand succès; l'escadron des chevaliers-gardes renversa une colonne de chasseurs, et aidé de celui de la garde à cheval, il sabra quelques compagnies d'infanterie, tandis que les escadrons de l'empereur et de l'impératrice, et un troisième des hussards de Grodno, conduits par le major Seméka, culbutaient le reste de la cavalerie et enlevaient quinze pièces de canon, dont cependant, faute d'atelages, ils ne purent emmener que deux. La cavalerie ennemie fut poursuivie jusqu'aux faubourgs de Polotsk, et cette brillante charge, qui enfonça entièrement la ligne des ennemis, aurait pu

avoir les plus grandes conséquences, si la force de la position de la ville de Polotsk n'eût procuré la facilité aux réserves Bavaroises d'arrêter l'élan des Russes.

La gauche de ceux-ci était couverte par la Polota, sur laquelle ils avaient deux postes d'avertissement : le premier, composé d'une compagnie de grenadiers, gardait le pont jeté à quatre werstes au-dessus de Polotsk; un autre, formé par un escadron des hussards de Grodno, observait un gué qui se trouvait à trois werstes au-dessus du premier. Le général Kakhoffskoï, qui commandait la réserve des Russes, ayant été informé que des troupes ennemies paraissaient devant le dernier poste, le fit soutenir par le bataillon des grenadiers de Pawlowsk; mais l'ennemi ne fit qu'amuser ce détachement par une escarmouche de cavalerie, et porta dans le même temps quatre bataillons et une colonne de cuirassiers contre le premier point. La compagnie de grenadiers qui le défendait fut aisément culbutée; et les ennemis passant la Polota, s'établirent sur les derrières du second poste. Les grenadiers de Pawlowsk, quoique entièrement coupés, ne perdirent pas contenance; ils se firent jour à la baïonnette, et rejoignirent le colonel Wlastof avec cent prisonniers. L'exemple de

ces braves grenadiers fut suivi par l'escadron des hussards, qui réussit aussi à se faire jour le sabre à la main.

A l'extrême droite du comte Wittgenstein, le 23e régiment de chasseurs, avec trois escadrons des hussards de Grodno, couvrait le chemin de Dissna. Les troupes du général Verdier attaquèrent ce régiment et le firent plier momentanément, mais la compagnie d'artillerie à cheval, n° 1er, qui arriva sur ces entrefaites, arrêta les progrès de l'ennemi; et une charge heureuse des trois escadrons des hussards de Grodno contre une partie de la cavalerie du général Castex, qui soutenait l'infanterie du général Verdier, acheva de déconcerter les efforts de ce dernier.

La tenacité déployée par les Russes au centre découragea l'ennemi. Vers le soir, le général Saint-Cyr fit suspendre toutes les attaques. Le comte Wittgenstein en profita pour retirer sans perte sur Ropno les troupes des généraux Berg et Hammen. Le général Hellfreich, avec l'avant-garde, suivit ce mouvement, et s'arrêta pour la nuit à l'entrée du défilé entre Ropno et Prissmenitsa. Le colonel Wlastof demeura dans le poste qu'il occupait à la lisière du bois, près du chemin de Newel.

Les troupes russes s'étaient soutenues avec

honneur sur tous les points : cependant le comte Wittgeinstein voyant que la grande supériorité de forces que l'ennemi avait déployée contre lui, ne lui laissait aucune chance pour la victoire, jugea à propos de continuer sa retraite, pour se rapprocher des renforts qui pouvaient lui arriver de l'intérieur, et pour occuper une position dont la force locale pût servir à balancer au moins en quelque sorte les désavantages de son extrême infériorité. A la nuit tombante, le corps rentra dans les bois et se rendit à Gamsélowo ; l'arrière-garde de Helfreich fut laissée à Ropno. Le colonel Wlastof, chargé de couvrir le chemin de Polotsk par Losowka sur Bélaïa, resta toute la journée dans le bois près de Losowka, et ce ne fut qu'à la nuit tombante qu'il se replia sur Arteïkowiczi. Dans la bataille dont nous venons de rendre compte, les Français perdirent deux canons, près de 500 prisonniers, et plus de 2 mille hommes hors de combat. Les généraux Verdier, Deroy, Siebein, et Raglowich, furent blessés : Deroy et Siebein moururent de leurs blessures peu de jours après. La perte des Russes s'éleva aussi à plus de 2 mille hommes. Les généraux Berg, Hammen et Kosaczkoffskoï furent blessés. Sept canons russes tombèrent aussi entre les mains des ennemis.

Quoique l'issue du combat du 6 n'eût pas entièrement répondu à l'attente du général Saint-Cyr, il est juste d'observer que ses dispositions avaient de l'ensemble et de la vigueur, et qu'il ne fallut rien moins que l'étonnante ténacité des Russes pour l'empêcher de remporter une victoire complète. Le résultat d'une opération tient trop souvent à des causes qui échappent au calcul; tout ce que peut un général, c'est de mettre les chances en sa faveur : Saint-Cyr le fit en portant en masse près 30 mille hommes contre la gauche et le centre d'une armée qui ne comptait en tout que 20 mille combattants. Cependant l'on peut reprocher au général français d'avoir laissé dans l'inaction la division Merle, tandis qu'en lui faisant passer la Polota au-dessous de la gauche des Russes, il aurait non-seulement tourné cette gauche, mais acquis la facilité d'agir sur les derrières du centre, ce qui eût indubitablement donné une tournure plus décisive à l'affaire. L'empereur Napoléon, satisfait néanmoins de la conduite du général Saint-Cyr, le nomma maréchal de l'empire.

Le 7, la réserve fut renvoyée à Bélaïa. Le corps de bataille demeura à Gamzelowo et l'arrière-garde à Ropno. Le colonel Wlastof se trouvait entre le cabaret de Losowka et le village d'Ar-

teikowichi. Le 8, la réserve vint à Siwokhino et le corps de bataille à Bélaïa. Dans l'après-midi, l'ennemi pressa l'arrière-garde du général Helfreich, qui se retira de Ropno à Gamsélowo. Le colonel Wlastof se replia jusqu'à Arteïkowiczi. Dans la nuit du 8 au 9, le quartier-général du comte Wittgenstein fut transféré à Sokolitchi-Eissmonta. La réserve y fut portée aussi le 9. Une partie du corps de bataille repassa la Drissa, le reste fut laissé à la gauche de cette rivière, afin de servir de soutien à l'arrière-garde, qui, dans sa retraite, devait évacuer les bois pour déboucher dans la plaine de Bélaïa, où le détachement du colonel Wlastof se réunit à elle. Ce jour, le colonel Wlastof remplaça le général Helfreich dans le commandement de l'arrière-garde.

Le 10, toutes les troupes du corps de bataille passèrent à la droite de la Drissa, et prirent poste près de Siwokino et à Sokolitchi-Tchita. Le colonel Wlastof demeura à Béloïé avec son arrière-garde, composée des 24e et 26e régiments de chasseurs, de huit escadrons de hussards de Grodno, d'un régiment de kosaques, et de six pièces de canon.

Il paraît que l'échec de Kliastitsy, ayant fait perdre à l'empereur Napoléon toute confiance dans ses généraux, il leur avait défendu de se

livrer à des opérations offensives qui les eussent éloignés de la Duna, et leur avait signifié que la destination de leurs corps n'était que défensive pour couvrir la ligne d'opérations de la grande armée française. Il serait difficile d'expliquer autrement la stagnation de Saint-Cyr dans les journées qui suivirent la bataille du 6. Ce ne fut que le 10 qu'il se décida à faire un mouvement, qui encore n'était que partiel; la division Wrede seule marcha en avant pour reconnaître la position des Russes, tandis que le reste de l'armée ennemie demeura près de Polotsk.

A quatre heures après midi, le général Wrede parut à la vue de nos avant-postes, qui se replièrent sur la position de l'arrière-garde de Wlastof à Bélaïa. L'ennemi continuant à avancer, fut accueilli par le feu de l'artillerie et de l'infanterie des Russes, qui le mit un peu en désordre; cependant une partie de ses colonnes s'étant jetée à gauche, s'empara de la ferme de Bélaïa, située en avant de notre droite et menaça de tourner cette aile. Mais le colonel Silin, à la tête de deux escadrons de hussards de Grodno, chargea et renversa l'infanterie ennemie, qui débouchait sur le flanc des Russes, tandis que le colonel Roth, avec le 26e de chasseurs, attaquait la ferme et en expulsait de nouveau

les Bavarois. Le colonel Wlastof, profitant de ce succès, prit l'offensive, et fit plier la gauche et le centre des ennemis. Leur droite se soutenait encore et marquait même l'intention de tourner la gauche des Russes; mais la défaite du reste de la division la laissant trop aventurée, elle fut elle-même prise en flanc et rejetée dans les bois par le colonel Ridiguer, suivi d'un escadron des hussards de Grodno et du régiment des kosaques de Platof 4e. L'obscurité qui survint favorisa la retraite des Bavarois sur Gamzélowo. Leur perte, dans cette affaire, monta à 153 prisonniers et à plus de 500 tués et blessés. Les nôtres perdirent 94 hommes hors de combat.

Cette petite affaire est encore un miracle de bravoure de la part des troupes du comte Wittgenstein. La faible arrière-garde de Wlastof, séparée du gros du corps par une rivière et par un espace de plus de dix werstes et attaqué par un ennemi infiniment supérieur en nombre, semblait devoir être entièrement écrasée; cependant non seulement elle réussit à se soutenir, mais elle profita même de la faute que les Bavarois avaient faite de trop s'étendre par les deux ailes, pour leur faire éprouver un échec notable.

Le 11, le comte Wittgenstein transporta son quartier-général à Sokolitchi-Tchita. Le corps se réunit dans la position de Siwokhino, que l'on fit fortifier par des ouvrages de campagne. L'arrière garde, renforcée par le 25e régiment de chasseurs, fut laissée à Bélaïa. Le maréchal Saint-Cyr se tint entre Polotsk et Gamzélowo, ayant un détachement à Jouréwiczi.

Les corps principaux demeurèrent inactifs dans ces positions jusque vers les premiers jours d'octobre; mais pendant ce temps, la petite guerre continua avec assez d'activité du côté des Russes, dont les partis empêchaient les ennemis de fourrager à la droite de la Duna, et faisaient même des courses à la gauche de ce fleuve. Le maréchal Saint-Cyr, voulant assurer davantage la ligne défensive qu'il était chargé de garder, fit fortifier Polotsk. Les Russes travaillèrent aussi à la fortification de Sébége, où le comte Wittgenstein se proposait de placer ses dépôts, son parc d'équipages et ses magasins. Ainsi, sur cette partie du théâtre de la guerre, les opérations prenaient une tournure méthodique entièrement conforme aux circonstances; les deux partis, ayant senti qu'étant uniquement occupés d'opérations secondaires, il n'était pas de leur intérêt d'en entreprendre de hasardées, qui ne pouvaient avoir

de grande influence sur l'état général de la guerre, et qu'ils devaient se borner à tâcher de se maintenir sur la ligne qu'ils gardaient, jusqu'à la décision du sort de la campagne entre les deux grandes armées.

Sur la Basse-Duna, le maréchal Macdonald, ayant appris que l'on avait achevé la destruction des ouvrages de Dunabourg, donna l'ordre d'abandonner cette place. La brigade Ricard, qui s'y trouvait, vint prendre position à Jeséros, afin d'empêcher les Russes de pousser des partis vers Wilna. Le maréchal Macdonald rapprocha de Jakobstadt les troupes qui formaient son aile droite, tandis que le corps prussien, occupant Mittau, observait toujours Riga. Ce corps était placé derrière la Misse, vers Draken, Tamojnia, Plankazecn, Saint-Olai et Zennhof; un fort détachement occupait Schock, et un autre était vers Kalnezem pour couvrir l'Aa. Le général Essen se détermina à profiter de cette dissémination pour essayer une expédition en forme de grande sortie. La nature du terrain facilitait le projet qu'il forma de renverser la droite des Prussiens et de tourner Mittau : la division prussienne qui était vers Draken et Tamojnia, éloignée d'environ vingt werstes de celle qui occupait Saint-Olai et Zenhof, en était encore sé-

parée par des bois marécageux, qui empêchaient qu'elle ne pût être secourue à propos. Le général Essen forma ses dispositions d'après les circonstances. Le général Léwis, avec la plus grande partie du corps de Riga, fut chargé d'attaquer par la route d'Eckau, pendant que le général Weliaminof ferait une fausse attaque sur Saint-Olai, et que la flottille de chaloupes canonnières aux ordres du contre amiral Von-Moller, soutenue par des troupes de la garnison de Dunamunde, attaquerait Schlock. Le 11 août, Léwis attaqua le général Grawert, à Eckau. Une colonne russe ayant passé à gué de l'île de Dahlenholm à la gauche de la Duna, les Prussiens, déconcertés, craignirent d'être tournés par leur droite, et prirent la fuite après avoir perdu près de 1,200 hommes tués ou prisonniers Les Russes n'eurent que 600 hommes hors de combat. Les jours suivants, Léwis continua à se porter en avant; mais le 14, le général Grawert s'étant réuni à Mittau avec Kleist, donna ordre à ce dernier de se porter contre les Russes qui avaient passé l'Aa près de Grafenthal. A la suite d'un affaire assez vive, Léwis repassa l'Aa et se mit en retraite sur Riga. L'attaque du général Wéliaminof n'eut pas de suite; celle contre la gauche des ennemis n'eut pas non plus tout le succès



désiré. Les vents contraires empêchèrent d'effectuer le projet formé de mettre à terre une colonne sur les derrières du poste de Schlock, afin de couper la retraite au détachement qui l'occupait. Cependant les Prussiens furent expulsés de ce village. Depuis cette affaire, pendant plus d'un mois, il ne se passa rien d'intéressant devant Riga, et toutes les opérations se bornèrent à des escarmouches insignifiantes entre les troupes du corps de blocus et celles de la garnison.

Le résultat des opérations des deux premiers mois de la campagne du comte Wittgenstein est encore à l'avantage des Russes, qui, malgré leur extrême infériorité en nombre, réussirent à contenir l'ennemi et à l'empêcher de s'avancer au-delà de Polotsk. L'audace et l'énergie des résolutions du comte Wittgenstein présente un contraste remarquable avec l'incertitude et le peu d'ensemble qui caractérisent les opérations des ennemis. Comme on n'était guère accoutumé à faire ce reproche aux lieutenants de Napoléon, il faut croire qu'ils ne furent pas entièrement libres de pousser leurs opérations, bien que le mouvement sur Kliastitsy semble

prouver le contraire. Du moins sommes-nous autorisés à croire que si Oudinot eut le champ libre dans ses premières tentatives, il n'en fut pas de même après l'échec qu'il éprouva le 19 juillet. Nous avons déja dit d'ailleurs comment son entreprise, qui pouvait avoir les plus grands résultats, manqua par des vices d'exécution.

Après avoir donné le récit des opérations sur la Duna, nous allons faire voir ce qui se passait à la même époque à la gauche des Russes, c'est-à-dire à l'armée du général Tormassof et au corps du général Ertell.

CHAPITRE VII.

Le corps de Reynier remplace celui de Schwartzenberg contre la troisième armée des Russes. — Le général Tormassof prend l'offensive. — Combat de Kobrin. — Le prince de Schwartzenberg vient se réunir à Reynier, et se porte de nouveau en avant. — Bataille de Gorodeczna. — Le général Tormassof se retire derrière le Styr. — Opérations du général Ertel. — L'armée du Danube part de Walachie et fait sa jonction avec celle de Tormassof. — Les Russes reprennent l'offensive. — Schwartzenberg repasse le Boug à Wlodawa. — Nomination de l'amiral Tschichagof au commandement en chef des deux armées russes réunies.

Nous avons vu au chapitre III que le corps autrichien du prince de Schwartzenberg avait passé le Boug à Moguilnitsa le 21 juin. Ce corps, destiné à couvrir la droite de la ligne d'opérations de la grande armée française, en masquant l'armée du général Tormassof, arriva le 24 à Wyssoko - Litowsk, et le 27 à Proujany, où Schwartzenberg établit son quartier-général. Ses avant-postes furent étendus le long du Moukhawets et de la Pina, depuis Brzest jusqu'à Pinsk,

faisant face aux cantonnements de la 3e armée des Russes, répandus dans les districts de Wladimir, de Loutsk et de Doubno. Mais Napoléon, qui n'avait pas grande confiance dans le dévouement des Autrichiens et de leur chef, changea tout à coup leur destination. Il crut en être plus sûr en les mettant sous les ordres d'un maréchal français, et, à cet effet, il détacha de l'armée du roi de Westphalie le général Reynier avec le corps saxon, afin de remplacer celui du prince Schwartzenberg, qui reçut en même temps l'ordre de se porter sur Minsk, pour se réunir avec le maréchal Davoust, sous le commandement duquel il devait continuer la campagne. Cependant le mouvement des Autrichiens ne devait commencer que lorsque le corps de Reynier se trouverait à portée de relever les postes qu'ils occupaient. Reynier arriva à Slonim le 7 juillet, et les jours suivants il continua sa marche de Slonim à Roujany, et de là vers Khomsk, se faisant précéder de la brigade d'infanterie du général Klingel, qui marcha vers Kobrin et Brzest, et de la brigade de cavalerie du général Gablentz, qui se porta vers Antopol et Janow. Le prince de Schwartzenberg se dirigea par Slonim sur Minsk.

Vers la même époque, le général Tormasso

recevait de S. M. l'empereur Alexandre, l'ordre d'entrer en campagne, en agissant d'après le plan primitif, sur les derrières de l'ennemi qui poursuivait le prince Bagration. Il lui fut prescrit en même temps de laisser un corps dans les environs de Staroï-Konstantinow pour surveiller la frontière d'Autriche, et maintenir la communication de la 3ᵉ armée avec celle de Moldavie, dont la destination fut changée. L'invasion effectuée par Napoléon avec de plus grandes forces qu'on ne lui en supposait, exigeait une concentration générale de toutes les forces disponibles de la Russie sur le théâtre des opérations décisives, et ne permettait plus de laisser courir l'armée du Danube à une entreprise d'un succès trop incertain, et dont la réussite même n'aurait pu avoir de grande influence sur le sort général de la guerre. Il fut donc décidé de faire repasser le Dniester à cette armée, et de l'employer à renforcer la troisième.

L'ordre, dont nous venons de parler, étant parvenu le 5 juillet au quartier-général de la 3ᵉ armée établi à Loutzk, le général Tormassof s'occupa sur-le-champ à le mettre en exécution. La 11ᵉ division de cavalerie, et quelques bataillons de la 36ᵉ d'infanterie, demeurèrent à Zaslaw et à Staroi-Konstantinow. D'autres bataillons

5.

de la 36e servirent à renforcer le corps de Ertell, posté à Mozyr. Le général-major Khroutschof fut laissé devant la frontière du duché de Varsovie avec deux régiments de kosaques et les régiments de dragons d'Arsamas et de Gitomir, postés le premier à Wladimir, et le second à Kowel. L'objet de ce détachement était de surveiller la frontière du duché et d'entretenir la communication de l'armée avec le corps de Zaslaw et de Staroï-Konstantinow. Tormassof lui-même partit de Loutsk avec le gros de l'armée, et se dirigea par Kowel sur Ratno, précédé de quatre avant-gardes, la première aux ordres de l'aide-de-camp général comte Lambert, composée de 4 bataillons, 16 escadrons et 5 régiments kosaques, avec six canons, dut se porter des environs de Wladimir par les deux rives du Boug, sur Brzest; la deuxième, commandée par le prince Scherbatof, et forte de 6 bataillons, 8 escadrons, un régiment de kosaques avec douze canons, partit de Ratno, et se dirigea aussi sur Brzest, en passant par Mokrany; le général Tschaplitz commandait la troisième, qui, forte de 2 bataillons, 12 escadrons, un régiment de kosaques, et six canons, suivant le même chemin que le corps principal, pouvait être regardée comme la véritable avant-garde; un quatrième

détachement, aux ordres du général-major Melissino, composé de 4 bataillons et de 7 escadrons, devait faire des démonstrations sur la droite vers Janow et Pinsk, afin d'induire en erreur l'ennemi en marquant vers ces points la direction de la marche de l'armée russe. Le corps de bataille de l'armée demeura composé de 20 bataillons et 8 escadrons avec 96 pièces de canon. La réserve, qui marchait avec le corps de bataille, était forte de 6 bataillons avec 24 pièces de canons. La force totale des troupes russes mises en mouvement pour l'offensive, s'élevait à 32 mille hommes, dont plus de 3 milles de troupes irrégulières.

Le 11 juillet Tormassof poursuivant sa marche, partit de Ratno et se dirigea par Divin sur Kobrin. Le hasard ayant fait correspondre exactement ce mouvement avec celui rétrograde des colonnes autrichiennes et l'arrivée des têtes de colonnes des Saxons, les postes avancés de ces dernières, qui n'avaient pas encore eu le temps de se reconnaître, furent complètement surpris. Le prince Scherbatof marchant le 12 de Roudnia à Brzest, rencontra, à huit werstes de la ville, une patrouille de cavalerie saxonne qu'il enleva. Il apprit des prisonniers que Brzest était occupé par deux escadrons de hulans saxons, et qu'on

y attendait le lendemain un détachement de toutes armes, que le général saxon Klingell, qui se trouvait à Kobrin, devait y envoyer. Afin de prévenir l'arrivée du renfort, le prince Scherbatof se décida à attaquer sur-le-champ la ville avec six escadrons de hulans de Tatarie, le régiment tatar d'Eupatoria et deux pièces d'artillerie à cheval. Les deux escadrons ennemis, hors d'état de résister, furent chassés de la ville après avoir perdu quelques prisonniers. Le lendemain, le comte Lambert arriva aussi à Brzest, et y réunit à lui le détachement du prince Scherbatof.

A la droite, le général Melissino ayant appris, dans la nuit du 11 au 12, que les postes autrichiens sur la Pina profitaient d'un orage mêlé de grêle et de pluie pour se replier, lança à leur poursuite un petit détachement aux ordres du colonel prince Géwakhof. Ce détachement, après avoir rétabli le pont sur la Pina que l'ennemi avait ruiné, poussa jusqu'à Janow, où il rencontra trois escadrons saxons, faisant l'avant-garde du général Gablentz. Ces trois escadrons furent battus et rejetés sur Droguizcin, où ils se réunirent au général Gablentz. Le général Melissino, craignant que le détachement du prince Gewakhof ne fût accablé par le gros de celui de

Gablentz, lui ordonna de se replier sur Zalougir, où il se trouvait lui-même; mais le général Gablentz, qui croyait être en présence de forces supérieures, n'osa pas s'engager isolément, et se replia à Khomsk, sur le gros du corps de Reynier. Le général Melissino en ayant été informé, se porta lui-même à Janow, et détacha le prince Gewakhof avec deux escadrons de dragons et une compagnie de chasseurs sur Pinsk, d'où l'ennemi fut expulsé avec perte de quelques prisonniers et un canon.

Tormassof, voyant sa gauche dégagée par l'occupation de Brzest, continua avec sécurité sa marche sur Kobrin. Le comte Lambert reçut aussi l'ordre de s'y diriger. Ce général, arrivé le 14 à Boulkow, ayant appris que Kobrin n'était occupé que par de la cavalerie, se détermina sur ce faux rapport à ne partir qu'avec la sienne et six pièces d'artillerie à cheval. Son infanterie, qui était encore harassée de la marche qu'elle venait de faire, fut laissée avec le prince Scherbatof à Boulkow, et ne devait en repartir que le lendemain à la pointe du jour. Le 15, à six heures du matin, le général en chef arriva avec l'avant-garde de Tschaplits à la vue de Kobrin. Dans le même temps, la cavalerie du comte

Lambert parut aussi devant cette ville, sur la route de Brzest.

L'ennemi, qui ne s'attendait à être attaqué que de ce côté, avait posté le gros de sa cavalerie, à deux werstes en avant de la ville, derrière le canal qui vient de Divin, soutenue par de l'infanterie et des tirailleurs répandus dans les blés et les fossés. Cependant l'on trouva aussi sur la route de Divin quelques escadrons saxons qui, à l'approche de l'avant-garde de Tschaplits, se replièrent vers une ferme occupée par de l'infanterie: la ville était couverte par quelques retranchements élevés à la hâte. Ayant reconnu la position des ennemis, le général en chef forma son projet d'attaque: le comte Lambert reçut l'ordre de l'aborder de son côté, tandis que le général Tschaplits, laissant quelque cavalerie et des kosaques sur la route de Divin, afin de couvrir son mouvement, appuyerait à droite avec le reste de sa cavalerie et le 13e régiment de chasseurs, pour gagner la route d'Antopol et assaillir la ville du côté de l'orient.

Le comte Lambert, après quelques tentatives infructueuses pour déposter de front le détachement ennemi qui se trouvait sur la route de Brzest, fit avancer son artillerie, et porta à droite

toute sa cavalerie irrégulière, un escadron de hulans de Tatarie, et un de hussards d'Alexandrie. Par cette manœuvre, les Russes ayant évité les difficultés que l'attaque de la position présentait de front, chargèrent avec succès la gauche. La cavalerie des ennemis, ébranlée par le feu de l'artillerie, fut culbutée par les deux escadrons de cavalerie régulière, pendant que les kosaques fondaient sur leurs tirailleurs. Les Saxons, renversés, ne se rallièrent que sous le feu des premières maisons de la ville occupées par leur infanterie.

Dans le même temps, le major Ostrogradskoï, qui commandait la cavalerie russe laissée sur la route de Divin, chargeait et forçait à la retraite sur la ville les escadrons ennemis qui s'étaient arrêtés près de la ferme. De ce côté, l'on fit encore quelques démonstrations d'attaque pour distraire l'attention de l'ennemi et l'empêcher de porter de grandes forces contre le général Tschaplits, qui, après s'être établi sur la route d'Antopol, faisait attaquer la ville par le 13e régiment de chasseurs.

Sur ces entrefaites, l'arrivée du corps principal de la 3e armée ne laissant aucun doute sur l'issue du combat, l'on prit des mesures pour compléter la ruine du détachement ennemi, en lui coupant

toute retraite. A cet effet, le comte Lambert ordonna au colonel Madatof de passer la Moukhawets avec quatre escadrons de hussards d'Alexandrie, deux de dragons Starodoub, un escadron de hulans de Tatarie, 100 kosaques, et deux pièces d'artillerie à cheval pour intercepter la route de Proujany : ce détachement fut attaqué à plusieurs reprises par les fuyards ennemis, qui cherchaient à se faire jour, et qui furent à chaque fois rechassés avec perte dans la ville; il n'y en eut qu'un petit nombre qui échappèrent par le chemin qui conduit au village de Strajnik; mais cette dernière retraite ne tarda pas à être coupée à l'ennemi par trois escadrons de hussards de Pawlograd, auxquels le général Tschaplits fit passer le Moukhawets au-dessus de la ville, et qui s'établirent sur ce chemin.

Cependant l'ennemi, quoique complètement entouré, se défendait vigoureusement dans la ville; le général Tormassof se vit obligé d'appuyer l'attaque du 13[e] régiment de chasseurs par le lieutenant-général Markof, qu'il détacha du corps principal avec le régiment de Riajsk, infanterie, et un bataillon de celui d'Apchéron. Les Saxons, malgré la résistance opiniâtre qu'ils opposèrent, furent forcés dans leurs retranchements, ainsi que sur le pont de la Moukhawets,

et dans un couvent où ils cherchèrent à se réfugier. Tout le détachement du général Klingel fut détruit, après avoir soutenu neuf heures de combat acharné : quatre drapeaux, huit canons, et 2,300 prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général Klingel lui-même, tombèrent entre les mains des Russes; les Saxons eurent en outre plus de 2 mille hommes tués. La perte des Russes monta à 77 hommes tués et 181 blessés. Le général saxon mérita son malheur par l'imprudence qu'il commit en acceptant un engagement contre des forces très-supérieures, et en ne songeant pas assez tôt à la retraite, que dans les premiers moments du combat il aurait pu effectuer avec sûreté sur Proujany, d'où il lui eût été facile de rejoindre le gros du 7e corps.

Le général Reynier, informé que les Russes menaçaient Kobrin, était parti en toute hâte de Khomsk pour soutenir Klingel, et s'était avancé même jusqu'à Antopol; mais instruit par les fuyards de la malheureuse issue du combat, il retourna le même jour à Khomsk. La défaite de Klingel réduisant à 13 mille hommes la force totale du 7e corps, Reynier ne se vit point en état de s'opposer à la marche de l'armée russe, et résolut de se replier par Slonim sur le corps

du prince Schwartzenberg, qu'il sollicita de revenir à son secours. Le général autrichien, qui avait déja atteint Neswige, sentant l'importance d'assurer les derrières de la grande armée française, se détermina à rebrousser chemin pour soutenir Reynier. Le 19, les Autrichiens quittèrent Neswige, et le 20 ils arrivèrent à Stalowiczi; le 21, ils vinrent à Polonka, et le 22 à Jakimowiczi, où ils se trouvèrent en liaison avec le corps de Reynier qui avait atteint Slonim.

L'armée russe, que le manque de vivres avait forcé à séjourner à Kobrin, en repartit le 18; l'avant-garde du comte Lambert se porta à Gorodeczna, sur la route de Proujany, et le corps principal à Gorodets, sur celle d'Antopol. Le 19, l'armée vint à Antopol; l'avant-garde du général Tschaplits s'avança jusqu'à Khomsk; celle du comte Lambert se porta à Malets, et établit ses avant-postes sur la Jasielda, à Selets et à Kartouska-Béreza. Le général Tormassof, toujours gêné dans ses subsistances, n'osa pousser plus loin, de peur de trop s'éloigner de ses magasins établis en Wolhynie.

L'empereur Napoléon, forcé par les circonstances de dissimuler sa défiance pour les Autrichiens, approuva la détermination du prince Schwartzenberg, et le chargea de diriger en chef

les opérations de son corps et de celui de Reynier, contre l'armée de Tormassof. Le général autrichien se voyant supérieur en nombre aux Russes, prit la résolution de marcher à eux pour les rejeter de nouveau sur la Wolhynie, et pour dégager ainsi ses communications avec le duché de Varsovie. Le 23, le corps autrichien partit de Jakimowiczi, et vint à Déviatkowiczi sur la route de Kossow; les Saxons prirent la direction de Roujany. Le 24, les Autrichiens arrivèrent à Kossow.

Le général Tormassof ayant appris que l'ennemi marchait à lui et que les Saxons menaçaient sa gauche, donna l'ordre au comte Lambert de la couvrir en se portant à Proujany. Le prince Khowanskoï, avec la réserve de l'armée, dut remplacer le comte Lambert à Malets; le général Tschaplits se porta de Khomsk à Réwiaticzi; ces mouvements eurent lieu le 25. Le même jour, l'avant-garde des Autrichiens attaqua les avant-postes russes sur la Jasiélda, à Sélets et à Kartouska-Béreza; mais les efforts des ennemis furent infructueux, et les nôtres conservèrent leur position.

Le 26, le prince de Schwartzenberg étant arrivé sur la Jasielda avec tout son corps, les postes russes furent forcés d'abandonner les bords de

cette rivière, et de se replier derrière la petite rivière de Wénets. D'un autre côté, les Saxons filant par leur droite, se portèrent de Roujany sur la route de Wolkowisk, et arrivèrent à Vélikoïé-Sélo.

Le 27, l'ennemi se tint tranquille; mais dès le lendemain, le prince de Schwartzenberg se reporta en avant. Le général Tschaplits, attaqué à Rewiatiezi par la division Siegenthal, fut obligé de se replier sur Khomsk. Le prince Khowanskoï dut aussi abandonner Malets, qui fut occupé par les Autrichiens. La division Siegenthal s'établit en face de Khomsk.

Le prince de Schwartzenberg, voyant sa gauche assurée, prit le parti de se prolonger par sa droite pour attaquer, conjointement avec le corps de Reynier, le comte Lambert, qui, après la retraite des généraux Tschaplits et prince Khowanskoï, se trouvait compromis à Proujany.

Le 29, à six heures du matin, les Saxons commencèrent l'attaque par la route de Wolkovisk: le comte Lambert se défendit avec succès pendant plus de trois heures; mais à dix heures du matin un poste d'avertissement, qu'il avait sur la Wénets, l'informa qu'une colonne autrichienne se portait sur Proujany, par la route de Sélets, tandis qu'une autre se dirigeait sur Linéwo,

situé sur les derrières de la position de Proujany, entre cette ville et Kobrin.

Ces manœuvres dénotant clairement le projet de prendre sur l'avant-garde russe la revanche du désastre essuyé par le général Klingel, le comte Lambert n'eut garde d'imiter l'imprudence du général saxon ; il détacha sur-le-champ un bataillon du 14e de chasseurs, avec un escadron de dragons de Twer et deux pièces d'artillerie à cheval, pour soutenir le poste de troupes légères qui se trouvait à Linéwo, et pour occuper les digues qui conduisent de Linéwo à Kletno. Le comte lui-même, avec le gros de son avant-garde, se mit en retraite sur Gorodeczna ; la cavalerie légère russe, qui couvrait ce mouvement rétrograde, assaillie par la cavalerie saxonne et les hussards hongrois, les repoussa constamment, ce qui permit au comte Lambert de repasser tranquillement, à trois heures après-midi, le défilé de Kosibrod, où il fut rejoint par le détachement qu'il avait envoyé sur Linéwo. Celui-ci n'eut pas d'engagement avec l'ennemi, la colonne autrichienne qui marchait sur Linéwo, ayant trouvé ce village occupé par les Russes, manqua de résolution; et au lieu de culbuter le faible détachement qui gardait ce poste, elle changea de direction et se porta à Proujany.

Sur ces entrefaites, le général Tormassof ayant été informé que l'ennemi portait le gros de ses forces contre la gauche des Russes et que le comte Lambert se trouvait vivement pressé, se détermina à s'étendre par sa gauche pour soutenir l'avant-garde engagée. A cet effet, le lieutenant-général Markof, avec son corps, reçut l'ordre de se porter sur-le-champ à Gorodeczna.

Le comte Lambert, après avoir donné deux heures de repos à ses troupes derrière le défilé de Kosibrod, se remit en marche à cinq heures du soir, pour se replier sur Gorodeczna et le corps de Markof. L'ennemi qui, à la faveur du pays boisé, avait fait avancer son infanterie tout près du défilé de Kosibrod sans être aperçu, essaya d'inquiéter cette retraite, mais les 10e et 14e régiments de chasseurs rendirent inutiles tous ses efforts. A la nuit tombante, le comte de Lambert atteignit Gorodeczna, et prit poste à la gauche du corps de Markof.

Les forces que l'ennemi avait fait paraître sur la route de Proujany ne permettant plus de douter qu'il ne portât le gros de son armée contre la gauche des Russes, le général Tormassof se détermina aussi à se concentrer sur cette aile, pour opposer sa masse à celle des ennemis. Le 30, le corps du général d'infanterie comte Kamenskoi

suivit la marche de celui de Markof, et arriva à Gorodeczna. Le même jour, les divisions autrichiennes de Bianchi et de Trautenberg, infanterie, et de Frimont, cavalerie, s'avancèrent aussi sur Gorodeczna, et prirent poste en face de l'armée russe, le défilé de Gorodeczna séparant les deux partis. Les Saxons s'établirent à Jabin, et leur avant-garde poussa jusqu'à Poddoubna. La division Siegenthal avait aussi quitté Malets, après y avoir laissé un bataillon et quelque cavalerie pour observer la route de Khomsk, et vers le soir elle rejoignit le prince de Schwartzenberg, qui le plaça près de Jabin en réserve du 7e corps.

La réserve du prince Khowanskoï, le détachement du général Melissino, et l'avant-garde du général Tschaplits, renforcée jusqu'au nombre de huit bataillons, de douze escadrons, et de quatre régiments de kosaques, n'avaient point encore rejoint l'armée russe. Quoique cette circonstance privât le général Tormassof de la coopération de 13 mille hommes, il ne crut pas cependant devoir éviter de combattre dans la position qu'il occupait, dont il espérait que la force locale servirait à contre-balancer l'infériorité en nombre de son armée, réduite à 18 mille combattants; tandis que celle de l'ennemi était forte de 13 mille saxons et d'environ 25 mille autrichiens. Le 2e corps

de Markof fut établi sur la route de Kobrin, en face de Gorodeczna, derrière le défilé de ce nom; le 1er corps de Kamenskoï se plaça à une werste en arrière du 2e, aussi sur la route de Kobrin. Les troupes de l'avant-garde du comte Lambert rentrèrent dans les corps dont elles faisaient partie.

Le ruisseau marécageux, qui coule devant Gorodeczna, rendait très-avantageuse la position occupée par l'armée russe. (Voyez pl. VII.) Il n'y avait, pour traverser ce marais, que trois digues: l'une, sur laquelle passait la grande route de Proujany à Kobrin, était défendue par la position des Russes; la deuxième à Poddoubno, et la troisième au-dessus de ce village, sur laquelle passait le chemin de Chérechew à Kobrin, ne furent point occupées. Cette circonstance donna l'idée au général Reynier de tourner notre gauche. Le prince de Schwartzenberg ayant approuvé ce projet, il fut décidé que les Autrichiens feraient des démonstrations d'attaque sur Gorodeczna, pour fixer de ce côté l'attention de l'ennemi, tandis que le général Reynier, renforcé de la division Siegenthal, de la brigade de Lilienberg, appartenant à la division Bianchy, et de deux régiments de chevaux-légers autrichiens, passant par une des deux digues négligées, viendrait

s'établir sur la gauche des Russes, et tâcherait même, en s'étendant par sa droite, de leur couper la retraite sur Kobrin.

Le 31, de grand matin, des patrouilles d'infanterie saxonne, envoyées en reconnaissance sur la digue de Poddoubna, s'emparèrent de cette digue, et s'établirent même au-delà du marais. Cette circonstance ayant éveillé l'attention du général Tormassof pour sa gauche, il y fit marcher tout le corps de Kamenskoï, qui, à huit heures du matin, se forma en deux lignes, sur les hauteurs vis-à-vis de Poddoubna, après avoir obligé les postes saxons à se replier à l'entrée de la digue. La première ligne fut composée des égiments d'infanterie de Wladimir et de Tambow,r et la deuxième de ceux du Dnieper et de Kostroma; le 28ᵉ de chasseurs couvrait les flancs, et les régiments de dragons de Starodoub et de Taganrok, placés en potence à l'extrême gauche, observaient la plaine qui s'étend jusqu'à la lisière du bois traversé par le chemin de Chérechew à Kobrin. Dans cette position, les Russes démasquèrent deux batteries de douze pièces chacune, qui canonnèrent vivement la digue de Poddoubna et les troupes placées pour la soutenir.

Le général Reynier, qui, sur ces entrefaites, était arrivé avec tout son corps et la brigade de

Lilienberg à Poddoubna, voyant qu'il y aurait de la difficulté à déboucher devant le corps de Kamenskoï, résolut de s'étendre encore par sa droite, afin de gagner le chemin de Chérechew à Kobrin, et de se servir de la troisième digue pour traverser le marais. L'avant-garde, composée d'un bataillon d'infanterie légère, d'un bataillon d'artillerie légère, et des régiments de chevaux-légers de Polenz, de hulans du prince Clément, et de hussards saxons, soutenus des régiments de chevaux-légers autrichiens de Hohenzollern et d'Oreilly, se met d'abord en marche, arrive sur le chemin de Chérechew à Kobrin, traverse sans obstacle la digue, et débouche du bois dans la plaine, sur la gauche des Russes. La division Lecoq suit le mouvement de l'avant-garde vers dix heures; la division Funk, qui depuis la défaite de Klingel n'était plus composée que de la brigade de Sahr, la suit jusqu'à l'entrée du bois, aussitôt que la division Siegenthal arrive pour la remplacer à Poddoubno.

A midi, le général Tormassof apprit que la tête du corps saxon débouchait par le bois derrière sa gauche. Ce mouvement, qui menaçait sérieusement le flanc et les derrières des Russes, pouvait avoir les plus funestes conséquences, et demandait de prompts remèdes. Le corps de

Kamenskoï (1) reçut ordre d'exécuter un changement de front en arrière à gauche, ne laissant sur les hauteurs devant Poddoubna que le régiment de Wladimir, et rangeant ceux de Tambow, de Kostroma, et du Dnieper, sur une seule ligne, faisant face au bois de la gauche. Le bataillon du 28e chasseurs, qui couvrait ce flanc, forma la liaison du régiment de Wladimir avec la droite de la nouvelle ligne, qui fut protégée par de nouvelles batteries de vingt-quatre pièces. Les dragons de Starodoub et de Taganrok se placèrent en arrière et en échelons de la gauche.

Ces mesures n'arrêtèrent que momentanément les alliés. Le général Reynier, qui se renforçait successivement par l'arrivée de ses divisions, se prolongeait de plus en plus par sa droite; toujours dans l'intention de déborder la gauche des Russes. Le plan des ennemis se développa. L'avant-garde saxonne formait l'extrême droite; elle avait à sa gauche la division Lecoq, à la gauche de cette dernière se trouvait la brigade Lilienberg, et plus à gauche encore la division Funk, qui par sa gauche appuyait au marais. La

(1) Le général Kamenskoï s'étant trouvé indisposé, le commandement de son corps passa au général-major prince Scherbatof.

brigade du prince Hesse-Hombourg, de la division Bianchy, avec de la cavalerie autrichienne, se trouvait au-delà du marais, entre Poddoubna et le chemin de Chérechew. La division Siegenthal occupait Poddoubna; enfin, la division Trautenberg, avec le reste de la cavalerie autrichienne, était placée à Gorodeczna.

Tormassof voyant que les ennemis portaient la masse de leur force à leur droite, et qu'il n'y avait plus lieu d'appréhender qu'ils entreprissent rien de sérieux contre le défilé de Gorodeczna, résolut de porter de puissants renforts à sa gauche. Le général Markof reçut l'ordre de marcher, avec les régiments d'infanterie de Nachébourg, de Witebsk, de Koslow, le 10e de chasseurs, quatre escadrons de hulans de Tatarie, et six pièces de canon, pour aller appuyer et prolonger la gauche de Kamenskoï; en même temps, le comte Lambert fut détaché avec les régiments du Kour, infanterie, 14e de chasseurs les hussards d'Alexandrie, et six canons, encore plus à gauche, pour contenir l'extrême droite des ennemis. Lambert, se dirigeant sur cette aile, fut arrêté par le feu supérieur d'une batterie ennemie de seize pièces; mais les tirailleurs russes l'ayant obligée à se retirer, le comte occupa les hauteurs devant la droite de Reynier,

avec le 14ᵉ de chasseurs et les hussards d'Alexandrie, puis renvoya le régiment du Kour au général Markof, qui s'était placé sur deux lignes à la gauche du comte Kamenskoï : l'intervalle qui se trouvait entre la gauche de Markof et la droite de Lambert, fut rempli par quatre escadrons de hulans de Tatarie, et par les kosaques et kalmouks qui suivaient l'armée. Comme les deux partis cherchaient constamment à se déborder, les hussards de Pawlograd, reçurent ordre de se porter encore plus à gauche que le comte Lambert, et de gagner le chemin de Chéréchew à Kobrin. De cette façon, il ne resta pour la défense du défilé de Gorodeczna, que les régiments de Riajsk, infanterie, et de Twer, dragons.

Le général Reynier n'avait plus assez de troupes pour se prolonger davantage par sa droite; cependant il donna ordre aux chevau-légers de Hohenzollern et de Polenz, de se porter, par le chemin de Chéréchew à Kobrin, pour tourner la gauche du comte Lambert. Ce mouvement ne pouvant être soutenu par le reste de la ligne était isolé et par là même hasardé. La faute ne resta pas impunie. Les deux régiments ennemis, arrêtés de front par les hussards de Pawlograd, et chargés en flanc et à dos par ceux d'Alexan-

drie, furent taillés en pièces, et les cavaliers qui échappèrent à cette défaite, en dirigeant leur fuite vers Brzest, tombèrent entre les mains d'un parti russe, commandé par le major Rosen, qui observait cette contrée.

La perte de ces escadrons ayant convaincu Reynier que, malgré le nouveau secours qu'il venait de recevoir par l'arrivée de deux régiments de hussards autrichiens, il n'était plus en état de rien entreprendre contre la gauche des Russes, il résolut de déposter leur droite. La division Funk se porte vivement en colonnes contre les hauteurs de Poddoubna. Cette attaque est appuyée par deux batteries de six pièces chacune, et par le feu de l'artillerie de la division Lecoq, ainsi que par celui des batteries autrichiennes placées près de Poddoubna. Mais les Russes défendent leur position avec tant d'intrépidité, que la division Funk est obligée de battre en retraite. Un régiment de dragons russes se met à sa poursuite et charge le 2e régiment d'infanterie légère saxonne, qui cependant parvient à se soutenir en formant le carré.

Vers le soir, Reynier fit faire un nouvel effort par la division Funk. Pendant que cette attaque, soutenue par le régiment Alvinzy, de la brigade de Lilienberg, et par les tirailleurs de la divi-

sion Lecoq, s'engageait vivement, le prince de Schwartzenberg fit passer, au-dessus de Poddoubna, le marais, que l'on avait d'abord jugé impraticable, à un bataillon de Colloredo, de la brigade de Hesse-Hombourg. Ce bataillon effectua le passage en front, enfonçant jusqu'aux genoux, escalada la hauteur opposée, et prit en flanc les Russes qui la couronnaient. Cette attaque facilita celle de la division Funk, qui, bientôt renforcée par le deuxième bataillon de Colloredo, s'établit sur les hauteurs en face de Poddoubna. La droite des Russes fut momentanément rejetée en arrière, mais elle se rétablit promptement, repoussa définitivement les ennemis, et reprit sa position.

Tormassof voyant que cette aile était la plus exposée, ordonna au général Markof de la soutenir par les régiments de Nachébourg, de Witebsk et de Koslow, et par quatre escadrons des hulans de Tatarie. Dans le même temps une colonne saxonne, qui avait paru devant la gauche de Markoff, fut chargée et culbutée par le 10e régiment de chasseurs qui marcha à sa rencontre.

Pendant que ces choses se passaient près de Poddoubna, la division Trautenberg exécutait plusieurs fausses attaques sur la grande route

de Proujany à Kobrin; mais la difficulté du défilé de Gorodezna permit au régiment de Riajsk de se maintenir dans son poste, en empêchant l'ennemi de déboucher par la grande route. La nuit qui survint termina le combat sur tous les points.

La perte éprouvée par les ennemis, dans la bataille de Gorodeczna, s'éleva à environ 5 mille hommes hors de combat; celle des Russes fut de 3 à 4 mille hommes.

Quoique notre armée se fût soutenue avec avantage pendant la journée du 31, le général Tormassoff ne balança point à profiter de la nuit pour effectuer sa retraite. Cette détermination était d'autant plus sage, que l'ennemi aurait pu renforcer Reynier par le reste des troupes autrichiennes, et le lendemain matin attaquer la gauche des Russes avec une supériorité de forces qui n'eût laissé aucun moyen de résistance à cette aile, dont la perte eût entraîné celle de toute l'armée.

Le 1er août, à cinq heures du matin, le général Reynier se mit en marche pour attaquer les nôtres, qu'il trouva déja en pleine retraite sur la route de Kobrin, mais qui avaient laissé sur le champ de bataille de la veille une arrière-garde aux ordres du comte Lambert. Cette arriè-

re-garde se replia lentement jusqu'à Téwélé, où elle fut relevée par le général Tschaplits qu'elle y trouva. La droite de la cavalerie ennemie, renforcée par le régiment de dragons autrichiens de Lewenehr, se disposa à tourner Téwélé, dans l'intention de couper la retraite à l'arrière-garde russe, mais la prompte retraite de cette dernière fit échouer ce projet. Vers une heure après midi, les ennemis entrèrent à Kobrin, qui fut occupée par la division Bianchi; le corps saxon campa à droite, et le corps autrichien à gauche de la ville, derrière la Moukhawets.

Les militaires qui auront suivi avec attention la relation de la bataille de Gorodeczna, ne refuseront pas de rendre justice à la beauté du plan conçu par le général Reynier; mais l'exécution en fut si défectueuse, que l'armée russe, dont la défaite semblait assurée, parvint à l'éviter en se maintenant avec succès jusqu'à la nuit. Les ennemis avaient à leur disposition 39 bataillons et environ 66 escadrons; cependant sur le point décisif où commandait Reynier, ils n'employèrent que 18 bataillons et 48 escadrons, le reste des troupes fut laissé très-mal à propos à la gauche du ruisseau, à Gorodeczna et à Poddoubna. La division Trautenberg, avec huit escadrons eût suffi pour observer ces deux défilés,

et les alliés auraient pu ainsi renforcer Reynier par la brigade de Hesse-Hombourg, la division Siegenthal, et environ dix escadrons. A l'aide de ce secours, Reynier aurait pu déborder la gauche des Russes, et l'attaquer avec un succès certain. Ce général commit aussi une faute en démasquant trop tôt ses projets contre cette aile, et faisant occuper la digue de Poddoubna par ses avant-postes; s'il n'avait commencé à agir qu'après avoir réuni toutes ses forces derrière Poddoubna, il est bien probable qu'il serait parvenu à s'établir sur le flanc des Russes, avant l'arrivée du corps de Kamenskoï (1). Il paraît encore que, pendant le combat, Reynier s'opiniâtra trop à vouloir les déborder; il aurait dû s'apercevoir qu'il n'était pas assez en forces pour le faire sans danger. En s'étendant trop, il ne fit qu'énerver sa ligne, au lieu que s'il se fût plus massé sur sa gauche, peut-être aurait-il pu enlever les hauteurs devant Poddoubna,

(1) Nous reconnaissons que ce que nous venons de dire sur la bataille de Gorodeczna est entièrement conforme à l'opinion de l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812. Les observations sur cette bataille sont une des rares vérités que l'on est surpris de trouver dans cet ouvrage, écrit avec le ton et la véracité d'un libelle.

percer ainsi la droite des Russes, et fixer le sort de la journée en sa faveur.

Nous pensons que le général Tormassof fit une faute en acceptant la bataille avant d'avoir réuni toutes ses forces. L'on doit lui reprocher aussi d'avoir négligé de s'éclairer convenablement sur sa gauche, circonstance qui faillit entraîner la perte de toute son armée.

Le 2 août, le prince de Schwartzenberg envoya le général Bianchi, avec deux brigades, deux batteries, et 1,200 chevaux, pour poursuivre les Russes, qui se retiraient par Divin. Le 3, cette avant-garde attaqua l'arrière-garde russe près de Nowo-Sélki, sans pouvoir remporter de grands avantages; elle n'eut pas plus de succès le lendemain, et nos troupes se maintinrent à Divin. Le 5, l'arrière-garde russe quitta cette ville et se replia jusqu'à Soumary sans être poursuivie. Le même jour, le général Tormassof arriva à Ratno. Le prince de Schwartzenberg avait aussi continué son mouvement; lui-même se porta par la grande route de Divin, et Reynier se rapprocha du Boug. Le 5, les Autrichiens arrivèrent à Divin, et les Saxons à Roudnia.

Le général Tormassof ayant effectué sa jonction avec les détachements de Tschaplits et du prince Khowanskoï, se trouvait de nouveau fort

d'environ 28 mille hommes. Cependant, comme l'ennemi était encore supérieur en nombre, il jugea qu'il serait imprudent d'accepter une nouvelle bataille, et se détermina à se retirer jusque derrière le Styr, pour se rapprocher de l'armée du Danube, dont l'arrivée prochaine devait le mettre en état de reprendre l'offensive. De Ratno, l'armée russe se mit en marche sur Kowel, laissant le prince Khovanskoï à Ratno pour faire l'arrière-garde. Le général Tschaplits fut envoyé à Wyjwa, et le comte Lambert à Tourisk, afin de couvrir la marche de l'armée du côté du Boug. Le général Melissino se retira de Pinsk et de Janowo, à Lubachéwo. Le 10, Schwartzenberg vint à Ratno, et le 12, le général Tormassof arriva à Kowel. Le même jour, le comte Lambert reçut l'ordre de reconnaître l'ennemi qui s'avançait par Luboml. Ce général se porta sur ce dernier endroit avec la cavalerie de son détachement et en expulsa l'avant-garde saxonne; les prisonniers informèrent que le gros du corps de Reynier se trouvait près de Kousnitchi. Dans le même temps, le prince de Schwartzenberg était aussi en marche sur Chatsk; mais la division Siegenthal demeura à Ratno. Un corps autrichien, qui marchait sur Wyjwa, fut repoussé par le général Tschaplits.

Le général Tormassof se voyant suivi de près par l'ennemi, qui, en se concentrant sur sa droite, marquait l'intention de tourner la gauche et de le couper de Loutsk, résolut de se rapprocher sans délai de cette ville. L'armée russe se rendit de Kowel à Loutsk. Le général Lambert se retira aussi sur cette ville, par Tourisk, Makowiczi et Torczin. Le général-major Khroutchof, qui était à Wladimir, se replia en deux colonnes, l'une par Swinioukhi et Radomysl, l'autre par Gorokhow et Beresteczko, et se réunit au comte Lambert derrière le Styr. Le général Tschaplits, de Wyjwa, passa par Kowel, et se rendit à Ragitché. Le général Mellissino vint, par la grande route de Lubachéwo, à Kolki, où il fut placé sous les ordres de Tschaplits. Le 17, l'armée russe se retrouva entièrement derrière le Styr. Le corps de bataille se plaça près de Loutsk; à la gauche, le comte Lambert fut chargé de la défense du Styr, depuis Loutsk jusqu'à la frontière d'Autriche; à la droite, le général Tschaplits observait le cours de la rivière, de Loutsk à Kolki. De son côté, le prince de Schwartzenberg, arrêté par la crue extraordinaire des eaux, et par la nouvelle de l'approche de l'armée du Danube, s'arrêta devant le Styr; la division Siegenthal demeura à

Ratno; le gros du corps autrichien se posta près de Kisselin, et le corps saxon entre Torczin et Lokaczi; une brigade de troupes polonaises, qui venait de joindre le corps de Reynier, s'établit à Wladimir et Oustiloug. Les deux armées demeurèrent dans ces positions jusqu'à l'arrivée de l'amiral Tschichagof.

Pendant que ces évènements se passaient entre le Boug et le Pripet, les deux partis s'observaient sur le Bas-Pripet. Nous avons vu, dans le chapitre IV, que le général Dombrowski avait été détaché de Smolensk pour remplacer devant Bobrouisk le corps de cavalerie de Latour-Maubourg. Cependant douze escadrons de cette arme durent demeurer avec le général Dombrowski, ce qui lui forma un corps de quinze bataillons et de douze escadrons avec vingt canons, présentant un total de plus de 12 mille hommes. L'objet de ce détachement était de bloquer la place de Bobrouisk, et d'observer le corps du général Ertell. La garnison de Bobrouisk, commandée par le général Ignatief, était composée de treize faibles bataillons de réserve et de 100 kosaques, en tout d'environ 5,500 hommes. Le général Ertell se trouvait à Mozyr avec un corps de troupes de réserve qui, après la retraite du prince Bagration au-

delà du Dnieper, entrèrent en première ligne pour soutenir Bobrouisk et couvrir la Basse-Wolhynie. Ce corps ayant été renforcé par six bataillons venus de Zaslaw, et tirés de la 36e division, présentait un total de dix-sept bataillons, de quatorze escadrons, de trois régiments de kosaques du Don, et de 1,300 kosaques de la Petite-Russie, en tout plus de 11 mille hommes avec dix-sept canons.

Le général Dombrowski, après avoir laissé quatre bataillons et quatre escadrons pour couvrir Mohilew, vint avec le reste de son infanterie sur la Bérézina, et se plaça à Swislocz. La cavalerie, aux ordres du général Dziwanovski, poussa des partis jusque vers Mozyr, et s'établit à Wilcza.

Le général Ertell, ayant appris que l'ennemi se disposait à bloquer Bobrouisk et établissait à cet effet des magasins à Glousk, à Wilcza et à Gorbaczewiczi, résolut d'entreprendre une expédition pour détruire ces magasins et donner la chasse aux partis ennemis. Trois bataillons, quatre escadrons et les kosaques de la Petite-Russie furent laissés à Mozyr. Le général Zapolskoï, avec huit bataillons et deux régiments de kosaques du Don, reçut ordre de marcher sur Pinsk, occupé par un petit corps autrichien com-

mandé par le général Mohr. Ertell lui-même, avec sept bataillons, dix escadrons et un régiment de kosaques du Don, passa le Pripet le 30 août, et se dirigea sur Glousk. Le général Dombrowski avait encore détaché quatre bataillons pour renforcer le détachement qui couvrait Mohilew, menacé par la milice de la Petite-Russie; mais en revanche il avait été joint par un régiment de marche et un bataillon du 33e d'infanterie légère français, auxquels il donna l'ordre de se porter sur Glousk, pour soutenir le capitaine Paradowski qui l'occupait avec deux escadrons et 300 convalescents nouvellement arrivés de Varsovie.

Le 2 septembre, à quatre heures après midi, l'avant-garde du général Ertell parut devant Glousk, et en expulsa les n nemis, après leur avoir enlevé 80 prisonniers. Le lendemain, les Russes se reportèrent en avant sur Gorbaczewiczi, où le capitaine Paradowski s'était réuni au régiment de marche et au bataillon du 33e. Le général Dombrowski, après avoir laissé deux bataillons pour observer Bobrouisk, accourut à Gorbaczewiczi avec le reste de son infanterie. La route que les Russes suivaient, pratiquée dans de grands bois, présentait un défilé facile à défendre; cependant le général Ertell ayant formé

le gros de son détachement en une seule colonne, protégée sur ses flancs par des tirailleurs, parvint à renverser les ennemis après un combat assez opiniâtre, qui dura depuis cinq heures après midi jusqu'à onze heures du soir. La perte des ennemis monta à 159 hommes prisonniers; ils eurent en outre beaucoup de tués. Les Russes n'eurent que 77 hommes tués et 104 blessés. Le général Dombrowski se retira dans sa première position de Swislocz. Le lendemain de cette affaire, Ertell, qui avait réussi à détruire les magasins des ennemis, reprit le chemin de Mozyr, où il arriva le 10.

Le général Zapolskoï avait aussi exécuté avec succès les ordres qu'il avait reçus. Arrivé à Logiczin, près de la Jasièlda, il apprit que le pont sur cette rivière était gardé par un détachement autrichien de quelques cents hommes avec deux canons. Il envoya contre ce poste un bataillon d'infanterie et 50 kosaques pour faire de front des fausses attaques, pendant qu'un autre bataillon avec 200 kosaques le tournerait par sa droite. Mais les ennemis avertis à temps se mirent en retraite vers Douboi. Les kosaques des deux détachements les atteignirent près de Nowoï-Dwor et leur enlevèrent un canon et 95 prisonniers. Le général Mohr, qui se trouvait à

Pinsk, se voyant menacé sur sa gauche, évacua cette ville, et se rapprocha du général Siegenthal, en se postant à Lubachéwo. Le général Zapolskoï occupa Pinsk.

Opérations de l'armée de Moldavie ou du Danube.

Nous avons vu que la destination de l'armée du Danube ayant été changée, elle avait reçu l'ordre de se porter en Wolhynie. L'amiral Tschichagof l'avait partagée en cinq corps. (Voyez tableau II.) Le 1er, commandé par le général d'infanterie comte Langeron, était composé de douze bataillons, de huit escadrons et de trois régiments de kosaques. Le 2e, commandé par le lieutenant-général Essen, était aussi de douze bataillons, de huit escadrons et de trois régiments de kosaques. Le 3e, commandé par le lieutenant-général Woïnof, était de onze bataillons, de douze escadrons et de trois régiments de kosaques. Le 4e, commandé par le général-major Boulatof, était de six bataillons, de vingt escadrons et d'un régiment de kosaques. Le 5e corps, était la réserve, commandée par le lieutenant-général Sabanéieff, chef d'état-major de l'armée, et composée de neuf batail-

lons, de huit escadrons et d'un régiment de kosaques. Chacun de ces corps avait 48 bouches à feu, excepté la réserve qui n'en avait que 12; ce qui donnait un total de 204 pièces.

Tous ces corps se mirent en mouvement le 19 juillet, et suivirent la même route à une ou plusieurs journées de distance entre les corps. Celui de Woïnof ouvrait la marche; il était suivi par le comte de Langeron; ensuite venait le corps d'Essen, auprès duquel se trouvait le quartier-général et la réserve; enfin celui de Boulatof marchait le dernier. Un détachement, composé du régiment de Neischlott infanterie, des 27ᵉ et 43ᵉ de chasseurs et de celui de Wolhynie hulans, qui se trouvait encore de service, ne put rejoindre l'armée avant son départ, et suivit plus tard la même route sous la conduite du général-major Liéders. Treize bataillons et dix-neuf escadrons furent laissés sur le Danube, pour garder les places de la Bessarabie et surveiller la frontière de Turquie. Le quartier-général de l'amiral Tschichagof avait quitté Boukarest le 19 juillet, et avait été transféré, en six marches, le 28 à Fokczany. L'armée fut obligée d'y séjourner pendant quelques jours, des pluies extraordinaires ayant emporté les ponts sur les rivières de Poutna et de Sereth. Le 5 août, l'on se

remit en marche, et le quartier-général parti de Fokczany vint par Jassy, Chotim, Staroï-Constantinow et Zaslaw à Ostrog, où il arrivà le 2 septembre (1), après vingt-quatre marches et cinq séjours. Le même jour le corps de Boulatof se trouvait à Zaslaw, celui de Langeron à Doubno, et le corps de Woïnof arriva à Khrynniki sur le Styr, où il releva les troupes de l'armée du général Tormassof, qui se rapprochèrent de Loutsk. La réunion des deux armées se trouva ainsi effectuée.

Le 3, Boulatof vint à Ostrog, et l'amiral avec le corps d'Essen et la réserve à Goulcza. Le 4, Boulatof s'avança jusqu'à Goulcza, et l'amiral arriva à Doubno, où il fut joint par le 12e de chasseurs et le régiment de Saratof infanterie, qui faisaient partie de la 13e division employée en Krimée et dans les environs d'Odessa. Ces quatre bataillons furent incorporés à la réserve.

Le 5, le prince de Schwartzenberg qui occupait toujours la même position dans les environs de Kisselin et de Torczin, et qui avait des notions assez incertaines sur l'arrivée de l'armée du Da-

---

(1) C'est le 14 septembre du calendrier grégorien. Car il ne faut pas oublier que toutes les dates de cet ouvrage sont calculées d'après le calendrier grec.

nube, fit une forte reconnaissance sur la ligne du Styr depuis Loutsk jusqu'à Béresteczko. Cette reconnaissance l'ayant convaincu que la jonction des deux armées russes était effectuée, il jugea dès-lors que leurs généraux allaient reprendre l'offensive, et ne se voyant plus assez en forces pour leur opposer une résistance efficace, il se prépara à la retraite. Le même jour, la division Boulatof arriva à Doubno, et le comte Langeron s'avança jusqu'à Lenezna. Le 6, on fit jeter des ponts sur le Styr à Krasnoïé, à Khrynniki et à Béresteczko. Le 7, l'amiral vint à Tolpygin, le comte Langeron à Khrynniki, et le général Boulatof à Kosin. Le 8, ce dernier atteignit aussi le Styr et se plaça à Beresteczko.

Le comte Lambert, ayant été informé par ses troupes légères qu'un régiment de dragons autrichiens se trouvait à Czaroukow sans être soutenu, résolut de l'enlever. Dans la nuit du 7 au 8, il passa le Styr à Krasnoïé avec dix escadrons et quelques kosaques et se porta sur Czaroukow, se faisant précéder par quinze hulans du régiment de Tatarie, qui parlaient l'allemand, et qui furent déguisés en dragons autrichiens, pour tromper les avant-postes. Arrivé près de Czaroukow, le comte Lambert aperçut les bivouacs des ennemis près du village

de Neswige. La longueur de leur ligne faisait voir qu'ils étaient plus en forces qu'on ne l'avait supposé; mais Lambert, comptant sur l'effet de la surprise, ne se laissa pas décourager. Il détacha directement sur Neswige un escadron avec cent kosaques, et lui-même, avec le reste de son monde, continua sa marche par Czaroukow, dans l'intention de tourner le camp des alliés. Un piquet polonais que l'on rencontra près de ce village, trompé par le déguisement des prétendus dragons, fut enlevé sans résistance; cependant un coup de pistolet, qui fut tiré à cette occasion, pouvant donner l'éveil à l'ennemi, le comte Lambert se hâta de marcher contre lui. Quatre escadrons furent laissés en réserve à Czaroukow, les cinq restants se portèrent au grand trot contre le flanc droit des troupes combinées. Ils rencontrèrent, avant d'y arriver, un escadron qui essaya de les arrêter; mais le capitaine Iliachewicz, se précipita sur lui à la tête d'un escadron de hussards d'Alexandrie, le culbuta et le mena battant jusqu'au camp où il sema l'épouvante. Les forces de l'ennemi consistaient en six escadrons de dragons autrichiens, deux de hussards saxons, trois de hulans, et trois de milices de Varsovie. Ces quatorze escadrons saisis de terreur s'enfuirent, en laissant trois

étendards et 310 prisonniers entre les mains du brave capitaine Iliachéwitz. Cette expédition terminée, le comte Lambert revint à Krasnoïé.

La jonction de l'armée du Danube avec la 3e, donnant aux Russes une masse de plus de 60 mille hommes, les deux généraux en chef résolurent de marcher sans délai aux ennemis, dont les forces pouvaient s'élever à environ 43 mille hommes; savoir, 26 mille Autrichiens, 12 mille Saxons, et 5 mille Polonais. Il fut convenu que les deux armées passeraient le Styr le 10, et se dirigeraient vers la Touria, en observant que l'armée de Tormassof, qui formait la droite, ralentît son mouvement, afin de donner à l'armée du Danube le temps d'achever la conversion nécessaire pour se mettre en ligne avec elle, faisant face à Lubowl. Le but de cette manœuvre était de presser la droite des ennemis pour tâcher de les rejeter sur le gouvernement de Grodno, et de les priver ainsi de leurs communications directes avec Varsovie, d'où l'on supposait qu'ils devaient recevoir de nouveaux renforts.

Le 10, à quatre heures du matin, les colonnes de l'armée du Danube se mirent en mouvement. Le corps de Boulatof passa le Styr à Berestecko, et s'avança le long de la frontière d'Autriche

jusqu'à Drouchkopol; celui de Langeron traversa la rivière à Tolpygin et vint à Gorokhowo. L'avant-garde, commandée par le général-major comte Orourk, et composée de six bataillons, de huit escadrons et de deux régiments de kosaques avec quinze pièces d'artillerie à cheval, passa à Khrenniki, et s'avança jusqu'à Joukoètes. Les corps d'Essen, de Woïnof et la réserve effectuèrent aussi leur passage à Khrenniki; les deux premiers s'arrêtèrent à Bloudow, et la réserve à Skourczé, où l'on porta le quartier-général. L'avant-garde de la 3e armée passa aussi le Styr, et s'établit à Polonnaïa. Les ennemis n'opposèrent aucune résistance, et sur tous les points ils se mirent en retraite, se dirigeant vers Luboml.

Le 11, l'armée du Danube continua sa marche. L'avant-garde du comte Orourk, suivie successivement par les corps de Woïnof, d'Essen et la réserve, se dirigea par Wotin et Rogowitsa sur Markowicz. A midi, le comte Orourk, arrivé près de ce village, y trouva un petit camp de cavalerie ennemie, au-delà d'un ruisseau marécageux dont des tirailleurs polonais défendaient le passage; mais, à l'approche des Russes, le détachement ennemi se replia sur le gros de la brigade polonaise du général Kossinski postée près de Pawlowiczi, ne laissant que quelques

tirailleurs dans le bourg de Lokaczi et village voisin. Le comte Orourk fit rétablir le pont, passa le ruisseau de Markowiczi, et atteignit l'ennemi à la hauteur de Czerkowiczi. Après une escarmouche insignifiante, les Polonais se mirent en retraite, et se reformèrent derrière Pawlowiczi où une canonnade s'engagea jusqu'à la nuit. Les ennemis profitèrent de l'obscurité pour se retirer sur Kisselin. L'avant-garde et le corps de Woïnof passèrent la nuit près de Pawlowiczi; le corps d'Essen et la réserve près de Markowiczi; le corps de Langeron, qui arriva vers le soir à Lokacz, y demeura. Celui de Boulatof pénétra jusqu'à Poretsk.

Le 12, l'avant garde du comte Lambert se porta à Markowicz; un de ses détachements, aux ordres du colonel prince Madatof, poussa même jusque devant Tourisk. Le corps de Kamenskoi vint à Bogouchowka, et celui de Markof avec le quartier-général de Tormassof à Torczin. L'avant-garde du comte Orourk dépassa Oïmitsa. Les corps d'Essen, de Woïnof et de la réserve se placèrent à Pawlowiczi, où l'amiral transféra son quartier-général. Le corps de Boulatof entra à Wladimir. Le 13, les deux armées séjournèrent, à l'exception de Boulatof, qui se porta à Oustiloug.

Le 14, le comte Lambert arriva près de Tourisk; le corps de Kamenskoï se porta à Drosdin, et celui de Markof à Kisselin. L'amiral, avec les troupes de Langeron, d'Essen, de Woïnof et de la réserve vint à Ozuticzi. La colonne de Boulatof se porta à Korytnitsa. L'ennemi qui s'était concentré à Tourisk derrière la Touria, avait fait mine de vouloir s'y maintenir; mais dans la journée du 14, il abandonna les bords de cette rivière et se mit en retraite sur Luboml.

Le 15, le corps de Kamenskoï vint à Grouchewka, et celui de Markof à Radowiczi. Le comte Lambert s'occupa à rétablir le pont de Tourisk, détruit par les ennemis. L'amiral, avec le gros de son armée, vint à Bobl. Le comte Orourk poussa jusqu'à Mokritsa : Boulatof se porta à Stawki. Le 16, les deux armées russes passèrent la Touria; la 3e armée à Tourisk, l'avant-garde du comte Orourk et le corps d'Essen à Touriczany; ceux de Woïnof, de Langeron et de la réserve à Jagodno. L'avant-garde du comte Lambert poussa jusqu'à Khworostowo. Le général Tormassof avec son armée, demeura à Tourisk. L'avant-garde du comte Orourk pénétra jusqu'à Ismykow. Les colonnes d'Essen, de Woïnof, de Langeron, de la réserve et de Boulatof se réunirent à Olesk.

L'amiral ayant appris que les ennemis se concentraient à Luboml, et que leurs avant-postes se trouvaient encore à Radikhow, renforça le comte Orourk par le régiment de dragons de Dorpat et un régiment de kosaques, et lui donna l'ordre de se porter le 17, de grand matin, sur Luboml, pour balayer la route que devait suivre l'armée. Le comte Orourk se mit en marche à trois heures du matin avec toute sa cavalerie et deux pièces de canon, et se porta sur Radikhow. Le poste autrichien, qui occupait ce village, fut culbuté et l'avant-garde poursuivant sa marche arriva devant Luboml, où elle se trouva en présence du gros des forces austro-saxonnes. Un canal profond et large de deux toises couvrait leur position. Les Autrichiens formaient la gauche près de Luboml, et les Saxons la droite près de Kotsoury. Les colonnes de Langeron, de Woïnof, de Boulatof et de la réserve qui suivaient de près l'avant-garde, arrivèrent aussi devant Luboml vers les onze heures du matin, et se placèrent en avant et à la gauche de Wichnéwo. Le corps d'Essen fut laissé à Radikhow. L'amiral, ayant reconnu la position des ennemis, résolut de les déposter. A cet effet, les pontonniers de l'armée reçurent ordre de jeter des ponts sur le canal sous la protection du feu des

batteries russes et des tirailleurs répandus le long du canal. Mais la résistance opposée par l'ennemi fit échouer cette entreprise. Le tout se borna à une canonnade qui se prolongea jusqu'à la nuit. Vers le soir, l'armée de Tormassof parut aussi devant Luboml. L'avant-garde du comte Lambert, qui s'était réunie aux troupes de l'amiral dès onze heures du matin, fut destinée à agir sur la droite par Skriby sur Gorodno, dont elle s'empara à la nuit tombante. L'amiral, qui avait appris des habitants de Wichnevo que l'ennemi passait le Boug à Berestsy, y envoya le corps d'Essen. Chemin faisant, ce général ayant découvert que le village de Térébeïka était occupé par un fort détachement de l'ennemi, le fit observer par un escadron de dragons qu'il posta à Rymaczi. Arrivé à Berestsy, Essen informa l'amiral qu'il n'y avait pas trouvé d'ennemis, et que le général Kossinski avec sa brigade y avait déja passé le Boug deux jours auparavant.

Le prince de Schwartzenberg se voyant débordé sur sa droite par le corps d'Essen et sur sa gauche par le comte Lambert, et n'étant pas intentionné d'ailleurs de livrer une affaire générale avec une armée affaiblie par la séparation de la brigade de Kossinski, de la division Siegenthal

et du détachement de Mohr, qui ne l'avaient point encore rejoints, se détermina à continuer sa retraite. Dans la nuit du 17 au 18, l'armée austro-saxonne évacua la position de Luboml, et se replia, par Rowno et Opalin, vers la tête de pont de Wlodawa, où elle passa le Boug dans la journée du 19. La retraite qu'elle effectua depuis les bords de la Touria jusqu'au Boug, inquiétée par les troupes légères des Russes, lui coûta environ 2 mille tués ou blessés, et 5 mille prisonniers.

L'amiral qui ignorait encore la retraite de l'ennemi, fit ses dispositions pour attaquer la position de Luboml le 18 au matin. Les corps d'Essen et de Langeron, après s'être réunis devant Térébeïka, devaient tourner la droite. L'avant-garde du comte Orourk et le corps de Woïnof étaient destinés à forcer le passage du canal près de Kotsoury, tandis que Boulatof exécuterait la même opération devant Luboml. Les corps de la 3e armée reçurent ordre d'attaquer la gauche de l'ennemi. Les troupes se mirent en mouvement à la pointe du jour pour suivre ces dispositions; mais les rapports des avant-postes ayant annoncé l'évacuation de la position de Luboml, les Russes traversèrent le canal sans obstacles. Les corps de Langeron,

de Woinof, de Boulatof et la réserve demeurèrent à Luboml; l'avant-garde du comte Orourk pénétra jusqu'à Rowno. Le général Essen, renforcé par deux régiments de kosaques, et par une compagnie d'artillerie de position, eut ordre de poursuivre l'ennemi sur Wlodawa. Le général-major Lanskoï reçut la même destination, avec un détachement composé d'un régiment de hussards, de deux de kosaques et de six pièces d'artillerie à cheval. Ces deux généraux poussèrent jusqu'à Opalin. Les deux corps de la troisième armée s'avancèrent jusqu'à Kousnitchi, et l'avant-garde du comte Lambert se porta à Perespa. Le 19, l'amiral, avec le gros de son armée, séjourna à Luboml. Le général Lanskoï, qui faisait l'avant-garde du corps d'Essen, trouva encore l'arrière-garde saxonne près d'Olchanka. A l'approche des Russes, l'ennemi se mit en retraite, partie en repassant le Boug, partie en descendant la rive droite de cette rivière. L'entrée de la nuit empêcha nos troupes de le poursuivre. La troisième armée vint à Podgoreany, son avant-garde à Chatsk.

Nous allons suspendre ici le récit des opérations de la troisième armée et de celle du Danube, qui, à cette époque, changèrent de direction.

Le 17 septembre, le colonel Czernichef, aide-de-camp de l'Empereur, avait apporté à l'amiral Tschichagof des ordres de Sa Majesté et du prince Koutousof, en vertu desquels l'amiral se trouva revêtu du commandement en chef des deux armées réunies, dont il devait diriger les opérations d'après un nouveau plan qui lui fut envoyé. Le général Tormassof fut rappelé à la grande armée pour remplacer le prince Bagration.

Si, comme nous venons de le voir, les Russes dans la partie de gauche de leur vaste théâtre de guerre, ne purent encore réussir à remporter de grands avantages, ils parvinrent du moins à contenir les ennemis pendant l'époque critique qui précéda l'arrivée de l'armée du Danube. Le général Tormassof, qui n'avait d'abord pris l'offensive que dans la persuasion que l'ennemi lui était inférieur en nombre, mérite des louanges pour avoir changé de système, après que la jonction de Schwartzenberg avec Reynier eut mis les chances en faveur des Austro-Saxons : assuré, comme il l'était, de recevoir sous peu de puissants renforts, la prudence lui dictait d'éviter de s'engager sérieusement avant leur arrivée. Le prince de Schwartzenberg, au contraire, aurait dû agir plus vigoureusement

qu'il ne le fit. Il faut observer que le 31 juillet, jour de la bataille de Gorodeczna, le gros de l'armée du Danube se trouvait encore à Fokczany en Moldavie; par conséquent, la coopération de cette armée n'était point encore à appréhender pour les Austro-Saxons, qui, en poursuivant vivement la 3e armée, auraient pu se flatter de lui faire éprouver de grandes pertes dans la longue retraite qu'elle eût été dans le cas d'effectuer par Loutsk, Doubno, Ostrog et Zaslaw sur Staroï-Konstantinow. Au reste, il est impossible de juger un général subordonné à une autorité supérieure, avec la même sévérité que le général en chef, qui n'agit que d'après ses propres lumières. Peut-être le prince de Schwartzenberg avait-il reçu l'ordre de ne point dépasser la ligne du Styr et de ne pas s'enfoncer trop avant dans la Wolhynie!

CHAPITRE VIII.

Situation des armées pendant le séjour de Napoléon à Moscou et des Russes à Taroutino. — Corps de partisans. — Développement de l'énergie nationale chez les Russes. — Plan de campagne ordonné par l'empereur Alexandre. — Prise de Wéréia par les Russes. — Combat de la Czernichnia. — Les ennemis évacuent Moscou. — Combat de Malo-Jaroslawets. — Retraite de Koutousof vers Kalouga et des ennemis sur Mojaïsk. — Mouvement des Russes dans les environs de Medynn.

Après avoir retracé les évènements qui signalèrent les trois premiers mois d'une campagne honorable, mais jusque là désastreuse pour les Russes, nous voici parvenus à une époque mémorable dans l'histoire du monde. La chute du colosse, qui depuis douze ans, tenait l'Europe asservie à ses volontés, est un spectacle digne de fixer l'attention générale. Le dévouement des Russes et la constance de leur souverain, allaient enfin produire cette crise salutaire, attendue avec plus d'impatience que d'espoir par

les nations consternées. Les premières lueurs de l'incendie de Moscou avaient déja fait pâlir la fortune de Napoléon. Cependant il était encore maître de l'Europe, et se trouvait avec une armée formidable dans la capitale et au cœur des états du seul peuple qui osât encore mettre en problême l'asservissement du continent. Mais de menaçants orages s'amoncelaient déja sur sa tête, tandis que l'horizon de la Russie, commençant à s'éclaicir, faisait poindre pour elle l'aurore de sa délivrance et de sa gloire.

La perte de Moscou et celle des provinces de Bialistok, de Grodno, de Wilna, de Courlande, de Minsk de Witebsk, de Mohilew et d'une partie de celle de Smolensk, étaient sans contredit de véritables calamités pour les Russes; mais elles ne pouvaient avoir d'influence décisive sur l'état général de la guerre tant que leurs armées conservaient une attitude menaçante. La grande armée, arrivée à Taroutino, avait repris cette attitude en réorgarnisant de nouveau les corps qui avaient échappé au massacre de Borodino, et en occupant une position qui devait donner de la jalousie à l'ennemi pour ses propres communications. Les armées secondaires n'étaient pas dans une situation moins favorable. A la vérité, le corps du comte Wittgenstein était trop

faible pour expulser de Polotsk l'armée de Saint-Cyr; mais posté derrière la Drissa, il lui présentait du moins un front assez redoutable pour la contenir, et l'empêcher de s'étendre au-delà de Polotsk. D'un autre côté, la jonction de l'armée de Moldavie à celle du général Tormassof donnait aux Russes une supériorité décidée dans la partie du théâtre de la guerre qui avoisine le Boug, et les corps que le prince de Schwartzenberg avait à ses ordres ne pouvaient opposer de résistance bien efficace à l'offensive que l'amiral Tschichagof dirigeait contre eux.

Le camp de Taroutino, devenu l'asyle de la liberté européenne, présentait l'aspect imposant d'une réunion nombreuse de défenseurs de la patrie, animés d'un esprit public que le découragement ne pouvait atteindre, et que les malheurs éprouvés jusqu'alors n'avaient fait qu'exalter, en excitant dans tous les cœurs le désir d'une sainte vengeance.

L'armée, appuyée sur Kalouga, tirait sa subsistance des magasins de cette ville, facilement alimentés par les ressources des gouvernements les plus fertiles de la Russie. Les marchands des principales villes de l'empire s'étaient aussi rendus au camp, et y avaient ouvert de riches marchés où l'officier et le soldat pouvaient se

pourvoir à bas prix des objets les plus nécessaires. En un mot, tout dans ce camp justement célèbre respirait l'abondance et le bon ordre, inestimable fruit d'une discipline exactement observée. Le maréchal Koutousof avait mis à profit la suspension momentanée des grandes opérations, pour laisser reposer les troupes, qui, depuis l'ouverture de la campagne, n'avaient cessé d'exécuter les marches les plus fatigantes, et pour faire exercer la milice et les recrues qui venaient de renforcer l'armée.

Dans le mouvement général qui animait les Russes pour la défense de la patrie, les kosaques du Don se montrèrent dignes de faire partie de l'empire. Ils équipèrent et envoyèrent à l'armée vingt-deux nouveaux régiments, composés en grande partie de vétérans kosaques, qui, par de longs services, avaient déja acheté le repos; mais qui reprirent leurs armes avec joie à la vue de la patrie en danger. Ce puissant renfort rejoignit l'armée au camp de Taroutino.

La grande armée russe demeurait dans l'inaction, mais l'ennemi n'en fut pas moins fortement inquiété, par la petite guerre que de nombreux détachements de partisans, lancés sur les différentes routes qui mènent à Moscou, et

principalement sur celle de Smolensk, lui faisaient de la manière la plus active.

Le premier qui imagina de mettre en usage ce genre de guerre, dont l'exemple de l'Espagne attestait l'utilité, fut le lieutenant-colonel Dawidof. Cet officier distingué avait jugé avec raison que dans un pays où les dispositions hostiles des habitants des campagnes envers l'ennemi ne pouvaient être révoquées en doute, les opérations des partisans devaient acquérir un degré d'importance réel. L'on était même en droit d'en espérer de plus grands résultats qu'en Espagne, puisque, dans ce dernier pays, les Français avaient conservé des communications plus multipliées; tandis qu'en s'enfonçant en Russie, Napoléon n'avait pour toute ligne d'opérations, que la grande route de Smolensk à Moscou, dont l'interception devait dès lors entraîner des suites d'autant plus fâcheuses pour l'ennemi. D'ailleurs, si les guerillas, qui n'étaient composés que de paysans armés, avaient obtenu des succès, que ne devait-on pas attendre de partis formés de troupes réglées, ou de cette milice belliqueuse et infatigable que les rives du Don fournissent aux armées russes, et dont le caractère et les habitudes sont singulièrement propres à ce genre de guerre?

Convaincu de ces raisons, le lieutenant-colonel Dawidof, quelques jours avant la bataille de Borodino, sollicita le prince Bagration de lui confier un détachement pour agir sur les derrières de l'ennemi (1): sa demande fut accueillie, et l'on mit à sa disposition 50 hussards et 80 kosaques. Malgré la faiblesse de ce détachement, Dawidof ne tarda pas à justifier la confiance de son chef. Après avoir adopté Joukhnof pour base de ses opérations, il infesta la route de Gjath à Wiazma, enlevant les convois de l'ennemi et ses détachements isolés. Les succès qu'il obtint réveillèrent l'attention du maréchal, qui se détermina à faire une application plus étendue de ce genre de guerre. La position de l'armée russe sur la route de Kalouga en facilitait le développement. Dawidof fut renforcé, et de nouveaux détachements de 500 à 1,000 chevaux avec quelques pièces d'artillerie à cheval, inondèrent la campagne. Nous regrettons que le plan adopté pour cet ouvrage ne nous permette point d'entrer dans le détail des opérations de ces partis, qui, conduits par des officiers de mérite, tels que le

(1) Cet officier, plein de zèle et d'intelligence, vient de publier un traité parfait sur la petite guerre ou le service des partisans.

général-major Dorokhof, les colonels Jefremof et prince Koudachof, le capitaine aux gardes Seslavin et le capitaine Figner, rivalisèrent de zèle et d'activité avec le détachement de Dawidof. Le général Wintzingerode organisa aussi des partis qui, sous les ordres du colonel Benkendorf et du major Prendel, inquiétèrent les communications des ennemis à la gauche de la route de Smolensk à Moscou.

Les opérations des partisans étaient favorisées par les dispositions hostiles des habitants des campagnes envers l'ennemi. L'invasion du territoire de la patrie, généralement regardée comme un attentat sacrilége, avait rallié tous les cœurs russes à un même sentiment de haine et de vengeance contre ses auteurs. Dans les premiers jours de la campagne, l'armée de Napoléon ne s'était point ressentie du mauvais effet de ces dispositions. La population de la Lithuanie, que vingt années d'une administration tutélaire avait familiarisée avec la domination de la Russie, avait résisté, à la vérité, aux suggestions de quelques seigneurs, que de vieux souvenirs portaient à la rébellion; mais les liens de gratitude qui unissait cette province au gouvernement russe ne suffisaient pas pour suppléer à l'énergie du patriotisme, qui seule peut enfanter les mira-

cles du dévouement. Les paysans lithuaniens ne se soulevèrent point contre nous ; mais intimidés par la présence de l'ennemi, ils laissèrent à sa disposition les ressources de leur pays.

La scène changea de face lorsque Napoléon eut dépassé Smolensk. Partout sur son passage il ne trouvait que des villages déserts ou des débris enfumés. Aucun sacrifice ne coûtait à des cœurs ulcerés. L'homme énergique qui s'arma de la torche pour détruire Moscou, ne fit que suivre un devoir dicté par la nation, et dont elle avait déja donné des exemples. L'on avait vu des cultivateurs, à l'approche de l'ennemi, mettre le feu à leurs propres greniers, et se réfugier ensuite dans les bois avec leurs familles et leurs troupeaux. La perte de Moscou, loin d'abattre les esprits, ne fit que les exaspérer davantage. Les paysans ne se contentaient plus de fuir, ils se rassemblaient en bandes nombreuses, et armés de fourches et de mauvaises piques, ils attaquaient les individus et les détachements qu'ils rencontraient. Tous ceux qui tombaient entre leurs mains étaient impitoyablement massacrés. Dans plusieurs endroits les femmes mêmes prenaient part à ces exploits, consacrés par une sainte haine pour le joug étranger. Tous ne respiraient que guerre et vengeance !

La situation de l'armée française devenait précaire. Eloignée de près de 250 lieues des frontières de ses alliés, isolée au milieu d'un pays soulevé, menacée sur ses communications, et gênée dans son approvisionnement, elle commençait à laisser percer les premières indices de la désorganisation, qui plus tard amena sa ruine. Pendant que l'abondance régnait au camp de Taroutino, la misère et la pénurie étaient le partage des troupes de Napoléon. Les partisans et les paysans russes, enhardis par des succès répétés, étaient devenus si entreprenants, que les fourrageurs osaient à peine s'écarter de cinq werstes de leurs camps. La petite guerre qui se faisait avec acharnement, n'avait pas seulement pour résultat de miner par des pertes journalières les forces des ennemis, elle circonscrivait encore leurs moyens de subsistance au peu de provisions qu'ils pouvaient trouver dans le cercle étroit qu'ils occupaient autour de Moscou. La garde seule était encore approvisionnée assez régulièrement. Les autres corps ne recevaient plus de distributions, et ne vivaient que de ce que chaque individu en particulier pouvait se procurer; de là tout naturellement l'indiscipline qui devait hâter la dissolution de cette armée naguère si brillante. La cavalerie surtout souf-

frait infiniment. La plus grande partie des chevaux étaient morts d'inanition; d'autres avaient été tués pour servir d'aliment aux hommes. Ceux qui restaient encore étaient dans un tel état d'épuisement, qu'ils n'avaient plus la force de courir. Les chevaux de l'artillerie éprouvaient le même sort.

Napoléon, sur les ruines fumantes de l'antique capitale des Tsars, dévorait ses inquiétudes et cherchait encore à conserver une attitude menaçante. Il n'avait d'espoir que dans le découragement où il supposait que la perte de Moscou jetterait le cabinet de Pétersbourg. Dans ces rêves de bonheur, il s'apprêtait déja à dicter en maître les conditions d'une paix glorieuse pour lui; mais les Russes étaient loin d'avoir les dispositions pacifiques qu'il leur prêtait. Déja 20 jours s'étaient écoulés depuis la prise de Moscou, et cependant aucune proposition d'accommodement de notre part n'était venue encore flatter son oreille. Ce silence l'alarma. Il résolut de provoquer un rapprochement en envoyant le général Lauriston au maréchal Koutousof, sous le pretexte de négocier un échange de prisonniers. Le 23 septembre au soir, Lauriston eut une entrevue avec le maréchal au village de Taroutino, quartier-général de l'armée russe.

Le maréchal ayant décliné la proposition touchant l'échange des prisonniers, le général français parla de la manière barbare dont les habitants des campagnes traitaient les Français, et engagea le prince Koutousof à faire cesser un genre de guerre inusité parmi les nations policées. Le prince lui répondit que quand même il aurait le désir d'arrêter le développement de la guerre nationale, il ne dépendait pas de lui de donner une autre direction à l'opinion publique, qui regardait la présente guerre comme une invasion de Tatars, à laquelle tout citoyen se croyait obligé de s'opposer à main armée.

Enfin, Lauriston en vint au véritable objet de sa mission. Il parla de paix et du désir de l'empereur Napoléon de rétablir l'amitié qui avait subsisté entre l'empereur Alexandre et lui, et que des circonstances malheureuses avaient rompue. Il ajouta: *Cette guerre singulière, cette guerre inouie, doit-elle donc durer éternellement? L'empereur mon maître a un désir sincère de terminer ces différents entre deux nations grandes et généreuses, et à les terminer pour jamais.*

Le maréchal lui répondit qu'il n'avait aucune autorisation pour traiter de paix, et que d'ailleurs tel était l'esprit actuel de la nation, qu'il

serait maudit par la postérité, si on le regardait comme le premier moteur d'un accommodement quelconque. Cependant, en terminant la conférence, le maréchal parut plus traitable: il promit de prendre les ordres de Sa Majesté touchant la proposition faite par l'empereur Napoléon d'envoyer Lauriston à Pétersbourg; mais ce général ne put jamais obtenir de lui qu'il consentît à un armistice, jusqu'à la réception de la réponse de l'empereur de Russie.

La mission du général Lauriston n'avait eu aucun résultat positif. Cependant Napoléon, encore trop confiant dans son étoile, saisit avec empressement les dernières lueurs d'espérance que la promesse du maréchal de faire parvenir ses propositions à la connaissance de l'empereur Alexandre lui inspirait. Il se flatta que le cabinet de Pétersbourg, séduit par le prestige encore existant de son invincibilité, ne manquerait pas d'accueillir les ouvertures qu'il lui faisait. Bercé par cette illusion, il demeura à Moscou, attendant avec sécurité la réponse de Pétersbourg.

Mais l'empereur Alexandre était loin de se prêter aux vues pacifiques de l'ennemi. L'expérience n'avait que trop appris que les traités de paix n'étaient considérés par Napoléon que

comme des trèves, dont il profitait pour créer de nouveaux moyens d'aggression. D'ailleurs, à dire vrai, les intérêts qui divisaient les deux empires étaient trop importants pour qu'on pût se flatter de les concilier. Il ne s'agissait de rien moins que de l'assujettissement final ou de la libération complète de l'Europe. L'empereur Alexandre, pénétré de l'importance de la cause qu'il défendait, avait résolu de ne plus consentir à aucun ajournement de la décision de ce grand procès. Attaqué sur son territoire, il avait pris les armes avec la ferme volonté de courir tous les hasards, plutôt que de les poser avant d'avoir établi des bases solides à la tranquillité générale, en détruisant l'influence humiliante que Napoléon exerçait sur toutes les puissances du continent.

Cette résolution généreuse, que les malheurs du commencement de la campagne ne purent ébranler, devint le signal d'une guerre à mort entre les deux empires. Au milieu des préparatifs qu'elle exigeait, l'empereur de Russie ne négligea cependant aucun moyen d'en alléger le poids, en resserrant les liens qui l'unissaient à la Suède, et en donnant, par des actes officiels, une sanction légale au rétablissement des rapports d'amitié et d'alliance avec l'Angleterre et

l'Espagne. Le traité de paix avec l'Angleterre fut signé à Œrebro en Suède le 6 juillet; celui avec la régence d'Espagne siégeante à Cadix, le fut deux jours après à Welikii-Louki. Dans le courant du mois d'août, l'empereur Alexandre se rendit de sa personne à Abo, où il eut une entrevue avec le prince royal de Suède. Un corps de 25 mille hommes, aux ordres du général Steingell, se trouvait en Finlande depuis le commencement de la campagne. Il était destiné à appuyer les opérations des Suédois contre la Norwége; mais la cour de Stokholm n'ayant pas encore achevé les préparatifs que cette expédition nécessitait, le prince royal consentit à ce qu'une partie du corps de Steingell fût employée à renforcer les armées russes qui opéraient contre Napoléon. La mise en activité de ces troupes sur le grand théâtre de la guerre, était devenue indispensable pour l'exécution du plan que l'empereur Alexandre venait d'adopter.

Pendant que Napoléon se livrait encore aux plus orgueilleuses espérances, à Pétersbourg l'on combinait déja sa perte. En poussant une pointe téméraire sur Moscou, il avait allongé outre mesure sa ligne d'opérations, que les corps de flanc n'étaient plus en état de couvrir efficacement. Dans ces circonstances, il était clair que

la manœuvre la plus décisive était de culbuter ces corps de flanc, pour rassembler sur les derrières de la grande armée française une masse imposante, qui en lui coupant toute retraite, eût assuré sa ruine. Les dispositions ordonnées par l'empereur Alexandre furent calculées sur cette base. La grande armée russe devait contenir l'ennemi, tandis que les armées secondaires commenceraient simultanément une offensive dirigée sur ses derrières.

Le général Steingell, débarquant à Reval avec 14 mille hommes, devait se porter à Riga, et, après s'y être réuni avec quelques milliers d'hommes qui se trouvaient dans la place, prendre l'offensive contre la gauche du corps de Macdonald, en se dirigeant sur Widzy et Swentsiany. L'on supposait qu'il rencontrerait les débris du corps de Saint-Cyr chassé de Polostk par le comte Wittgenstein. Remplaçant ce dernier, il devait les pousser vivement au-delà de la Willia et du Niémen, et venir se placer ensuite à Wilna pour servir de réserve aux armées réunies sur la Bérésina.

Le comte Wittgenstein, dont le corps devait être porté à plus de 50 mille hommes, par des renforts envoyés de Pétersbourg et de Nowgorod, et composés en partie de la milice de ces

deux gouvernements, reçut ordre d'agir contre Saint-Cyr, en portant la plus grande partie de ses forces à la gauche de la Duna, au-dessus de Polotsk, pour prendre à revers cette ville, où les ennemis s'étaient fortifiés. Après en avoir expulsé Saint-Cyr et l'avoir rejeté sur le corps de Steingell, le comte Wittgenstein devait se rabattre sur Dokchitsy, pour se mettre en liaison intime avec l'amiral Tschichagof, et surveiller le cours de l'Oula contre la grande armée française.

Il fut enjoint en même temps à l'amiral, de gagner la gauche du prince de Schwartzenberg, et après avoir laissé devant lui la troisième armée d'ouest, de se porter avec l'armée de Moldavie par Neswige sur Minsk, où le corps du général Ertel devait aussi se diriger de Mozyr. Après sa jonction avec ce dernier, l'amiral aurait eu à ses ordres environ 50 mille hommes destinés à surveiller le cours de la Bérésina, et à défendre le point de Borisow et les défilés entre cette ville et Bobr contre la grande armée de Napoléon. L'amiral avait en outre les ordres les plus positifs de se mettre en communication directe avec le comte Wittgenstein. La troisième armée d'ouest devait rejeter le prince de Schwartzenberg au-delà du Boug, et venir ensuite s'établir à Neswige, pour être à portée de soutenir

celle de l'amiral et former la droite des trois armées réunies.

L'on voit que ce plan tendait à établir sur la Bérésina une masse formidable de plus de 100 mille hommes, sans compter la réserve qui se porterait à Wilna. Le maréchal Koutousof n'ayant pas eu d'objections à faire contre ces dispositions, proposées par l'empereur Alexandre, les ordres furent expédiés pour les mettre à exécution. Nous verrons plus bas les modifications que les circonstances du moment forcèrent à apporter au plan primitif.

La nouvelle de l'entrée des Français à Moscou ne fit point à Pétersbourg l'impression que Napoléon en attendait (1). Ce désastre ne fut

(1) La perte de Moscou fut annoncée à Pétersbourg par la proclamation suivante : « Avec une douleur extrême et « poignante pour le cœur de chaque enfant de la patrie, « l'on annonce que, le 3 septembre (*), l'ennemi est entré à « Moscou. Mais que le grand peuple russe n'en soit pas « abattu ; au contraire, que chacun et tous jurent de se « pénétrer d'un nouvel esprit d'intrépidité, de fermeté et « confiance certaine, de voir enfin retomber sur la tête de « l'ennemi tout le mal et toute la désolation qu'il porte « parmi nous. Il a occupé Moscou sans avoir vaincu ni

(*) L'ennemi a occupé Moscou le 2, mais l'on croyait que Napoléon n'y avait fait son entrée que le 3.

considéré par l'empereur Alexandre que sous le rapport des nouvelles obligations qu'il lui impo-

---

« affaibli nos forces armées. Le commandant en chef, de « l'avis des principaux généraux, a jugé utile et indispen- « sable de céder momentanément à la nécessité, afin de se « donner des moyens plus assurés et plus efficaces de « changer le triomphe éphémère de l'ennemi en ruine « inévitable. Quelque douloureux qu'il soit pour tout Russe « d'apprendre que les ennemis de sa patrie sont entrés dans « Moscou, sa capitale, il faut considérer qu'ils ne sont entrés « que dans une ville déserte et privée de ses trésors et de « ses habitants. L'orgueilleux conquérant, en s'en rendant « maître, espérait le devenir de tout l'empire russe, et lui « prescrire telle paix qu'il lui plairait de nous accorder; « mais ses espérances seront trompées, et non-seulement il « ne trouvera dans cette capitale aucun moyen de nous dic- « ter la loi, mais même aucun moyen de subsister. Nos « forces militaires, rassemblées autour de Moscou, et de « jour en jour plus formidables, ne cesseront de lui fermer « tous les passages, et de détruire journellement tous les « détachements qu'il envoie au fourrage, jusqu'à ce qu'il re- « connaisse combien était vaine l'espérance qu'il avait for- « mée de frapper les esprits par la prise de Moscou, et « qu'il ne lui reste plus d'autre ressource que d'en sortir, en « s'ouvrant le passage l'épée à la main. Il se trouve dans la « situation suivante : Il a pénétré sur notre territoire avec « 300 mille hommes (*), dont la plus grande partie est com-

(*) L'on a vu que l'armée ennemie comptait bien au-delà de 300 mille hommes.

sait, de venger l'honneur du nom russe par la ruine des armées ennemies qui avaient osé fouler le sol sacré de la patrie. Le gouvernement

---

« posée d'hommes de différentes nations, qui le servent et « lui obéissent non par zèle, ni pour la défense de leur pa- « trie, mais par timidité et par une crainte honteuse. La « moitié de cette armée hétérogène se trouve détruite, soit « par nos braves troupes, soit par la désertion, les maladies « et l'inanition. Avec le reste, il est venu à Moscou. Sans « contredit, sa marche rapide et hardie, ou plutôt téméraire, « jusqu'au cœur de la Russie, et même jusqu'à son antique « capitale, satisfait son ambition, et lui donne l'occasion de « se vanter et de s'enorgueillir; mais la fin couronne l'œuvre. « Il n'est plus dans ces contrées où un seul pas hardi glaçait « d'épouvante tous les esprits, et mettait à ses pieds l'armée « et la nation. La Russie n'a pas l'habitude de la soumission; « elle ne supportera pas le joug, et ne renoncera pas à ses « lois, à sa religion, à sa liberté et à ses richesses; elle les « défendra jusqu'à la dernière goutte de son sang. Le zèle et « l'ardeur qui se manifestent partout, par les armements vo- « lontaires et spontanés, montrent clairement combien est « forte et inébranlable notre patrie, défendue par l'intrépide « esprit de ses fidèles enfants. Ainsi, que personne ne se livre « donc au découragement; et, d'ailleurs, comment s'y livrer, « lorsque tous les ordres de l'état rivalisent de courage et « de fermeté; lorsque l'ennemi, avec les débris de ses ar- « mées qui s'épuisent, se voit éloigné de son pays, isolé au « milieu d'une population nombreuse, et entouré de nos ar- « mées, dont l'une lui est opposée de front, tandis que trois

central était dirigé par une main trop ferme, pour que son action pût être altérée par la commotion violente que la perte de Moscou devait

---

« autres s'efforcent de lui couper la retraite et d'empêcher « de nouveaux renforts d'arriver jusqu'à lui ; lorsque l'Es- « pagne, non-seulement a secoué son joug, mais même qu'elle « menace d'envahir son propre territoire ; lorsque la plus « grande partie de l'Europe, dévastée et pillée par lui, tout « en le servant forcément, observe et attend avec impatience « le moment de se soustraire à une domination tyrannique « et insoutenable ; lorsque son propre pays ne voit pas de « fin à l'effusion du sang qu'il a versé pour les intérêts de « son ambition ?

« Dans cette situation misérable de tout le genre humain, « quelle gloire pour la nation, qui, après avoir supporté « tous les maux que la guerre entraîne, parviendra, à force « de patience et de courage, non-seulement à reconquérir « pour elle-même une paix stable et inaltérable, mais à en « étendre les bienfaits aussi sur les autres puissances, et « même sur celles qui, contre leur propre gré, lui font la « guerre. Il est doux et convenable à une nation ver- « tueuse de rendre le bien pour le mal. Dieu tout puis- « sant! tourne des regards miséricordieux sur l'église russe, « qui, prosternée devant toi, t'adresse ses prières : renforce « de courage et de patience ton peuple fidèle, qui combat « pour la justice. Qu'à l'aide de ton secours il triomphe de « l'ennemi ; qu'il le terrasse, et qu'en se sauvant lui-même, « il sauve la liberté et l'indépendance des rois et des « royaumes. »

donner à tout le corps de l'état; on redoubla de vigueur pour pousser les armements qui s'exécutaient sur tous les points de l'empire. Il était clair que, dans ces circonstances, aucun parti pusillanime ne pouvait trouver d'accès auprès d'un souverain dont les résolutions énergiques étaient soutenues par le dévouement de la nation; aussi les propositions sur lesquelles Napoléon fondait toutes ses espérances, reçurent-elles l'accueil qu'elles méritaient. L'empereur Alexandre était si déterminé à ne prêter l'oreille à aucun accommodement, qu'il désapprouva même que l'on eût reçu le général Lauriston au quartier-général russe, et en témoigna son mécontement au prince Koutousof, par la lettre suivante qu'il lui adressa :

« Prince Michel Larionowitcz ! le rapport que « j'ai reçu de vous par le prince Wolkonsky m'a « appris l'entrevue que vous avez eue avec l'aide-« de-camp-général français Lauriston. Les entre-« tiens que j'ai eus avec vous, au moment même « de votre départ pour les armées confiées à vos « soins, vous avaient instruit de mon désir ferme « et absolu d'éviter, avec l'ennemi, toute négo-« ciation et toute relation tendante à la paix.

« Maintenant, après l'évènement susmention-

«né, je dois vous répéter, avec la même réso-
«lution, que je désire que ce principe adopté
«par moi, soit observé par vous dans toute sa
«latitude et de la manière la plus rigoureuse et
«la plus inébranlable.

«J'ai appris pareillement, à mon extrême mé-
«contentement, que le général Beningsen a eu
«une entrevue avec le roi de Naples, et cela
«sans qu'aucun motif pût même l'y inciter.

«Après lui avoir fait sentir l'inconvenance de
«cette démarche, j'exige de vous une surveil-
«lance active et sévère pour que les autres géné-
«raux n'aient point d'entrevues avec les ennemis,
«ni encore moins de conférences semblables,
«qu'il faut éviter avec le plus grand soin.

«Toutes les notions que vous avez reçues de
«moi, toutes les déterminations consignées dans
«les ordres qui vous ont été adressés par moi,
«en un mot, tout doit vous convaincre que ma
«résolution est inébranlable, et que dans ce mo-
«ment, aucune proposition de l'ennemi ne pour-
«rait m'engager à terminer la guerre, et à affai-
«blir par là le devoir sacré de venger la patrie
«lésée.»

«Je suis, etc.

ALEXANDRE.

Saint-Pétersbourg, le 9 octobre 1812.

Cette lettre, dont nous présentons ici la traduction littérale, donne une meilleure idée des dispositions de l'empereur Alexandre que tout ce que nous pourrions en dire.

La date de la lettre précitée, fait voir que nous avons anticipé sur les évènements, pour offrir aux lecteurs un tableau complet de la situation réciproque, au commencement de la seconde partie de la campagne. Revenons maintenant aux opérations des grandes armées.

Celle des Russes continuait à occuper le camp de Taroutino : le village de ce nom se trouvant en avant des lignes, le 24 septembre, le quartier-général fut transporté à Letachewka, à quatre werstes en arrière du camp. Les milices, déja organisées, achevèrent l'investissement de l'armée française, à Moscou, en traçant autour d'elle un cercle contigu. La milice de Twer se trouvait dans cette ville pour servir de soutien au général Wintzingerode; celle de Jaroslaw, postée à Péreslaw-Zaleskoï, couvrait la route de Jaroslaw; celle de Wladimir, postée à Pokrow, couvrait la route de Wladimir; celle de Riazann, postée à Dednowo, sur l'Oka, observait la route de Riazann et celle de Kassimow, par Jegoriewsk; celle de Toula couvrait ce gouvernement en bordant la rive droite de l'Oca, depuis Alexsin jus-

qu'à Kachira; enfin, la milice de Kalouga se rassemblait à Kalouga, et poussait un gros détachement sur Briansk, pour défendre cette ville importante à cause de la fonderie et de l'arsenal qui s'y trouvaient. Ces milices, n'étant pour la plupart armées que de piques, n'avaient point encore la consistance nécessaire pour se mesurer avec un corps nombreux, mais du moins elles empêchaient l'ennemi de pousser des détachements, qui auraient pu dévaster les provinces frontières de celle de Moscou, et procurer de nouveaux moyens de subsistance à son armée.

Les corps français demeuraient dans la même position, à l'exception de la division Delzons, que le vice-roi détacha avec une brigade de cavalerie sur Dmitrow, où elle arriva le 28 septembre. Ce mouvement engagea le général Wintzingerode à se replier jusqu'à Klin. Mais les ennemis n'ayant en vue que d'agrandir le cercle de leur approvisionnement, demeurèrent tranquilles à Dmitrow.

Les partisans russes continuaient leurs exploits. Quoique, comme nous l'avons déja observé, il n'entre point dans notre plan de suivre les détails de cette petite guerre, nous ne pouvons passer sous silence l'affaire de Wéréia. Cette ville était occupée par un bataillon westphalien,

qui l'avait entourée d'une enceinte de palissades. L'ennemi y avait rassemblé quelques magasins qu'il importait de détruire. Le 29 septembre, le général Dorokhof, conduit par quatre bourgeois de Wéréia, qui s'en étaient échappés, se présenta devant la ville, avec cinq bataillons, douze escadrons, trois régiments kosaques et huit canons. Après une demi-heure de combat, les palissades furent forcées. Pas un seul homme de la garnison n'échappa; près de 400 hommes furent pris, le reste fut tué. Les habitants de la ville détruisirent les palissades.

Dans les premiers jours d'octobre, les grandes opérations recommencèrent. Pendant le séjour de l'armée à Taroutino, l'on avait pu se convaincre que l'avant-garde du roi de Naples, postée devant elle, n'était point soutenue par le gros des forces ennemies. Une reconnaissance que le quartier-maître-général Toll, accompagné de l'aide-de-camp-général comte Orloff-Denissof, exécuta sur le flanc gauche de cette avant-garde, fit connaître au juste la position occupée par l'ennemi. Sa droite, appuyée à la Nara, avait son front couvert par le ruisseau de Czernichnia, qui coule dans un ravin très-encaissé; le centre, placé sur la grande route de Moscou, avait aussi son front couvert par le même ruisseau, qui, au

village de Bokowinka, faisait un coude en arrière, et séparait ainsi le centre de la gauche, étendue sans aucun appui dans la direction du village de Dmitrowskoïé. L'ennemi poussait la négligence jusqu'à ne point éclairer les bois qui bordent la petite plaine où cette gauche était postée. (Voyez pl. IX.) Le roi de Naples avait à ses ordres sa cavalerie et le corps du prince Poniatowsky, ce qui présentait un total de 20 à 30 mille hommes.

Le colonel Toll, revenu au quartier-général, proposa au maréchal d'attaquer le roi de Naples, en portant des forces supérieures sur sa gauche, pour tâcher d'enlever tout son corps en le prévenant sur sa route de retraite, à Woronowo, et en le refoulant sur la Nara. Le maréchal ne se décida que difficilement à adopter ce projet, dont en effet les avantages et les inconvénients semblaient se balancer. S'il était évident que la défaite certaine d'un aussi gros corps ne fût point à dédaigner, il paraissait aussi à craindre que ce coup d'éclat n'eût pour conséquence immédiate de tirer Napoléon de l'état de léthargie dans lequel il semblait se complaire à Moscou, et qu'il nous était si avantageux de prolonger le plus long-temps possible. Mais le colonel Toll représenta, avec raison, que nous ne devions pas nous flatter que Napoléon demeurât encore long-

temps à Moscou, où il ne restait que dans l'attente d'une réponse de Pétersbourg, aux propositions de Lauriston; que le calcul du temps ne tarderait pas à lui faire voir qu'il n'avait rien à espérer de ce côté, et que par conséquent nous ne devions pas négliger de remporter un avantage facile, qui devait servir du moins d'encouragement à nos troupes, au moment où tout présageait la reprise très-prochaine des grandes opérations. Le maréchal se rendit à ces raisons, et chargea le général Beningsen de la conduite de l'opération projetée.

L'armée fut partagée en cinq colonnes. (Voyez tab. 13.) La première, commandée par l'aide-camp-général comte Orlof-Denissof, et composée de dix régiments de kosaques, et du 20e régiment de chasseurs, avec douze pièces d'artillerie à cheval, était destinée à prendre à revers la gauche de l'ennemi, et à s'emparer de la route de Woronowo, pour lui intercepter la retraite: elle avait en soutien le général-major Muller-Zakomelskoï, avec la division de cavalerie légère de la garde, le régiment de Négin, dragons, et six pièces d'artillerie à cheval. La seconde colonne, aux ordres du général Baggowouth, et composée des 2e et 3e corps, avec soixante bouches à feu, devait attaquer en

flanc la gauche de l'ennemi, et appuyer constamment à droite pour donner la main au comte Orlof-Denissof. Le 4e corps, commandé par le comte Osterman, composait la troisième colonne, qui avait à sa suite douze pièces. Sa destination était de former la liaison entre les corps tournans et le reste de l'armée. Ces trois colonnes se trouvaient sous les ordres immédiats du général Beningsen, et devaient passer la Nara sur trois ponts jetés près de Spasskoïé.

Le général Doktorof, avec le 6e corps et vingt-quatre canons, formait la quatrième colonne. La cinquième était composée des 7e et 8e corps, avec quarante-huit pièces, et se trouvait sous les ordres du général Raeffskoï. Ces deux dernières colonnes devaient passer la Nara sur deux ponts jetés à Taroutino, et s'avancer vers Winkowo, sur la Czernichnia, pour contenir de front l'ennemi et l'empêcher de porter des secours à sa gauche. La réserve, composée du 5e corps, des deux divisions de cuirassiers, et de toute l'artillerie de réserve, suivait la grande route en arrière de la cinquième colonne. L'avant-garde du général Miloradowich, composée des 2e et 4e corps de cavalerie, de quatre régiments de kosaques, et de quelques bataillons de chasseurs avec de l'artillerie à cheval, reçut ordre

de ne point bouger, pour ne pas démasquer le mouvement de l'armée, jusqu'au moment où l'affaire s'engagerait; elle devait alors précéder les colonnes de la gauche dans leur marche vers la Czernichnia.

Le 5 octobre, à sept heures du soir, les troupes se mirent en mouvement, traversèrent la Nara et continuèrent leur marche dans la direction donnée. Vers les dix heures, les colonnes de droite, conduites par le quartier-maître-général Toll, firent halte à la lisière du bois situé en avant et sur le flanc gauche de l'ennemi. (Voyez pl. IX.) La première s'arrêta près du village de Stramilova, la seconde près de celui de Khorossino, et la troisième sur le chemin qui mène de Spasskoïé à Tétérinki. Les colonnes de la gauche se déployèrent derrière le rideau de l'avant-garde, étendu entre les villages de Dednia et de Gliadowo. Dans cette position l'armée attendit le signal du combat, qui devait partir de la droite.

L'attaque avait été fixée pour le 6 à la pointe du jour, mais des circonstances dues au hasard en retardèrent le moment : ce ne fut qu'à 7 heures du matin que la première brigade de la deuxième colonne put déboucher du bois; le feu de six pièces qui l'accompagnaient, donna incontinent

le signal attendu. Il faisait déja grand jour. L'ennemi que l'on comptait surprendre, avait déja remarqué un mouvement extraordinaire sur sa gauche. Le 2e corps, en débouchant du bois, trouva l'aile menacée formée en ligne sur les hauteurs en arrière de Tétérinki. Les Français faisaient bonne contenance, et la canonnade s'engagea vivement des deux côtés; mais le comte Orlof-Denissof ayant paru sur les derrières de leur gauche, la division de cavalerie de Sébastiani, qui formait la pointe de cette aile, fut mise dans un désordre qui se communiqua bientôt au reste de la ligne. Toute la gauche ennemie se replia avec précipitation derrière la Czernichnia, en abandonnant une partie de son artillerie.

Si, dans ce moment, d'après la disposition arrêtée, les deux colonnes russes de droite eussent continué à appuyer à droite, l'on aurait pu prévenir l'ennemi à Spass-Kouplia, sur la grande route de Moscou; mais la troisième colonne, retardée dans sa marche par un de ces accidents qui n'arrivent que trop souvent à la guerre, n'ayant point encore débouché du bois, le général Beningsen n'osa exécuter un mouvement de crainte de trop s'étendre. Le 2e corps continua à s'avancer lentement vers la Czernichnia,

entre Brinevo et Tétérinki, et le 3e reçut ordre de se rabattre à gauche de Tétérinki, pour garnir l'intervalle que la non-arrivée de la troisième colonne laissait entre la deuxième et celles de la gauche.

Le comte Orlof-Denissof n'étant plus soutenu par des forces respectables, ne se trouva pas en état d'empêcher l'ennemi d'atteindre Spass-Kouplia. Toutefois la retraite de l'ennemi se fit avec tant de désordre, que le général Wassilczikof qui, avec le 4e corps de cavalerie, formait la gauche de l'avant-garde du général Miloradowich, crut devoir en profiter pour passer la Czernichnia à Winkowo, et se mettre à la poursuite des fuyards, qu'il n'eut pas de peine à pousser jusqu'à un bois situé en arrière du village près de la grande route. Ce bois se trouvant occupé par de l'infanterie que l'ennemi y avait jetée pour protéger sa retraite, le général Wassilczikof le fit attaquer par trois régiments de chasseurs et deux de grenadiers, que le général en chef lui envoya. Le bois fut emporté et l'ennemi précipitant sa retraite sur Spass-Kouplia, fut poursuivi d'un côté de la grande route par le détachement du général Wassilczikof, et de l'autre, par la colonne du comte Orlof-Denissof, et la cavalerie du général Muller-Zakomelskoï,

soutenues des 2e et 4e corps. Le 3e se porta à droite, par Dmitrowskaïa, pour couvrir la droite de l'armée, et observer le chemin qui de Dmitrowskaïa mène à Woronowo. Les 6e, 7e et 8e corps s'arrêtèrent sur les bords de la Czernichnia.

L'on ne poursuivit l'ennemi que jusqu'au-delà de Spass-Kouplia. Un faux avis, reçu à midi, de l'arrivée à Woronowo d'un gros corps français, qui venait au secours du roi de Naples, engagea les généraux russes à s'arrêter près de ce premier village. Le roi de Naples rallia ses troupes près de Woronowo. A la nuit tombante, l'armée russe retourna au camp de Taroutino, laissant à Winkowo une avant-garde commandée par le général Miłoradowich, et composée des 2e et 4e corps, et des 2e et 4e de cavalerie.

Le combat dont nous venons de rendre compte, fit éprouver à l'ennemi une perte de 2 mille hommes tués, au nombre desquels se trouvaient les généraux Léry et Fischer, et de 1,500 prisonniers, parmi lesquels il y avait aussi un général; on lui prit en outre un étendard, trente-huit canons, quarante caissons, et tout le bagage, y compris celui du roi de Naples. La perte des Russes, qui ne s'éleva qu'à environ 500 hommes hors de combat, eût été insignifiante sans la

mort du général Baggowouth, qui fut emporté par un boulet de canon dès le commencement du combat. Un des avantages que les Russes aient recueilli de cette journée, fut de les convaincre, par leurs propres yeux, de la pénurie qui régnait dans l'armée française. Il suffit de savoir que dans la cuisine même du roi de Naples, l'on trouva des chats écorchés et du bouilli de viande de cheval.

Le roi de Naples mérita sa défaite par sa négligence. La position qu'il occupait en face d'une armée infiniment supérieure en nombre au corps qu'il commandait, était déja par là même hasardée. Cet inconvénient ne pouvait être compensé que par une vigilance extrême, et nous voyons, au contraire, que les ennemis songeaient si peu à s'éclairer sur leurs flancs, que les colonnes russes de la droite s'avancèrent, sans être découvertes, jusqu'au bois situé à deux mille pas de leur camp. La disposition des généraux russes était bien calculée; mais des fautes d'exécution ne permirent point d'en recueillir tout le fruit. Nous avons déja vu que le retard de l'attaque, la lenteur de la marche de la troisième colonne, et plus que tout cela encore, l'idée intempestive de rabattre à gauche le 3e corps, furent les principales raisons qui empêchèrent les Russes de remporter un avantage aussi complet

que celui auquel on avait droit de s'attendre. Il y avait d'autant moins de raison d'arrêter le mouvement pour tourner la gauche de l'ennemi, que la crainte de se trouver trop étendu était chimérique, vu la grande supériorité en nombre des Russes, et que cette même supériorité permettait à la droite de leur armée de renoncer momentanément à toute liaison avec leur gauche pour aller se placer sur la ligne de retraite du roi de Naples. Il n'y a aucun inconvénient à agir en deux masses séparées, lorsque chacune de ces masses est plus forte que la totalité du corps ennemi.

Le colonel Toll avait calculé juste en supposant que les Français ne demeureraient plus longtemps à Moscou. Dès les premiers jours d'octobre, Napoléon fit ses préparatifs de retraite. Le corps de Ney et la division Delzons, poussés à Bogorodsk et à Dmitrow, rejoignirent, dès le 3, l'armée devant Moscou; la division Broussier et la cavalerie légère d'Ornano passèrent de la route de Smolensk sur celle de Kalouga, se dirigeant sur le village de Fominskoïé. Cependant, malgré ces mouvements, l'empereur des Français tardait encore à quitter Moscou : il ne pouvait se résoudre à commencer une retraite, qui devait annoncer à l'Europe que des armées con-

duites par lui-même n'étaient pas à l'abri des revers. D'ailleurs, il conservait encore quelque faible espérance de recevoir de Pétersbourg une réponse favorable à ses vues; mais la nouvelle de la défaite du roi de Naples vint dissiper toutes ses illusions. Ce coup de vigueur, de la part des Russes, montrait clairement qu'ils étaient déterminés à continuer la campagne. Napoléon vit enfin toute la grandeur du danger que son séjour à Moscou avait attiré sur son armée; il sentit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé. Il fallait, avant tout, tâcher de regagner ses communications. Il résolut, en conséquence, de tourner la position des Russes, en se dirigeant, par Borowsk et Malo-Jaroslawets, sur Kalouga. S'il avait réussi à prévenir les Russes dans cette dernière ville, il aurait obtenu l'immense avantage de rétablir ses communications avec Smolensk, par Jouknow et Wiazma; et avec Mohilew, par Metchowsk, Gizdra, Roslawl et Mstislawl; et quand même les événements subséquents de la campagne l'eussent obligé à se replier derrière le Dnieper, cette retraite, exécutée à travers des pays fertiles et non dévastés, aurait pu s'effectuer sans amener de grands désastres.

Toutefois Napoléon, quoique déterminé à se porter sur Borowsk, se crut obligé de faire la première marche sur l'ancienne route de Kalouga, afin de recueillir l'avant-garde du roi de Naples. Le 7 octobre il quitta Moscou, avec la vieille garde, les corps de Ney et de Davoust, et les divisions Delzons et Pino, de celui du vice-roi, et se rendit à Watoutinka, où il fut joint par le roi de Naples. Le quartier-impérial fut placé au village de Troitskoïé, près de Watoutinka. Le maréchal Mortier, avec la jeune garde, demeura à Moscou pour veiller à l'évacuation des grands convois de malades, de blessés, d'artillerie, de munitions et des trophées enlevés à Moscou, que, depuis le 3, l'on avait déja commencé à faire filer sur Smolensk. Le lendemain, le vice-roi qui, avec ses divisions, devait former l'avant-garde de l'armée, passa la Pakhra à Gorki, et conversant ensuite à droite, se porta à Ignatowo. Le 9, le vice-roi, continuant sa marche dans la même direction, rejoignit la nouvelle route de Kalouga à Bykassowa, et se rendit à Fominskoïé où il se réunit au général Broussier. Napoléon qui, avec le gros de l'armée, avait séjourné le 8, suivit, le 9, le chemin marqué par la marche du vice-roi, et se rendit à Ignatowo. Le 10, il arriva à Fominskoïé. Le même jour, le

corps du prince Poniatowski fut poussé sur Wéréïa, afin de couvrir, du côté de Médynn, la marche des convois qui suivaient la route de Smolensk.

L'empereur des Français ne perdait cependant pas encore tout espoir d'amener les Russes à un accommodement. En partant de Moscou, il ordonna au maréchal Berthier d'écrire au maréchal Koutousof la lettre suivante :

Au quartier impérial, le 8 octobre 1812.

« Monsieur le prince Koutousof,

« Le général Lauriston avait été chargé de vous « proposer de prendre des arrangements pour « donner à la guerre un caractère plus conforme « aux règles établies, et prendre des mesures « pour ne faire supporter que les maux indispen- « sables qui résultent de l'état de guerre. En effet, « la dévastation de son propre pays est nuisible « à la Russie, autant qu'elle affecte douloureu- « sement l'empereur. Vous sentirez facilement, « prince, l'intérêt que j'ai de connaître là-dessus « la détermination définitive de votre gouverne- « ment. Croyez, monsieur le prince Koutousof, « aux sentiments de ma plus haute considéra- « tion. »

Le prince DE NEUFCHATEL,
Major-général.

Il était clair que cette démarche n'était qu'une nouvelle provocation pour entamer une négociation. Le maréchal Koutousof y répondit de la manière suivante :

Au quartier-général, le 9 octobre 1812.

« Mon Prince,

« M. le colonel Berthémy, que j'ai admis dans « mes propres quartiers, m'a remis la lettre dont « votre altesse l'avait chargé pour moi. Tout ce « qui fait l'objet de cette nouvelle demande, a « déja été soumis immédiatement à l'Empereur « mon maître ; et c'est, comme vous ne sauriez « l'ignorer, mon Prince, l'aide-de-camp-général « prince de Wolkonsky qui en a été le porteur. « Cependant, vu la distance des lieux, et la dif- « ficulté des routes dans la saison actuelle, il est « physiquement impossible qu'il me soit déja « parvenu une réponse à cet égard. Je ne saurais « donc que me référer personnellement à tout « ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le géné- « ral Lauriston sur la même matière. Je répéterai « cependant ici une vérité, dont vous apprécierez « sans doute, mon Prince, toute la force et l'é- « tendue, c'est qu'il est difficile, malgré tout le « désir qu'on peut en avoir, d'arrêter un peuple « aigri par tout ce qu'il voit, un peuple qui, de-

«puis 300 ans n'a point connu de guerre inté-«rieure, qui est prêt à s'immoler pour sa patrie, «et qui n'est point susceptible de ces distinctions «entre ce qui est ou ce qui n'est pas d'usage dans «les guerres ordinaires. Quant aux armées que «je commande, je me flatte, mon Prince, que «tout le monde reconnaîtra, dans la manière «dont elles agissent, les principes qui caracté-«risent toute nation brave, loyale et généreuse. «Je n'en ai jamais connu d'autres dans ma lon-«gue carrière militaire, et je me flatte que les «ennemis que j'ai eu à combattre ont toujours «rendu justice à mes maximes à cet égard. Re-«cevez, mon Prince, les témoignages de ma plus «haute considération.»

Le prince Koutousof,
Feld-maréchal-général.

Au quartier-général russe l'on n'avait pas de connaissance précise des mouvements de l'ennemi. Le général Dorokhof qui, avec son corps volant, se trouvait dans les environs de Borowsk, ayant donné avis de l'arrivée du général Broussier à Fominskoïé, le prince Koutousof crut que c'était un corps que Napoléon y avait envoyé pour lier sa grande armée, que l'on supposait encore entre Woronowo et Desna, avec sa ligne

d'opérations de Mojaïsk sur Smolensk. Il résolut de le faire enlever, et détacha à cet effet le général Doktorof avec son 6e corps, et la division légère de la cavalerie de la garde. En même temps, le général Miloradowich reçut ordre de faire une démonstration sur Woronowo, afin de contenir l'ennemi sur la vieille route de Kalouga, et de l'empêcher de porter des secours à Broussier.

Le général Doktorof se mit en marche le 10 de grand matin; mais arrivé au village d'Aristowa, il reçut un rapport du partisan Seslavin, qui annonçait qu'il avait reconnu l'armée française dans sa marche d'Ignatowo à Fominskoïé. D'un autre côté, le général Dorokhof donna avis que ses kosaques venaient d'être expulsés de Borowsk par les troupes légères de l'avant-garde du vice-roi. Dans ces circonstances, l'expédition sur Fominskoïé ne pouvant plus avoir lieu, le général Doktorof s'arrêta à Aristowo, en attendant les nouveaux ordres qu'il demanda au maréchal.

Ces importantes nouvelles, parvenues au quartier-général de Létachewka dans la matinée du 11, furent encore confirmées par le résultat de la démonstration sur Woronowo, exécutée par le général Miloradowich dans la même matinée.

Sa cavalerie légère avait poussé jusqu'au-delà de Woronowo sans rencontrer d'ennemis. Tous les renseignements que l'on put recueillir s'accordaient à annoncer qu'ils avaient filé en masse par leur droite, vers la nouvelle route de Kalouga. Dès lors il n'y eut plus d'incertitude sur les projets de Napoléon. Il était clair qu'il exécutait un grand mouvement pour tourner le camp de Taroutino par sa gauche, et gagner Kalouga en passant par Borowsk et Malo-Jaroslawets. Il n'y avait pas de temps à perdre pour courir barrer à l'ennemi la nouvelle route de Kalouga. Comme il était déja impossible de se flatter de prévenir le gros de son armée à Borowsk, il fut résolu de marcher à Malo-Jaroslawets. L'on envoya en même temps l'ordre au général Doktorof de se diriger aussi sur cette dernière ville, en côtoyant l'ennemi par des troupes légères.

Le général Wintzingerode, ayant aussi été informé du départ de Napoléon de Moscou, s'était reporté de Klin sur la capitale. Le 10, il arriva avec son avant-garde à la barrière de Twer. Le maréchal Mortier s'était retiré dans le Kremlin. Un silence morne régnait dans le reste de la ville. Le général Wintzingerode y pénétra, suivi de quelques kosaques. A son approche, des piquets

de cavalerie qui gardaient les avenues du Kremlin se replièrent sans combat. Encouragé par cette réception, le général s'avança imprudemment, accompagné seulement du capitaine Narischkin, pour sommer les troupes qui occupaient le Kremlin, qu'il supposait moins nombreuses qu'elles ne l'étaient : un poste français s'élança sur lui ; un mouchoir blanc qu'il tenait à la main, pour se faire passer pour parlementaire, ne le sauva point, les ennemis ne pouvant raisonnablement avoir égard à une manière aussi inusitée de se présenter en parlementaire ; ils le firent prisonnier ainsi que le capitaine Narischkin.

Dans la journée du 11, Napoléon avait continué son mouvement ; le gros de son armée arriva à Borowsk. Le corps du vice-roi s'avança jusqu'à Ouvarowskoïé ; la division Delzons de ce corps, poussa jusqu'à Malo-Jaroslawets, qui, à la nuit tombante, fut occupé par deux bataillons ; le reste de la division bivouaqua sur les hauteurs à la gauche de la Lougea. Le même jour, le maréchal Mortier évacua Moscou à deux heures du matin, et se retira sur Fominskoïé, après avoir fait sauter une partie des édifices du Kremlin. Cette action, d'autant plus odieuse qu'elle ne présentait aucun avantage réel aux ennemis, fut expressément commandée par Na-

poléon, qui cherchait à exhaler la rage déja impuissante que la courageuse résistance des Russes avait allumée dans son cœur. Quelques heures après la retraite de Mortier, le général Ilowaïskoï, 4[e], commandant par intérim le corps de Wintzingerode, rentra dans la capitale, qui pendant trente-neuf jours était restée entre les mains des ennemis. Le général Ilowaïskoï trouva dans le Kremlin quarante-deux pièces de canon que Mortier y avait laissées, et au nombre desquelles se trouvaient dix-huit pièces russes.

L'armée russe, à la fin de son séjour à Taroutino, se trouvait obligée d'envoyer fourrager à près de vingt werstes de son camp. Cette circonstance ne permit point de la mettre en marche aussitôt après la réception du rapport du général Doktorof. Il fallut, en attendant la rentrée des fourrageurs, se contenter de détacher sur Malo-Jaroslawets le général Platof, avec quinze régiments de kosaques. L'armée ne fut prête à marcher que le 11 au soir. Elle leva le camp de Taroutino, et se dirigea sur Malo-Jaroslawets par Létachewka, Baïew-Kolodets, Ougodskoï-Zawod et Spasskoïé, où l'on avait jeté un pont de pontons sur la Protwa. L'arrière-garde du général Miloradowich suivit le même chemin que l'armée, qui était couverte du côté de l'ennemi

par le corps de Doktorof, se portant, dans la même nuit du 11 au 12, directement d'Aristowo sur Malo-Jaroslawets. La force totale de l'armée russe, qui allait se réunir devant Malo-Jaroslawets, s'élevait à environ 80 mille hommes sous les armes, sans y comprendre les kosaques.

Le 12, à cinq heures du matin, le général Doktorof arriva devant Malo-Jaroslawets, et trouvant la ville déja occupée par les deux bataillons de la division Delzons, il la fit attaquer par les 6e et 33e régiments de chasseurs soutenus du 11e et du 19e. (Voyez pl. X.) Le reste des régiments du 6e corps fut placé devant la ville. La cavalerie du général Dorokhof et celle de la division légère de la garde se mirent en bataille sur le flanc droit de l'infanterie, pour entretenir la communication avec le pont de Spasskoïé et surveiller les gués de la Lougea, entre Malo-Jaroslawets et Spasskoïé. Des batteries furent disposées des deux côtés de la ville sur les hauteurs de la droite de la Lougea, pour battre le pont sur cette rivière, et entraver ainsi la communication des ennemis avec la ville.

Les chasseurs russes n'eurent pas de peine à expulser de ce poste les deux bataillons français; mais le vice-roi qui arrivait dans ce moment suivi de tout son corps, ordonna au général Delzons

de pousser toute sa division au-delà de la Lougea et de réoccuper la ville. Les chasseurs russes plièrent à leur tour. Le général Doktorof les fit soutenir par quelques-uns de ses régiments d'infanterie. A l'aide de ce secours, les Russes rentrèrent une seconde fois dans Malo-Jaroslawets, malgré tous les efforts du général Delzons, qui fut tué à cette occasion. Le vice-roi le fit remplacer par le général Guilleminot, qu'il renforça de toute la division Broussier; le général Doktorof, de son côté, engagea successivement tous les régiments restants de son corps. Un combat sanglant s'alluma dans les rues de la ville, qui fut prise et reprise plusieurs fois.

Enfin, vers une heure après midi, les régiments du corps de Doktorof, extenués par plus de sept heures de combat, soutenu après une marche des plus fatigantes, commençaient à faiblir. Le succès de la journée allait se décider en faveur des ennemis, lorsque l'apparition des têtes de colonnes de l'armée, débouchant dans la plaine devant Malo-Jaroslawets, vint donner aux Russes les moyens de rétablir les affaires. Le prince Koutousof, qui, au bruit de la canonnade, avait hâté sa marche, envoya sur-le-champ le général Raéffskoï avec son corps pour soutenir celui de Doktorof. Pour la sixième fois, les Russes ren-

trèrent dans la ville, et les divisions Guilleminot et Broussier, pressées par des forces supérieures, ne se soutenaient plus qu'avec peine dans les dernières maisons situées au bord de la Lougea.

Alors le vice-roi lança encore, à la droite de la Lougea, la division italienne de Pino. Sa première brigade pénétra dans la grande rue pour soutenir la division Guilleminot; la deuxième brigade se porta à gauche pour renforcer Broussier, qui défendait le faubourg séparé de la ville par un grand ravin. La garde italienne demeura en réserve à la gauche de la Lougea, près du pont. Les Italiens se portèrent à l'attaque avec d'autant plus d'ardeur, que cette division n'avait pas encore eu l'occasion de combattre de toute la campagne. Une mêlée affreuse s'engagea au milieu des flammes qui dévoraient déja les bâtiments. Aucun des deux partis ne voulait céder à l'autre la possession de ces décombres que l'on se disputait avec le plus grand acharnement. Enfin le vice-roi, voyant que les troupes de sa gauche ne se soutenaient plus qu'avec peine dans le faubourg, les renforça encore par le régiment de chasseurs et celui des grenadiers de la garde; de sorte que de tout son corps il ne resta avec lui, à la gauche de la Lougea, que les vélites royaux et la cavalerie. Les gre-

nadiers, après avoir gravi la hauteur en face du pont, demeurèrent en réserve près d'une église, située en arrière du faubourg; mais les chasseurs poussèrent en avant, et ralliant à eux les bataillons dispersés des divisions Broussier et Pino, ils parvinrent à débusquer les Russes de toutes les maisons qu'ils occupaient. Les corps de Doktorof et de Raéffskoï obligés de céder, à l'impétuosité de ces nouvelles attaques, évacuèrent la ville, et prirent position à une petite portée de canon des dernières maisons. Les ennemis débouchant de la ville, firent mine d'assaillir la ligne des Russes; mais leurs colonnes, accueillies par une grêle de mitraille, furent obligées de rentrer dans Malo-Jaroslawets, où elles furent suivies par les tirailleurs russes, qui se logèrent de nouveau dans les premières maisons du côté de la campagne.

Pendant que l'on se battait avec tant d'opiniâtreté dans la ville, l'armée russe avait achevé son mouvement. Les 8e, 3e, 5e, 2e et 4e corps, et les 2e et 4e de cavalerie, arrivés successivement, prirent position sur la nouvelle route de Kalouga en arrière de Malo-Jaroslawets, faisant face à cette dernière ville, et soutenant ainsi les troupes engagées. L'armée française s'était aussi rappro-

chée du champ de bataille. Napoléon, avec la vieille garde, s'arrêta près du village de Gorodnia; les corps de Ney et de Davoust s'échelonèrent entre Gorodnia et Malo-Jaroslawets.

Vers le soir, le maréchal Koutousof résolut de faire un nouvel effort pour se rendre maître de la ville. A cet effet, il donna ordre au corps de Borosdin et à la 3e division du 3e corps de remplacer le 6e corps, qui ayant combattu depuis le matin avait besoin de repos. Ces troupes fraîches, aidées de celles du 7e corps, rentrèrent dans la ville pour la septième fois; mais trouvant l'ennemi considérablement renforcé, elles ne purent s'y maintenir. Le maréchal Davoust avait envoyé au secours du vice-roi les divisions Compans et Gérard. Ces deux divisions, après avoir passé la Lougea, se postèrent sur les deux flancs de la ville. Celle de Compans s'établit à gauche le long du chemin de Czourikowo sur les hauteurs attenantes au faubourg; celle de Gérard s'étendit sur la droite, jusqu'à un bois attenant au village de Terentiéva. Le corps du vice-roi demeura maître de la ville, qui ne présentait que des ruines couvertes d'un amas de cendres et d'une multitude de cadavres. Cependant des tirailleurs russes se maintinrent jusqu'à la nuit dans les vergers et les haies qui servaient d'enceinte.

Le feu ne cessa de part et d'autre que vers les dix heures du soir.

La perte éprouvée par l'ennemi dans le combat de Malo-Jaroslawets peut monter à plus de 5 mille hommes hors de ligne, et tel était l'acharnement des combattants, que dans ce nombre il n'y avait que 200 prisonniers. Les généraux Delzons et Lévié furent tués, et les généraux Pino, Gifflenga et Fontana, blessés.

La perte des Russes fut aussi d'environ 5 mille hommes hors de combat. Ils eurent à regretter le général Dorokhof, qui mourut des suites d'une blessure reçue dans cette affaire. Le nombre des troupes engagées de part et d'autre dans cette journée était à peu près égal. Les corps de Doktorof et de Raéffskoï présentaient un total de 20 mille hommes sous les armes; c'était aussi à peu près la force du corps du vice-roi. Le remplacement du corps de Doktorof, par celui de Borosdin et par la troisième division, mit momentanément l'avantage numérique du côté des Russes; mais la balance fut promptement rétablie par l'arrivée des divisions Gérard et Compans.

L'on doit regretter que le général Doktorof, après avoir expulsé de la ville les deux bataillons français qu'il y trouva à son arrivée, n'y eût

laissé que quatre régiments de chasseurs au lieu de l'occuper avec tout son corps. La situation topographique de la ville de Malo-Jaroslawets présente une position si forte contre un ennemi venant de Borowsk, que les 10 mille hommes que le général russe avait alors à ses ordres eussent été suffisants pour contenir le vice-roi et l'empêcher de passer la Lougea. L'on devait prévoir qu'il serait plus facile de défendre à l'ennemi l'entrée de la ville que de l'en débusquer, après qu'on lui aurait donné la faculté de s'y établir en forces. Au reste, nous ne pouvons nous dispenser d'avouer que le combat de Malo-Jaroslawets fait le plus grand honneur aux troupes du vice-roi, qui soutinrent les attaques impétueuses des Russes avec une bravoure et une constance admirables.

La possession de Malo-Jaroslawets ne pouvait être importante pour les Russes, qu'autant qu'elle couvrait la marche que leur armée exécutait pour se porter sur la nouvelle route de Kalouga. Ce but ayant été complètement atteint dans la journée du 12, s'opiniâtrer plus long-temps à disputer cette ville devenait une opération sans objet. Le maréchal Koutousof sentit cette vérité, et dans la nuit du 12 au 13 il retira les troupes qui avaient été engagées. Toute l'armée prit po-

sition sur la route de Kalouga, derrière le ruisseau de Korigea, à deux demi-werstes de Malo-Jaroslawets, faisant face à cette ville et barrant ainsi le passage à l'ennemi. Dans la même nuit le général Platof passa la Lougea à cinq werstes au-dessus de Malo-Jaroslawets, avec dix régiments de kosaques et le 20e de chasseurs, et à la pointe du jour il exécuta un coup de main contre un parc de quarante pièces de canon de la garde, placé près du village de Gorodnia, quartier-impérial français. Le défaut d'attelages ne permit aux kosaques d'emmener que onze canons, avec lesquels ils repassèrent la Lougea, sous la protection des chasseurs qui les accompagnaient. Ce trait d'audace ne contribua pas peu à rendre les kosaques un objet de terreur pour les ennemis.

La journée du 13 se passa en reconnaissances du côté des Français. Ils essayèrent même de tâter les avant-postes des Russes; mais voyant à la résistance qu'on leur opposait, qu'il ne s'agissait pas de retraite chez leurs adversaires, ils s'abstinrent d'engager une affaire sérieuse.

Pendant que l'armée française se portait sur Malo-Jaroslawets, le prince Poniatowski avait reçu l'ordre de marcher sur Wéreïa et de reconnaître la route de cette ville par Medynn à

Kalouga. Le 13, son avant-garde, composée d'un régiment d'infanterie et de quatre cents chevaux avec cinq canons, paraissant près de Medynn, le colonel Jlowaïskoï 9e, qui, avec trois régiments de kosaques, se trouvait dans les environs, la chargea, lui tua 500 hommes, enleva ses cinq canons, fit prisonnier le général Tichkewicz, et rejeta le reste sur le gros du corps de Poniatowski, qui s'était avancé de Wéreïa à Jégoriéwskoïé. Cet échec engagea le prince Poniatowski à suspendre sa marche sur Medynn, et bientôt après de nouveaux ordres, arrivés du quartier-général, lui firent changer de direction.

L'empereur Napoléon avait réussi à déposter les Russes de Malo-Jaroslawets, et cependant il n'en était pas plus avancé. Il avait eu le dessein de les prévenir à Kalouga, et il n'avait fait engager le combat du 12 que dans l'espoir d'accabler un seul corps, et de s'ouvrir ainsi le chemin de cette ville. Au lieu d'obtenir ce résultat, il se voyait arrêté par la totalité de l'armée russe, qui lui barrait le passage et lui offrait une bataille qu'il n'osa accepter.

Quoiqu'il eût encore la supériorité du nombre, il craignit d'engager une affaire générale contre une armée déja maîtresse de ses communications. Il se détermina à essayer de les regagner encore

en se rabattant sur la route de Moscou à Smolensk. C'était déja une cruelle nécessité que de suivre cette route qui, entièrement dévastée, ne pouvait présenter aucune ressource aux troupes françaises; mais comme c'était l'unique voie de retraite qui lui laissât encore quelques chances de ne pas être prévenu par les Russes sur le Dnieper, il résolut d'en profiter en bravant tous les désastres que la pénurie des moyens de subsistance lui présageait. Le 14, la vieille garde et le corps de Ney revinrent à Borowsk, où Napoléon reporta aussi son quartier-impérial. Le corps du vice-roi rétrograda jusqu'à Ouvarowskoïé. Le maréchal Davoust, destiné à l'arrière-garde, demeura à Malo-Jaroslawets avec son corps et la division de cavalerie de Chastel.

Le même jour, à cinq heures du matin, l'armée russe se mit aussi en retraite sur trois colonnes: celle de droite, commandée par le général Borosdin, et composée des 3e et 8e corps et de la 1re division de cavalerie, se porta par Czérnoloknia, Semeïkino, Kachourino et Nosdrino; la colonne du centre, commandée par le lieutenant-général prince Gallitzin, et composée des 7e et 5e corps, outre la 2e division de cuirassiers, se porta par la grande route de Kalouga jusqu'à Goncze-

rowo; celle de gauche, commandée par le général Doktorof, et composée du 6e corps et de la 1re division des cuirassiers, marcha par Jerdénewo, Starosélié et Worobiéwo. Les trois colonnes se réunirent sur les hauteurs de Gonczérowo, où l'armée prit position. Le quartier-général fut porté à Detczino. L'arrière-garde, aux ordres du général Miloradowich, composée des 2e et 4e corps, des 2e et 4e de cavalerie et de quatorze régiments de kosaques, demeura dans la position que l'armée venait d'évacuer. Cette marche rétrograde, dont l'idée fut suggérée au maréchal par des inquiétudes peu fondées pour la route de Medynn à Kalouga, était une faute grave, qui aurait pu avoir les plus dangereuses conséquences, si les ennemis s'en étaient aperçus à temps.

En effet, par cette retraite inconsidérée, les Russes découvraient à Napoléon le chemin de Malo-Jaroslawets à Medynn, et lui donnaient la faculté de diriger sa retraite par cette dernière ville, Toukhnof et Jelnia sur Smolensk, en passant par des pays frais et qui n'avaient encore nullement souffert des désastres de la guerre. La raison de surveiller la route de Medynn à Kalouga devait être d'autant moins admissible, qu'en continuant à serrer de près l'armée ennemie à Malo-Jaroslawets, on acquérait la certitude d'em-

pècher cette armée de se porter sur cette route, autrement qu'en passant par Borowsk, Wéreïa et Medynn; ce qui faisait un si grand détour, que les Russes auraient conservé toutes les facilités imaginables de la prévenir à Medynn par une marche de flanc très-courte de Malo-Jaroslawets à cette ville.

Le maréchal Koutousof, ayant été informé qu'un corps ennemi, qui était, comme nous l'avons vu, celui de Poniatowski, marquait sa direction sur Medynn, fit partir le 15, à la pointe du jour, le général Paskéwicz avec sa 26e division, le régiment de dragons de Nejin, et dix-huit pièces de canon pour couvrir le point de Polotnianyïa-Zawody, situé à l'embranchement des routes de Malo-Jaroslawets, de Medynn et de Kalouga. Le général Paskéwicz reçut ordre de dépasser ce point et de suivre ensuite la route de Medynn jusqu'au village d'Adamowskoïé, où il devait s'arrêter pour servir de soutien au colonel Jlowaiskoï 9e, qui, avec ses trois régiments de kosaques, occupait Medynn.

Par une singularité remarquable, à cette époque, les deux partis exécutaient à la fois leur retraite. Dans la nuit du 14 au 15, le général Miloradowich fit replier son arrière-garde jusqu'au village d'Afanosowo, afin de la rapprocher de

l'armée, et, dans le même temps, le maréchal Davoust évacuait Malo-Jaroslawets, repassait la Lougea et se dirigeait sur Borowsk. Le 15, de grand matin, les avant postes ayant donné avis de l'évacuation de Malo-Jaroslawets, le général Miloradowich réoccupa cette ville. Le général Platof, qui se trouvait à Zaïtsowo, à la hauteur de la gauche du général Miloradowich, se reporta sur la Lougea et s'arrêta à Jgnatiéwskoïé. Quelques régiments de kosaques, aux ordres du général Karpof, furent lancés au-delà de la Lougea, à la poursuite de l'arrière-garde de Davoust, qui rétrograda jusqu'à Borowsk. Le vice-roi se replia à Alfériéwo. Napoléon, avec la vieille-garde se rendit à Wéreïa, où il trouva le maréchal Mortier, venu de Fominskoïé avec la jeune garde. Le corps de Ney poussa jusqu'à Mojaïsk.

Lorsque le prince Koutousof eut appris la retraite des ennemis sur Borowsk, il résolut de couvrir la route de Medynn à Kalouga, par où l'ennemi pouvait encore tenter de percer sur cette dernière ville. En conséquence, l'armée reçut ordre de se porter à Polotnianyïa-Zawody. Cette position était d'autant mieux choisie, que tout en couvrant Kalouga du côté de Medynn, elle rapprochait encore les Russes des points de Wiazma et de Gjath, par lesquels l'ennemi de-

vait passer si sa retraite totale était décidée. Le 15 au soir, l'armée leva le camp de Gonczerowo, et marcha à Polotnianyïa-Zawody sur deux colonnes : celle de droite, commandée par le général Doktorof, et composée de la 1re division de cavalerie, du 8e corps, de la 12e division et du 6e corps, passa par Malokhowo, Boukrino, Baranowka, Jéfanowo, Czébérowo, Kartsowo et Louki.

La colonne de gauche, commandée par le prince Gallitzyn, et composée des deux divisions de cuirassiers et des 3e et 5e corps, suivit la grande route de Gonczerowo à Polotnianyïa-Zawody, où l'on transféra le quartier-général.

Le maréchal avait aussi envoyé l'ordre au général Miloradowich de ne laisser à Malo-Jaroslawets que deux régiments d'infanterie pour observer la route de Borowsk, et avec le reste de son avant-garde de se porter directement de Malo-Jaroslawets à Medynn. Mais un faux avis que le général Miloradowich reçut de la marche des ennemis par des chemins de traverse de Borowsk à Medynn, l'engagea à se rabattre à gauche en se dirigeant sur Adamowskoïé. N'ayant pu se mettre en marche que très-tard, il ne poussa ce jour-là, que jusqu'à Czernoloknia, où il passa la nuit.

Le 16, le maréchal Davoust, toujours suivi par quelques régiments de kosaques, se rapprocha de Wéreïa. Le vice-roi dépassa cette ville et s'arrêta à Mitiaéwo. Napoléon, avec ses gardes, atteignit la route de Smolensk, et prit son quartier à Ouspenskoïé, près du champ de bataille de Borodino. Le corps de Poniatowski se mit en marche de Jégoriewskoïé sur Gjath. (1). Le même jour, le général comte Orlof-Denissof qui venait de recevoir le commandement du détachement du colonel Jlowaïskoï 9e, renforcé de trois autres régiments de kosaques, se porta à Krémenskoïé sur la Lougea. Le général Paskéwicz, avec sa cavalerie, poussa aussi jusqu'à Krémenskoïé. Son infanterie s'arrêta à cinq werstes au-delà de Medynn. Le général Miloradowicz arriva à Adamowskoïé. Le général Platof, s'avançant dans l'entre-deux des routes de Borowsk à Wéreia, et de cette dernière ville à Medynn, vint à Séredinskoïé. L'armée russe séjourna.

Le maréchal Koutousof, voyant que l'ennemi abandonnait tout projet sur Medynn et se dirigeait sur Mojaïsk, résolut, pour ne pas le perdre de

---

(1) Le lecteur aura remarqué que pour les derniers mouvements, l'on ne fait plus mention du 8e corps français; il paraît que ce corps trop affaibli fut réuni au 3e.

vue, de se rapprocher de cette dernière ville. Le 17, à midi, l'armée se mit en marche, sur deux colonnes : celle de droite, aux ordres du général Doktorof, et composée de la première division de cuirassiers, du sixième corps, de la douzième division et de la première division de cavalerie, se porta par Makarowa à Adamowskoïé. Le prince Gallitzin, avec la colonne de gauche, composée de la deuxième division de cuirassiers et des 8e, 5e et 3e corps, suivit la grande route de Medynn jusqu'à Adamowskoïé, où le prince Koutousof prit son quartier-général. Miloradowich et Paskéwicz s'avancèrent jusqu'à Jégoriewskoïé. Le général Platof se porta à Staroïé près de Gorodok-Borissow. Le comte Orlof-Dénissof prit le chemin de Gjath. Un nouveau détachement, aux ordres du général comte Ojarowski, et composé du dix-neuvième régiment de chasseurs, de celui des hussards de Mariopol et de quatre régiments de kosaques avec six pièces d'artillerie à cheval, fut dirigé par Joukhnow vers Smolensk.

Le 17, tous les corps de l'armée française atteignirent la route de Smolensk. Napoléon, avec ses gardes et le corps de Ney passa la Kolocza. Le vice-roi vint à Ouspenskoïé, et Davoust à Mojaïsk.

Le 18, Napoléon, avec ses gardes, et le corps de Ney, vint à Gjath. Le vice-roi s'arrêta entre Prokofiéwo et Kolotskoï. Davoust se replia jusqu'au couvent de Kolotskoï.

L'armée russe continua son mouvement pour se rapprocher de Mojaïsk de nouveau sur deux colonnes. Le général Doktorof avec celle de droite, composée de la 1re division de cuirassiers du 6e corps et de la 12e division, passa par Arkhangelskoïé et Odoïéroskoïé et se rendit à Krémenskoïé. Le prince Gallitzin avec la colonne de gauche, composée de la 1re division de cavalerie, des 8e, 5e et 3e corps et de la 2e division de cuirassiers, se porta aussi à Krémenskoïé, en suivant la grande route qui traverse la ville de Medynn. Le quartier-général fut établi à Krémenskoïé. Le général Platof laissant à trois de ses régiments le soin de suivre les traces de l'arrière-garde française, se rabattit lui-même à gauche, avec vingt régiments de kosaques pour essayer de prévenir cette arrière-garde sur le grand chemin de Smolensk. A la nuit tombante, il arriva à Jelnia, près du couvent de Kolotskoï. Le général Miloradowicz allait continuer son mouvement sur Kolotskoï; mais la nouvelle que l'ennemi avait déja atteint ce point, l'engagea à changer de direction à gauche, pour tâcher de

joindre son arrière-garde à Gjath. Il marcha par Sossnowskoïé à Goubino, où le général Paskéwicz se rendit aussi.

Les deux marches que l'armée russe venait d'exécuter ne la rapprochant pas du point important de Wiazma, pourraient paraître fausses. Mais il faut observer qu'à cette époque l'on ignorait encore que Napoléon fût décidé à prendre la route de Smolensk. Il était tout aussi probable qu'il se dirigerait par Wolokolamsk, Zoubtsow, Rgew, Béloï, Wélige et Sourage sur Witebsk, chemin plus long à la vérité, mais incomparablement plus avantageux pour lui sous le rapport des subsistances, dont ses troupes n'auraient jamais manqué dans des pays qui n'avaient pas encore servi de théâtre de la guerre. Dans le cas où les ennemis eussent pris cette dernière route, le maréchal Koutousof, en marchant directement sur Wiazma, où en restant même dans sa position de Polotnianyia-Zawody, ne se serait plus trouvé en mesure de les atteindre. Il est donc impossible de blâmer le maréchal d'avoir pensé à se rapprocher de Mojaïsk, pour se mettre à portée de serrer de plus près l'ennemi.

Les évènements relatés dans les chapitres que nous venons de terminer, nous montrent déja le commencement des désastres que la faute de

Napoléon de prolonger son séjour à Moscou, a attirés sur son armée. Nous devons ajouter encore que l'empereur des Français montra aussi de l'hésitation et de la lenteur dans les mouvements qu'il exécuta, même après s'être décidé à quitter Moscou. Le projet qu'il avait conçu de prévenir les Russes à Kalouga ne pouvait avoir de succès, que par la vigueur de l'exécution. Nous voyons, au contraire, qu'il employa six jours pour arriver à Malo-Jaroslawets, tandis que la distance de cette ville à Moscou n'étant que de 110 werstes par la route directe, il aurait pu, en la suivant, y être rendu dans la soirée du 9 octobre. Puisqu'il s'agissait d'un mouvement aussi décisif, il fallait savoir sacrifier l'accessoire et ne pas s'embarrasser de la situation du roi de Naples, qui, d'ailleurs, aurait toujours trouvé les moyens, en passant par Jartsowo, Roudnewo et Kousnetsowo, de gagner la nouvelle route de Kalouga à Ogégowo, et de rejoindre ainsi la grande armée. Il est très-probable que si Napoléon avait pu atteindre Malo-Jaroslawets dès le 9, l'armée russe ne se serait point trouvée en état de l'y prévenir; elle aurait eu même de la peine à arriver avant lui à Kalouga, et dès-lors tous les avantages qu'elle avait acquis en s'établissant sur ses communi

cations étaient perdus pour elle. En supposant même que Napoléon, prévenu à Kalouga, se fût trouvé obligé de se rapprocher du Dnieper, la possession de Malo-Jaroslawets lui ouvrait du moins deux précieuses lignes de retraite : la première par Metchowsk, Gisdra, Roslawl et Mstislawl sur Mohilew; la seconde par Medynn, Joukhnow et Jelnia sur Smolensk. Ces lignes étaient d'autant plus avantageuses, que toutes deux, la première surtout, traversaient des pays conservés. Nous devons aussi reprocher à Napoléon de ne s'être point décidé à livrer bataille après le combat de Malo-Jaroslawets. Il devait tout risquer pour tâcher de s'ouvrir, l'épée à la main, le chemin de Kalouga, et s'épargner ainsi l'extrême malheur d'être obligé de se retirer par la route dévastée de Smolensk, où la ruine de son armée devenait infaillible. L'on ne doit point oublier que la supériorité en nombre, qu'à cette époque il avait encore sur les Russes, lui présentait des chances de succès. D'ailleurs, la défaite la plus complète même, ne pouvait avoir pour lui de suites plus désastreuses, qu'une retraite par la route de Smolensk; tandis qu'une bataille gagnée lui livrait des provinces fertiles, et peut-être même lui aurait-elle procuré la faculté de prendre de bons quartiers d'hiver entre

Kalouga et Smolensk, dans les environs de Mosalsk, de Metchowsk, de Gizdra et de Briansk, après avoir rejeté l'armée russe sur Orel ou Toula.

Le prince Koutousof montra autant de résolution que d'activité dans sa marche de Taroutino à Malo-Jaroslawets. Il manœuvra aussi avec précision après la retraite des Français sur Borowsk; mais l'impartialité que nous professons, ne nous permet point de justifier l'inexcusable retraite de Malo-Jaroslawets jusqu'à Gonczerowo, dont on a déja signalé les graves inconvénients.

CHAPITRE IX.

Retraite définitive de Napoléon. — Combat de Wiazma. — Affaire de Liakhowo. — Napoléon à Smolensk. — Marche du vice-roi par Doukhowtchina à Smolensk. — L'armée ennemie continue sa retraite. — Combat de Krasnoï.

Il n'y avait plus de doute enfin sur la retraite définitive des Français. Napoléon, en se dirigeant sur Gjath, montrait qu'il n'avait plus d'autre projet que de regagner le plus promptement possible Smolensk et la ligne du Dnieper. Sa retraite commençait même déja à prendre tout le caractère d'une fuite. Des cadavres d'hommes et de chevaux morts d'inanition et de fatigue; des débris de caissons sautés et de bagages que les ennemis faute d'attelages se voyaient réduits à détruire eux-mêmes, signalaient déja depuis Borowsk les traces de leur passage. Dans ces circonstances, il était clair que tous les soins du maréchal Koutousof devaient tendre à profiter de l'état désastreux de l'armée de Napoléon, pour augmenter autant que possible ses pertes, en multipliant sur sa route les obstacles et les difficultés, et en la poursuivant sans relâche.

12.

Mais la manière d'exécuter cette poursuite n'était pas facile à régler. L'on ne pouvait pas suivre en masse la queue des ennemis, sans risquer de ruiner l'armée russe elle-même, en la conduisant sur une route déja dévastée, et qui le serait encore bien plus après le passage des Français. D'ailleurs, une poursuite ordinaire ne présentait pas d'avantages assez décisifs, attendu qu'une arrière-garde, pour peu qu'elle soit bien conduite, ne peut jamais éprouver de grande perte. La chose paraîtra évidente, si l'on considère qu'une arrière-garde, pressée et rejetée sur son armée, se renforce à chaque pas rétrograde, puisqu'on la rapproche du gros de ses forces, tandis que l'avant-garde victorieuse s'affaiblit proportionellement en s'éloignant de son armée, qui, forcée de marcher plus lentement, se trouve bientôt hors de portée de la soutenir efficacement(1). Ces raisons déterminèrent le maréchal à s'avancer avec l'armée directement sur Wiazma pour menacer de prévenir l'ennemi sur sa ligne de marche, et de l'obliger par là à une retraite

(1) Ce raisonnement paraît sujet à contestation : une arrière-garde s'engage quand son armée s'éloigne; l'avant-garde qui poursuit est au contraire bientôt soutenue des colonnes qui la suivent. (*Les Éditeurs.*)

accélérée d'autant plus ruineuse. L'avant-garde du général Miloradowich reçut en même temps l'ordre de suivre un chemin intermédiaire entre celui que prenait l'armée et la grande route de Smolensk, qu'elle devait atteindre dans les environs de Gjath, et cotoyer ensuite en se rapprochant de Wiazma, afin de se tenir à portée de profiter des circonstances qui pourraient se présenter, pour attaquer avec avantage les corps ennemis qui suivaient la grande route. Le soin de talonner l'arrière-garde ennemie fut réservé au général Platof, renforcé de la division Paskéwicz. De plus, des partis nombreux de troupes légères, voltigeant à la tête et sur le flanc des colonnes françaises, entravaient leur marche et les empêchaient de s'écarter de la grande route pour fourrager dans les environs.

En conséquence de ces dispositions, l'armée quitta Krémenskoïé le 19 à cinq heures du matin, et se mit en marche sur deux colonnes. Celle de droite, commandée par le général Doktorof, composée de la première division des cuirassiers et des 6e et 8e corps, se porta par Toporino à Kousowy : celle de gauche, commandée par le prince Gallitzin, composée de la 2e division de cuirassiers et des 3e et 5e corps, se porta par Jssakowo, Mikoulino et Bisiaïwo aussi à Kousowy

où l'on porta le quartier-général. Une nouvelle avant-garde, commandée par le général Raéffskoï, composée de la 12e division et du premier corps de cavalerie, précéda la colonne de droite, et poussa par Kousowy jusqu'à Moczalnikowo. Le général Miloradowich se porta de Chokhowo à Krasnoïé; il y fut joint par la brigade laissée à Malo-Jaroslawets. Le général Paskéwicz, n'ayant point encore reçu l'ordre qui lui avait été envoyé de se réunir au comte Platof, vint aussi à Krasnoïé. Le corps de Platof attaqua, à la pointe du jour, près du couvent de Kolotskoï, l'arrière-garde de Davoust au moment où elle allait se mettre en marche. L'ennemi, pendant toute la journée, fut vivement harcelé par les kosaques, et se replia jusqu'à Gridnéwo, après avoir abandonné vingt-sept canons. Les kosaques lui prirent en outre deux drapeaux et firent 200 prisonniers. Le général Platof passa la nuit près de Gridnéwo.

L'armée française continuait sa marche par corps séparés, qui se suivaient à environ une demi-journée de distance. Le 19, Napoléon, avec ses gardes et le corps de Ney, se trouvait entre Gjath et Wiazma; le vice-roi s'arrêta à Jwachkowo, près de Gjath, et Davoust à Gridnéwo.

Le 20, Napoléon, avec ses gardes, arriva à

Wiazma. Le vice-roi rétrograda jusqu'à Weliczewo. Davoust, toujours inquiété par les kosaques, fut chassé de Gjath, et se replia jusqu'à Tsaréwo-Zaïmitché. Le général Platof s'établit à Gjath, où il fut joint par la division Paskéwicz. La cavalerie de l'avant-garde sous Miloradowich parut près de la grande route, un peu après midi, au moment où le corps du vice-roi passait le défilé près du village de Tsaréwo-Zaïmitché. Les colonnes ennemies défilaient dans le plus horrible désordre : bataillons, escadrons, artillerie et bagages, tout marchait pêle-mêle avec une confusion qui présentait de belles chances pour attaquer. Mais le général Miloradowich, ne voulant pas engager d'affaire sérieuse avant d'avoir toutes ses forces réunies, se borna à observer l'ennemi jusqu'à l'arrivée de son infanterie, qui ne put rejoindre sa cavalerie qu'à la chute du jour. Toute l'avant-garde passa la nuit près de Tatarykino, à deux werstes de Tsaréwo-Zaïmitché. L'armée russe continua sa marche dans le même ordre que la veille. La colonne de droite passa par Orlowo et Nazaréwo, et vint à Silenki; celle de gauche s'y rendit aussi, en passant par Moczalnikowo, Matrénino, Teprikhowo, Techakowo et Ostamina. Le quartier-général fut transporté à Silenki, sur la route de Gjath à

Joukhnow. L'avant-garde du général Raeffskoï dépassa Silenki de trois werstes.

Le 21, Napoléon avec ses gardes poussa jusqu'à Semléwo. Ney demeura à Wiazma. Le vice-roi, avec son corps et celui de Poniatowski, devait se rendre aussi à Wiazma; mais il jugea à propos de s'arrêter à Fédorowskoïé, pour servir de soutien à l'arrière-garde de Davoust, qui, vivement pressée par le général Platof, fut poussée jusque près de Fédorowskoïé, et prit position en avant de ce village, entre la grande route et le village de Bobosewka. Le général Miloradowich cotoyant la grande route vint à Spasskoïé. L'armée russe se porta de Silenki à Doubrowa, toujours dans le même ordre. La colonne de droite, précédée par l'avant-garde du général Raeffskoï, passa par Sosnitsa, Doubenka, et Bakaréwo; celle de gauche, par Khworowo, Peretess, Jakino, Kousnetsowo et Tanéewo. Le quartier-général fut porté à Doubrowa.

Le 22, de grand matin, le général Miloradowich se remit en marche avec l'intention de prévenir l'arrière-garde ennemie à Wiazma. La cavalerie, commandée par les généraux Korf et Wassilczikof, prit les devants, et, vers les huit heures du matin, elle atteignit près du village de Maksimowa les hauteurs qui dominent le grand chemin de

Fedorowskoïé à Wiazma. Les corps du prince Poniatowski et du vice-roi avaient déja filé sur Wiazma; mais celui de Davoust commençait à peine à déboucher de Fédorowskoïé, et dans ce moment, les troupes qui étaient à la tête de sa colonne arrivaient à la hauteur du village de Maksimowo.

Le général Miloradowich donna l'ordre d'attaquer ces troupes, qui, par leur contenance mal assurée, trahissaient le découragement où l'apparition de la cavalerie russe sur leur flanc les avait jetées. Le colonel Emmanuel, à la tête des hussards d'Akhtyrskoï et des dragons de Kiew, exécuta une charge brillante, et, malgré les broussailles qui embarrassaient sa marche, il renversa les ennemis et se mit à cheval sur la grande route. Le régiment de Kharkow dragons qui lui servait de soutien, dépassa même la grande route.

D'un autre côté le général Platof, qui suivit la grande route, averti par la canonnade du général Miloradowich que ce dernier avait engagé le combat, attaqua aussi l'arrière-garde de Davoust, qui n'avait pas encore dépassé Fédorowskoïé. Le général Paskéwicz, avec deux brigades de sa division et les régiments de dragons de Négin et de Courlande se porta sur Féderowskoïé

en suivant la grande route, tandis que le général Platof, avec ses kosaques et la brigade de chasseurs de la 26e division, menaçait de déborder la gauche des ennemis. Ces derniers défendirent Fédorowskoïé avec opiniâtreté; mais enfin ils furent expulsés du village et poursuivis vigoureusement dans la direction de Messoïédowa.

Si, dans ce moment, toute l'infanterie de Miloradowich se fût trouvée à portée de soutenir sa cavalerie, le corps de Davoust, devancé par elle et suivi en queue par le général Platof, eût été compromis; mais malheureusement n'ayant pu marcher aussi rapidement que la cavalerie, elle se trouvait encore en arrière. Cependant Miloradowich donna l'ordre au général Wassilczikof de tâcher de se soutenir sur la grande route jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. En conséquence de cet ordre, le régiment Akhtyrskoï fut laissé sur le chemin même; celui de Kharkow demeura au-delà; le reste de la cavalerie fut déployé sur des hauteurs parallèles à la route, la gauche sur deux lignes, la droite n'en formant qu'une seule. Une batterie de douze pièces fut établie sur une colline qui dominait tout le pays, et à laquelle appuyait le flanc gauche des lignes de cavalerie. Deux autres batteries, de six pièces chacune, furent placées devant le centre

et devant la droite. Des kosaques se postèrent derrière la gauche de la cavalerie sur le prolongement des mêmes hauteurs, et faisant front au grand chemin du côté de Wiazma.

Pendant une grande demi-heure les Russes conservèrent cette position; mais l'ennemi ayant mis en action des forces très-supérieures, l'affaire commença à prendre une tournure moins favorable. Le vice-roi, dont les premières troupes avaient déja atteint Wiazma, ayant été informé du danger que courait le corps de Davoust, se détermina à lui porter de prompts secours. Il laissa près de Wiazma la division Pino et la garde italienne, pour servir de réserve conjointement avec le corps de Ney qui s'établit sur la route de Joukhnow, derrière la petite rivière d'Oulitsa, afin de couvrir le flanc droit des troupes engagées contre les entreprises de la grande armée russe, que les ennemis savaient être en marche sur Bykowo.

Le maréchal Ney fit couper le pont de Krapiwna sur l'Oulitsa, et en fit jeter un autre sur la Wiazma près de Plenikowo, afin de s'assurer une retraite sur la route de Dorogobouge, sans être obligé de traverser la ville de Wiazma. Le vice-roi, avec ses deux autres divisions et les Polonais, rebroussa chemin sur Messoïédowo, et s'établit

près de ce village sur des hauteurs qui prenaient à revers la gauche des Russes. Dans le même temps, le gros du corps de Davoust entrait aussi en action pour se frayer le passage. Des tirailleurs de ce corps s'étant glissés à la faveur des broussailles dont tout le champ de bataille était couvert, manquèrent d'enlever la batterie du centre des Russes, qui fut obligée de se retirer au galop. D'un autre côté, le régiment Akhtyrskoï avait été déposté de la grande route. Des batteries formidables, établies par le maréchal Davoust et par le vice-roi, foudroyaient en tout sens celle des Russes, qui occupait la colline de la gauche : des colonnes d'infanterie que le vice-roi fit descendre dans les broussailles sur les derrières de la gauche des Russes, forcèrent même leur deuxième ligne à faire face en arrière. Le régiment de Kharkow qui, comme nous l'avons vu, avait poussé au-delà de la grande route, se trouva coupé; mais le colonel Jouséfowicz qui le commandait, loin de perdre la tête, se jeta dans les broussailles, et passant à bride abattue entre les colonnes ennemies, vint se rallier aux kosaques de la gauche.

Le moment était critique pour les Russes; cependant le général Wassilczikof faisait bonne contenance pour gagner le temps nécessaire à

l'infanterie d'arriver. Enfin, vers les dix heures, le prince Eugène de Wurtemberg parut avec sa division, qui formait la tête de la colonne d'infanterie. Il se précipita sur-le-champ à la rencontre des colonnes du vice-roi, qui atteignaient déja le pied de la hauteur de la batterie de la gauche, dont le commandant se mettait en devoir de retirer les pièces. D'autres bataillons furent envoyés contre les tirailleurs de Davoust. L'ennemi fut repoussé et la batterie conservée. Le gros de l'infanterie suivait de près la division du prince Eugène; mais il était déja trop tard. Le corps de Davoust avait eu le temps de filer à travers champs, et, passant par derrière les lignes du vice-roi, de venir se former à sa droite. Comme il n'y avait plus de moyens de couper les ennemis, il fallut se contenter de les pousser vivement.

Le vice-roi avait dirigé le corps du prince Poniatowski contre la gauche de la division du prince Eugène de Wurtemberg. Le général Miloradowich lui opposa la 23e division du 4e corps. Les 17e et 11e divisions demeurèrent en réserve. Les ennemis furent culbutés, et se replièrent jusqu'aux hauteurs de Messoïédowa, où le vice-roi et Davoust prirent position. Alors Miloradowich marcha en avant, appuyé sur sa droite

par la colonne de Platof, qui débouchait de Fédoroskoïé sur les traces de Davoust. L'artillerie russe ouvrit un feu très-vif. Les troupes du vice-roi résistèrent avec courage; mais celles de Davoust déja démoralisées par les fatigues et les privations de tout genre qu'elles avaient endurées dans leur retraite depuis Malo-Jaroslawets, ne conservaient plus cette belle contenance qui les avaient distinguées pendant tout le cours de la campagne. Les ennemis furent dépostés et rejetés sur une seconde position qu'ils occupèrent entre le village de Rjawets et la cense de Ribeaupierre. Les généraux Miloradowich et Platof, poursuivant leurs succès, établirent leur ligne en face de celle des ennemis. Pendant que l'artillerie des Russes écrasait les colonnes ennemies, mal protégées par leurs batteries qui ne pouvaient plus se mouvoir facilement à cause du mauvais état des chevaux, notre cavalerie lancée sur les flancs menaçait de les déborder par les deux ailes. Cette manœuvre détermina la retraite des Français, qui se replièrent sur Wiazma.

Tandis que l'avant-garde des Russes combattait dans les environs de Wiazma, leur armée se rapprochait aussi de cette ville. Le maréchal Koutousof, qui s'était mis en marche de Doubrowa à cinq heures du matin, avait fait prendre les

devants au général Ouvarof avec les hulans de la garde, les kosaques de Toula et les deux divisions de cuirassiers, à l'exception des régiments de chevaliers-gardes et de la garde à cheval. Le général Ouvarof se porta à Ikobléwo sur la route de Wiazma à Joukhnow. Il y arriva vers midi; mais se voyant arrêté par la petite rivière d'Oulitsa, dont les bords marécageux étaient défendus par tout le corps de Ney, il dut se borner à canonner les ennemis. Cependant son apparition seule contribua beaucoup à déterminer leur retraite sur Wiazma. L'armée qui continuait sa marche sur deux colonnes, se porta à Bykowo; celle de droite par Sénéïwo et Kotchéïwo; celle de gauche par Loganowo, Jessakowo, Chimakowo, Czernoïé, Gorodok et Korchouny. Le prince Koutousof ne voulant pas engager d'affaire décisive, s'arrêta à Bykowo où il prit son quartier-général. Le corps de Raeffskoï fut poussé au-delà de Bassitchéwo.

Cependant le vice-roi et le maréchal Davoust avaient rallié leurs troupes sur les hauteurs qui couvrent la ville de Wiazma. Mais cette troisième position fut forcée comme les deux premières, et l'ennemi fut refoulé dans la ville. Le général Paskéwicz avec sa 26e division et le général Tschoglokof avec la 11e s'y précipitèrent à la baïonnette

sur les pas des ennemis. Le régiment de Pernau, qui formait la tête de la 11e division, pénétra le premier dans la ville, tambours battants, drapeaux déployés. La résistance que les ennemis tentèrent d'opposer fut vaine; ils furent poursuivis la baïonnette dans les reins, à travers les rues de la ville, à laquelle ils avaient mis le feu pour protéger leur retraite. Dans le même temps le corps de Ney se mit aussi en retraite, et repassa deux fois la petite rivière de Wiazma; la première au pont Pletnikowa, la seconde à un pont situé sur le chemin qui mène de Wiazma à Louczintsowo.

Les corps du vice-roi et de Davoust se couvrirent également de la Wiazma, qu'ils traversèrent sur le pont jeté à une demi-werste au-delà de la ville sur la route de Dorogobouge. La nuit qui survint mit fin au combat. Le corps du général Platof s'arrêta au-dela de Wiazma, sur la route de Dorogobouge. L'avant-garde sous Miloradowich bivouaqua entre la ville et le village de Krapiwna. Le général Ouvarof rejoignit l'armée à Bykowo. Le corps de Ney, destiné à former l'arrière-garde en remplacement de Davoust, passa la nuit sur les bords de la Wiazma. Davoust rétrograda jusqu'à Kniaguinskoïé, et le vice-roi jusqu'à Nowo-Selki.

Le combat de Wiazma fit éprouver à l'ennemi une perte d'environ 7 mille hommes hors de ligne, dont plus de 2 mille prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général Pelletier. On lui enleva en outre un drapeau et trois canons. La perte des Russes fut de 800 hommes tués et de mille blessés. Le général-major Sweczin, emporté par son cheval dans une charge de cavalerie, fut fait prisonnier. Cette affaire montre déja le découragement dont les troupes de Napoléon commençaient à ressentir les atteintes. Les corps de Davoust, du vice-roi et du prince Poniatowski qui furent engagés, présentaient encore un total d'environ 40 mille combattants, sans compter le corps de Ney; tandis que le nombre des troupes régulières que les généraux Platof et Miloradowich avaient à leurs ordres ne s'élevait pas au-delà de 25 mille hommes. Cependant, dès l'arrivée de l'infanterie russe, la victoire ne fut pas un instant douteuse.

On reprochera peut-être au prince Koutousof de n'avoir pas forcé de marche, afin d'arriver à Wiazma avant l'ennemi et de lui barrer le passage, en l'obligeant ainsi à livrer une bataille décisive pour rouvrir ses communications avec Smolensk. Il est incontestable, que dans cette bataille, les chances eussent été pour les Russes, puisque

dans le cas même où la fortune des armes se fût déclarée contre eux, ils avaient la retraite libre sur Joukhnow; tandis que la défaite des ennemis entraînait infailliblement après elle la ruine complète de leur armée, qui, coupée de toutes ses communications, se serait trouvée réduite à la cruelle alternative ou de mettre bas les armes ou de chercher son salut individuellement en se débandant. Mais le maréchal russe, toujours sage, jugea avec raison qu'en forçant les ennemis à ne chercher leur salut que dans une bataille, le désespoir leur prêterait des forces nouvelles, qui, jointes à la supériorité en nombre qu'ils avaient encore sur les Russes, pouvaient fixer en leur faveur le succès de la journée, ou du moins nous faire payer bien chèrement la victoire. D'ailleurs, le fruit que cette victoire, quelque complète qu'elle pût être, promettait aux Russes, n'était autre que la destruction de l'armée francaise: or, la longue retraite que les ennemis harcelés par nos troupes avaient à exécuter à travers des pays dévastés et à une époque où la saison avancée menaçait de ses rigueurs, ne nous assurait-elle pas les mêmes résultats sans nous exposer aux mêmes périls et en nous épargnant un sang précieux? La prudence que le prince Koutousof déploya dans cette circonstance est d'au-

tant plus méritoire, que sa conduite, quoique entièrement conforme aux vrais intérêts de la patrie, causa un mécontentement général dans sa propre armée, qui, brûlant du généreux désir de se mesurer avec l'ennemi, ne vit pas sans regret échapper l'occasion de frapper un coup aussi brillant que décisif.

Les jours suivants, les ennemis continuèrent leur retraite vers Dorogobouge. Le 23, le général Platof poursuivit leur arrière-garde sur la grande route, lui enleva 1,500 prisonniers et poussa jusqu'à Polianowo. L'infanterie du général Miloradowich et deux régiments de cavalerie suivirent aussi la grande route. Le reste des régiments de cavalerie de l'avant-garde se portèrent par des chemins de traverse à gauche, à cause de la rareté des fourrages sur la grande route. L'armée séjourna à Bykowo.

Le prince Koutousof, persévérant dans le système qu'il avait adopté, résolut de continuer à cotoyer la marche des ennemis en se portant par Jelnia sur Krassnoï. Outre les avantages relatifs aux subsistances, cette direction présentait encore aux Russes la faculté de tourner Smolensk, et leur évitait les embarras et le retard que deux passages du Dnieper auraient apporté à leur marche. Le 24, l'armée partit de Bykowo

sur deux colonnes et se porta à Krassnoï; la colonne de droite passa par Bassitchéwo, Fétinino, Pousynino, Zorbowo et Monino; celle de gauche, par Kondakowo, Wypolzowa, Trochina Panfilowa, Lébédewa, Bell et Makina. Le quartier-général fut porté à Krassnoï. L'avant-garde du général Raeffskoï, renforcée de la division Paskewicz, s'avança jusqu'à Staro-Selié sur la route de Dorogobouge à Joukhnow. Le général Miloradowich, chargé de poursuivre l'arrière-garde ennemie sur la grande route, poussa jusqu'à Zaroubegié. Le comte Platof avec ses kosaques et le 20[e] régiment de chasseurs, cotoya la grande route par la droite.

Le 25, l'armée russe, toujours sur deux colonnes, se porta à Gawrukowo où l'on transféra aussi le quartier-général. La colonne de droite passa par Paportnaïa, Niwki, Louchki, Maksimenka, Kolpita, Ledilcha, Ramenié et Klin; celle de gauche, par Ryjkowo, Staro-Sélié, Andréwtchina, Sapronowo, Borki, Roslawl et Swinaïa. Le corps de Raeffskoï s'avança jusqu'à Woloczok. Le général Miloradowich pénétra jusqu'au couvent de Boldin. Le comte Platof vint à Stawkowa. L'armée ennemie se trouva réunie à Dorogobouge, à l'exception du corps de Ney, qui demeura en arrière-garde, au-delà de l'Ossma, près de Gorki.

L'armée de Napoléon n'avait encore eu à souffrir que de la pénurie des vivres; nous allons la voir livrée aux ravages d'un nouvel ennemi, non moins cruel que la famine. Les rigueurs d'un climat glacé vont ouvrir pour elle de nouvelles sources de misère et de destruction. L'automne, qui par extraordinaire, s'était soutenu très-beau jusqu'alors, fit enfin place à l'hiver. Le 26 il tomba de la neige et le froid commença. Les chemins rendus glissants se trouvèrent presque impraticables pour le peu de chevaux qui restaient aux ennemis, et qu'ils n'avaient ni le temps ni le moyen de faire ferrer à glace. Les bivouacs de la nuit devinrent mortels pour des hommes exténués, et qui n'étaient pas vêtus assez chaudement pour la saison. D'un autre côté, les vivres étaient de plus en plus rares. Dès-lors commencèrent ces scènes d'horreur qui placent la retraite des Français parmi les plus effroyables calamités dont l'humanité ait eu à gémir. Ce n'était plus que par centaines à la fois, que les hommes périssaient d'inanition et de froid. Toute la route était jonchée de cadavres, et présentait le tableau hideux d'un champ de bataille continu. Parmi les cadavres, l'on rencontrait des groupes de mourants qui, dans un féroce délire, dévoraient les restes de leurs malheureux camarades morts peu

d'instants auparavant. Par cette pâture aussi dégoûtante qu'atroce, ils cherchaient à soutenir les misérables restes d'une vie qui allait leur échapper à leur tour. Ceux qui n'ont pas été témoins oculaires de ces épouvantables événements, auront peine à ajouter foi aux récits que l'histoire se verra avec regret obligée d'en faire pour l'instruction et l'effroi de la postérité.

Le 26, Napoléon avec ses gardes et le maréchal Davoust avec son corps continuèrent leur marche sur Smolensk. Le vice-roi reçut ordre de prendre la direction de Doukhowtchina et Poreczié sur Witebsk, afin de porter du secours au maréchal Oudinot, que l'on savait être pressé par le comte Wittgenstein. En conséquence, le vice-roi passa le Dnieper à Dorogobouge et se porta à Saselié. Cette marche fut très-fatigante pour ses troupes, à cause du mauvais état du chemin qu'elles suivaient. En outre, elles furent vivement harcelées par des kosaques de Platof, qui les atteignirent près de Bizakow. Celui-ci poussa jusqu'à Markowa, et détacha le général-major Grékof 1er avec cinq régiments de kosaques pour se porter sur la route de Smolensk, en suivant la rive droite du Dnieper.

Le général Miloradowich, de son côté, s'était mis en marche à quatre heures du matin. Il attei-

gnit l'arrière-garde ennemie au passage de l'Ossma, et lui fit éprouver une perte notable. Les ennemis se replièrent sur Dorogobouge, et profitant de la situation avantageuse de cette ville, ils essayèrent d'en défendre les accès. Miloradowich la fit attaquer par deux régiments de chasseurs. Le combat se prolongea pendant deux heures. Ce général, voyant que l'ennemi opposait une résistance opiniâtre, donna ordre à la division du prince Eugène de Wurtemberg de le tourner par sa droite. Cette manœuvre décida l'évacuation de la ville, qui fut incontinent occupée par l'avant-garde russe. L'ennemi perdit quatre canons et 600 prisonniers, et fut poursuivi jusqu'à l'Ougea. Les Russes n'eurent que 60 hommes hors de combat.

Le prince Koutousof s'était porté à Beloï-Kholm. Sa marche, depuis Gawrukowa jusqu'à Woloczok, fut exécutée sur une seule colonne; mais, depuis Woloczok, l'armée se partagea en deux colonnes; celle de droite se porta par Teplianka, Sikarewa, Piskarewa et Grodnewka sur Beloi-Kholm; celle de gauche passa par Petrikina, Kostina, Barsouki, Ouchakowa et Gorbaczewa, et se réunit à la première à Beloï-Kholm. Le général Raeffskoï s'avança jusqu'à Klystsy, sur la grande route de Dorogobouge à Jélnia.

Le 27, l'armée se rendit à Jélnia: la colonne de droite passa par Soukanowo, Bobrowiczi, Pojbguino, Jérémino, et Chilowa; celle de gauche, par Chémétina, Ostrowtchina, Toporowa, Loukianowa, Prilepy, Jouriéwa et Kholm. Le quartier-général fut établi à Jélnia. Les troupes cantonnèrent dans les villages des environs, afin de les garantir des rigueurs du froid. C'était un avantage de plus que les Russes acquéraient sur leurs ennemis qui, passant par une route dévastée, ne pouvaient trouver d'abri et étaient obligés de passer les nuits au bivouac. Le général Raeffskoï vint à Petrowa sur la route de Jélnia à Smolensk. Miloradowich, abandonnant la poursuite de l'ennemi sur la grande route à ses kosaques et à deux régiments de dragons aux ordres du général-major Joukowskoï, tourna à gauche pour se rapprocher de l'armée, et se porta par des chemins de traverse à Kosskowo sur l'Ougea. Le général Joukowskoï poussa jusqu'à Solowiéwo où l'arrière-garde ennemie passa le Dnieper en abandonnant 21 canons et 60 caissons. On lui enleva en outre près de 400 prisonniers sans compter les traîneurs.

Le 28, l'armée séjourna. Le général Miloradowich se porta à Alekséiwo.

Vers la fin de septembre, le général Baraguey-

d'Hilliers avait réuni à Smolensk une division composée de quatre demi-brigades provisoires de recrues venues de France. Napoléon, en partant de Moscou, lui avait envoyé l'ordre de se porter vers Jélnia, sans doute dans l'intention de lui faire déblayer les communications de Smolensk avec Kalouga, où lui-même espérait être rendu avec le gros de son armée. Mais l'empereur des Français n'ayant pu percer sur Kalouga, s'était vu obligé de se replacer sur la route de Smolensk, pour commencer une retraite désastreuse, dont les embarras ne lui laissèrent pas le loisir de faire passer de nouveaux ordres à Baraguey-d'Hilliers. Il en résulta que ce général, privé de toute direction ultérieure, se crut obligé de demeurer entre Smolensk et Jélnia, quoique l'approche du gros des forces russes eût dû lui faire songer à pourvoir au salut de sa division. Ses troupes cantonnaient dans les villages de Jarwino, Liakhowo et de Dolgomostié. Les partisans russes, comte Orlof-Dénisoff, Davydof, Seslawin et Figner, qui précédaient l'armée, se réunirent pour attaquer cette division. Le 28, ces trois derniers se portèrent directement sur Liakhowo, tandis que le comte Orlof-Dénisof, partageant en deux son détachement, se mit en devoir d'intercepter les communications de Liakhowa avec Jazwino

et Dolgomostié. L'ennemi inopinément investi à Liakhowo fit mine d'en sortir pour occuper une hauteur située en avant de ce village; mais il fut refoulé dans le village par le feu d'une batterie russe qui avait déja eu le temps de s'établir sur cette hauteur. Les ennemis, repoussés une seconde fois dans une nouvelle tentative qu'ils avaient faite pour enlever la hauteur, et cruellement canonnés par le feu de la batterie, désespérèrent de se faire jour et mirent bas les armes au nombre de 2 mille hommes, parmi lesquels se trouvaient le général de brigade Augereau et soixante officiers. On accorda la permission aux officiers de garder leurs épées et à tous les prisonniers leurs effets. Il faut observer que le total des troupes russes qui cernèrent Liakhowo ne s'élevait pas au-delà de 2 mille hommes. Le général Baraguey-d'Hilliers avait envoyé de la cavalerie qu'il avait avec lui à Dolgomostié au secours du poste de Liakhowo; mais cette cavalerie fut chargée et culbutée par les troupes du comte Orlof-Dénisof. Les Français qui occupaient Dolgomostié et Jazwina se replièrent en toute hâte sur Smolensk.

Le 29, le prince Koutousof avec l'armée vint à Baltoutino sur la route de Jélnia à Smolensk, et le général Miloradowich à Liakhowo sur la

même route. Le 30, le prince Koutousof transféra son quartier-général à Labkowo sur la route de Smolensk à Roslawl. Les 3e, 5e et 6e corps et les cuirassiers cantonnèrent dans les environs de Labkowo. Le général Miloradowich avec une nouvelle avant-garde, composée des 2e et 7e corps et du 4e de cavalerie, se posta à Swerczkowo et Lazarewa. Un corps d'observation, composé des 4e et 8e corps et du 2e de cavalerie, fut laissé aux villages de Joukowtchina et Czoulowa pour surveiller la route de Smolensk à Jélnia.

La marche de l'armée russe avait été si rapide, que plusieurs détachements ennemis n'avaient pas eu le temps de recevoir des ordres de retraite. Un de leurs dépôts établi à Klémenstiéwo fut surpris et enlevé le 30 par le colonel Bistrom, détaché à la tête de deux bataillons de chasseurs de la garde, d'un escadron de cuirassiers de l'empereur, et de 100 kosaques de Toula. On fit à cette occasion 1,300 prisonniers. Le lendemain, un autre dépôt ennemi fut enlevé à Kniagéwo.

Le 31, l'armée russe séjourna. Le lendemain le prince Koutousof se remit en marche, et porta son quartier-général à Tchelkanowo sur la route de Smolensk à Mtislawl. Les 3e, 5e, 6e, 7e et 8e corps et les cuirassiers cantonnèrent dans les

environs de Tchelkanowo. Les 4e corps et 2e de cavalerie s'établirent à Louczinki pour couvrir l'armée du côté de Smolensk. Le 4e corps de cavalerie fut laissé à Lazarewa pour referrer ses chevaux. Le général Miloradowich, avec le 2e corps et le 1er de cavalerie, poussa jusqu'à Czervonanïa.

L'aide-de-camp général Golenitchef-Koutousof, que l'Empereur Alexandre avait nommé, en remplacement du comte Wintzingerode, pour commander le détachement qui avait occupé Moscou, et qui était composé du régiment de dragons de Kazan, des hussards d'Isioum, des kosaques de la garde, avec deux autres régiments de kosaques, quitta Moscou le 23 octobre, et se dirigea vers Smolensk, en cotoyant la droite de la grande route. Il était précédé par ses kosaques aux ordres du général-major Jlowaïskoï 12e. Sa marche fut si rapide, que, le 28, il arriva à Tarbéiéva sur la route de Wiazma à Syczewka, et le 30, à Batitchewa, près de la route de Dorogobouge à Béloï.

Pendant ce temps, les ennemis avaient continué leur retraite sur Smolensk. Napoléon, avec ses gardes, y arriva le 28 octobre. Les jours suivants il y fut rejoint par les maréchaux Davoust et Ney.

Nous avons vu que le vice-roi, poursuivi par le

général Platof, avait marché sur Doukhowtchina. Le 27 octobre, il s'était porté de Zaselié à Oulkhowa-Sloboda. Les kosaques qui le suivaient pied à pied s'emparèrent de soixante-quatre canons, qu'il fut obligé d'abandonner, et lui enlevèrent près de 3 mille traîneurs et soldats isolés qui s'étaient détachés du corps pour chercher des vivres. La journée du lendemain fut de nouveau désastreuse pour le vice-roi. Arrivé aux bords du Wop, il trouva que le pont qu'il avait ordonné d'y jeter n'avait pu être construit à cause des glaçons que cette rivière chariait. Il fallut se résoudre à la traverser à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et malgré les glaçons. La descente était très-roide, et le verglas l'avait rendue presque impraticable. Aussi le passage s'exécuta-t-il avec lenteur et difficulté. Cependant les troupes traversèrent la rivière, et l'on réussit même à faire passer quelques canons; mais le chemin se détériorant de plus en plus, il devint impossible de retirer le reste de l'artillerie. Vingt-trois pièces de canon et tous les bagages du corps tombèrent ainsi entre les mains des kosaques, qui atteignirent vers le soir les bords du Wop, après avoir été contenus pendant une grande partie de la journée par l'arrière-garde des ennemis. La nuit qui suivit cette

journée fut accablante pour les troupes du vice-roi. Les soldats mouillés au passage de la rivière, se trouvèrent moins que jamais en état de résister au froid, dont la cruelle nécessité de passer la nuit au bivouac augmentait les rigueurs.

Le 29, le vice-roi continua sa marche sur Doukhowtchina. La division Broussier, qui seule avait encore conservé douze pièces de canon, forma l'arrière-garde. Le gros du corps presque entièrement désorganisé, suivait la route de Doukhowtchina en colonne informe. Pour comble de malheur, cette ville se trouvait déja occupée par le général-major Jlowaïskoï 12e, qui, avec deux régiments de kosaques, précédait le détachement de l'aide-de-camp-général Golenitchef-Koutousof. Dans cette position critique, le vice-roi ne perdit pas la tête. Calculant que les Russes ne pouvaient être en forces à Doukhowtchina, il lança contre eux la garde italienne, formée en carré et appuyée de quelques escadrons de cavalerie bavaroise qui avait encore conservé quelques chevaux. Les kosaques furent culbutés et chassés de la ville, que le vice-roi occupa avec tout son corps. Cependant sa situation n'en était pas moins fort embarrassante. Il ne pouvait continuer la longue retraite qu'il avait encore à faire jusqu'à Witebsk, sans exposer son corps isolé à une destruction

d'autant plus infaillible, que privé d'une grande partie de son artillerie et de sa cavalerie, il n'avait presque plus de moyens de résister aux kosaques qui le harcelaient déja si vivement. Il résolut en conséquence de rejoindre l'armée à Smolensk, où il comptait encore trouver quelques ressources pour l'approvisionnement. Le 30, il séjourna à Doukhowtchina pour donner quelque repos à ses troupes; le lendemain il se dirigea sur Smolensk, et s'avança jusqu'à Wlodimerowa. Les kosaques talonnèrent son arrière-garde depuis quatre heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et lui enlevèrent encore deux canons. Le général Platof s'arrêta pour la nuit à Zwenikha. Le 1er novembre, le vice-roi arriva à Smolensk avec les débris de son corps.

L'armée française se trouvait de nouveau réunie à Smolensk; mais Napoléon ne pouvait s'arrêter plus long-temps dans cette ville. Le maréchal Koutousof, répétant dans les environs de Smolensk la manœuvre qui lui avait réussi près de Moscou, s'était déja emparé des routes de Roslawl et de Mtislawl, et menaçait les communications de l'ennemi avec Orcha et avec Borisow et la Bérésina. D'un autre coté, les mouvements offensifs du comte Wittgenstein et de l'amiral Tschichagof devaient donner à Napo-

léon de justes appréhensions pour ses derrières, et l'engager à précipiter sa retraite, pour tâcher d'atteindre la Bérésina avant que les deux armées russes de droite et de gauche aient pu se réunir pour lui en barrer le passage. De plus, les magasins de Smolensk n'étaient pas suffisants pour alimenter l'armée ennemie, et conséquemment chaque jour de délai n'aurait fait qu'ajouter inutilement à ses pertes. Ces raisons déterminèrent l'empereur des Français à se remettre en marche dès l'arrivée du vice-roi, en se dirigeant sur Krasnoï. Une partie de ses gardes sortit de Smolensk dès le 1er novembre. Lui-même, avec le reste des gardes, ne quitta cette ville que le 2. Le corps du vice-roi, celui de Davoust et celui de Ney, auquel l'on venait encore d'amalgamer celui de Poniatowski, le suivaient successivement à une journée de distance l'un de l'autre.

Le comte Ojarorowski, que nous avons vu détaché avec un corps volant, se trouvait dans les environs de Krassnoï. Ayant appris que cette ville était occupée par un faible détachement ennemi, il l'attaqua le 2, et y pénétra; mais un bataillon de vieille garde, qui précédait le quartier-général, étant survenu, il se replia à Koutkowa.

Le même jour, l'armée russe continua à se rapprocher de Krassnoï. Le prince Koutousof

transporta son quartier-général à Jourowa. Les 3e, 5e, 6e, 8e corps, et les cuirassiers, cantonnèrent dans les environs de ce village; la 23e division du 4e corps, et le 4e corps de cavalerie furent laissés à Louczenki. Le comte Ostermann, avec la 11e division et le 2e de cavalerie, passa à Kabyzéwo. Le général Miloradowich, avec les 2e et 7e corps, et le 1er de cavalerie, s'établit à Ragaïlowa et Zadorogié. L'on n'avait point encore de nouvelles de la sortie des ennemis de Smolensk.

Le 3, de grand matin, le général Miloradowich se porta à Rjawka, où il atteignit la grande route de Smolensk à Krassnoï, au moment où la garde de Napoléon défilait pour se rendre dans cette dernière ville. Une batterie de 24 pièces, que les Russes firent établir sur-le-champ, porta le désordre parmi les ennemis. Le général Miloradowich en profita pour pousser en avant et s'établir sur la grande route. Il n'éprouva qu'une assez molle résistance. Une partie des troupes qui formaient la queue de la colonne ennemie, furent coupées et rejetées de nouveau dans la direction de Smolensk, par le corps du lieutenant-général prince Dolgoroukoï (1); elles furent obligées de

(1) Ce général avait reçu le commandement du 2e corps, vacant par la mort du général Baggowouth.

chercher leur salut en se dispersant dans les bois situés entre la grande route et le Dnieper. Le général Raeffskoï, avec son 7e corps, poussa sur Krassnoï le gros de la colonne ennemie, et lui fit éprouver une perte sensible. A la nuit tombante, le général Miloradowich se replia à Ougramowa, ne laissant que ses kosaques sur la grande route. Dans ce combat on enleva à l'ennemi onze canons, et près de 2 mille prisonniers.

L'armée russe séjourna à Jourowa, à l'exception du 3e corps et des cuirassiers; ces derniers furent poussés à Malychewa, pour couvrir, du côté de Krassnoï, les cantonnements de l'armée; et le comte Strogonof, avec le 3e corps, se porta à Ragaïlowa et Ossinowka, afin de servir de soutien au général Miloradowich. La 23e division et le 4e corps de cavalerie rejoignirent le comte Ostermann à Kobyzéwo. Du côté des Français, le vice-roi partit de Smolensk et s'avança jusqu'à Loubnia.

L'empereur Napoléon informé que le détachement russe qui se trouvait à Koutkowa, sous les ordres du comte Ojarowski, n'était pas nombreux, le fit attaquer, dans la nuit du 3 au 4, par la division Roguet de la jeune garde. Le comte Ojarowski se trouvait trop inférieur en nombre pour pouvoir résister avec succès; cependant il

réussit à effectuer sa retraite sur Palkino sans éprouver de grande perte.

Le 4, l'armée russe quitta ses cantonnements de Jourowa, et se mit en marche sur deux colonnes, se dirigeant vers Krassnoï. La colonne de droite, commandée par le général Lawrof, et composée du 5e corps, passa par Wolkowo, Khlamowo, Tolstiki, Zabriki et Malychéwo, où après s'être réunie avec le 3e corps venu de Zadorogié, elle continua sa marche vers le village de Nowoselki; la colonne de gauche, aux ordres du général Doktorof, et composée des 6e et 8e corps, passa par Britaïa, Gololobowa, Wassiliéwo, Nowoïé-Sélo et Brukhanowa, d'où elle se porta, par Sourkhatino, vers Nowo-Sélki. Les deux colonnes, depuis Malychewo et Brukhanowa, furent précédées par les cuirassiers; la colonne de droite par la 1re division, et celle de gauche par la 2e. L'armée bivouaqua sur la route de Krassnoï à Roslawl, entre Nowo-Sélki et Chilowa. Le comte Ostermann demeura à Kabyzéwo avec son corps et le 4e de cavalerie; mais il renvoya le 2e de cette arme au général Miloradowich qui, avec son avant-garde, fila par sa gauche et se porta d'Ougramowa à Mikoulina, où il attendit l'arrivée du corps du vice-roi, qui n'avait point encore atteint Krassnoï.

Le vice-roi, parti de Loubnia avant le jour, avait marché pendant toute la matinée sans rencontrer d'obstacles dans sa route; ce ne fut que vers trois heures de l'après-midi que les avant-postes du général Miloradowich signalèrent son approche. Le général russe fit sur-le-champ ses dispositions pour lui barrer la route de Krassnoï. Le prince Dolgoroukoï, avec son corps, s'établit à cheval sur la grande route, à la hauteur du village de Mikoulino, après avoir culbuté l'avant-garde du vice-roi et l'avoir rejetée sur le gros du corps; le général Raéffskoï, avec le sien, s'étendit parallèlement à la grande route, entre l'emplacement du village de Stessna et celui de Doubrowinka; la 12e division appuyait à Stessna, et la 26e formait l'extrême droite.

Le vice-roi se voyant arrêté de front et menacé sur sa gauche, forma trois colonnes d'attaque. La première, soutenue par le feu de six pièces de canon, se porta contre le flanc droit du corps de Raéffskoï. La 1re brigade de la 26e division, qui formait l'extrême droite de la ligne russe, plia momentanément; mais ce premier avantage de l'ennemi n'eut pas de suite. Le général Miloradowich ordonna au général Ouvarof de soutenir l'aile attaquée avec sa cavalerie. A la faveur de ce secours, la brigade russe se rallia, et la co-

lonne ennemie repoussée et pressée par la cavalerie, chercha son salut en formant deux carrés. Cette manœuvre ne lui réussit point : le colonel Dawidof, à la tête des dragons de Moscou, et le colonel Poll, avec ceux de Kargopoll, chargèrent ces carrés, les détruisirent en entier, et enlevèrent quatre canons. La seconde colonne ennemie, à qui il avait été prescrit d'attaquer un bois situé en avant du centre du général Raéffskoï, et défendu par le 5[e] régiment de chasseurs, fut repoussée et obligée de battre en retraite. La troisième colonne, destinée à pousser par la grande route, n'eut pas un meilleur sort; accueillie par le feu d'une batterie de vingt-quatre pièces établie en avant de Stessna, et chargée par le 6[e] régiment de chasseurs détaché de la gauche de la 2[e] division, elle fut mise en fuite et dispersée. Le général Miloradowich, voyant le désordre où le mauvais succès de ces attaques et le feu de l'artillerie russe avaient jeté l'ennemi, envoya en parlementaire le colonel prince Koudachef, pour le sommer de mettre bas les armes. Mais le vice-roi rejeta avec fermeté cette proposition; et quoiqu'il ne se dissimulât point l'impossibilité où il se trouvait de s'ouvrir, l'épée à la main, un passage par la grande route, il ne désespéra point de sauver encore les

débris de son corps. A cet effet, il continua à faire des démonstrations d'attaque contre le flanc droit du général Raéffskoï, et pendant ce temps le gros de son corps, ayant en tête la garde royale, se jeta à droite de la grande route, et fila sur Fomino. La nuit favorisa cette marche, et l'ennemi passant par le chemin de traverse qui de Fomino conduit par Litwinowo à Mannkowo, rejoignit Napoléon et ses gardes bivouaquées près de Krassnoï. Le général Miloradowich passa la nuit entre Mikoulino et Merlino. Cette journée coûta au vice-roi près de 2,200 prisonniers, au nombre desquels un général; il perdit de plus un grand nombre de tués, une aigle, un drapeau et 18 canons, dont quatre pendant l'affaire, et 14 abandonnés. Les Russes n'eurent que 500 hommes hors de combat.

Dans la même journée du 4, le comte Ostermann, que nous avons laissé à Kobyzéwo, avec son corps et le 4e de cavalerie, fut engagé de la manière la plus singulière. A tous moments il arrivait, dans les environs de Kobyézéwo, des détachements plus ou moins considérables de maraudeurs français. Le général Wassilczikof, qui commandait la cavalerie, tenait des escadrons tout prêts pour les charger dès qu'ils paraissaient. De cette façon, dans le

courant de la journée, l'on fit plus de 800 prisonniers.

Le 5, le maréchal Koutousof résolut de faire agir toute son armée. La garde de Napoléon et le corps du vice-roi étaient placés en avant de Krassnoï, faisant face au village d'Ouvarowa. Ils attendaient dans cette position l'arrivée du corps de Davoust qui, resté encore en arrière, devait les rejoindre dans la matinée. Le prince Koutousof se décida à essayer de frapper un grand coup, en portant la majeure partie de ses forces sur les derrières de l'ennemi, que d'autres corps attaqueraient en même temps de front et en flanc. Il ordonna, en conséquence, les dispositions suivantes. La principale armée, commandée par le général Tormassof, reçut ordre de partir de la position de Chilowa à sept heures du matin, et de filer sur une seule colonne par sa gauche. Une avant-garde, aux ordres du général Rosen, composée d'un régiment de kosaques, du régiment de chasseurs de la garde, de celui de Finlande, des régiments de cuirassiers de l'empereur et de l'impératrice, et d'une compagnie d'artillerie légère de la garde, devait précéder la colonne et se rassembler à six heures du matin derrière le village de Sidorowiczi. Elle était suivie à une demi-werste de distance par le

6e corps, après lequel venaient successivement le 8e, le 5e et les trois régiments restants de la 1re division de cuirassiers. Dans cet ordre, la colonne dut se porter, par Zounnkowo, Sidorowiczi et Koutkowa, où l'on supposait que son avant-garde rencontrerait les premiers postes de l'ennemi, qu'elle devait incontinent attaquer et culbuter, puis poursuivre ensuite sa marche par Sorokino, vers la grande route de Krassnoï à Orcha, afin de tâcher de s'y établir et de couper ainsi la retraite à l'ennemi rassemblé à Krassnoï. (Voyez la carte n° I, et le plan n° XI.)

Le 6e corps, après avoir dépassé le village de Sorokino, devait, sous la protection de l'avant-garde, former une ligne de colonnes de régiments et s'avancer vers la grande route. Les 8e et 5e corps, répétant la même manœuvre, étaient destinés à former les deuxième et troisième lignes; les trois régiments de la 1re division de cuirassiers devaient se déployer à la gauche des colonnes d'infanterie. Toute cette masse était destinée à appuyer le mouvement de son avant-garde, et à agir sur les derrières de l'ennemi. Le prince Gallitzin, avec le 3e corps et la 2e division de cuirassiers, reçut ordre de se mettre en marche à huit heures du matin, et de se porter, par Ouwarowo, sur Krassnoï, pour attaquer

l'ennemi de front. Il fut enjoint au général Miloradowich de se placer près de Larionowo, avec les 2ᵉ et 7ᵉ corps, secondés des 1ᵉʳ et 2ᵉ de cavalerie : il avait ordre de ne point mettre obstacle au passage du corps de Davoust; mais après l'avoir laissé filer sur Krassnoï, il devait se remettre sur la grande route, pour pousser vivement son arrière-garde, et venir appuyer la droite de l'attaque du prince Gallitzin. Le détachement du comte Ojarowski reçut ordre d'agir à gauche de la principale colonne, sur la distance de Krassnoï à Liady; celui du général Borosdin, qui avait remplacé le comte Orlof-Dénissof, retiré pour cause de maladie, fut mis à la disposition de Miloradowich.

L'empereur Napoléon, qui désirait se soutenir près de Krassnoï, du moins jusqu'à l'arrivée du corps de Davoust, résolut d'accepter le combat, et disposa les troupes qu'il avait avec lui sur deux lignes, parallèlement, et en avant de la grande route, qu'elles couvraient, ayant leur droite appuyée à la ville de Krassnoï et la gauche au ravin de la Lossmina. Dans cette position, les ennemis faisaient face au village d'Ouwarowa, occupé par le régiment de Czernigow, de la 3ᵉ division. Le 5 au matin, Napoléon fit attaquer ce village, dont la possession donnait au prince

Gallitzin la facilité de déboucher au-delà de la Lossmina. Cette attaque fut exécutée avec assez de vivacité; mais le prince ayant fait renforcer le régiment de Czernigow par celui de Seleguinsk de la même division, les ennemis, arrêtés dans le village, écrasés en outre par les batteries que les Russes établirent en toute hâte sur les hauteurs à la droite de la Lossmina, et menacés d'ailleurs d'être coupés par la manœuvre d'une brigade de cuirassiers de la 2e division, qui, après avoir passé le ruisseau au-dessus du village, faisait mine de le tourner, plièrent et furent expulsés entièrement des maisons situées à la gauche de la Lossmina, qu'ils avaient occupées momentanément. Cependant, malgré cet avantage, le prince Gallitzin, isolé, était trop faible pour s'engager sérieusement avec le gros des forces de Napoléon; il se borna à canonner les lignes ennemies, en attendant la coopération du général Miloradowich, qui devait appuyer sa droite.

Pendant ce temps, le maréchal Davoust, qui s'était mis en marche dès le grand matin, s'avançait vers Krassnoï. Le général Miloradowich, se conformant à ses instructions, le laissa passer devant Larionowo, se contentant de le suivre en faisant canonner la queue de ses colonnes; mais

lorsque le maréchal français eut dépassé Jesskowa, le corps de Miloradowich remonta sur la grande route, et attaqua avec vigueur, dirigeant les principaux efforts contre la gauche des ennemis, qu'il menaçait de prendre en flanc et à revers. Alors le prince Gallitzin voyant sa droite dégagée, s'apprêta aussi à déboucher d'Ouwarowa. L'ennemi essaya de s'opposer à ce mouvement, en portant de nouveau sur Ouwarowa une colonne composée du 1er régiment des voltigeurs de la garde. Le général Douka se précipita sur elle, à la tête des régiments de cuirassiers de Nowogorod et de la petite Russie. La colonne ennemie se forma en carré et repoussa la charge des cuirassiers; mais deux pièces de canon, que les Russes firent avancer, ayant écorné un des angles du carré, le général prince Chakhoffskoï en profita pour s'y jeter à la baïonnette, à la tête des régiments d'infanterie de Mourom et de Rével. Le carré fut enfoncé et entièrement détruit, avec l'aide des cuirassiers revenus à la charge. La ligne ennemie, qui s'était mise en mouvement pour soutenir l'attaque du 1er de voltigeurs, voyant la défaite de ce régiment, rétrograda de nouveau, et fut poursuivie par la compagnie d'artillerie à cheval du colonel Nikitin, qui poussa en avant avec une rare intrépidité, tout en continuant son feu.

Napoléon n'avait engagé le combat que pour recueillir le maréchal Davoust; ayant été joint par lui, il ordonna la retraite sur Liady, laissant le soin de la couvrir au corps de Davoust, qui devait former son arrière-garde. Dans ces circonstances, si la disposition adoptée par les Russes avait été exécutée dans toute sa vigueur, l'armée ennemie, prévenue sur sa ligne de retraite par la colonne du général Tormassof, aurait été complètement coupée, et réduite à la cruelle alternative ou de chercher à se faire jour l'épée à la main, ou à se rejeter vers le Dnieper. Comme les moyens de passage que l'ennemi aurait trouvés sur les bords de ce fleuve étaient fort bornés, il est probable que si Napoléon avait pris cette direction, il n'aurait pu échapper qu'avec un petit nombre de troupes, et que le gros de son armée, acculé au Dnieper, aurait été entièrement détruit. Mais malheureusement le maréchal Koutousof, qui avait ordonné la disposition primitive dans la persuasion qu'une bonne partie des troupes ennemies rassemblées près de Krassnoï aurait déja filé pendant la nuit sur Liady, et qu'il n'aurait à combattre que des forces inférieures en nombre aux siennes, fut trompé dans ce calcul. Dès qu'il apprit que Napoléon se trouvait encore à Krassnoï, avec la totalité de son armée, à l'ex-

ception du corps de Ney, il craignit de se placer directement sur la ligne de retraite d'un ennemi dont le désespoir aurait doublé les forces déja considérables par elles-mêmes, et il retarda le départ du général Tormassof afin de laisser le passage libre à une partie des troupes de Napoléon, et de ne se présenter au-delà de Krassnoï que pour couper le corps de Davoust ; ce qui devait donner aux Russes une victoire, à la vérité moins éclatante, mais plus sûre, et surtout moins chèrement achetée. Ce ne fut que vers les onze heures que le général Tormassof reçut la permission de lever le camp de Chilowa, et de prendre la direction indiquée dans la disposition. Il en résulta que Napoléon, en sortant de Krassnoï, ne trouva sur la route de Liady que le détachement du comte Ojarowski, qui, trop faible pour pouvoir s'opposer raisonnablement à sa marche, quitta la grande route et se borna à harceler l'ennemi entre Dobroï et Siniaki.

L'arrière-garde de Davoust, vivement pressée par les généraux Miloradowich et prince Gallitzin, se mit aussi en retraite, et fila à travers les rues de la ville de Krassnoï. Le colonel Nikitin, qui avec ses pièces la poursuivait sans relâche, trouva les accès de cette ville défendus par trois colonnes que Davoust avait laissées pour la cou-

vrir. Mais ces colonnes ne résistèrent point aux premiers coups des canons russes, et prirent la fuite en se dispersant. Comme les cuirassiers qui devaient soutenir le colonel Nikitin n'étaient point encore arrivés, ce brave officier, ne voulant point donner à l'ennemi le temps de se rallier, réunit ses canonniers, et chargea, le sabre à la main, les fuyards, qu'il poursuivit jusque dans les rues de Krassnoï, après leur avoir enlevé trois canons. Les cuirassiers qui survinrent achevèrent la défaite de l'ennemi, qui fut entièrement expulsé de Krassnoï. Une colonne du corps de Davoust, qui n'avait point encore atteint Krassnoï, se trouva coupée, et chercha à échapper par Androssowa; mais chargée par les régiments de cuirassiers de l'ordre de Saint-Georges et de Jékaterinoslaw, aux ordres du général-major Kretof, elle fut détruite. Tout ce qui ne fut pas tué se dispersa dans les bois.

Le mauvais état du chemin suivi par le général Tormassof avait encore retardé sa marche, de sorte que l'avant-garde de Rosen ne put déboucher que vers le soir sur la grande route, près du village de Dobroïé. Napoléon, avec ses gardes et le corps du vice-roi, avait déja filé sur Liady, et même une partie du corps de Davoust avait déja dépassé Dobroïé; mais le

reste du corps de ce maréchal se trouvait encore entre Dobroïé et Krassnoï.

Afin de dégager ces troupes, les ennemis firent avancer de fortes colonnes contre celle de Rosen, dans l'intention de la contenir durant tout le temps nécessaire au corps de Davoust pour dépasser Dobroïé. Le général Rosen fit marcher à la rencontre de ces colonnes les régiments de la garde des chasseurs et de Finlande, qui les attaquèrent à la baïonnette et les culbutèrent. Les cuirassiers, qui faisaient partie de l'avant-garde russe poussèrent les fuyards sur Krassnoï. Ce succès donna les moyens au général Rosen de s'établir sur la grande route et de couper en deux le corps de Davoust, dont la partie demeurée en arrière se trouva dans une position d'autant plus critique, que pendant ce temps les troupes du prince Gallitzin avaient déja emporté la ville de Krassnoï. Toute cette arrière-garde, pressée en tête et en queue par des forces supérieures, fut détruite; ce qui ne tomba pas entre les mains des Russes se dispersa dans les bois qui s'étendent vers le Dnieper. Dans cette journée les Russes enlevèrent aux ennemis deux drapeaux, quarante-cinq pièces de canons, 6,229 prisonniers, au nombre desquels deux généraux, et une grande quantité de bagages, parmi les-

quels l'on trouva le bâton de maréchal de Davoust, et une partie de la chancellerie de Napoléon.

Après l'affaire, les corps de la colonne du général Tormassof bivouaquèrent près de Dobroïé, et ceux du général Miloradowich et du prince Gallitzin, entre Ouwarowa et Krasnoï, parallèlement à la grande route de Smolensk. Le quartier-général du prince Koutousof fut porté à Dobroïé; le comte Ostermann, avec son corps et le 4e de cavalerie, s'était rendu de Kobyzéwo à Tolstiki. Napoléon avec ses gardes, le corps du vice-roi et les débris de celui de Davoust, passa la nuit à Liady.

Pendant que ces choses se passaient dans les environs de Krassnoï, le général Platof, que nous avons laissé à la droite du Dnieper près de Smolensk, se préparait à occuper cette ville. Le 3, il s'empara du faubourg de Pétersbourg; mais il ne put encore rien entreprendre contre la ville, fortement occupée par les corps de Davoust et de Ney. Le premier en sortit dans la nuit du 3 au 4; mais le corps de Ney ne l'évacua que dans la nuit du 4 au 5. Les Français en se retirant firent sauter une partie des fortifications de la ville. Le 5, de grand matin, le général Platof entra dans Smolensk. Il y laissa le 20e

régiment de chasseurs et 100 kosaques, et avec tout son corps il se reporta en avant à la poursuite de l'ennemi, par les deux rives du Dnieper. Lui-même avec douze régiments de kosaques et le 1er de chasseurs longea la rive droite, et se rendit à Katann. Trois régiments de kosaques descendirent la rive gauche du fleuve, et le général-major Dénissof avec deux régiments de kosaques et six escadrons de dragons suivit la grande route de Krassnoï. Le centenier Nazkin, qui faisait l'avant-garde du général Denissof, trouva à dix-sept werstes de Smolensk 112 pièces de canon abandonnées par l'ennemi.

La retraite de Napoléon sur Liady laissait entièrement à la merci des Russes, le corps de Ney qui se trouvait encore entre Smolensk et Krassnoï. Le maréchal Koutousof, instruit de cette circonstance par les papiers pris sur l'ennemi, fit ses dispositions pour recevoir ce corps. L'armée s'établit à cheval sur la grande route, faisant front des deux côtés à la fois. Les 5e, 6e, 8e corps furent placés près de Debroïé, faisant face à Liady, et le général Miloradowich, renforcé par les troupes du prince Gallitzin, attendit l'approche de Ney dans une position en avant de Krassnoï, faisant face à Smolensk. Le général Depréradowicz, avec les régiments de chevaliers-

gardes, de la garde à cheval et des cuirassiers d'Astrakhan, fut envoyé à Winnyïé-Louky pour empêcher l'ennemi de passer à la droite de la grande route. Il avait en avant de lui vers Czernych le colonel Czernozoubof avec son régiment de kosaques. La poursuite de Napoléon fut abandonnée aux détachements du comte Ojarowski et du général Borosdin, et à l'avant-garde du général Rosen, qui, renforcée de six bataillons tirés du 6e corps et d'un régiment de kosaques du détachement de Borosdin, fut placée sous les ordres du général Yermolof; le comte Osterman reçut l'ordre de rejoindre l'armée.

Le 6, vers les trois heures de l'après-midi, les kosaques annoncèrent l'arrivée de Ney. Le général Miloradowich se porta en avant jusqu'aux bords de la Lossmina. Le 7e corps, ayant la 26e division en première ligne et la 12e en deuxième, forma la droite, appuyant ce flanc à un coude de la Lossmina, et sa gauche à la grande route. La gauche fut composée du 3e corps, qui appuyait sa droite à la grande route, ayant la 1re division des grenadiers en première ligne, et la 3e division en deuxième. Le 2e corps fut placé en réserve. Le front des lignes russes était couvert par le ravin où coule la Lossmina. La 2e division des cuirassiers soutenait le 3e corps, et le 1er corps

de cavalerie le 7e corps. Le 2e corps de cavalerie déboucha par Ouvarowa au-delà de la Lossmina, pour surveiller la petite plaine entre le village de Loguinowa et la Lossmina, et couvrir le flanc droit du 7e corps.

Un brouillard très-épais empêcha de découvrir les colonnes de Ney qui s'avançaient vers la Lossmina; ce ne fut que lorsqu'elles furent parvenues jusqu'à la distance de 250 pas des batteries russes, qu'elles furent accueillies par 40 bouches à feu tirant à mitraille. Loin d'être déconcertées par cette réception, elles passèrent le ravin de la Lossmina, et se jetèrent sur les batteries russes avec une fureur et un courage admirable; mais le général Paskewicz, qui se précipita sur elles à la baïonnette à la tête du régiment d'Orel, et des 5e et 42e de chasseurs, parvint à les repousser avec l'aide d'une charge brillante du régiment des hulans de la garde; ces derniers, à cette occasion, enlevèrent une aigle. Des colonnes qui avaient passé la Lossmina à la droite de la grande route, furent aussi chargées et culbutées par le régiment des grenadiers de Pawlowsk, qui en fit un grand carnage. Malgré le mauvais succès de cette première attaque, l'ennemi se voyant dans une situation désespérée, résolut de faire une nouvelle tentative pour s'ou-

vrir le passage l'épée à la main. Vers les cinq heures il reparut de nouveau, et ses colonnes, quoique cruellement mitraillées par une batterie russe de vingt-quatre pièces établie à la droite du grand chemin, avançaient avec une rare intrépidité. Des rangs entiers tombaient et se trouvaient remplacés sur-le-champ par ceux qui les suivaient et qui venaient mourir à la même place. Tout le corps de Ney fut ainsi passé par les armes, et éprouva des pertes accablantes pendant un certain temps : les ennemis, quoique exténués, firent preuve de l'opiniâtreté la plus héroïque ; mais enfin voyant l'inutilité de leurs efforts, ils lâchèrent le pied et se retirèrent en désordre, à quelques werstes en arrière. Le maréchal Ney voyant l'impossibilité absolue d'éviter la perte du gros de son corps qui ne présentait plus qu'une masse informe de bataillons désorganisés, se mit du moins en devoir d'en sauver une partie. A la tête d'environ 4 mille hommes de troupes moins en désordre que le reste, il se dirigea, à l'entrée de la nuit, vers le village de Syrokorenié pour y passer le Dnieper sur la glace encore très-faible. Pendant qu'il était occupé à ce passage, il fut atteint par le régiment de kosaques du colonel Czernozoubow, qui lui enleva encore 10 ca-

nons et 300 prisonniers. Il échappa cependant avec le reste de sa troupe, et se porta sur Gousinoïé. Les troupes du gros du corps, demeurées sur la grande route et séparées de leur chef (1), envoyèrent à minuit un parlementaire au général Miloradowich pour demander à capituler. La proposition ayant été acceptée sur-le-champ, 8,500 hommes mirent bas les armes. En ajoutant à ce nombre 3,500 prisonniers faits par les Russes dans le courant du combat, l'on verra que la journée du 6 coûta à l'ennemi 12 mille hommes en prisonniers seulement, et sans compter les tués. En outre, il perdit vingt-sept canons et un grand nombre de bagages.

Dans la même journée du 6, Napoléon avec son armée se porta de Liady à Doubrowna. Toute sa cavalerie se trouvant démontée, il imagina de réunir les officiers qui avaient encore un cheval,

---

(1) La position de Ney fut réellement des plus critiques; mais il est certain aussi que les Russes prirent une multitude d'hommes isolés et de traînards de toute l'armée, pour des colonnes de ce corps, qui, avant l'affaire, ne comptait pas 10 mille hommes. Le maréchal en sauva la moitié par une audace admirable; il ne fut point passé par les armes et n'abandonna pas ses troupes.

(*les Editeurs.*)

et d'en former quatre compagnies de 150 hommes chacune. Les généraux faisaient fonctions d'officiers et les colonels de sous-officiers. Cet escadron que l'on nomma sacré, et qui fut mis sous les ordres du général Grouchy, était destiné à servir d'escorte à l'empereur des Français; mais il n'exista que pendant quelques jours, la pénurie de fourrages et les fatigues toujours croissantes ayant fait périr tous les chevaux.

Le général Borosdin atteignit l'arrière-garde ennemie à Liady, et lui enleva cinq canons.

Dans la nuit du 6 au 7, le général Depreradovicz avec ses trois régiments de cuirassiers, rejoignit l'armée à Dobroïé; il fut remplacé à Winnïé-Louki par le 1er corps de cavalerie, commandé par l'aide-de-camp-général Muller-Zakomelskoï. Ce général ayant appris, le 7 au matin, qu'une colonne ennemie, rejetée hors de sa direction par l'effet des combats précédents, errait à l'aventure dans les environs de Winnyia-Louki, la fit cerner par trois escadrons qu'il envoya contre elle. La colonne forte de 2,500 hommes mit bas les armes.

Le 7, l'armée de Napoléon continua sa marche de Doubrowna jusqu'à Orcha, où elle passa le Dniéper sur deux ponts que l'on y avait construits.

L'armée russe séjourna à Debroïé et Krassnoï; mais l'avant-garde du général Yermolof, et les détachements du comte Ojarowski et du général Borosdin, continuèrent à s'avancer vers Orcha sur les traces des ennemis. Le dernier poussant jusque près de Doubrowna, recueillit encore sept canons abandonnés. Les kosaques du comte Ojarowski enlevèrent aussi près Kosiany 600 prisonniers et quatre canons.

Plus de 26 mille prisonniers, dont sept généraux, et plus de 300 officiers, plusieurs drapeaux et cent seize canons, sans compter les cent douze trouvés par le centenier Nazkin, furent les trophées des avantages signalés que l'armée russe remporta dans les brillantes journées des 3, 4, 5, 6 et 7 novembre. Les Français eurent en outre plus de 10 mille hommes tués, noyés dans le Dnieper, ou trouvés morts sur le champ de bataille d'inanition et de froid. La perte totale de l'armée russe n'excéda pas 2 mille hommes hors de combat. Cette bataille est un des plus beaux faits d'armes de notre siècle, si fertile en évènements mémorables; car la moitié de l'armée ennemie y fut détruite. Les manœuvres des Russes présentent une application exacte des vrais principes de l'art de la guerre. L'on reconnaîtra sans peine cette vérité, pour peu

que l'on veuille faire attention que l'armée française, à sa sortie de Smolensk, présentait encore un total de 70 mille hommes, tandis que l'armée russe, affaiblie elle-même par les traînards et les malades que dans sa marche rapide elle avait été obligée de laisser en arrière, n'en comptait pas en tout au-delà de 50 mille. Cependant, malgré cette infériorité en nombre, les Russes, par tout où l'on combattit, se trouvèrent plus forts que leurs ennemis, parce que le prince Koutousof eut soin de ne les faire engager que contre des corps isolés de l'armée française.

Cependant l'on reprochera avec raison au maréchal russe de n'avoir pas laissé exécuter la disposition adoptée pour la journée du 5. A la vérité, les troupes de Napoléon rassemblées près de Krassnoi présentant encore une force numérique pour le moins égale à celle des troupes qui composaient les trois colonnes des généraux Miloradowich, prince Gallitzin, et Tormassof, il pouvait paraître dangereux de se placer avec une partie de l'armée sur la ligne de retraite des ennemis : mais ce calcul n'aurait été juste que dans la supposition d'égalité morale entre les deux armées, tandis qu'au contraire les Français accablés par les souffrances physi-

ques qu'ils éprouvaient, et découragés par les pertes essuyées dans les journées précédentes, n'étaient plus capables d'efforts assez vigoureux pour compromettre le succès de l'opération projetée. Au reste, tout en avouant que dans cette occasion, le maréchal, par trop de prudence, priva son armée de la gloire de pulvériser d'un seul coup l'armée de Napoléon; nous ne pouvons nous empêcher de rappeler, que cet excès de circonspection même, n'était que la conséquence du système de temporisation adopté par le maréchal, et qui assura la délivrance de la Russie.

Le 8, l'armée russe se porta des environs de Krassnoï à Romanowo, sur deux colonnes; celle de droite, commandée par le général Doctorof, et composée de la 1re division des cuirassiers et des 6e et 5e corps, passa par Dourowiczi, Zwéwroiczi, Cheïna et Korowiak; celle de gauche, commandée par le comte Ostermann, et composée de la 27e division et du 4e corps, passa par Zoubari, Polianka, Nedwige et Staro-Sélié. Le 1er corps de cavalerie précédait la colonne de droite, et le 4e de cavalerie celle de gauche. Le général Miloradowich avec les 2e, 3e et 7e corps, le 2e de cavalerie et la 2e division des cuirassiers, suivit la 1re colonne. La 2e division

des grenadiers demeura avec un régiment de kosaques à Syrokorénié, et une brigade de la 27e division fut laissée avec un autre régiment de kosaques à Krassnoï. La destination de ces deux détachements était de recueillir les maraudeurs ennemis qui erraient entre Krassnoï et le Dnieper. Le quartier-général du prince Koutousof fut porté à Romanowa. L'armée cantonna dans les villages environnants.

Napoléon séjourna à Orcha pour recueillir les débris du corps de Ney. Ce dernier se trouvait vivement pressé par le général Platof qui, après avoir continué sa route en descendant la droite du Dnieper, et ramassé dans sa marche plus de 3,000 traînards ennemis, l'avait atteint dans l'après-midi du 7, près de Goussinoïé, et l'avait empêché de suivre la route de Lubawiczy en l'obligeant à se rejeter dans les bois qui bordent le Dnieper. Le 8, à six heures du matin, Platof atteignit de nouveau Ney près du village de Doubrowka, lui enleva 800 prisonniers, et le mena battant jusqu'au village de Jakoubowo, où le maréchal français réunit tout ce qu'il avait de forces pour opposer une résistance désespérée. Il réussit en effet à se soutenir dans ce village jusqu'à la nuit qui termina le combat. Napoléon instruit de la position critique où se

trouvait Ney, envoya à son secours le corps du vice-roi. Favorisé par le mouvement de ce dernier, et surtout par l'obscurité de la nuit, le maréchal Ney opéra sa retraite sur Orcha, où il se réunit à l'armée française.

Le maréchal Koutousof voyant que l'ennemi avait mis à profit le retard que la nécessité de songer à la réduction du corps de Ney avait apporté à la marche de l'armée russe pour gagner de l'avance sur elle, se détermina à n'employer à sa poursuite que l'avant-garde; et pour ne pas fatiguer inutilement les troupes, il dirigea le gros de son armée à petites journées sur Kopys, où il projetait de traverser le Dnieper. Napoléon, qui, dans son désastre, ne songeait plus qu'à sauver sa propre personne et à gagner le Niemen, faisait faire des marches si fatigantes à ses troupes, que l'on ne pouvait les suivre sans risquer aussi de ruiner les troupes russes. Cette appréhension était d'autant plus fondée, que la marche de l'armée russe depuis Malojaroslawets jusqu'à Krassnoï l'avait déja affaiblie d'environ 30 mille hommes. A la vérité, ces hommes restés pour la plupart malades en chemin, ne furent point perdus pour l'armée, qu'ils rejoignirent après leur rétablissement; mais il n'en est pas moins vrai que pendant plusieurs mois elle fut

privée de leur coopération. La grande armée russe se vit donc obligée de céder aux armées secondaires l'honneur d'achever l'anéantissement des forces ennemies. Dans le chapitre suivant nous allons passer au récit des opérations qu'elles effectuèrent en exécution du plan envoyé de Pétersbourg, dont nous avons déja fait mention.

La retraite exécutée par l'armée française depuis Malojaroslawets jusqu'au Dnieper, doit fournir au lecteur attentif un ample sujet de méditations. Il n'aura pu s'empêcher de remarquer avec surprise l'imprévoyance de Napoléon, qui ne fit rien de ce que l'on devait attendre de son habileté reconnue, pour alléger à ses troupes le poids des maux qu'elles devaient endurer. En effet, il est inconcevable que l'empereur des Français, au lieu de s'obstiner à suivre la route dévastée de Smolensk, n'eût pas songé plutôt à tourner de Gjath sur Syczewka, pour se diriger ensuite par Beloï et Poreczié sur Witebsk. Cette ligne de retraite, un peu plus longue que celle qu'il suivit, était en revanche

incomparablement plus avantageuse sous le rapport des subsistances, dont les ennemis n'auraient point manqué dans une contrée à la vérité peu fertile, mais qui n'ayant point encore servi de théâtre de la guerre, aurait présenté des ressources suffisantes pour un simple passage d'armée. L'on ne comprend pas non plus pourquoi Napoléon faisait marcher ses corps à de si grandes distances l'un de l'autre. S'il avait partagé son armée en différentes colonnes, suivant à la même hauteur les chemins de traverses qui courent parallèlement à la grande route, l'on aurait pu croire qu'il se divisait ainsi pour agrandir la sphère de son approvisionnement dans cette contrée ruinée; mais échelonnant, comme il le fit, les différents corps sur la même route, il ne remédiait en rien à la pénurie des vivres, et ne faisait qu'exposer isolément les corps à l'attaque des masses russes qui les côtoyaient. Nous avons vu que dans les journées de Krassnoï, l'armée ennemie paya cher cette faute de son chef. L'empereur des Français est d'autant moins excusable dans cette circonstance, qu'il ne fit qu'aggraver cette faute par sa marche de Smolensk sur Krassnoï, tandis qu'il ne dépendait que de lui d'en atténuer l'effet en se couvrant du Dnieper, dont son armée aurait dû suivre la rive droite, pour

se porter de Smolensk à Orcha. En s'épargnant la nécessité de passer le Dnieper la première fois à Smolensk, et la seconde à Orcha, il aurait bien compensé le retard que le mauvais état des chemins à la droite du Dnieper aurait pu apporter à sa marche.

On ne peut trouver qu'un seul motif raisonnable à la conduite de l'empereur des Français : il faut supposer que désespérant de conserver l'armée qu'il avait si témérairement engagée dans les profondeurs d'un pays sans fond, il ne songeait plus qu'à assurer le salut de sa personne en prenant le chemin le plus connu et le plus court, et en sacrifiant tous ses corps qui, disposés en échelons, faisaient les fonctions d'une arrière-garde destinée à couvrir la retraite de son escorte. Nous ne déciderons point si sa qualité de souverain l'autorisait à en agir ainsi, son retour au printemps dans les plaines de Lutzen le ferait croire ; mais au moins est-il sûr qu'un général ordinaire n'aurait pu le faire sans encourir l'indignation de ses contemporains et le blâme de la postérité.

En revanche, la conduite du maréchal Koutousof est digne des plus grands éloges. Sans se départir jamais du système de prudence qu'il avait adopté, et par conséquent sans rien donner au

hasard, il réussit à porter des coups mortels à l'armée de Napoléon. La poursuite parallèle qui aggrava les pertes de l'ennemi, en l'obligeant à accélérer sa retraite et la marche de Jelnïa à Krassnoï, dont les succès obtenus à Krassnoï furent le glorieux résultat, sont des combinaisons dont les militaires instruits ne refuseront pas de reconnaître la beauté.

CHAPITRE X.

Plan d'opérations pour les armées secondaires des Russes.— Le comte Steingell débarque à Revel et se porte à Riga. —Marche de ce général sur Drouja.—Le comte Wittgenstein reçoit du renfort et reprend l'offensive. —Bataille de Polotsk.— Attaque et prise de Polotsk par les Russes. —Le comte Steingell se replie derrière la Duna. — Le comte Wittgenstein et le comte Steingell poursuivent l'ennemi au-delà de la Duna, et font leur jonction à Lepel. —Combat de Tschachniki.—Les Russes s'emparent de Witebsk.—Combat de Smoliantsy.—L'amiral Tschichagof se porte sur Brzest, refoule l'armée Austro-Saxonne dans le duché de Varsovie, et fait prendre à ses troupes des quartiers de rafraîchissements. — Affaire de Biala.—L'amiral Tschichagof marche vers la Bérézina, après avoir laissé le général Saken à Brzest.—Le prince de Schwartzenberg repasse à la droite du Boug. —Le général Saken se porte contre lui.—Affaires de Nowoï-Swergenn et de Koïdanow. — Occupation de Minsk par les Russes.— Combat de Borissow.—Affaire de Gornostawiczi.—Combat de Wolkowisk.—Retraite du général Saken.

Nous avons parlé dans le chapitre VIII du plan d'opérations arrêté par l'empereur Alexandre. Avant de rapporter les opérations des généraux

Steingell et comte Wittgenstein, et de l'amiral Tschichagof, en exécution de ce plan, nous croyons devoir le rappeler à nos lecteurs, en leur faisant connaître en détail les ordres que les commandants en chef des différents corps avaient reçus à cette occasion.

DISPOSITIONS POUR LES ARMÉES DU SUD.

Pour l'armée de Moldavie.

D'Ostrog, l'amiral dirigera sa marche sur Pinsk, où il doit être rendu sans faute pour le 20 septembre.

Couvrant ses mouvements, autant par ses propres troupes que par la 3ᵉ armée d'Ouest, il cherchera à gagner quelques marches sur les généraux Reynier et Schwartzenberg dans la direction de Pinsk à Neswige et à Minsk, pour les prévenir dans ces deux endroits et les couper ainsi du gouvernement de Minsk, de la Bérézina et de la grande armée ennemie. Du succès de ce mouvement dépend en grande partie celui de toute l'opération.

L'amiral doit arriver à Neswige au plus tard le 26 septembre, et même plutôt, si faire se peut. De là il établira, pour le 30 septembre, une communication avec la 3ᵉ armée d'Ouest, qu'il renforcera s'il est nécessaire, d'un détache-

Pour la 3ᵉ armée d'Ouest.

Du 20 au 25 septembre, cette armée doit se trouver à Proujany, et elle cherchera à éloigner autant que possible l'ennemi de Neswige et de Pinsk.

Le 26 septembre, elle commencera l'offensive après avoir attiré à soi tous ses détachements. Elle cherchera à battre l'ennemi. Mais dans le cas où il prendrait une forte position, elle manœuvrera par la droite, et le 30 septembre, elle se réu-

ment de ses troupes, afin de la mettre en état de pousser vivement et de poursuivre Schwartzenberg et Reynier, en les rejetant dans le duché de Varsovie ou en Gallicie.

Au plus tard, pour le 4 octobre, et plus tôt s'il est possible, l'amiral réunira ses principales forces à Minsk, où il sera rejoint le même jour par le détachement venu de Mozyr.

De Minsk, l'amiral occupera au plutôt le cours de la Bérézina et la ville de Borissow, où il établira un camp retranché, sans négliger d'occuper les bois et les défilés situés au-delà de Borissow, sur la route de cette ville à Bobr, et de fortifier sur cette route tous les points susceptibles de l'être, afin que la grande armée ennemie, poursuivie à son retour par le prince Koutousof, se trouve encore à chaque pas arrêtée de front par une forte résistance.

D'un autre côté, pour le 10 octobre, il se réunira vers Dokchitsy au comte Wittgenstein, ce qui ouvrira et assurera les communications directes tant avec Pétersbourg qu'avec Kiew.

Formant ainsi le centre des trois armées réunies, et en ayant une quatrième (celle du comte Steingell) en réserve à Wilna, l'amiral attendra les événements qui arriveront à la grande armée de Koutousof, et sur lesquels on ne peut rien présumer. Mais lorsque toute nira aux renforts qui lui arriveront de Neswige, et tombera sur l'ennemi avec ces forces combinées.

Elle tâchera de dérober à l'ennemi les mouvements de l'amiral, de façon à ce que ce dernier pût partir de Pinsk et arriver à Neswige avant que l'ennemi en fût instruit.

Alors elle attaquera avec résolution les corps de Schwartzenberg et de Reynier, tâchera de les battre et de les éloigner, pour donner la faculté aux troupes du comte Wittgenstein et à l'armée de l'amiral d'effectuer tranquillement leur jonction entre Minsk et Dokchitsy. Elle laissera des postes d'avertissement sur la Tchara, depuis l'embouchure de cette rivière dans le Niémen, par Slonim jusqu'à Pinsk. Après quoi, elle prendra position près de Neswige, d'où elle se trouvera également à portée de surveiller d'un côté la contrée jusqu'à la Tschara, et de l'autre celle jusqu'à Bobrouïsk et jusqu'à la Bérézina près de Borissow. En outre, elle ne négligera pas d'être en communication directe et en rapports immédiats avec les corps postés à Wilna et à Minsk. Dans cette situation, elle attendra le résultat de ce qui se passera à la grande armée du prince Koutousof.

incertitude à cet égard sera dissipée, les trois armées se réuniront, ou au centre, ou sur l'une des deux ailes, selon que l'ennemi se dirigera ou sur la gauche par l'Oula, ou sur le centre par Bobr, Borissow et la Bérézina, ou sur la droite vers Bobrouisk. En un mot, l'on devra prévenir l'ennemi, avec acivité et promptitude, partout où il ferait quelque tentative, en lui opposant une masse de forces au moins égale aux siennes.

L'on disposera les troupes russes de façon à ce que rien de ce qui viendrait de l'étranger ne puisse joindre la grande armée ennemie, que même les courriers et les espions ne puissent se glisser nulle part, et qu'aucune partie de la grande armée ennemie, qui s'est avancée si loin dans l'intérieur de la Russie, et qui se trouvera si affaiblie par les pertes qu'elle a déja essuyées, et par les défaites et les marches fatigantes qu'elle aura encore à supporter, ne puisse sortir des frontières de la Russie avant d'avoir subi une défaite complète et une entière destruction.

Enfin, si l'ennemi repoussé des environs de Moscou, essayait de se tourner sur Kiew ou sur Pétersbourg, la position centrale occupée par les armées leur donnera la facilité de le prévenir de l'un ou de l'autre côté, sur le Dnieper ou le Wol-

khow, pour l'arrêter en tête, tandis qu'il sera vivement pressé en queue par la grande armée du prince Koutousof.

Jusque-là l'amiral restera près de Borissow, et se maintiendra en communication directe et en rapports immédiats avec tous les autres corps, en attendant le résultat de ce qui se passerait à la grande armée.

DISPOSITIONS POUR LES ARMÉES DU NORD.

Pour l'armée du comte Wittgenstein.

Ce corps sera renforcé par 11 mille hommes de la milice de Pétersbourg, qui seront rendus à Sébége pour le 25 septembre. En outre, arriveront de Pétersbourg à Welikiya-Louki, du 20 au 24 septembre, 9 mille hommes de vieux soldats d'infanterie et d'artillerie, et 8 mille hommes de la milice de Nowgorod.

Le comte Wittgenstein fera des dispositions préalables pour pourvoir toutes ces troupes de magasins ambulants et de parcs de réserve d'artillerie. A cet effet l'on se servira du magasin de provisions de bouche établi à Welikiya-Louki, à l'époque où l'on supposait que la grande armée s'arrêterait à Witebsk.

Au 25 septembre, après avoir réuni toutes ces troupes nouvellement arrivées, et après avoir

Pour l'armée du comte Steingell.

Lorsque les troupes venues de Finlande s'approcheront de Riga, le lieutenant-général Léwis débouchera de cette place, à la gauche de la Duna, avec la garnison de Riga, forte de 20 mille hommes, et se portera d'abord sur Eckau, et remontant ensuite la gauche de la Duna, il arrivera à Fridrikhstadt, où il attendra de nouveaux ordres. Cependant il ne souffrira pas la présence d'aucun détachement ennemi à une distance moindre que deux marches de Fridrickhstadt, et il cherchera à détruire tout ce qui s'approchera de cette place, même avant l'arrivée à Riga du corps de Finlande, afin d'attirer sur soi l'attention du maréchal Macdonald, et de la détourner du corps du comte Wittgenstein. Quand même l'ennemi

attiré à soi tous les détachements rendus inutiles par les opérations offensives de l'armée du comte Steingell, le comte Wittgenstein disposera ses mouvements de façon à ce que le corps de Welikiya-Louki suive la route de Polotsk par Newel, et que la milice de Pétersbourg se porte de Sébége au quartier-général. A l'approche de cette dernière, le comte Wittgenstein tirera du corps principal la 5e division d'infanterie, les meilleurs des bataillons de dépôt et la plus grande partie de la cavalerie avec une artillerie suffisante, et avec ces troupes il se mettra en marche, accompagné de son quartier-général, pour effectuer sa jonction avec le corps de Welikiya-Louki sur la route de Polotsk, au point qui, d'après les circonstances, sera jugé le plus convenable.

L'offensive projetée pour cette partie des troupes est d'une importance majeure. Le reste des troupes demeurera sous le commandement du lieutenant-général prince Jachwill.

Au 1er octobre, le corps de Wilikiya-Louki ainsi renforcé jusqu'au nombre de 35 mille hommes, sera transporté à la gauche de la Duna. Prévoyant qu'il serait difficile d'emporter Polotsk de front, et évitant de perdre inutilement des hommes à l'attaque des retranchements, l'on juge nécessaire d'effectuer rassemblerait contre Léwis des forces supérieures (ce qui n'est point à prévoir), l'arrivée du corps de Finlande à Riga donnera les moyens de le renforcer convenablement.

Le corps de Finlande, débarqué à Revel, s'empressera de se porter par Pernau à Riga, d'où il dirigera ses opérations d'après les nouvelles reçues d'au delà de la Duna. Si l'ennemi se concentrait devant le général Léwis, de sorte qu'il fût difficile à ce général de se porter isolément dans l'intérieur du gouvernement de Wilna, le corps de Finlande, à sa sortie de Riga, se dirigeant par Eckau, sans perdre de vue la destruction de l'équipage de siége de l'ennemi, devra, ou se réunir au corps de Léwis, si l'ennemi se trouve rassemblé en nombre supérieur, ou se diriger par Bausk sur Birja. Dans ce dernier cas, le lieutenant-général Léwis se tenant à la hauteur de ce corps, s'avancera de Fridrikhstadt à Nerfft. Dans cette position, les deux corps se trouvant dans une communication intime, et après s'être pourvus de tout l'attirail nécessaire, d'un parc de réserve et d'un magasin ambulants, commenceront au 20 septembre les opérations offensives, en les poussant avec vigueur, de manière à détourner du comte Wittgenstein l'attention et les forces de Macdonald.

le passage de la Duna, afin, non seulement de prendre Polotsk à revers, mais même de couper le corps d'Oudinot de la grande armée ennemie. Dans le même temps, le prince Jachwill s'approchera aussi de Polotsk par la droite de la Duna.

Le passage de la Duna pourra s'exécuter entre l'embouchure de l'Oboll et Polotsk. A la droite de la Duna, la rivière d'Oboll, et à la gauche du fleuve, celle d'Oula, couvriront le passage du côté de Witebsk et de la grande armée ennemie. L'on aura soin de faire prendre le change à l'ennemi par des démonstrations exécutées à la rive droite pour lui faire croire que l'on se dispose à prendre Polotsk d'assaut.

Après avoir pris Polotsk à revers et y avoir battu l'ennemi, le comte Wittgenstein se réunira au corps du prince Jachwill, et agira avec la plus grande rapidité possible pour la destruction du corps d'Oudinot, coupé de la grande armée ennemie. Il le rejettera sur les troupes du comte Steingell, qui, dans le même temps, après avoir obtenu des succès contre Macdonald, pourra se rapprocher de Widzi et de Swentsiany. Alors le comte Steingell. remplaçant l'armée du comte Wittgenstein, poursuivra les débris de l'ennemi, et s'il ne réussit pas à les détruire entièrement, il les rechassera au-delà de la Willia

S'il reste peu de troupes des ennemis à la droite, ce qui est d'autant plus probable, que les premiers mouvements du général Léwis sur Fridrikhstadt, devront les engager à les retirer de Mittau pour les réunir à celles postées à Kreutzbourg et Jakobstadt, il est bien entendu qu'il faudra profiter de ces mouvements pour empêcher cette réunion, et les battre séparément. Cependant si le corps que le maréchal Victor rassemble à Tilsit ne force à prendre d'autres mesures, il faudra toujours se diriger sur la gauche vers le gouvernement de Wilna du côté de Widdzy et de Swentsiany, où l'on doit être rendu pour le 4 octobre. Venant à rencontrer Oudinot, battu par le comte Wittgenstein, le comte Steingell remplacera ce dernier, continuera à poursuivre les débris de l'ennemi, et après les avoir chassés au-delà du Niémen, il s'arrêtera à Wilna, d'où il surveillera le cours du Niémen contre les Prussiens, pour la sûreté de Riga. Dans cette position, cette armée servira de réserve aux trois autres réunies sur la Bérézina, dans le gouvernement de Minsk.

et du Niémen, et occupera la ville de Wilna, d'où il surveillera le Niémen contre les Prussiens pour la sûreté de Riga, et dans le même temps servira de réserve aux trois armées réunies sur la Bérézina dans le gouvernement de Minsk.

Ayant ainsi coupé Oudinot, et étant couverte de ce côté par les opérations du comte Steingell, l'armée du comte Wittgenstein se dirigera avec la plus grande rapidité sur Dokchitsy, où elle peut arriver pour le 10 octobre. De là, après avoir ouvert ses communications sur Minsk, et avoir donné la main à l'amiral Tschichagof par Bérézina, le comte Wittgenstein occupera Lépell et le cours de l'Oula, depuis la Bérézina jusqu'à l'embouchure de l'Oula dans la Duna.

Dans cette position, il mettra tous ses soins à bien fortifier tous les défilés, puisque l'on ne peut prévoir sur quel point l'ennemi dans sa retraite portera ses efforts, après avoir passé le Dnieper. Il demeurera en communication intime et en rapports continuels avec toutes les autres armées. Et par la suite, lorsqu'il sera bien raffermi dans sa position, et qu'il aura reçu des notions exactes sur la situation de l'ennemi à Witebsk, il pourra aussi faire une tentative sur cette ville, afin d'ôter à l'ennemi tout point d'appui dans sa retraite. Dans

cette position, le comte Wittgenstein attendra le résultat des opérations qui auront lieu à la grande armée.

Si ce plan avait pu être exécuté dans toute son étendue, il est incontestable que la destruction entière de la grande armée de Napoléon en aurait été le résultat. Mais malheureusement il se trouva impossible de porter les armées russes à la force énoncée dans le projet. Il s'ensuivit naturellement que ces différentes armées ne furent pas en état de remplir en entier la tâche qui avait été réservée à chacune d'elles. Il faut observer encore, que le maréchal Koutousof ayant calculé que les instructions envoyées à l'amiral Tschichagof ne pouvaient lui arriver à temps, donna l'ordre à tous les commandants des armées d'exécuter toutes les opérations cinq jours plus tard que les dates portées dans le plan ne l'indiquaient.

De premier abord il se présenta dans l'exécution du projet une difficulté insurmontable. Le général Léwis devait commencer les opérations en débouchant de Riga à la tête de 20 mille hommes; mais la garnison de cette place, affaiblie par des pertes principalement occasionées par des maladies, n'avait guère plus de 10 mille

hommes disponibles. Avec des forces aussi inférieures à celles du corps de Macdonald, il eût été imprudent de s'engager avec ce dernier. Le général Essen se vit donc obligé d'attendre l'arrivée du corps de Finlande.

Le comte Steingell s'était embarqué à Helsingfors avec douze bataillons, quatre escadrons, deux compagnies d'artillerie, et un régiment de kosaques. Deux bataillons s'embarquèrent à Abo, et le général-major Gorbountsof, avec six bataillons et une compagnie d'artillerie, devait s'embarquer à l'île d'Aland. Le port de Revel était désigné pour point de réunion à ces trois flottilles.

Les bâtiments qui portaient les troupes d'Helsingfors mirent à la voile les 24, 25 et 26 août, et se rendirent à Revel, après avoir essuyé dans la nuit une violente tempête, qui occasiona le naufrage de quelques bâtiments. Ce malheureux accident coûta aux Russes plus de 500 hommes et six pièces de canon. Le comte Steingell trouva à Revel la flottille d'Abo; mais il n'arriva d'Aland que deux bataillons, le général Gorbountsof, avec le reste de son monde, n'ayant pu mettre à la voile faute d'embarcations. Dans la matinée du 28, tout le corps se trouva débarqué. La perte essuyée dans la traversée, et la non ar-

rivée de la plus grande partie des troupes d'Aland, réduisaient à 10 mille hommes sous les armes la force de ce corps, qui aurait dû être composé de 14 mille hommes. Les jours suivants, le comte Steingell continua sa marche sur Riga, en passant par Pernau, Rugen et Roop. Les premières troupes arrivèrent à Riga le 8 septembre, et tout le corps s'y trouva rassemblé le 10.

Le 14, le comte Steingell déboucha de Riga, et se porta à Dahlenkirchen. Un détachement aux ordres du général Léwis le suivant de près, appuyait son mouvement. Un poste prussien, qui occupait Dahlenkirchen, en fut débusqué sans peine, et rejeté sur Eckau. Le lendemain, le comte Steingell arriva devant Eckau, où il se trouva en présence d'un corps prussien assez considérable, qui s'était couvert de la petite rivière de ce nom. Un combat opiniâtre s'engagea. L'ennemi se défendit vigoureusement, et ce ne fut que vers le soir que l'arrivée du général Léwis permit aux Russes de déployer une supériorité de forces, à laquelle les Prussiens se trouvèrent hors d'état de résister. La nuit qui survint favorisa la retraite des ennemis. Leur perte s'éleva à 200 prisonniers, et près de 400 hommes tués.

Le général Essen, voyant que la marche du

comte Steingell avait fixé l'attention de l'ennemi du côté de Bausk, résolut d'en profiter pour enlever la ville de Mittau, où l'on comptait trouver l'équipage de siége que l'on supposait préparé pour le siége de Riga. Des troupes embarquées sur une flottille qui remonta l'Aa, devaient se porter par Kalnzeen, Wolgund et Lapskaln, et attaquer Mittau du côté de la mer, tandis qu'un détachement aux ordres du colonel Rosen, et composé de deux régiments d'infanterie avec six canons, arrivant de Riga par St-Olay, l'attaquerait par la grande route de Riga. Le comte Steingell reçut aussi l'ordre de coopérer à cette expédition en détachant le colonel Ekeln avec 3 mille hommes d'infanterie, un peloton de dragons et six canons, pour se porter par Garosen et Tuttelmunde sur Mittau. Avec le reste de ses forces, le comte Steingell s'avança jusqu'à Zoden. L'ennemi avait effectué sa retraite par Zoden sur Bausk, et par Mesotten sur Ruendal. L'avant-garde du comte Steingell, commandée par le général Welliaminof poussa jusqu'à Mesotten, et un autre détachement fut dirigé sur Bausk.

Dans la nuit, les Prussiens concentrèrent toutes leurs forces à Ruendal; et voulant profiter de la dissémination de celles des Russes, le 17, à la pointe du jour, ils se portèrent sur Mesot-

ten. Le général Welliaminof, renforcé de deux régiments d'infanterie, défendit vaillamment le gué de l'Aa à Mésotten. Le gros du corps du comte Steingell occupa un autre gué près du village de Zémalen. Vers le soir, le comte Steingell, pour alléger la défense de Mésotten à son avant-garde, passa à la gauche de l'Aa, et fit attaquer l'aile gauche des ennemis par le général-major Bellegarde, avec les régiments d'infanterie d'Azow et de Nizow, et douze pièces de canon. Mais le général Bellegarde ayant été repoussé avec grande perte; le comte Steingell repassa l'Aa dans la nuit et prit position en face de Zémalen. Le même jour, le général Essen occupa Mittau sans coup férir. Le détachement ennemi qui se trouvait dans cette ville, l'évacua à l'approche des Russes, et se retira sur Schrunden. L'on ne trouva pas à Mittau l'équipage de siége que l'on supposait y avoir été amené.

Le 18 à la pointe du jour, l'ennemi recommençant le combat força le gué de Mésoten, et obligea le général Welliaminof à se replier sur le gros de son corps. Le comte Steingell se voyant hors d'état de résister aux forces supérieures des Prussiens, se mit en retraite par Annenbourg sur Garosenhof. L'ennemi le poursuivit vivement, et vers les quatre heures du soir il arriva devant

la position que le corps russe occupa à Garosenhof, et où il se maintint avec constance. Jusqu'à cinq fois les Prussiens franchirent le ruisseau de Garosen; mais ils furent repoussés autant de fois. L'obscurité termina le combat avant que les Russes aient pu être dépostés. Dans la nuit, le comte Steingell continua sa retraite.

Le mouvement rétrograde du comte Steingell obligeait aussi le général Essen à songer à sa retraite. Il évacua Mittau, et rentra à Riga. Le 19, le comte Steingell vint à St-Olay, et le 20, il rentra aussi à Riga.

Le mauvais succès de l'expédition du comte Steingell doit être principalement attribué à l'infériorité en nombre des Russes. Cependant il paraît aussi que leurs généraux ne sont point exempts de reproches. L'on voit qu'au lieu de manœuvrer en masse et avec activité pour s'opposer à la réunion des forces ennemies, ils disséminèrent mal à propos les leurs, devant un adversaire auquel ils avaient déja donné le loisir de se concentrer. L'occupation de Mittau n'était qu'un accessoire qui ne demandait que l'emploi d'un simple détachement de troupes légères.

Au reste, cette expédition ne fut pas tout-à-fait infructueuse. Si le comte Steingell se trouva hors d'état de battre les Prussiens et de pénétrer

dans le gouvernement de Wilna, il réussit du moins à détourner l'attention du maréchal Macdonald des opérations du comte Wittgenstein, en l'engageant à se rapprocher des Prussiens pour se masser sur sa gauche.

Les instructions données au comte Steingell se trouvant inexécutables par l'évènement, ce général prit la sage résolution de se rapprocher du comte Wittgenstein, afin d'opérer de concert avec ce dernier. Le 23, il sortit de Riga (Voy. tabl. nº 14), et se porta à marches forcées dans la direction de Drouja, où il comptait passer la Duna pour agir sur les derrières des corps français qui occupaient Polotsk. Le premier jour, il s'avança jusqu'à Wakkulzeem. Le 24, il vint à Kaypen, et le 25 à Ezlaa où il séjourna le 26. Le 27, il poussa jusqu'à Bersohen; le lendemain jusqu'à Sterliany, et le 29, il arriva à Priel, après avoir fait plus de 200 werstes en six marches.

Le comte Wittgenstein se préparait de son côté à commencer les opérations que ses instructions lui prescrivaient. Les renforts qui lui avaient été promis allaient le joindre; cependant ils n'étaient pas à beaucoup près aussi nombreux que le projet l'avait annoncé. La colonne de droite qui passait par Sébége était composée de deux bataillons du régiment de Voronège, de

deux escadrons des hulans de Pologne, et de six cohortes de la milice de Pétersbourg : en tout de 5,322 hommes, dont 3,775 de milice. La colonne de gauche qui arriva à Welikiya-Louki, était composée de quatre escadrons de dragons de Mittau, de deux bataillons du 1er régiment de la marine, d'un bataillon de dépôt du régiment de Polotsk, de deux compagnies légères d'artillerie, et de six cohortes de la milice de Pétersbourg, en tout de 9,025 hommes, dont 6,581 de milice. La milice de Nowgorod n'ayant pu être organisée assez promptement, n'arriva que plus tard.

Le passage projeté de la Duna demandait des préparatifs d'autant plus nécessaires, que le corps du comte Wittgenstein n'avait pas de pontons. On s'occupa à Siwokhino du soin de rassembler les matériaux pour la confection du pont, et les voitures qui devaient servir à les transporter au point du passage. Le colonel du génie comte Siewers fut envoyé en même temps à Wolyntsy avec les deux régiments d'infanterie réunie, les pionniers et quatre pièces d'artillerie à cheval, pour y préparer aussi des matériaux de passage dont une partie devrait servir à la construction d'un pont sur la Duna aux environs de Dissna, afin qu'en cas de revers, le comte Steingell pût

encore avoir à sa disposition un point de passage plus rapproché du corps du comte Wittgenstein que celui de Drouja.

Le général-major Beguiczef, qui commandait la colonne de renforts venue de Welikiya-Louki, reçut ordre de détacher le général-major Alekséief avec le 1er régiment de la marine, celui des dragons de Mittau, une cohorte de la milice de Pétersbourg, et six pièces de canon. Ce détachement devait se porter par Gorodok et Kosiany sur Goriany, point situé à l'embouchure de l'Obol, et choisi pour le passage de la Duna. La destination du général Alekséief était de protéger le travail des ponts et de couvrir la marche du général Béguiczef. Ce dernier devait être rendu pour le 28 septembre à Newel, et pour le 1er octobre à Krasnopolié, où il trouverait le général-major Dibitsch détaché du corps principal pour lui servir d'avant-garde, avec sept bataillons, quatre escadrons de dragons, et cent kosaques. Le lieutenant-colonel Bedriagua avec son régiment de hussards réunis, reçut ordre de se rendre pour le 1er octobre à Pridrouïk, afin de servir d'avant-garde au comte Steingell.

Le 28 septembre, la colonne de Sébége rejoignit le corps du comte Wittgenstein. Les six cohortes de la milice furent incorporées dans

les quátre régiments d'infanterie de la 14ᵉ division, et dàns les deux régiments de chasseurs de la 5ᵉ. Ces cohortes formaient le 3ᵉ bataillon ou plutôt la réserve des régiments auxquels on les avait annexées. Il fut ordonné de les tenir en seconde ligne, et de ne les porter en avant que lorsqu'il faudrait charger à la baïonnette. L'impulsion des cohortes devait toujours être soutenue par les deux bataillons de troupes régulières, étroitement liés à chacune d'elles par un même chef. Tous leurs mouvements devaient se faire en colonnes, en employant toutefois les chasseurs qui pourraient s'y trouver avec les tirailleurs des régiments. Les milices, ainsi mêlées avec les troupes de ligne, acquirent bientôt l'instruction et la discipline qu'une formation trop hâtive n'avait pu leur donner qu'imparfaitement.

Le 2 octobre, le général Béguiczef demeura à Krasnopolié. Son avant-garde, aux ordres du général Dibitsch, qu'il avait renforcée de six canons, poussa jusqu'à Lipowa. Le général Alekséief dépassa Gorodok.

Le comte Steingell avait aussi continué son mouvement. Le 1ᵉʳ octobre, il partit de Prel, et s'avança jusqu'à Kamenets. Le 2, il vint à Kreslaw, et le 3 à Pridrouïsk. Le moment étant ar-

rivé decommencer les opérations prescrites, le comte Wittgenstein ordonna les dispositions suivantes : tout le corps fut partagé en trois colonnes. Le gros de la colonne de gauche, commandée par le général Béguiczef, était composé d'un bataillon d'infanterie, huit cohortes de milice, douze canons, en tout de 6,273 hommes. Son avant-garde, commandée, comme nous l'avons dit, par le général Dibitsch, comptant sept bataillons, quatre escadrons, six canons et 100 kosaques, présentait un total de 2,792 hommes. Cette colonne de gauche dut continuer à suivre le chemin de Nevel à Polotsk.

Le centre, conduit par le comte Wittgenstein en personne, dut se porter de Swokhino à Jourewiczi. Son avant-garde, aux ordres du général Balk, était composée de cinq bataillons, de quatre escadrons et d'un régiment de kosaques, avec six canons, en tout de 3,222 hommes. Son corps de bataille, commandé par le général Berg, était de huit escadrons et de huit bataillons, avec trente pièces de canon, en tout de 5,035 hommes. La réserve de cette colonne, conduite par le général Kakhowskoï, était de quatre escadrons, cinq bataillons et vingt canons, en tout de 3,630 hommes. Les colonnes de la gauche et du centre, après s'être réunies à Jou-

rówczi, devaient former le corps principal destiné à agir à la gauche de la Duna. Nous avons vu que dans le projet la force de ce corps devait être portée à 35 mille hommes ; mais dans le fait, elle ne s'élevait guère au-delà de 24 mille, même en y comprenant le détachement du général Alekséief.

La colonne de droite, commandée par le général prince Jachwill, était destinée à s'avancer directement sur Polotsk par la route de Sébége pour contenir et amuser l'ennemi. Son avant-garde, commandée par le général Wlastof, était composée de quatre escadrons, de quatre bataillons, de deux cohortes de milice, et d'un regiment de kosaques, avec six canons, en tout de 4,062 hommes. Le gros de cette aile, commandé par le général Sazonof, était de trois escadrons, dix bataillons et quatre cohortes de milice, en tout de 7,351 hommes; il traînait 64 pièces de canon.

Le 4 octobre, la colonne de gauche vint à Drétounn, son avant-garde à Miczoulitchi. Le général Balk s'avança jusqu'à Jartzi. Le comte Wittgenstein, avec son corps de bataille et sa réserve, s'arrêta à Arteikowczi. Le prince Jachwill rassembla son corps de bataille à Siwokhina; son avant-garde demeura à Béloïé. Le comte

Steingell passa la Duna à Drouïa, et s'avança jusqu'à Milachewa. Le général Alekséief, ayant trouvé près de Kosiany un détachement ennemi d'environ 2 mille hommes d'infanterie, et de 1,500 chevaux, l'attaqua avec succès, et le poursuivit pendant 15 werstes au-delà de Kosiany, sur la route de Polotsk.

Le 5, le comte Steingell s'avança jusqu'à Rojmanewa. Le comte Siewers arriva à Dissna, où il se disposa à jeter un pont après avoir éloigné par le feu de son artillerie, les tirailleurs ennemis qui, placés à la rive gauche, voulaient mettre obstacle à ce travail. Le général Wlastof s'avança de Béloïé à Ropno; le prince Jachwill suivit ce mouvement, et s'arrêta entre Ropno et Béloïé. Le général Balk s'approcha de Jouréwiczi, qu'il trouva occupé par plus de 4 mille hommes d'infanterie ennemie. Il attaqua sur-le-champ le village. Le combat se soutint sans succès prononcé jusqu'à l'arrivée du général Dibitsch, qui renforça nos troupes engagées. L'ennemi se voyant forcé, repassa en hâte la Polota, dont on ne lui laissa pas le temps de rompre le pont. Les deux avant-gardes russes, réunies sous le commandement du général Balk, traversèrent la Polota, et continuèrent la poursuite par la rive gauche jusqu'à cinq werstes au-delà de Jourewiczi.

Vers le soir, les colonnes de gauche et du centre se réunirent à ce village, où le comte Wittgenstein établit son quartier-général. Sept cohortes de milice furent annexées aux quatre régiments d'infanterie de la 5e division, et aux trois bataillons de dépôt des grenadiers. Trois bataillons de grenadiers réunis, tirés de l'avant-garde, et les douze pièces de canon amenées par le général Béguiczef furent incorporées dans la réserve qui passa sous ses ordres. L'on détacha de l'avant-garde trois bataillons et trois escadrons, auxquels on ajouta une cohorte de milice. Ce nouveau détachement, aux ordres du colonel Stolypin, fut envoyé au cabaret de Losowka pour maintenir la communication entre le corps principal et celui du prince Jachwill. Le général Alekséief arriva devant Goriany qu'il trouva occupé par l'ennemi. L'attaque de ce poste fut remise au lendemain.

Le maréchal Saint-Cyr qui commandait les ennemis à Polotsk, se trouvait dans une position embarrassante. Il n'avait que 30 mille hommes à opposer à toutes les forces des Russes. Le comte Wittgenstein seul avait environ 36 mille hommes à la droite de la Duna, et le comte Steingell s'avançait encore par la gauche du fleuve avec un corps de 12 à 13 mille hommes,

en y comprenant les détachements de Bédriagua et du comte Siewers. Cependant le maréchal français avait les ordres les plus positifs de se maintenir autant que possible à Polotsk; et, en effet, il ne pouvait abandonner la ligne de la Duna sans resserrer davantage la ligne d'opérations déja trop rétrécie de la grande armée de Napoléon, et par conséquent sans compromettre les communications de cette armée. D'ailleurs, la position centrale qu'il occupait entre les deux corps russes séparés par la Duna, lui présentait encore quelques chances de succès, et il résolut d'en profiter pour essayer de se soutenir.

Dans cette intention, il fit les dispositions suivantes: le général Corbineau avec sa brigade de cavalerie légère, et trois bataillons bavarois, fut détaché sur la gauche de la Duna vers Boononia, pour observer et contenir le corps de Steingell. Le reste de l'armée occupa une position à la droite du fleuve en avant de Polotsk. La partie de la position comprise entre la droite de la Polota et la Basse-Duna était fortement retranchée par de bonnes redoutes; mais les ouvrages qui couvraient la partie à la gauche de la Polota n'étaient pas achevés. La ville, soigneusement palissadée, offrait une bonne re-

traite aux troupes qui en défendaient les accès. L'aile droite de l'armée française était formée par la division Maison (ci-devant Verdier), ayant à son extrême droite deux escadrons de cuirassiers, un de lanciers et un de chasseurs. Celle de Legrand appuyait par sa droite à la précédente, et par sa gauche à la Polota. La division Merle et les Bavarois occupaient les faubourgs retranchés à la droite de la Polota. Un détachement d'infanterie bavaroise posté près de Strouria, observait les mouvements que le corps russe aurait pu entreprendre par sa gauche.

Le 6, le comte Wittgenstein résolut de faire une démonstration d'attaque sur Polotsk, afin de fixer de ce côté l'attention de l'ennemi, pour exécuter ensuite avec d'autant plus de facilité le passage de la Duna à Goriany, et pour assurer la marche du comte Steingell, qui ne pouvait se faire sans danger qu'autant que la majeure partie des forces ennemies serait retenue à la droite de la Duna. L'avant-garde du général Balk reçut ordre de chasser l'ennemi d'un bois situé entre le village de Gromy et la ligne du camp français. Le corps de bataille et la réserve quittèrent en même temps Jouréwiczi et s'avancèrent par la gauche de la Polota, afin d'être à même d'appuyer l'attaque de l'avant-garde. Il fut aussi ordonné

au prince Jachwill de tâter l'ennemi à la droite de la Polota.

Le général Balk, après avoir expulsé les troupes qui tenaient Gromy, s'avança pour occuper le bois. (Voyez pl. VIII.) Le 26e de chasseurs et deux escadrons de hussards de Grodno avec douze pièces de canon, se portèrent par le chemin qui longe la Polota. Le 25e de chasseurs et le bataillon de dépôt du régiment de Kexholm, avec quatre pièces, suivirent la route qui passe près du lac de Wolowoï. Deux escadrons de hussards de Grodno et un régiment de kosaques, prirent un petit chemin plus à gauche.

L'ennemi attaqua l'avant-garde à la sortie du bois. Nos hussards de la gauche chargèrent la cavalerie française qu'ils rencontrèrent sur le plateau, en avant des retranchements, et la rejetèrent sur ces retranchements; mais le feu de l'artillerie qui garnissait les ouvrages les fit replier, et la cavalerie française en profita pour se rallier et se mettre à leur poursuite; cependant chargée à son tour par le régiment de cavalerie des gardes réunies, détaché du corps de bataille, elle fut de nouveau culbutée.

Pendant que ces charges avaient lieu à la gauche des Russes, l'ennemi fit paraître des colonnes d'infanterie qui s'avancèrent contre le

centre et la droite du général Balk. Le comte Wittgenstein, voyant que l'affaire prenait une tournure plus sérieuse, fut obligé d'engager des troupes de son corps de bataille. Le régiment de Sewsk renforça le 26[e] de chasseurs, et le 25[e] le fut par les régiments de Mohilew et de Perm. A l'aide de ces renforts, les colonnes ennemies furent repoussées, et notre infanterie s'établit en avant des broussailles qui terminent le bois dont nous avons parlé. Dans cette position, les Russes se couvrirent de trois batteries de douze pièces chacune. De part et d'autre une forte canonnade soutint le combat avec vivacité.

Sur ces entrefaites, le comte Wittgenstein, voulant reconnaître la droite des Français, se porta, avec le régiment de Kalouga, infanterie, et celui de cavalerie des gardes réunies, sur la grande route de Witebsk, et s'avança le long de la Duna. L'ennemi ayant aperçu ce mouvement, se hâta de rassembler une partie de sa cavalerie, qui se jeta avec impétuosité dans l'intervalle entre la gauche et le centre des Russes, et réussit même à s'emparer d'une de leurs batteries. Cette cavalerie, après avoir ainsi percé la ligne, se sépara en deux pour tâcher de refouler la gauche des Russes sur la Duna, et leur centre sur leur droite. Mais le général Dibitsch arrêta

son élan en lui opposant le régiment de Mohilew, infanterie, et la sixième cohorte de milice, qui couvrirent la gauche du centre. D'un autre côté, le comte Wittgenstein, faisant faire un à-droite au régiment des gardes réunies, le conduisit lui-même à la rencontre des escadrons ennemis, qui se dirigeaient sur lui: la charge de ce régiment, secondée par celle de quelques escadrons des hussards de Grodno, eut le résultat le plus décisif; la batterie perdue fut reprise, et la cavalerie française, ramenée sous le feu de ses retranchements, éprouva des pertes accablantes.

Cependant, l'ennemi, redoublant d'efforts, mettait en action de si grandes forces, que le comte Wittgenstein sentit qu'il lui serait impossible de se maintenir en avant du bois sans engager sa réserve. En conséquence, il ordonna au général Béguiczef de placer sans délais en arrière du centre le régiment des cuirassiers-réunis, et trois bataillons de grenadiers. Les deux bataillons de dépôt de la garde furent placés derrière le 25e de chasseurs, qui était en première ligne, et un autre bataillon de grenadiers de dépôt fut envoyé au soutien de la droite; deux bataillons et une cohorte de milice, qui restaient des troupes de

la réserve, furent laissées en arrière près du bois.

Le combat continuait avec vivacité sur tout le développement de la ligne. Les tirailleurs russes du centre, composés en grande partie de milices, s'étant aperçus que l'ennemi commençait à plier, se portèrent en avant, de leur propre mouvement, et s'emparèrent des ouvrages avancés de la position des Français. Le comte Wittgenstein donna l'ordre au général Dibitsch de soutenir ces tirailleurs par une partie des troupes du centre, et lui-même attaqua avec sa droite, et refoula l'aile gauche de l'ennemi jusque dans ses retranchements. Les troupes françaises du centre s'étant reportées en avant, rentrèrent par la gorge dans les redoutes qu'elles avaient perdues, et en chassèrent les tirailleurs russes; mais le régiment de Perm, infanterie, et le 1er bataillon de grenadiers de dépôt, enlevèrent de nouveau ces deux redoutes dites *des Tuileries*. Alors le colonel Ridiguer s'avança à la baïonnette, à la tête du 25e de chasseurs, et des deux bataillons de dépôt de la garde, soutenus par les hussards de Grodno; il culbuta le centre ennemi et s'établit en avant du lac. Le général Béguiczef suivit son mouvement avec les grenadiers-réunis. Le général Berg, qui était resté détaché à la gauche

avec le régiment de Kalouga, infanterie, et les escadrons des gardes-réunies, se rapprocha du centre. L'artillerie fut placée en avant de cette nouvelle position.

L'ennemi fit encore quelques efforts pour faire rétrograder la droite des Russes, mais il ne put obtenir de succès. Alors sa cavalerie vint fondre sur le flanc des tirailleurs du centre. Elle fut d'abord chargée par le régiment des dragons de Riga, et renversée ensuite par ceux des cuirassiers et des gardes. Après s'être reformée sous la protection du feu de son artillerie, elle revint à la charge; mais la cavalerie russe la tourna par sa droite et la ramena jusque sous les murs de Polotsk. Le feu des batteries de la ville et des ouvrages du camp retranché, obligea nos escadrons à se remettre en ligne.

Pendant ces attaques de cavalerie, les troupes françaises s'étaient repliées dans les retranchements. Les Russes de leur côté évacuèrent les redoutes de la Tuilerie, où ils ne pouvaient se maintenir à cause du feu meurtrier que l'artillerie du camp retranché dirigeait sur ces ouvrages.

Le comte Wittgenstein, qui, comme nous l'avons vu, n'avait pas eu l'intention d'engager une affaire sérieuse, ne jugea pas à propos d'attaquer de vive force les retranchements, et fit cesser le

combat. Le général Dibitsch, à qui l'on donna le commandement de l'avant-garde, vacant à cause d'une blessure que le général Balk avait reçue, fut chargé d'établir une chaîne de tirailleurs en face des ouvrages des ennemis, et d'occuper avec le gros de l'avant-garde une position en arrière. Le corps de bataille et la réserve rétrogradèrent jusqu'à Gromy, où le comte Wittgenstein porta son quartier-général.

A la droite de la Polota, l'on avait aussi combattu avec acharnement. Dès le matin, l'avant-garde du prince Jachwill avait forcé les défilés de Ropno, et s'était formée sur le plateau situé en avant des faubourgs de Polotsk. Le corps de bataille avait pris position derrière l'avant-garde. A quatre heures après midi, le prince Jachwill reçut l'ordre d'attaquer aussi de son côté, et il se porta sur-le-champ contre les redoutes avancées de la rive droite de la Polota. Ces redoutes étaient à peine ébauchées, aussi l'ennemi les évacua-t-il sans essayer de les défendre. L'intention du maréchal Saint-Cyr était de se borner à la défense des ouvrages principaux; mais un régiment suisse et un bataillon de Croates, qui appartenaient à la division Merle, emportés par une ardeur irréfléchie, se précipitèrent, sans en avoir reçu l'ordre, au devant des colonnes russes. Ce

trait d'un courage mal dirigé leur coûta cher; le régiment suisse fut presque entièrement détruit, et le bataillon de Croates se vit obligé de mettre bas les armes. Vers le soir, le prince Jachwill exécuta une attaque très-vive sur tous les points, et repoussa la gauche des Français jusque sous les murs de la ville. Le général Wlastof, qui avec son avant-garde se trouvait en face de la droite de la division Merle, s'arrêta vis-à-vis du couvent de Spass, après avoir occupé les ruines de Prissmenitsa, conjointement avec le détachement du colonel Stolypin. Le corps du prince Jachwill passa la nuit sur le plateau. La chaîne de ses avant-postes touchait par sa droite à la Duna, longeait les remparts de Polotsk, et aboutissait par sa gauche au monastère de Spass, où l'ennemi conserva ses redoutes.

Le comte Steingell s'avança jusqu'à Poladowiczi; son avant-garde se rapprocha des bords de l'Ouchacz; il informa le comte Wittgenstein que son corps se trouverait le lendemain à portée d'attaquer Polotsk par la rive gauche de la Duna.

Cependant le mauvais état des chemins, entièrement dégradés par les pluies qui continuaient depuis environ une semaine, avait mis obstacle au transport des matériaux nécessaires à la con-

fection des ponts sur la Duna. Le comte Wittgenstein se vit donc dans l'impossibilité de passer le fleuve à Goriany avant plusieurs jours. Ce délai pouvait être dangereux. Le maréchal Saint-Cyr aurait profité de cette inaction pour accabler le corps de Finlande. Il n'y avait qu'une attaque simultanée des deux corps russes qui pût atténuer les avantages que la position centrale de l'ennemi lui présentait. Ces raisons déterminèrent le comte Wittgenstein à attaquer Polotsk de front, aussitôt que le corps de Finlande s'en rapprocherait assez pour coopérer à son attaque en prenant la ville à revers.

Le 7 au matin, le comte Wittgenstein, avec son corps de bataille et sa réserve, se plaça en arrière de son avant-garde. Le général Dibitsch fut envoyé chez le prince Jachwill pour lui faire part des dispositions nouvellement adoptées. Il fut prescrit au corps de la droite de faire jouer toute son artillerie aussitôt que l'on apercevrait l'approche du comte Steingell, ou lorsque de grands mouvements dans la ville feraient présumer la retraite du maréchal Saint-Cyr. Après avoir donné le temps à son artillerie de mettre du désordre dans la ville, le prince Jachwill devait la faire attaquer à la baïonnette.

Le comte Steingell ayant continué sa marche

sur Polotsk, son avant-garde déposta le général Corbineau des bords de l'Ouchacz, et le poussa sur Jekimania. Le maréchal Saint-Cyr ne voulant pas donner au corps de Finlande la faculté de venir masquer le débouché de ses ponts sur la Duna, résolut alors de repasser à la gauche du fleuve; mais, pour assurer ce passage, il fallait avant tout contenir le comte Steingell. A cet effet, le maréchal français, pour ne pas faire un mouvement trop marqué, retira un régiment de chaque division du 2e corps, en prenant les moins en vue aux troupes du comte Wittgenstein. Ces trois régiments, auxquels on joignit un régiment de cuirassiers, et que l'on mit sous les ordres du général Amey, passèrent la Duna à midi, et s'avancèrent au-devant de Corbineau. Amey prit poste vis-à-vis de l'avant-garde russe composée de deux régiments de chasseurs et commandée par le colonel Tourczaninof, qui s'y était établi en avant du défilé de Roudnia. Le comte Steingell, avec le gros de son corps, s'arrêta à Bononia.

Sur ces entrefaites, le maréchal Saint-Cyr faisait ses dispositions pour effectuer sa retraite pendant la nuit, et les troupes du comte Wittgenstein se préparaient à l'attaque de la ville. De part et d'autre la journée se passa en obser-

vation ; mais vers la chute du jour le prince Jachwill, ayant remarqué des mouvements de troupes à la gauche de la Duna, donna le signal de la canonnade. Aussitôt toutes les batteries établies sur les deux rives de la Polota, ouvrirent un feu concentrique contre le camp retranché. L'ennemi l'évacua et se replia dans la ville. Notre artillerie s'en approcha et y lança des projectiles incendiaires qui mirent le feu. La canonnade continua des deux côtés pendant la soirée et une partie de la nuit. Après minuit, les avant-gardes russes reçurent l'ordre de livrer l'assaut. Alors le combat s'engagea avec fureur. On se voyait comme en plein jour, à cause de l'incendie. L'infanterie ennemie, et principalement les régiments suisses, opposés au corps du prince de Jachwill, firent une résistance honorable et repoussèrent à plusieurs reprises les assaillants. Enfin, à deux heures du matin, les chefs russes se mettant eux-mêmes à la tête des attaques, en décidèrent le succès. Les colonels Ridiguer et Albrecht pénétrèrent dans la ville avec l'avant-garde du corps principal, et les généraux Wlastoff et Dibitsch forcèrent en même temps les barrières à la rive droite de la Polota, avec l'avant-garde du prince Jachwill, et furent immédiatement suivis par une partie de la réserve de ce corps. A cette occa-

sion, la 12e cohorte de milice, commandée par le colonel Nicolef, se distingua particulièrement. Malgré une fusillade bien nourrie de la part de l'ennemi, elle traversa un pont de plus de cent pas de long, qui conduisait à la barrière de la Polota, se jeta sur les palissades, les rompit à coups de haches, et entra la première dans la ville. Le maréchal Saint-Cyr avait déja repassé la Duna avec sa cavalerie, presque toute son artillerie, et une grande partie de son infanterie; le reste continua sa retraite à travers la ville en défendant pied à pied les rues; et après avoir passé les ponts, il les rompit en abandonnant à la rive droite un canon et plus de mille hommes, qui se virent obligés de mettre bas les armes.

Les Russes trouvèrent à Polotsk de grands magasins, que les ennemis n'avaient pas eu le temps de détruire. On délivra aussi le peu de prisonniers perdus à la bataille du 6 août, et quelques officiers blessés et pris pendant les charges de cavalerie de la veille. Notre perte, pendant les journées du 6 et du 7 octobre, s'éleva à 3 mille hommes hors de combat. Parmi les blessés se trouvaient les généraux Balk, prince de Sibérie, et Hammen, le sénateur Bibikof, et le chambellan Mordwinof: ces deux derniers com-

mandaient des cohortes de milice. L'ennemi perdit près de 6 mille hommes, y compris 2 mille prisonniers. Le maréchal Saint-Cyr fut grièvement blessé au pied.

Dans la journée du 7, le général Alekséief avait attaqué le détachement ennemi posté à Strounia, et l'avait chassé de ce village.

Le maréchal Saint-Cyr, ayant jugé à propos de renforcer le corps opposé à celui de Finlande, envoya au secours du général Amey, un régiment suisse et une brigade bavaroise. Le général Wrede, qui prit le commandement de ces troupes réunies, se porta le 8, de grand matin, contre l'avant-garde du comte Steingell. Son corps fut partagé en trois colonnes; lui-même conduisait celle du centre; celle de droite l'était par le général baron de Strath, et celle de gauche par le général Amey. Le colonel Tourczaninof, attaqué à quatre heures et demie du matin par la colonne du centre, fut surpris et ses deux régiments de chasseurs furent dispersés, après avoir laissé près de 1,800 prisonniers entre les mains de l'ennemi. Après la défaite de son avant-garde, le comte Steingell ne se crut pas en état de se maintenir sur les bords de l'Ouchacz; il se replia sur Dissna, où il repassa la Duna le 9. Le général Wrede le poursuivit dans

la direction de Dissna; mais un ordre du maréchal Saint-Cyr l'engagea à revenir sur ses pas.

Le résultat des combats de Polotsk ne fut point conforme à l'esprit des instructions données aux généraux russes. En prescrivant au comte Wittgenstein de passer la Duna avec la majeure partie de ses forces au-dessus de Polotsk, l'on avait principalement en vue de gagner la droite du maréchal Saint-Cyr, pour couper ses communications avec Smolensk et la grande armée de Napoléon. Mais la difficulté de jeter des ponts à Goriany, ayant obligé d'attaquer Polotsk de front, ce but ne put être atteint, et les chemins qui conduisent à Smolensk demeurèrent ouverts à Saint-Cyr.

Cependant il devenait d'autant plus important de manœuvrer contre la droite de ce maréchal, que l'arrivée du corps de Victor à Smolensk était une nouvelle raison pour couper Saint-Cyr de cette ville, et se placer ainsi entre lui et Victor. La perte de quelques jours, occasionée par le retard de l'établissement des ponts à Goriany, n'aurait été qu'un assez mince inconvénient, si le faux mouvement exécuté par le comte Steingell n'eût forcé le comte Wittgenstein à précipiter ses opérations. Il paraît que le premier, au lieu de s'engager isolément à la

gauche de la Duna, aurait mieux fait de continuer à remonter la rive droite du fleuve pour venir remplacer le prince Jachwill devant Polotsk, et donner ainsi la faculté au comte Wittgenstein de passer la Duna à Goriany avec la masse de ses forces. En agissant ainsi, les généraux russes auraient porté leurs forces principales sur le point décisif, tandis que le comte Steingell, en se hasardant avec son faible corps isolément sur les derrières de l'ennemi, ne fit qu'exécuter une diversion inutile et qui pouvait même devenir dangereuse. Le maréchal Saint-Cyr montra de la fermeté et de la précision en se soutenant à Polotsk, tant qu'il put le faire impunément, et en se retirant assez à temps pour empêcher les deux généraux russes d'agir simultanément.

Les ponts de Polotsk ayant été détruits, la difficulté de les rétablir à cause de la rapidité du fleuve et de la pénurie des matériaux retarda de plusieurs jours le passage des Russes. Le comte Wittgenstein, qui venait de recevoir la nouvelle de sa nomination au grade de général de cavalerie, songea à fournir les moyens au comte Steingell de reprendre l'offensive. A cet effet, il détacha à son secours le général Sazonof, avec environ 10 mille hommes.

Le travail du pont à Polotsk n'avançant que

lentement, le 9 octobre le comte Wittgenstein, qui voulait du moins inquiéter l'ennemi, donna ordre au colonel Ridiguer de passer la Duna à la nage avec quatre escadrons de hussards de Grodno et deux régiments de kosaques. Cette petite avant-garde fit replier les avant-postes que l'ennemi avait laissés sur la rive gauche de la Duna.

Le 11, le général Sazonof ayant joint le corps de Finlande à Dissna, le comte Steingell repassa à la gauche du fleuve et poussa jusqu'à Zaproudié; il reçut ordre de détacher vers Drouïa, le général Wlastof avec trois bataillons de chasseurs, les deux régiments d'infanterie réunie, une cohorte de milice, trois escadrons, un régiment de kosaques et quatorze pièces de canon, en tout près de 5 mille hommes. La destination du général Wlastof fut d'observer le corps de Macdonald. Le même jour, le pont de Polotsk fut achevé, et le corps du comte Wittgenstein passa aussi à la rive gauche de la Duna, et poussa jusqu'à Séménitsa. On laisa à Polotsk une garnison de 3,500 hommes, composée de deux bataillons de dépôt de la garde, de la 12e cohorte de milices, d'un escadron de dragons, de deux compagnies d'artillerie, du régiment de kosaques de Teptiarsk, et de deux cohortes de la milice de

Nowgorod, qui, ainsi que le régiment de Teptiarsk, avaient rejoint le corps pendant son séjour à Polotsk. Le colonel Ridiguer poussa jusqu'à la rivière de Souïé.

Le maréchal Saint-Cyr s'était trouvé obligé de quitter le commandement à cause de sa blessure; le 2e corps français demeura sous les ordres du général Legrand, et le 6e sous ceux du général Wrede. Tous deux se replièrent lentement vers l'Oula, pour se rapprocher des secours que le maréchal Victor devait leur amener de Smolensk. Le 11, le 2e corps était à Ouchacz, et le 6e à Babiniczi, entre Sélitché et Arekhowka.

Le 12, l'ennemi continua sa retraite. Le général Legrand se porta sur Lepel; mais Wrede, arrivé à Sélitché, tournant à droite, se dirigea par Koubliczi, vers Gloubokoïé, pour couvrir la ville de Wilna, le revers de la Bérézina et l'intervalle de cette rivière à la Willia. Le comte Wittgenstein vint à Ouchacz. Le corps de Steingell se porta à Dmitrowtchina; son avant-garde, commandée par le général Helfreich, atteignit près de Sélitché les bagages des Bavarois. Le colonel Albrecht, à la tête de trois escadrons, chargea l'escorte et enleva les trésors du 6e corps et un fourgon où l'on trouva vingt-deux drapeaux bavarois.

Le 13, le corps du comte Wittgenstein séjourna. Le colonel Ridiguer, avec son avant-garde, poussa jusqu'à Woron. Le comte Steingell vint à Koubliczi, d'où il expulsa l'arrière-garde des Bavarois. Sa cavalerie poursuivit l'ennemi dans la direction de Gloubokoïé et lui enleva huit canons.

Le lendemain Steingell se porta à Wochnitsy. Le comte Wittgenstein s'avança jusqu'à Jary; son avant-garde, dont le général Alekséiéf venait de prendre le commandement, attaqua l'arrière-garde ennemie à Lepel; mais ayant trouvé des forces supérieures, elle fut repoussée et se replia sur Woron.

Le mauvais état des chemins à la gauche de la Duna engagea le comte Wittgenstein à se débarrasser d'une partie de son artillerie qui gênait sa marche. A cet effet, il laissa à Ouchacz trois compagnies sous la protection d'un détachement d'infanterie aux ordres du général Harpé, à qui il fut prescrit de renvoyer cette artillerie à Polotsk.

Steingell vint le 15 à Pychnca, le 16 à Woron. Le comte Wittgenstein donna au prince Jachwill le commandement de son avant-garde, qui fut composée de neuf bataillons, d'une cohorte de milice, de onze escadrons, et de deux régiments

de kosaques avec vingt-huit pièces de canon. Cette avant-garde se posta à Wyssokié-Steny.

Le 17, les deux corps russes se réunirent à Lepel. L'ennemi s'étant replié de cette ville sur Tschachniki fut poursuivi dans cette direction par l'avant-garde russe, précédée d'un détachement aux ordres du colonel Albrecht, composé de deux bataillons et de cinq escadrons avec deux canons.

Après la réunion des deux corps russes, l'armée du comte Wittgenstein fut partagée en quatre parties. (Voyez tab. 16.) L'avant-garde, commandée par le prince Jachwill, fut composée de quinze escadrons, treize bataillons, trois cohortes, deux régiments de kosaques, et vingt-huit bouches à feu. Le corps de droite, aux ordres du comte Steingell, fut formé de huit escadrons, seize bataillons, trois cohortes et vingt-huit pièces. Le corps de gauche, aux ordres du général Berg, le fut de sept escadrons, onze bataillons, trois cohortes et trente-un canons. La réserve, commandée par le général major Fock, demeura forte de quatre escadrons, onze bataillons et quatre cohortes; son artillerie consistait en trente-quatre pièces. La force totale de l'armée s'élevait à environ 31 mille hommes sous les armes, sans y comprendre ni le détachement du général Wlastof ni la garnison de Polotsk.

Le maréchal Victor avait quitté Smolensk, dès qu'il eut appris que les corps français laissés sur la Duna, n'étaient plus en état de se soutenir contre les forces supérieures que le comte Wittgenstein dirigeait contre eux, et il s'avança en toute hâte pour recueillir le général Legrand, qui se repliait sur lui. Une division du 9e corps arriva à Smoliantsy sur la Loukomlia, au moment où le général Legrand atteignait Tschachniki. Les deux autres divisions du corps de Victor, encore restées en arrière sur les routes de Bechenkowiczi et de Senno, étaient en marche pour rejoindre la première. Le général Legrand se voyant soutenu, résolut de s'arrêter à Tschachniki.

Le 18, l'armée russe se porta sur ce bourg, où son avant-garde trouva le corps du général Legrand posté en bataille. Comme l'ennemi faisait mine de vouloir tenir, le comte Wittgenstein ordonna au prince Jachwill de suspendre l'attaque jusqu'à l'arrivée du gros de l'armée, qui, à l'entrée de la nuit, vint s'établir à Slobodka, à trois werstes en arrière de Tschachniki.

Le 19, le comte Wittgenstein mit en mouvement toute son armée. Le général Legrand occupait la même position que la veille, la droite appuyée à Tschachniki et à l'Oula. A sept heures

du matin, le prince Jachwill replia les avant-postes des ennemis, et fit attaquer Tschachniki par cinq bataillons de chasseurs; mais l'ennemi ayant opposé une forte résistance, le combat s'engagea vivement. Le comte Wittgenstein qui arriva sur ces entrefaites, poussa le corps de Steingell sur la droite de l'avant-garde et laissa celui de Berg en réserve. Alors le prince Jachwill renouvela l'attaque de Tschachniki, qui fut emporté à la baïonnette, et le général Legrand se vit obligé de se replier jusqu'à une seconde position parallèle à la première et située entre Tschachniki et la Loukomlia. Le régiment des hussards de Grodno poussa en avant, et culbuta quelques colonnes de cavalerie qui se trouvaient au centre, et sous la protection desquelles l'infanterie ennemie se reformait; mais cette charge n'ayant pas été appuyée, les hussards furent obligés de se remettre en ligne, et le combat se ralluma sur les deux ailes.

Pendant que le prince Jachwill pressait la droite des ennemis, le comte Steingell attaquait un bois occupé par leur gauche. La première tentative qu'il fit pour l'emporter n'ayant pas eu de succès, il renouvela ses efforts en portant les régiments de Tenguinsk, de Toula et d'Esthonie directement sur le bois, qu'il fit tourner en même temps, d'un côté par le régiment de

hussards réunis, et de l'autre par le 26e de chasseurs soutenu de celui des dragons réunis. La gauche des ennemis ne put résister plus longtemps, et se mit en retraite; elle fut poursuivie jusqu'à la Loukomlia par les dragons. Le général Legrand se voyant hors d'état de se soutenir à la gauche de cette rivière, la repassa et vint se rallier à la gauche des troupes de Victor, qui, occupant les hauteurs de Smoliantsy, protégèrent sa retraite.

Les Russes, parvenus aux bords de la Loukomlia, établirent de fortes batteries sous la protection desquelles ils essayèrent de forcer le pont de Smoliantsy; mais tous les efforts de leur infanterie pour le passer ayant été rendus inutiles par l'opiniâtre résistance qu'ils y rencontrèrent, l'affaire se réduisit à une canonnade vivement soutenue de part et d'autre. Enfin, après dix heures de combat, l'artillerie des ennemis, écrasée par la supériorité de la nôtre, fut réduite au silence. Le maréchal Victor qui, pendant l'affaire avait été joint par une autre de ses divisions venue de Bechenkowiczi, évacua sa position, en laissant 800 prisonniers entre nos mains, et fila sur Loukoml avec ses troupes et celles de Legrand. L'armée russe passa la nuit sur le champ de bataille. Ce combat ne lui coûta que 400 hommes hors de ligne.

Le 20, le maréchal Victor se replia sur Senno avec les deux corps réunis. Le comte Wittgenstein prit son quartier-général à Tschachniki. Son armée fut placée le 21 sur la rive gauche de l'Oula, vis-à-vis de ce bourg ; mais l'avant-garde, commandée par le général Alekséiéf, fut poussée au-delà de la Loukomlia et partagée en deux détachements. Alekséiéf lui-même avec celui de droite, composé de sept escadrons, de trois bataillons, d'une cohorte de milice et d'un régiment de kosaques avec six canons, se posta à Aksiontsy : le général Helfreich avec celui de gauche, composé de trois escadrons, de quatre bataillons et d'un régiment de kosaques avec six canons, s'établit à Boïary. En cas d'attaque de la part de l'ennemi, ces deux détachements devaient se replier sur un 3e, composé de deux bataillons, de deux escadrons et de six canons, postés à Smoliantsy sur les hauteurs de la rive droite de la Loukomlia, où l'on avait élevé quelques épaulements. Le régiment des hussards réunis fut détaché à Lepel pour observer le corps de Wrede, qui se trouvait à Gloubokoïé ; le général Harpé avec le régiment de Nawaguinsk, deux escadrons et deux canons, fut poussé par Boïczekowa à Béchenkowiczi pour surveiller la contrée entre Senno et la Duna.

Le 23, le maréchal Victor partit de Senno et arriva le lendemain à Czéréia; son avant-garde s'établit à Loukoml.

Le comte Wittgenstein, se voyant raffermi dans la position de l'Oula, songea à exécuter l'article de ses instructions relatif à la prise de Witebsk. Il destina à cette expédition le détachement du général Harpé, renforcé de deux bataillons, de deux escadrons, de quatre canons et de quelques kosaques. Ce corps se mit en marche le 25, et se porta rapidement sur Witebsk par les deux rives de la Duna. Le lendemain, à sept heures du matin, il arriva aux portes de Witebsk par la route de Polotsk et par celle d'Ostrowno. Des deux côtés les gardes furent surprises. Celle du pont sur la Duna essaya d'y mettre le feu, et deux pièces établies à la rive gauche, tirèrent sur les assaillants; mais les Russes étaient trop près; ils arrêtèrent l'incendie du pont et enlevèrent les deux pièces qui le défendaient. La garde de la barrière d'Ostrowno fut aussi forcée, et les Russes se répandirent dans la ville. La garnison prit en hâte les armes; mais dans une place ouverte, et qui n'offrait aucun moyen de défense, la résistance honorable qu'elle opposa ne pouvait avoir de résultat avantageux pour elle. Après un combat aussi

court que vif, une partie des troupes ennemies fut mise en fuite et poursuivie sur la route de Falkowiczi et de Liosna; le reste, au nombre de 320 hommes, fut pris avec le général Pouget, gouverneur de la ville. L'on y trouva de grands magasins. Harpé laissa à Witebsk le colonel Pahlen avec deux bataillons, deux canons et quelques kosaques, et ramena le reste de son détachement sur Bechenkowiczi.

Le maréchal Macdonal demeurant dans l'inaction, le général Wlastof reçut ordre de ne laisser à Drouïa qu'un escadron et quelques kosaques, et de venir se poster à Louchki, pour se rapprocher de l'armée, et contenir le corps de Wrede, qui, de Gloubokoïé, se porta à Dokchitsy. Ce mouvement des Bavarois engagea aussi le comte Wittgenstein à prendre des mesures de sûreté pour sa droite, en poussant le général Fock, avec la réserve, à Lepel.

Le maréchal Oudinot, guéri de sa blessure, avait repris le commandement du 2e corps, qui, toujours à Czéréia, se trouvait réuni à celui de Victor. Ce dernier reçut de l'empereur Napoléon l'ordre de se reporter de nouveau sur le comte Wittgenstein, en observant toutefois de ne point s'engager trop sérieusement, mais de se contenter de tâter les Russes par des démonstrations

d'attaque. Il lui était enjoint d'éviter d'autant plus soigneusement une bataille générale, que sa défaite eût compromis aussi le salut de la grande armée française, qui, dans l'état de désorganisation où elle se trouvait, ne pouvait compter que sur son corps pour couvrir sa retraite, et pour se frayer le passage à travers les corps russes qui se portaient à sa rencontre. Dans le cas où le comte Wittgenstein ne s'en laisserait pas imposer par les démonstrations ordonnées, il fut prescrit au maréchal Victor de se borner à le contenir. Le maréchal Oudinot reçut en même temps l'ordre de se diriger, par Kholopéniczi, sur Boba, où il devait gagner la route de Smolensk à Minsk, et se placer en échelon entre la grande armée française et la Bérézina, afin de servir d'avant-garde à Napoléon.

En conséquence de ces ordres, le maréchal Victor se porta le 30 de Czéréia à Loukoml. Le comte Wittgenstein, averti de ce mouvement, ordonna au général Alekséief de réunir les deux détachements de l'avant-garde à Melechkowiczi, sur le chemin de Czéréia. Le 31, les généraux Alekséief et Helfreich se dirigèrent sur le village indiqué; mais ils le trouvèrent déja occupé par l'ennemi, et ne purent effectuer leur jonction qu'à quelques werstes en arrière.

Le comte Wittgenstein, déterminé à défendre la forte position de Smoliantsy, reporta son armée à la droite de l'Oula; le corps de Steingell s'établit près de Smoliantsy, et celui de Berg près de Tschachniki.

Le 1er novembre, les ennemis se portèrent de Loukomb sur la route de Senno à Tschachniki. A dix heures du matin, ils attaquèrent le général Alekséïef, qui se replia jusqu'à Aksiontsy, où il fut renforcé par trois régiments d'infanterie que le comte Steingell lui envoya. Cependant ce secours ne fit que retarder la défaite de l'avant-garde russe. Après deux heures de combat, le général Alekséïef fut culbuté et repoussé avec grande perte jusqu'à une position à trois werstes en avant de Smoliantsy. D'un autre côté, le colonel Ridiguer, que le comte Wittgenstein avait détaché avec les hussards de Grodno, les quatre bataillons de grenadiers réunis, et quatre canons, pour surveiller la route de Loukomb, poussa jusqu'à cette ville, d'où il chassa un parti ennemi qui l'occupait; mais ayant appris la retraite du général Alekséief, il se replia aussi sur Tschachniki, et se posta entre Slidzi et Potchawiczi.

Le comte Wittgenstein, se voyant à la veille d'être attaqué, fit ses dispositions pour recevoir

l'ennemi. Les régiments de la première ligne du corps de Steingell, et un de la seconde, ayant de la cavalerie à leur gauche, prirent poste à la droite de la Loukomlia, derrière les hauteurs qui longent cette rive. Le village de Smoliantsy, situé en avant du centre, fut garni de tirailleurs protégés par une batterie de douze pièces, établie un peu en arrière du village, sur les hauteurs dont on vient de parler; des étangs couvraient le reste du front. Cette première position se trouvait flanquée par des batteries disposées à la rive gauche de la Loukomlia, et soutenues par des détachements. Tout le corps de Berg formait la gauche, entre l'Oula et la ferme de Smoliantsy; la droite, postée au-dessus de ladite ferme, n'était composée que d'un seul régiment du corps de Steingell. Le régiment de Lithuanie, infanterie, posté près du village de Doubrowa, maintenait la communication entre la droite de l'armée et le détachement du colonel Ridiguer, établi à Potchawiczi. Le général Fock, avec la réserve, fut rappelé de Lepel et se plaça à la rive gauche de l'Oula, en arrière de Tschachniki; quatre ponts établis près de ce bourg assuraient sa communication avec l'armée. Le prince Jachwill reçut le commandement de l'avant-garde, et

l'ordre de n'y laisser que deux régiments d'infanterie, celui des dragons de Mittau, et six pièces d'artillerie à cheval, et de renvoyer le reste de ses troupes au comte Steingell.

Le 2 au matin, le maréchal Victor s'avança par le chemin de Czéréïa à Smoliantsy, et le maréchal Oudinot prit la route de Loukoml à Tschachniki. A onze heures du matin, Victor attaqua le prince Jachwill, qui exécuta sa retraite en échiquier et sans se laisser entamer. Arrivé sur la position du comte Steingell, le prince traversa en ordre sa première ligne, et alla se former en réserve derrière elle avec toutes ses troupes, à l'exception des six canons qui furent placés à la droite de la batterie établie en arrière du village de Smoliantsy.

Le maréchal Victor, débouchant sur les traces du prince Jachwill par le chemin de Czéréïa, en face de notre droite, la fit attaquer incontinent par les troupes qui formaient la tête de sa colonne; mais le feu croisé de la batterie placée en avant du centre des Russes, et de celle établie à la gauche de la Loukomlia, repoussa les premières colonnes ennemies. Le maréchal Victor les fit remplacer successivement par des troupes fraîches, dont il démasquait l'action en faisant changer de direction à droite à celles

que l'artillerie des Russes mettait en désordre et qui venaient se reformer en avant d'un bois situé près du chemin de Senno à Tschachniki, en face du centre. Toutes les colonnes ennemies accueillies par le même feu qui avait empêché les premières d'aborder la ligne des Russes, répétèrent la même manœuvre, de sorte que le corps de Victor se trouva formé devant notre centre dans une position parallèle à celle du comte Steingell.

L'ennemi, qui n'avait pu entamer la droite, essaya d'attaquer la gauche, en poussant contre elle une masse de cavalerie; mais les escadrons russes, qui formaient l'extrémité de cette aile, filant par leur flanc, démasquèrent la batterie du général Berg, qui, par un feu bien nourri, arrêta l'élan des escadrons ennemis. Alors le maréchal Victor se détermina à agir par le centre. De fortes colonnes d'infanterie se portèrent sur le village de Smoliantsy, et après en avoir expulsé nos tirailleurs, elles pénétrèrent jusqu'au pied des hauteurs occupées par la batterie du centre.

Le général Helfreich, qui commandait la première ligne des Russes, sentant la nécessité de tenir ferme, fit charger à la baïonnette les colonnes ennemies, qui furent rejetées hors du

village; mais de nouvelles colonnes arrivant au secours des premières, un combat à l'arme blanche s'engagea avec acharnement. Les régiments de Tenguinsk, de la Néva, de Toula, d'Esthonie et de Voronège, chargèrent successivement près du village, qui fut pris et repris jusqu'à cinq fois. Enfin, les ennemis écrasés par le feu de l'artillerie russe, que la leur avait vainement essayé de contre-battre, suspendirent leurs attaques. Cependant, vers le soir, ils firent encore une dernière tentative, et réoccupèrent de nouveau le village de Smoliantsy; mais ils en furent chassés pour la sixième fois par le régiment de Sewsk, que le général Berg venait d'envoyer au soutien du comte Steingell. Alors le maréchal Victor qui, comme nous l'avons vu, avait ordre de ne pas s'engager trop sérieusement, exécutant un mouvement par sa droite, établit son corps près de la route de Bechenkowiczi, à deux werstes de Smoliantsy. L'armée russe passa la nuit sur le champ de bataille.

Pendant que ces choses se passaient près de Smoliantsy, un détachement ennemi attaquait le colonel Ridiguer près de Potchawiczi. Le combat se soutint avec des succès variés; cependant le colonel se maintint dans sa position.

Cette journée coûta à l'ennemi plus de 3 mille

hommes hors de combat, dont 900 prisonniers. La perte des Russes fut peu considérable; cependant elle peut s'élever aussi à près de 3 mille hommes, en y comprenant celle essuyée la veille par l'avant-garde du général Alekséïef.

Il faut croire que le maréchal Victor ne s'était porté sur la route de Bechenkowiczi, que dans la supposition que cette manœuvre, qui semblait menacer la gauche du comte Wittgenstein, engagerait ce général à quitter sa position; mais l'armée russe ne bougeant point, le 3, à la pointe du jour, le maréchal Victor se mit en retraite sur Senno. Ses colonnes filèrent à la vue des nôtres, et les troupes légères poursuivirent son arrière-garde jusqu'à Melechkowiczi.

Le comte Wittgenstein reprit son ancienne position de Tschachniki sur l'Oula. Le 4, le général Harpé occupa Aksiontsy avec une nouvelle avant-garde composée de onze escadrons, de huit bataillons, d'une cohorte, et d'un régiment de kosaques, avec dix-huit pièces de canon, en tout de 4 mille hommes. Le lieutenant-colonel Stolepini, avec deux escadrons, deux bataillons et deux canons, remplaça le détachement du colonel Ridiguer, fondu dans l'avant-garde. Le général Wlastof se posta à Lepel.

Le comte Wittgenstein mérita l'avantage qu'il

obtint, par le choix judicieux de la forte position de Smoliantsy. Mais il paraît que cet avantage aurait eu des suites encore plus importantes, si l'armée russe, profitant du faux mouvement de Victor vers la route de Bechenkowiczi, avait poussé en avant, dans la matinée du 3, pour empêcher le maréchal français de regagner Senno, et pour le pousser sur Bechenkowiczi, où il se serait trouvé séparé de la grande armée française et du corps d'Oudinot, et par conséquent fortement compromis.

Le 5, le maréchal Victor s'avança de nouveau de Senno à Oulianowiczi, et le 8, il marcha à Czéréïa.

Devant Riga il ne se passait rien d'important. Essen, qui y commandait en qualité de gouverneur-général, fut remplacé par le marquis Paulucci. La garnison fut renforcée par la brigade Gorbountsof, qui, venue d'Aland, ayant débarqué trop tard pour joindre le comte Steingell, reçut ordre de demeurer à Riga. Le général Paulucci résolut d'enlever la ville de Fridrischstadt, où l'ennemi avait une garnison de 800 Bavarois et de trois escadrons prussiens, et dont la possession pouvait lui donner la faculté de faire des courses en Livonie. Le 3 novembre, à neuf heures du matin, le major Boïarinof attaqua la

ville à la gauche de la Duna, avec un détachement de 1,300 hommes, tandis que le colonel Ridiguer, avec un autre détachement, attaquait par la droite du fleuve, et que le major Jélistratof, à la tête de 1,600 hommes, faisait une démonstration sur Wahlhof pour contenir l'ennemi et l'empêcher de porter du secours au poste de Fridrichstadt. La garnison se défendit avec opiniâtreté; mais après trois heures de combat elle se vit obligée de céder à la supériorité numérique des Russes, et de se replier sur Jakobstadt. Un détachement que le maréchal Macdonald avait envoyé à son secours, fut arrêté près de Wahlhof, par le major Jélistratof. Le même jour, un corps prussien, d'environ 5 mille hommes, se porta contre le général Lewis, qui, avec 2 mille hommes d'infanterie et 100 chevaux, occupait la position de Dahlenkirchen. Elle avait été avantageuse à cause des marais qui l'environnaient; mais ces marais se trouvant gelés, il devenait facile de la tourner; aussi le général Lewis se décida-t-il à l'évacuer pour en prendre une autre plus resserrée à trois werstes en arrière de la première, et à quatorze werstes en avant de Riga. Le 4 novembre, à neuf heures du matin, l'ennemi recommença le combat en engageant une canonnade. Il essaya même de faire une charge de ca-

valerie contre la nôtre; mais il fut repoussé, et l'artillerie fit taire son feu. A midi, il se mit en retraite, et rentra dans les positions qu'il avait occupées précédemment. Sa perte peut être évaluée à 400 hommes, celle des Russes ne dépassa pas 100 hommes.

Opérations des armées en Wolhynie.

Après avoir fait le récit des opérations des comtes Wittgenstein et Steingell, pour l'exécution du plan adopté, nous allons nous occuper des entreprises que les armées russes du sud exécutèrent dans le même but.

Nous avons laissé l'amiral Tschichagof à Luboml, poursuivant le prince de Schwartzenberg, qui se retirait au-delà du Boug. Au 19 septembre, les corps russes occupaiént les positions suivantes : La troisième armée d'ouest, à Podgoriany; son avant-garde aux ordres du comte Lambert à Chatsk; les corps de Langeron, de Woïnof et de Boulatof, et la réserve de Sabanéïef, à Luboml; le corps d'Essen à Olchanka. Le gros de l'armée austro-saxonne avait passé le Boug à Wlodawa; la division Siegenthal et le détachement de Mohr se repliaient de Ratno et de Pinsk sur Kobrin.

L'amiral avait d'abord manœuvré par sa gauche, dans l'intentiou de menacer les communications du prince de Schwartzenberg avec Varsovie et la Vistule; mais les instructions dont le colonel Czernichef était porteur lui firent changer de direction. Il résolut de se prolonger par sa droite, pour gagner la gauche des ennemis et s'ouvrir ainsi le chemin de Minsk, où il lui était prescrit de se rendre, après avoir rejeté Schwartzenberg dans le duché de Varsovie. La direction de retraite des ennemis facilitait l'exécution des dispositions que le plan d'opérations indiquait pour les armées russes du sud.

Le 20 septembre, le corps d'Essen, remontant la rive droite du Boug, vint à Priborow; l'amiral, avec les corps de Langeron, de Boulatof, et la réserve, s'avança jusqu'à Zabougié sur le Boug. La troisième armée se porta à Chatsk, et son avant-garde à Doubok; le corps de Woïnof, détaché sur la droite pour poursuivre Siegenthal, poussa jusqu'à Noudyge. Le 21, le corps d'Essen se porta à Douriczi, et l'avant-garde du comte Lambert à Zbourage. L'amiral, à la tête des trois corps qui marchaient avec lui, vint à Orkhowka, en face de Wladawa, où les deux de la troisième armée le joignirent. Le corps de Woïnof s'avança jusqu'à Krymno. Le lende-

main le général Essen, continuant à longer le Boug, se rendit à Prilouki. L'amiral, avec le gros de l'armée, appuyant plus à droite, marcha à Doubok. Le comte Lambert poussa jusqu'à Herchénowiczi, à six werstes de Brzest, dans l'espérance de couper la route au général Siegenthal, que l'on supposait devoir se retirer de Kobrin sur Brzest. Le corps de Woïnof se porta à Ratno. Le 23, l'amiral, avec l'armée, vint à Zbourage.

Le prince de Schwartzenberg, qui avait longé la rive gauche du Boug, voyant que la division Siegenthal, isolée sur la rive opposée, était fortement compromise, résolut de se replacer à la droite du fleuve pour protéger la retraite de cette division, en présentant un front redoutable à l'armée russe. Le 22, il repassa le Boug à Brzest, et occupa une position retranchée, dont la droite appuyait à cette ville et au Moukhawets, la gauche à la Lessna.

L'amiral, informé du passage des ennemis, résolut de se porter sur-le-champ contre eux. Le 25, il partit de Zbourage et vint à Roudnia; le corps de Langeron s'avança jusqu'à Herchénowiczi, où il remplaça l'avant-garde du comte Lambert, qui, filant par sa droite, vint s'établir sur le Moukhawets, en face de Chébrin. Le 26, l'amiral arriva à Boulkow. Le même jour, le

comte Lambert exécuta une reconnaissance qui fit replier tous les avant-postes de l'armée austro-saxonne. A la suite de cette reconnaissance, l'avant-garde russe s'établit à la droite du Moukhawets, en avant de Chébrin. Le général Woïnof, qui sur ces entrefaites avait continué sa marche, était arrivé le 24 à Divin; le 25, il se porta à Kobrinn, d'où son avant-garde avait expulsé le général Mohr, qui se replia sur Proujany, sans avoir eu le temps de détruire les magasins. Le 26, Woïnof entra à Proujany. Le général Mohr se retira à Likhoseltsy; mais attaqué le lendemain par le général Orourk, qui commandait l'avant-garde de Woïnof, il fut rejeté sur Belowège.

Cependant l'amiral Tschichagof, qui le 27 avait passé le Moukhawets, et avait porté son quartier-général à Chébrin, voyant que l'ennemi n'évacuait pas sa position, résolut de lui livrer une bataille générale; et à cet effet il fit ses dispositions pour concentrer ses forces. Le corps de Boulatof, envoyé à Kobrin pour surveiller la distribution du magasin trouvé dans cette ville, fut rappelé à l'armée; l'on rapprocha aussi les corps de Langeron et d'Essen, en les portant, le 28, à Kamenitsa-Jourakwa, sur le Moukhawets; toutefois le général Essen laissa à Prilouk

un détachement aux ordres du général-major Engelhardt; le corps de Woïnof reçut l'ordre de menacer la gauche de l'ennemi, en se dirigeant de Proujany sur Czernawiczitsy. Le 28, il s'avança jusqu'à Olisarow-Staw.

L'attaque du camp des ennemis devait avoir lieu le 29. L'armée russe se trouvait partagée en huit corps. (Voyez tab. 12.) Le 1er commandé par le comte Lambert, et composé de seize bataillons, de vingt-quatre escadrons et de quatre régiments de kosaques, avec trente-six canons, devait se porter, par Bratilowo, vers le chemin de Czernawiczitsy à Brzest. Le 2e, commandé par le général Markof, composé de vingt bataillons, vingt-deux escadrons, deux régiments de kosaques, trente-six bouches à feu, reçut ordre de se porter à Bratilowo, ayant sa gauche à Kossiczi. Le 3e, commandé par le comte Langeron, composé de douze bataillons, de vingt-quatre escadrons et de deux régiments de kosaques, avec vingt-quatre pièces. Le 4e, commandé par le général Essen, composé de treize bataillons, de dix escadrons et de trois régiments de kosaques, avec vingt-quatre canons, dut former l'aile gauche de l'armée à Wiczoulki; le détachement du général Engelhardt, composé de cinq bataillons, de quatre escadrons et d'un

régiment de kosaques, avec huit pièces, fut laissé à la gauche du Moukhawets pour faire des démonstrations contre la ville de Brzest et la droite de la position des ennemis. La réserve, commandée par le général Sabanéïef, composée de huit bataillons, de huit escadrons et d'un régiment de kosaques, avec six canons, dut se porter derrière le village de Kossiczi. Le corps de Boulatof, revenu de Kobrin, et composé de douze bataillons, de seize escadrons et de trois régiments de kosaques, avec trente-six bouches à feu, fut destiné à former la grande réserve de l'armée. Il fut prescrit au corps de Woïnof, composé de seize bataillons, de huit escadrons et de trois régiments de kosaques, avec vingt-deux canons, de continuer sa marche sur Czernawczitsy, pour tourner la gauche de la position des ennemis.

Le 29, au point du jour, les corps russes se mirent en mouvement pour exécuter l'attaque projetée; mais le prince de Schwartzenberg qui venait d'être élevé à la dignité de maréchal n'avait pas jugé à propos d'accepter la bataille. Il avait profité de la nuit et d'un fort brouillard qui était tombé vers le matin pour évacuer sa position et se retirer par le chemin de Wyssoko-Litowsk, derrière la Lessna.

Le général Essen atteignit encore l'arrière garde ennemie à Klenniki sur la Lessna. Après un combat assez vif, ce poste fut emporté par les Russes, et l'ennemi rejeté au-delà de la rivière, dont il coupa les ponts. Le général Essen essaya d'en forcer le passage; mais il fut arrêté par le feu d'une nombreuse artillerie que l'ennemi disposa à la droite de la rivière, qui, quoique peu large, est assez profonde et fort encaissée. L'amiral porta son quartier-général à Brzest, où il fut suivi par le corps de Boulatof et par la réserve. Le corps de Langeron bivouaqua à Koslowiczi, celui d'Essen demeura à Klenniki, et celui de Markof à Bratilowa. Les corps de Lambert et de Woïnof passèrent la nuit à Czernawczitsy.

Dans la nuit du 29 au 30, l'armée austro-saxonne continua sa retraite par Wyssoko-Litowsk sur Semiaticzi et Droguiczin. L'amiral Tschichagof content d'avoir éloigné l'ennemi, et rempli ainsi le premier point de sa tâche en le rejetant sur le duché de Varsovie, jugea à propos de s'arrêter à Brzest: il avait le double but de donner quelques jours de repos à ses troupes et d'inspirer assez de sécurité à l'ennemi pour pouvoir lui dérober plus facilement les premières journées de la marche qu'il devait faire pour se rapprocher de la Bérézina. Les corps de

Lambert, de Langeron et d'Essen reçurent ordre de s'arrêter sur les bords de la Lessna, et de n'envoyer au-delà de cette rivière que des détachements qui devaient suivre l'arrière-garde ennemie jusqu'à Wysoko-Litowsk. Les autres corps de l'armée restèrent aussi près de Brzest, à l'exception de celui de Woïnof qui fut poussé à Kamenets pour empêcher l'ennemi de se jeter sur sa gauche et pour le resserrer vers le Boug. Quelques jours après, l'amiral songeant à se couvrir du côté de Wilna, détacha sur Proujany le corps de Markof, dont le général-major prince Scherbatof venait de prendre le commandement. Ce corps vint le 2 octobre à Pélitché, le lendemain à Jabin, et le 4 il arriva à Proujany.

Des partis russes détachés au-delà du Boug inondaient et ravageaient le duché de Varsovie. Un de ces partis, commandé par le colonel Czernichef, poussa jusqu'à Kotsk et Wengrow, et répandit la consternation à Varsovie même, où les employés de l'administration se préparèrent à quitter la ville. Le prince de Schwartzenberg qui, le 3 octobre, avait passé le Boug à Droguiczin et s'était replié vers Wengrow, songea à arrêter ces ravages, et il détacha le général Reynier avec son corps à Biala, en face de Brzest, pour couvrir le pays entre cette ville et la Vistule.

L'amiral Tschichagof, averti de ce mouvement, donna ordre au général Essen de marcher avec son corps sur Biala. Celui de Boulatof fut dirigé sur Lomazy. Il fut prescrit au premier de marcher avec précaution, parce que l'on ignorait la force du corps qui était à Biala; si l'ennemi se trouvait supérieur en nombre le général Essen ne devait pas s'engager avant d'attirer à lui le corps de Boulatof. Ceux de Woïnof et de Scherbatof reçurent l'ordre de se rapprocher de Brzest.

Le 5 octobre, le général Essen passa le Boug à Brzest, et s'avança jusqu'à Zalésié. Le lendemain il continua sa marche sur Biala. Les avant-postes ennemis furent repliés jusque derrière la rivière de Bialka, et le corps d'Essen parvint sans obstacles sur ses bords, où il se trouva en présence de celui de Reynier. L'ennemi occupait une position au-delà de la Bialka, ayant son flanc gauche appuyé à cette rivière, et sa droite au bourg de Biala, faisant face à la route de Brzest. Ses tirailleurs garnissaient la rive droite de la Bialka jusqu'à son embouchure dans la Zna. Le général Essen s'arrêta avec le gros de son corps en arrière du village de Selets, et fit engager le combat par quatre bataillons, qui se répandirent en tirailleurs sur les bords de la Bialka, depuis le village de Selets jusqu'à un bois situé

sur le chemin de Biala à Pratoulin. Deux bataillons furent encore envoyés pour occuper ce bois, et la chaîne des tirailleurs fut soutenue par les régiments de dragons de Smolensk et de Gitomir et par deux batteries : la première, de quatre pièces, établie sur la grande route ; la seconde, de douze pièces, sur la droite, près du bois dont nous avons parlé et dans le prolongement des lignes saxonnes.

Les batteries des ennemis répondirent au feu des nôtres ; cependant le général Reynier, pour dérober sa gauche aux coups d'enfilade du canon russe, fut obligé de la replier en arrière et de se placer parallèlement au chemin de Pratoulin à Biala. Mais l'ennemi était trop supérieur en nombre pour ne pas l'emporter à la longue. Ses tirailleurs, repassant de nouveau la Białka au moulin de Kasouli sur le chemin de Pratoulin, firent rétrograder les deux bataillons envoyés pour occuper le bois, et enlevèrent deux pièces de canon que l'officier commandant la batterie de droite avait détachées plus loin pour battre en flanc la nouvelle position de Reynier. Deux escadrons de dragons de Gitomir essayèrent de dégager les pièces perdues ; mais ils ne purent en ramener qu'une, l'autre demeura entre les mains de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, un régiment de kosaques qui éclairait la droite du général Essen, lui rapporta que de fortes colonnes ennemies avaient passé la Bialka à Tsizibor sur le chemin de Biala à Janow, et marquaient leur direction sur le village de Wosskrenitsa, situé sur la route de Brzest, en arrière de la position occupée par le corps russe. Essen, se voyant ainsi menacé d'être tourné par sa droite, se détermina à la retraite, qu'il exécuta en bon ordre jusque derrière la Zna, dont il se couvrit. L'ennemi le poursuivit jusqu'au village de Wosskrenitsa. Son corps s'arrêta pour passer la nuit près de Zalésié. L'arrière-garde fut laissée sur les bords de la Zna. Cette petite affaire coûta au général Essen 300 hommes tués et pris. Le corps de Boulatof se trouvait à Pietchats.

L'amiral, informé de cet échec, et jaloux d'en prendre sa revanche, partit de Brzest le 7 de grand matin, avec les troupes de Langeron et de Lambert, qui se trouvaient déja près de cette ville, et rejoignit vers le soir le corps d'Essen, qui s'avança jusqu'à Liakhowka. Mais le général Reynier eut la prudence de ne pas attendre l'attaque de forces supérieures; il évaçua Biala et se replia sur Droguiczin. Le corps de Lambert le poursuivit au-delà de Biala. L'amiral vint à Brzest.

Le général prince Scherbatof, pendant son

séjour à Proujany, avait détaché le général Tschaplits avec quatre bataillons, dix escadrons, deux régiments de kosaques et douze pièces d'artillerie à cheval, pour dissiper un rassemblement de troupes que le gouvernement central de la Lithuanie faisait former à Slonim. Le général Tschaplits, arrivé à Proujany, y laissa le gros de son détachement, et lui-même avec six escadrons de hussards, les kosaques et quatre pièces de canon, se porta sur Slonim, où il arriva le 8 octobre à la pointe du jour. Le général polonais Konopka, qui y formait un régiment de hulans, fut surpris et entièrement défait. Lui-même avec environ 500 hommes fut pris. Cent hommes furent tués. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'ennemis qui échappa par une fuite précipitée sur Wilna. Le général Tschaplits demeura en observation à Slonim et Proujany.

Nous avons vu dans le chapitre VII que le général Dombrowski observait le corps de Ertell. Il se préparait même à bloquer Bobrouïsk; mais la retraite de l'armée austro-saxonne jusque derrière le Boug l'obligea à ajourner ses projets sur cette place, pour se mettre en état de couvrir le point de Minsk, où les ennemis avaient établi un grand dépôt, et que l'évacuation de Pinsk par les Autrichiens laissait

exposé aux entreprises des corps russes venus de Wolhynie. Dombrowski laissa trois bataillons et un régiment de cavalerie entre la Bérézina et le Dnieper, pour couvrir Mohilew. Deux bataillons demeurèrent à Swislocz pour observer Bobrouïsk. Avec le reste de son monde, composé encore de sept bataillons et de deux régiments de cavalerie, le général polonais alla s'établir à Sloutsk, d'où il surveillait la route de Pinsk par Neswige à Minsk.

Enfin, l'amiral Tschichagof voyant ses troupes suffisamment reposées, se détermina à exécuter la partie principale du plan d'opérations, en se portant sur Minsk. Le 12 octobre, les corps russes lancés au-delà du Boug revinrent sur Brzest. L'armée reçut une nouvelle organisation. Les troupes qui devaient suivre l'amiral dans sa marche vers la Bérézina, furent réparties de la manière suivante : dans le détachement du général Tschaplits, quatre bataillons, onze escadrons, trois régiments de kosaques et douze pièces légères : dans le corps d'avant-garde du général Lambert, sept bataillons, vingt-huit escadrons, cinq régiments de kosaques et vingt-quatre pièces : dans le corps du général Woïnof, dix-huit bataillons, vingt escadrons, deux régiments de kosaques et soixante-douze bouches

à feu: dans le corps du général Essen, quatorze bataillons, seize escadrons et quarante-huit pièces. Ces deux derniers composaient le corps de bataille aux ordres du comte Langeron. La réserve, sous le général Sabanéïef, comptait vingt-un bataillons, seize escadrons, trois régiments de kosaques et quatre-vingt-quatre pièces de canon.

Le général Saken fut laissé à Brzest avec trente-trois bataillons, seize escadrons, trois régiments de kosaques et quatre compagnies d'artillerie pour surveiller le prince de Schwartzenberg, masquer et couvrir le mouvement de l'amiral. Il partagea ses troupes de la manière suivante : l'avant-garde, commandée par le général-major Gamper, et poussée à Wyssoko-Litowsk, fut composée de quatre escadrons et d'un régiment de kosaques; le corps de bataille, aux ordres du général Boulatof, fut composé de vingt bataillons, de douze escadrons, de deux régiments de kosaques et de deux compagnies d'artillerie; la réserve, commandée par le général-major comte Liewen, était forte de treize bataillons et de deux compagnies d'artillerie. Indépendamment de ces troupes, un détachement de quelques bataillons et de quelques escadrons fut posté à Wladimir pour couvrir la Wolhynie.

Le 4 octobre, les corps destinés à marcher avec l'amiral se rassemblèrent à Czernawczitsy. Le 16, l'amiral en partit et vint à Gloubokoïé avec l'avant-garde de Lambert et la réserve. Le corps de Woïnof se porta à Pélitché; celui d'Essen s'arrêta à Olizarow-Staw.

Le général Saken avait porté l'avant-garde du général Gamper à Téréboun sur la Lessna, d'où elle poussait ses avant-postes jusqu'à Némirow. La réserve du comte Liewen se posta en avant de Therespol, pour servir de soutien au corps du général Boulatof, qui fut porté à Zalésié, afin de contenir l'ennemi en marquant un mouvement prononcé à la gauche du Boug.

Vers le même temps, Tschichagof apprit que les Autrichiens avaient reçu quelques renforts, et que la division française de Durutte, qui jusque-là avait fait partie du 11e corps que le maréchal Augereau rassemblait sur l'Oder, venait de joindre le corps de Reynier. L'amiral estimant à près de 50 mille hommes les forces que le prince de Schwarzenberg avait ainsi à sa disposition, jugea que le général Saken, qui n'avait avec lui qu'environ 18 mille hommes, se trouverait hors d'état de contenir une armée aussi supérieure en nombre. Il résolut en conséquence de le renforcer encore par le corps d'Es-

sen, qui d'Olizarow-Staw reçut ordre de retourner à Brzest. (Voyez tab. 17.) La jonction de ce corps donna au général Saken une force totale de 26 à 27 mille hommes. (Voyez tab. 18.) Il ne resta à l'amiral que 38 mille hommes, en y comprenant les kosaques et le détachement du général Tschaplits; mais la jonction du corps d'Ertell et du détachement du général Liders venant de Servie, qui avait ordre de se réunir à lui à Minsk, devaient porter à plus de 50 mille hommes la force totale de son armée.

Le 17, l'amiral continua son mouvement. Lui-même avec la colonne de droite, composée de l'avant-garde et de la réserve, vint à Gorodeczna. Le corps de Woïnof, qui formait la colonne de gauche, se porta à Reczitsa. Le lendemain la colonne de gauche vint à Chéréchew, et celle de droite à Proujany, où l'on porta le quartier-général.

Le mouvement que le général Saken avait ordonné au corps de Boulatof, n'avait pas fait prendre le change à l'ennemi, qui ne tarda pas à être instruit de la marche de l'amiral. Le prince de Schwarzenberg se détermina à repasser sur-le-champ à la droite du Boug, pour atteindre l'arrière-garde de l'amiral, et se placer entre lui et le corps de Saken. Les ennemis firent de fortes

démonstrations sur Biala, afin d'attirer de ce côté l'attention du général Saken, et pendant ce temps leur armée se rapprochait du Boug, qu'elle traversa le 18 à Moguilnia et Wassilew, au-dessous de Droguiczin. Le 19, le prince de Schwarzenberg vint à Sémiaticzi. Le corps de Reynier le suivit à la droite du Boug. Il ne resta à la gauche de cette rivière que la brigade polonaise de Kossinski.

Le général Saken, averti des mouvements que les ennemis faisaient contre sa droite, songea à se mettre en état de déjouer leurs projets. Dès le 19, le corps de Boulatof fut rappelé sur Brzest. Le 20, Saken prit la direction de Wyssoko-Litowsk déja occupé par l'avant-garde du général Gamper, renforcée du régiment des hussards de Loubno, tiré du corps d'Essen. Ce dernier vint à Motykaly, et poussa jusqu'à Koustin le 37e régiment de chasseurs et celui des dragons de Wladimir. Le corps de Boulatof se porta à Téréboun. La réserve de Liewen, après avoir laissé trois bataillons en garnison à Brzest et un à Prilouki pour la garde du parc de bagages, vint s'établir à Klenniki. Deux régiments de kosaques réguliers d'Ukraine, nouvellement formés, qui venaient d'arriver à Brzest, reçurent ordre d'y rester. Il fut prescrit au co-

lonel comte de Witt, qui les commandait, de faire des courses dans le pays ennemi, à la gauche du Boug.

Le 22, le corps d'Essen vint à Khouty; les deux régiments qu'il avait postés à Koustin, se réunirent à Wyssoko-Litowsk à l'avant-garde, dont la cavalerie eut un engagement avec un parti de hussards autrichiens près de Teliaticzi. Le général Saken avec sa réserve vint à Koustin. Le corps de Boulatof qui formait sa gauche, se dirigea sur Némirow. Le 23, le corps de Boulatof vint à Wolczin; le général Saken avec la réserve à Khoussyczi, et le corps d'Essen à Wissoko-Litowsk. Le général Gamper fut détaché sur Droguiczin avec le régiment de dragons de Smolensk et un régiment de kosaques; le général-major Melissino avec le reste de l'avant-garde se porta à Kletchéli.

Le général Saken, supposant que la totalité des forces des ennemis n'avait pas encore eu le temps de passer le Boug, résolut de se porter sur Droguiczin pour attaquer les corps qu'il trouverait déja sur la rive droite. Il espérait battre ainsi les ennemis en détail. Le corps d'Essen et la réserve reçurent ordre de suivre la route de Wyssoko-Litowsk à Sémiaticzi, et le corps de Boulatof de continuer à longer la rive

droite du Boug. En outre, il fut ordonné au colonel de Witt, avec ses régiments de kosaques, de descendre rapidement la rive gauche du Boug pour inquiéter les derrières de l'ennemi.

Le 24 au matin, les corps russes allaient se mettre en marche d'après les directions données, lorsque des nouvelles plus positives sur les mouvements des ennemis forcèrent le général Saken à adopter d'autres mesures. Les corps de Schwarzenberg et de Reynier avaient non seulement traversé en totalité le Boug, mais ils avaient déja dépassé la droite du général Saken, et se trouvaient même au-delà de la Narew.

Le prince de Schwarzenberg avec les Autrichiens était en pleine marche sur Wolkowisk, et le corps de Reynier, qui masquait ce mouvement, occupait les bords de la Narew, ayant un détachement sur la rive gauche de cette rivière à Ploski pour couvrir le pont qui s'y trouvait. Dans ces circonstances, le mouvement des Russes sur Droguiczin eût été sans objet; aussi la marche ordonnée fut-elle contremandée, et tous les corps séjournèrent.

Le 25, Saken se porta à la poursuite des ennemis. Melissino poussa jusqu'à Orla; Gamper prit la direction de Belsk. Saken avec le corps d'Essen vint à Klettchéli; la réserve à Daché, et le corps de Boulatof à Czeremkha.

Le 26, l'avant-garde de Melissino occupa Narewka. Le corps d'Essen se porta à Mokhnale; celui de Boulatof à Orla, et la réserve à Doubicze-Tserkewné. Le quartier-général de Saken à Grabowets. Le lendemain l'avant-garde de Melissino marcha à Roudnia à la droite du Narew. Le corps d'Essen vint à Nowo-Sady; celui de Boulatof à Kourachewo, et le général Saken avec la réserve à Doubiny.

Le 26, les corps ennemis avaient séjourné, celui du prince Schwarzenberg à W. Brestowitsa, et celui de Reynier à Swislocz. Le lendemain ils avaient continué leurs mouvements, le premier sur Wolkowisk, le second sur Porozow et Podorosk.

La vaste forêt de Bialowège, que le général Saken avait à sa droite, gênait ses mouvements et couvrait ceux des ennemis. Avant de s'y engager le général russe voulait faire replier au-delà de la Narew le poste que l'ennemi conservait à Ploski. A cet effet, le 28, il ordonna au général Boulatof de se porter sur ce village et d'enlever la tête du pont qui s'y trouvait. Le corps d'Essen et la réserve séjournèrent. L'infanterie de l'avant-garde se porta à Roudnia. Le général Melissino, avec la cavalerie, s'avança jusqu'à W. Grinki, situé à la lisière de la forêt, et ses

kosaques poussèrent même d'un côté jusqu'à Sokolniki, et de l'autre jusqu'à Swislocz, qui, à leur approche, fut évacué par les derniers escadrons de l'arrière-garde de Reynier.

Boulatof réussit à déloger l'ennemi de Ploski, et à le rejeter à la droite de la Narew. Alors le général Saken, tranquillisé pour ses derrières, ne balança plus à pénétrer lui-même dans la forêt de Bialowège. Le 29, il vint à ce village avec le corps d'Essen et la réserve. Le corps de Boulatof reçut l'ordre de se hâter de le rejoindre. Les kosaques de l'avant-garde, qui de Swislocz s'étaient portés sur Mstibow, y ayant rencontré des forces supérieures, furent de nouveau repliés par Swislocz sur M. Grinki.

Le gros du corps de Reynier se porta de Porozow sur W. Grinki, pour attaquer de front l'avant-garde russe, tandis qu'une colonne d'infanterie que les ennemis poussèrent de Berniki à Roudnia devait lui couper la retraite. Le général Melissino ne put éviter sa ruine qu'en se repliant en toute hâte sur Roudnia. Il exécuta cette retraite avec d'autant plus de succès, que la colonne ennemie, venue de Berniki, manqua de résolution. Elle n'osa se placer sur le chemin de Grinki à Roudnia, de peur de se trouver investie dans le bois, d'un côté par les troupes de Melissino, et

de l'autre par celles qu'elle savait être arrivées à Bialowège. Le 30, le général Saken, avec le corps d'Essen et la réserve, arriva à Roudnia. Le corps de Boulatof atteignit Bialowège. Une reconnaissance que les ennemis exécutèrent sur Roudnia fut repoussée par l'avant-garde du général Melissino, qui se reporta de nouveau jusque près de W. Grinki.

Pendant ce temps, l'amiral Tschichagof avait continué sa marche. Le 20, la colonne de gauche, composée de l'avant-garde de Lambert et du corps de Woïnof, vint à Krasnoïé-Selo; l'amiral, avec la colonne de droite, composée de la réserve, vint à Selets. Le 21, la colonne de gauche se porta à Smolenitsa, et celle de droite à Roujana, où elle attendit la colonne de gauche qui n'y arriva que le lendemain. Le 25, le corps de Woïnof vint à Mégéwiczi, et la réserve avec l'avant-garde à Solianki. L'amiral porta son quartier-général à Slonim, où Tschaplits avait concentré son détachement.

A son arrivée à Slonim, l'amiral apprit que des troupes autrichiennes paraissaient dans les environs de Wolkowisk, et il résolut d'éclairer leurs mouvements, en poussant vers Zelwa le colonel Czernychef avec un régiment de kosaques. L'armée continua à se porter du côté de

la Bérézina. Le 26, le corps de Woïnof vint à Slonim. Le 27, l'avant-garde et la réserve marchèrent à Polonka, où l'on transféra le quartier-général. Le corps de Woïnof séjourna à Slonim. Le détachement de Tschaplits se porta de Slonim à Dworets. Le lendemain, l'amiral, avec l'avant-garde et la réserve, arriva à Stolowiczi. Le corps de Woïnof partit de Slonim et arriva à Gorki. Une nouvelle avant-garde, fournie par ce corps et composée de quatre bataillons, de quatre escadrons, de deux régiments kosaques et de douze pièces de canon, fut mise sous les ordres du général-major comte Orourk, et poussa jusqu'à Dworets. Le général Tschaplits revint de Dworets à Slonim pour former l'arrière-garde de l'armée, et couvrir sa marche contre les entreprises des Autrichiens. Le colonel Czernychef, avec son régiment de kosaques, reçut l'ordre de se porter rapidement par Nowogroudeck et Radochkowiczi vers Lepel, pour tâcher d'ouvrir une communication directe avec le comte Wittgenstein, et donner à ce dernier des renseignements positifs sur les mouvements de l'amiral.

Le 29, l'avant-garde du comte Orourk se porta à Nowogroudeck, et le corps de Woïnof à Dworests. Le général Tschaplits demeura à Slonim. Le lendemain le corps de Woïnof poussa jusqu'à Nowo-

groudeck, où il trouva encore son avant-garde, que la fatigue des chevaux avait obligée de séjourner. Le général Tschaplits se porta à Stalowiczi. L'amiral, avec la réserve, vint à Snow. L'avant-garde du comte Lambert occupa Neswige.

La ville de Minsk, devenue le point de mire des opérations de l'amiral, renfermait un des grands dépôts de l'armée de Napoléon, et n'avait pour sa défense qu'un corps de 6 à 7 mille hommes environ, aux ordres du général Bronikowski, gouverneur de la ville. Ce général, trompé par de faux avis, ne sentit pas que la marche de l'amiral était un mouvement prononcé de l'armée russe. Il s'imagina, au contraire, que les troupes qui de Slonim se dirigeaient sur Neswige et Nowogroudeck, n'étaient que des détachements de partisans lancés pour la petite guerre, et il crut pouvoir les arrêter en leur opposant un corps de 4 à 5 mille hommes tirés de sa garnison, qu'il plaça à Nowoï-Swergenn, sous les ordres du général Kossecki. Ce corps était trop faible pour s'opposer à la marche de l'amiral, mais il pouvait être renforcé par la division Dombrowski, postée comme nous l'avons dit à Sloutsk; par le corps d'Oudinot qui, à cette époque, avait déja atteint la route de Borissow

à Orcha, près de Bobr, et même par la division Loison, qui, détachée du 11e corps, venait d'arriver à Wilna. Pour empêcher la réunion de toutes ces forces, qui auraient composé une armée presque égale en nombre à celle de l'amiral, il fallait se hâter de se porter sur Minsk.

Le 31, le comte Lambert quitta Neswige avec une partie de son avant-garde, et passant par Gorodeza, il suivit un chemin de traverse qui le conduisit à Golowtchina, situé à quatre werstes de Nowoï-Swergenn. Le général Woïnof vint à Koréliczi, et le comte Orourk poussa jusqu'à Tourets. L'amiral, avec la réserve, arriva à Neswige, où il fut joint par le détachement du général Liders venu de Pinsk, et composé d'un régiment d'infanterie et d'un de hulans.

Le 1er novembre, à cinq heures du matin, le comte Lambert se remit en marche pour attaquer le général Kossecki, qui venait de s'affaiblir encore par deux détachements envoyés à Mir et sur la route de Neswige, pour observer la marche des Russes. Les ennemis, attaqués à l'improviste, furent défaits et rejetés au-delà du Niémen, sans avoir eu le temps d'en rompre le pont. Le détachement poussé sur la route de Neswige, fut coupé et détruit; celui qui se trouvait à Mir éprouva le même sort. Pressé

d'un côté par le comte Orourk, et de l'autre par un détachement que le comte Lambert dirigea de Nowoï-Swergenn sur Mir, il se vit obligé de mettre bas les armes. La défaite de cette journée coûta à l'ennemi près de 800 prisonniers et un grand nombre de tués. La perte des Russes ne fut que de quarante-deux hommes. Le comte Lambert passa la nuit à Nowoï-Swergenn; le général Woïnof et le comte Orourk à Mir.

Le 2 novembre, le comte Lambert s'établit à Micouliczi, après avoir enlevé un poste ennemi qui occupait ce village. Le comte Orourk vint à Jaczenka sur le chemin de Roubégéwiczi. Le général Woïnof se porta à Stolbtsy. Le détachement du général Tschaplits envoyé de Neswige pour flanquer à droite la marche de l'armée, pénétra jusqu'à Pessoczna.

Le général Kossecki, qui s'était retiré à Koïdanow, se sentant avec raison hors d'état d'arrêter la marche des Russes, avait sollicité en vain du gouverneur de Minsk la permission de continuer sa retraite, pour se rallier à la division Dombrowski, qui était en marche sur Minsk. Le général Bronikowski, persistant dans son inconcevable aveuglement, s'opiniâtra à croire que ce n'était qu'un corps volant des Russes qui s'a-

vançait sur Minsk, et il ordonna au général Kossecki de tenir ferme à Koïdanow.

Le 3, le comte Lambert, avec sa cavalerie et douze pièces d'artillerie à cheval, se porta sur ce bourg. Kossecki, attaqué par des forces supérieures, fut complètement défait. Ses colonnes, coupées et entourées par la cavalerie russe, furent obligées de mettre bas les armes. Deux canons, deux drapeaux et près de 3 mille prisonniers tombèrent entre nos mains. Les ennemis eurent près de mille hommes tués. Le général Kossecki n'arriva à Minsk qu'avec environ 500 hommes. La perte des nôtres fut aussi insignifiante qu'à l'affaire de Nowoï-Swergenn, et ne s'éleva qu'à quarante-huit hommes hors de combat. La cavalerie du comte Lambert poussa le même jour jusqu'à Griczin. Le comte Orourk vint à Wolma, et le général Woinof à Roubégéwiczi. L'amiral avec la réserve se porta à Otséda près de Kolossow. Le général Tschaplits vint à Ouzda.

Le 4, le comte Lambert marcha sur Minsk. Il ne restait au général Bronikowski pour la défense de cette ville que 2 mille hommes environ, même en y comprenant les débris du détachement de Kossecki. Le gouverneur comprit enfin qu'avec cette poignée de monde il ne pouvait

défendre une ville ouverte: il l'évacua à l'approche des Russes, et se replia sur Borissow. Le même jour le comte Lambert occupa Minsk, où il trouva dans les hôpitaux 2 mille 300 malades, et des magasins immenses de munitions de guerre et de bouche, que l'ennemi, dans sa consternation, ne songea ni à évacuer ni à détruire.

Le général Dombrowski, qui accourait de Sloutsk au secours de Bronikowski, se trouvait déja à Smélo; mais ayant appris la perte de Minsk, il retourna sur ses pas et se dirigea vers Bérézino. Le général Woïnof vint à Wolma, et le comte Orourk à Rakow, d'où il poussa le colonel Paradowskoï avec un régiment de dragons et un de kosaques sur la route de Wilna à Minsk. L'amiral, avec la réserve, se posta à Koïdanow. Le général Tschaplits vint à Doudiczi. Le 5, l'amiral avec la réserve arriva à Minsk. Le général Woïnof se porta à Semkowa, et le comte Orourk à Gorodok. Le colonel Paradowskoï, posté à Radochkowiczi, recueillit près de 2 mille fuyards, qui, de Minsk, cherchaient à percer sur Wilna. Le général Tschaplits vint à Samokhwolowiczi.

Le général Ertel, qui devait rejoindre l'armée de l'amiral avec son corps fort de 12 mille hommes, se prévalant de quelques obscurités dans l'ordre qu'il avait reçu, demeura à Mozyr en

attendant de nouveaux éclaircissements, et se borna à pousser sur Minsk un détachement de six bataillons, de quatre escadrons et d'un régiment de kosaques. L'amiral, mécontent de sa conduite, donna le commandement de son corps au général-major Touczkof, qu'il envoya à Mozyr.

Le 6, les troupes de l'amiral séjournèrent, à l'exception du détachement de Tschaplits, qui vint à Minsk. Le 7, le comte Lambert, renforcé du 7e régiment de chasseurs, de celui de Witebsk infanterie, et d'une compagnie d'artillerie, se remit en marche, et vint à Joukhnowka. Le général Tschaplits, destiné à éclairer la gauche, fut poussé sur Zembin, et pénétra jusqu'à Prilépy. Le colonel Loukoffkin, avec son régiment de kosaques, fut détaché sur la droite vers Jgoumen, pour observer la marche de Dombrowski. Le colonel Paradowskoï rejoignit le comte Orourk.

Le 8, le comte Lambert vint à Jodin ; sa cavalerie légère pénétra jusqu'à Oupéréwiczi. Le comte Langeron, avec la réserve, se porta aussi à Jodin. Le général Tschaplits occupa Zembin. Le général Woinof, avec tout son corps, marcha à Antopolié, où l'amiral transféra aussi son quartier-général. Le colonel Loukoffkin ayant trouvé à Jgoumen le détachement venu de Mozyr, en prit

le commandement, et se porta à Jourewiczi, se dirigeant sur Oucha, pour tâcher de couper l'arrière-garde de Dombrowski, qui de Bérézina filait sur Borissow.

Le général Bronikowski s'était replié sur cette ville. Son détachement, renforcé par quelques bataillons de cadres venus de Moscou qu'il recueillit dans sa route depuis Minsk jusqu'à Borissow, se trouva de nouveau fort de 3 mille hommes. Les ouvrages de la tête de pont sur la Bérézina, que les Russes, dans leur retraite au mois de juillet, avaient abandonnés à moitié achevés, furent occupés par un bataillon du 95e régiment français; le reste du détachement de Bronikowski demeura à Borissow, où il fut encore joint par quelques bataillons de cadres, dont Bronikowski confia le commandement au général Pampelone, avec ordre de se porter sur la route de Staroï-Borissow à Wesselowo pour surveiller la haute Bérézina.

Le général Dombrowski, arrivé le 8 à Glivin, apprit que les Russes s'approchaient de Borissow, et il se remit en marche sur-le-champ pour voler au secours de ce point important. Vers minuit il arriva près de la ville, et se posta à la droite des retranchements sur le chemin de Borissow à Stakhow, avec six bataillons et six escadrons;

un bataillon et deux escadrons qui, sous les ordres du général Pakosz, formaient son arrière-garde, se trouvaient encore en arrière.

Le 9, à la pointe du jour, le comte Lambert parut devant les retranchements de la tête de pont, qu'il se disposa à attaquer. Les 14e et 38e régiments de chasseurs devaient assaillir, le premier la droite, le second la gauche des ouvrages; le 7e était destiné à se porter sur le centre, après que les attaques de flanc auraient réussi. Deux batteries de douze pièces chacune protégeaient la marche des colonnes russes. Deux régiments d'infanterie qui restaient de l'avant-garde, et toute la cavalerie, demeurèrent en réserve sur la route de Jodin. Le bataillon du 95e qui gardait la tête de pont se laissa surprendre et fut poussé jusqu'au pont. Le 14e de chasseurs se logea dans la redoute qui appuyait la droite des ouvrages; mais le 38e, qui avait aussi pénétré dans les retranchements, fut culbuté par un bataillon wurtembergeois accouru de Borissow au secours des troupes attaquées. Le comte Lambert fut obligé de soutenir le 38e par le 7e, qu'il mit sous les ordres du général Engelhardt. Ce général, qui se porta en avant avec résolution, trouva la mort au pied des retranchements ennemis; mais ses troupes se logèrent de nou-

veau dans la redoute de la gauche des ouvrages.

Cependant le général Dombrowski, voyant que les troupes qui occupaient la tête de pont ne se trouvaient pas en état de résister aux Russes, résolut de leur porter du secours en se prolongeant par sa gauche. Pendant qu'il exécutait ce mouvement, une de ses colonnes poussa du village de Dymki, en avant, vers le chemin de Borissow à Logoïsk, pour couper la retraite au 14e de chasseurs. Le comte Lambert opposa à cette colonne le 13e de chasseurs tiré de la réserve. Ce régiment repoussa les ennemis, et les rejeta dans le bois qui s'étend vers Zembin.

Toute l'attention des Russes n'était plus dirigée que sur l'attaque des retranchements, défendus maintenant par le gros de la division Dombrowski, lorsque le général Pakosz, avec son arrière-garde venant de Jouchkéwiczi, parut sur leur droite; en même temps, la colonne ennemie, repoussée dans le bois après en avoir longé la lisière, menaça de prendre à revers notre gauche. Le comte Lambert n'avait plus d'infanterie disponible que le régiment de Witebsk; il en envoya un bataillon, avec quatre escadrons de hussards d'Alexandrie, et douze pièces d'artillerie à cheval, à la rencontre

du général Pakosz; l'autre bataillon, et les quatre escadrons restants des hussards d'Alexandrie, furent opposés à la colonne de droite des ennemis, qu'ils réussirent à contenir et à empêcher de déboucher dans la plaine. Celle du général Pakosz fut aussi renversée par le feu de l'artillerie russe, et les hussards d'Alexandrie la poursuivirent jusqu'à Jouchkéwiczi.

Après avoir ainsi assuré ses flancs, le comte Lambert ne s'occupa plus que de l'attaque des retranchements, où l'ennemi se maintenait avec constance, malgré la perte des deux redoutes qui appuyaient ses ailes. Les 13e et 38e régiments, lancés contre le centre des ouvrages, furent repoussés, et le comte Lambert lui-même fut blessé en cherchant à les rallier. Ce mauvais succès ne découragea pas les Russes. Le colonel Krassowskoï, reformant de nouveau en colonnes les régiments renversés, se jeta en avant et parvint enfin à enlever les ouvrages avec l'aide d'une batterie de douze pièces, établie dans la redoute de la gauche, qui mitraillait cruellement les défenseurs des retranchements. Les ennemis, mis en fuite, repassèrent la Bérézina, poursuivis par le 14e de chasseurs, qui, après avoir tourné les retranchements, en passant par un ravin qui descend vers la rivière, s'élança sur le pont, mal-

gré le feu d'une pièce de canon qui l'enfilait et qui fut enlevée par ce régiment. Les hussards d'Alexandrie et les dragons d'Arzamas, avec six pièces de canon, passèrent aussi le pont sur les pas du 14e, et poursuivirent les ennemis à travers les rues de la ville. En vain le général Dombrowski essaya-t-il de tenir encore au moulin en arrière, sur la route d'Orcha; les Russes forcèrent le passage, et l'obligèrent à fuir vers Lochnitsa avec les débris de sa division.

Le combat ne se termina que vers les cinq heures du soir, et fut d'autant plus glorieux pour les troupes du comte Lambert, que son infanterie était près de la moitié inférieure à celle des ennemis, que l'avantage d'être couverte par des retranchements ne garantit pas d'une entière défaite. Le comte Langeron qui, au bruit de la canonnade, avait hâté sa marche avec la réserve, ne put y arriver qu'à la nuit tombante, et ses troupes ne prirent aucune part au combat. Deux drapeaux, huit canons et plus de 2,500 prisonniers tombèrent entre les mains du vainqueur. Les ennemis eurent en outre près de 2 mille hommes tués. La perte des Russes s'éleva à 1,500 hommes hors de combat, et fut sensible surtout par la blessure du comte Lambert, qui se trouva obligé de quitter le commandement. Dans la

soirée, l'amiral Tschichagof arriva aussi devant Borissow avec le corps de Woïnof, qui bivouaqua près de la tête de pont; le quartier-général fut porté à Borissow, occupé par l'avant-garde.

Le même jour, le colonel Loukoffkin atteignit à Oucha les deux bataillons de la division Dombrowski, laissés en arrière pour observer Bobrouïsk, et qui cherchaient à se réunir à leur division. Il les attaqua, les défit et leur enleva près de 300 prisonniers.

Le 10, le corps de Woïnof et la réserve ayant passé la Bérézina, campèrent en avant de Borissow sur la route de Bobr. Le général Tschaplitz vint de Zembin à Borissow, et demeura à la droite de la rivière, près de la tête du pont. Le colonel Loukoffkin se porta d'Oucha à Chabachéwiczi.

Pendant que ces choses se passaient, le colonel Czernichef avait exécuté avec succès la commission dont il avait été chargé. Après avoir traversé le Niémen à Kolodezno, il avait passé entre les différents détachements ennemis qui inondaient la contrée, et s'était dirigé rapidement, par Naliboki, Kamen, Iwénets, Radochkowiczi, Pletchénitsa et Lépel, sur Tschachniki, où il trouva le comte Wittgenstein, et lui rendit compte des mouvements de l'amiral. Chemin faisant, il dé-

livra les généraux Wintzingerode et Sweczin, avec quelques autres prisonniers que les ennemis faisaient conduire de Minsk à Wilna.

Nous avons laissé le général Sacken engagé dans la forêt de Bialowège. Le corps de Schwartzenberg se dirigeait de Wolkowisk sur Slonim, et celui de Reynier, couvrant les mouvements des Autrichiens, s'était porté vers Porosow. Le général Sacken voyant que les ennemis conservaient toujours de l'avance sur sa droite, et que par conséquent il lui était impossible de leur barrer la route de Minsk, se détermina à pousser vivement Reynier, afin d'attirer l'attention du prince de Schwartzenberg, et de l'engager à revenir sur ses pas pour porter du secours au 7e corps. C'était en effet l'unique moyen qui restât au général russe d'empêcher les Autrichiens de tomber sur les derrières de l'amiral.

Le 31 octobre, le général Mélissino, avec l'avant-garde, passa par W. Grinki, et poussa jusqu'à Sokolniki. Le corps d'Essen, et la réserve du comte Liewen, se portèrent à Stoudéniki et Berniki, au débouché de la forêt, vers Porosow. Le général Sacken porta son quartier à Berniki. Le corps de Boulatof suivit la même route que les autres corps, et dut les rejoindre le lendemain. Le régiment de Serpoukow, dragons, oc-

cupa Porosow. Reynier se replia sur Gornostaïéwiczi.

Le 1er novembre, les troupes russes se reportèrent en avant. Le général Essen, qui se trouvait le plus près de Gornostaïewiczi, y arriva le premier; il fut suivi bientôt après par l'avant-garde de Mélissino, et par la réserve. Reynier s'était replié par Ogrodniki, derrière le ruisseau de Lapénitsa; sa droite appuyait à la rivière de Rossi, et sa gauche se prolongeait vers Lapénitsa. Le gros du corps d'Essen et la réserve demeurèrent près de Gornostaïéwiczi; la cavalerie de l'avant-garde se déploya dans la plaine, en face du centre des ennemis; elle fut appuyée sur sa gauche par deux régiments d'infanterie du corps d'Essen, postés dans la vallée de la Rossi, près de Kabasi.

Le général Sacken se proposait de dérober ses forces à l'ennemi jusqu'au moment où la jonction du corps de Boulatof lui permettrait d'exécuter le projet qu'il avait formé d'attaquer en masse par sa droite, afin de gagner la gauche de Reynier, et de le séparer ainsi du prince de Schwartzenberg, engagé dans la direction de Slonim. Toutefois, en attendant l'arrivée du corps de Boulatof, qui se trouvait encore en marche, le général russe résolut de faire occu-

per un bois situé entre Lapénitsa et Liski, en avant de l'extrémité de l'aile gauche des ennemis, et dont la possession pouvait servir à favoriser l'exécution des opérations projetées. L'on y envoya les 37ᵉ et 39ᵉ régiments de chasseurs.

L'ennemi, apercevant ce mouvement, dirigea sur le bois une forte colonne d'infanterie, qui, s'y étant dispersée, engagea un combat très-vif contre les chasseurs russes, que l'on fut obligé de soutenir par six compagnies du régiment de Vieux-Ingrie, infanterie, et par celui de Wladimir, dragons. Ce premier renfort donna à nos troupes la faculté de rentrer dans le bois dont elles avaient été expulsées momentanément, et l'arrivée des régiments d'infanterie d'Olonets, de Schlusselbourg et d'Ukraine, que le général Essen y envoya peu de temps après, détermina la retraite définitive de l'ennemi. On avait compté que Boulatof serait rendu à Lesski vers deux heures de l'après-midi; mais il s'égara et ne put y arriver qu'à la nuit tombante. Cette malheureuse circonstance obligea le général Sacken d'ajourner au lendemain l'attaque projetée. Mais Reynier était trop habile pour demeurer dans une position dont le flanc gauche était visiblement menacé. Il profita de la nuit pour se retirer sur Wolkowisk.

Le 2 novembre, le général Sacken, avec tout son corps, vint à Isabélin.

Les nouvelles reçues des mouvements des ennemis portaient que le prince de Schwartzenberg se trouvait, au 1er novembre, à Slonim, et que le général Reynier avait pris poste derrière Wolkowisk, sur la route de Mosty, ayant son quartier dans la ville même, et par conséquent en avant des lignes de son camp. D'après ces avis, le général Sacken, qui avait principalement en vue d'entamer le corps de Reynier avant qu'il pût être secouru par les Autrichiens, se détermina à tenter une expédition de nuit contre Wolkowisk. Le succès de cette entreprise présentait le double avantage de battre Reynier isolé, et d'obliger le prince de Schwartzenberg à revenir sur ses pas pour couvrir ses propres communications.

Le 2, à dix heures du soir, tout le corps russe se mit en marche sur Wolkowisk, précédé par quatre détachements. Celui d'avant-garde, commandé par le colonel Bélokopytof, et composé d'un bataillon et de quelques kosaques, fut destiné à pénétrer dans la ville, et à se porter directement sur le logement de Reynier; il devait être soutenu par un autre détachement, composé d'un bataillon et conduit par le colonel

Dournof; les deux autres détachements, commandés par les colonels Wtorof et Wassilczikof, devaient tourner la ville par les deux flancs et se réunir sur la route de Mosty, afin de couper tout ce qui se trouverait encore d'ennemis dans la ville. Les équipages du corps reçurent ordre de filer sur Gnesno, sous l'escorte du détachement du général Gamper, composé du régiment de dragons de Smolensk, de deux bataillons et d'une compagnie d'artillerie à cheval. Le régiment des dragons de Serpoukhow fut laissé à Izabélin.

La marche des Russes fut favorisée par la négligence des ennemis, qui n'avaient point d'avant-postes au-delà du ruisseau de Wolkowisk. Le colonel Bélokopytof s'approcha sans obstacle jusqu'à la barrière du pont, sur le ruisseau, qu'il fallait passer pour pénétrer dans la ville. Le bruit que l'on fit en levant la barrière, éveilla l'attention de la garde du pont, qui fit feu. L'alarme se répandit dans la ville. Les troupes ennemies se hâtèrent de prendre les armes; mais elles ne purent empêcher les Russes de pénétrer dans les rues. Le général Reynier, près d'être cerné dans sa maison, se sauva par la fenêtre, en abandonnant ses équipages. Dans le premier moment de surprise, il fit repasser la

Rossi aux Saxons, qui prirent position sur la route de W. Brestowitsa. Les Russes restèrent maîtres de la ville; mais ils ne purent gagner les hauteurs qui la dominent, et qui se trouvaient occupées par la division Durutte, laissée par Reynier sur la route de Mosty pour former son arrière-garde.

Le gros du corps russe s'était en même temps rapproché de Wolkowisk; celui d'Essen prit poste sur les hauteurs de la gauche du ruisseau de Wolkowisk, parallèlement à la route d'Izabélin, ayant sa gauche près de la ville et sa droite à la hauteur du village de Zapolié, qui fut occupé par un régiment d'infanterie. Le général Essen envoya encore quelques bataillons au secours des détachements qui se battaient dans la ville. Le corps de Boulatof forma la droite entre la ligne d'Essen et le village de Licziki. La réserve du comte Liewen forma la gauche en face du pont de Wolkowisk.

Le combat, dans la ville et sur les hauteurs avoisinantes, se prolongea pendant le reste de la nuit. Le 3, à la pointe du jour, les ennemis, formés en bataille, ayant leurs ailes appuyées à deux bois, entre la route de Zelwa et la rive droite de la Rossi, firent avancer de fortes colonnes d'infanterie pour reprendre Wolkowisk.

Le général Sacken n'osa engager d'affaire sérieuse, de crainte que les Autrichiens, qu'il savait être en marche pour revenir de Slonim sur Izabélin, ne vinssent pendant l'action tomber sur ses derrières. Satisfait d'avoir de nouveau attiré sur lui le prince de Schwartzenberg, et d'en avoir débarrassé l'amiral, il se détermina à demeurer en observation devant Reynier. Il ordonna en conséquence aux troupes engagées dans la ville de se replier sur le gros du corps. Il n'y eut que les derniers bâtiments près du pont qui restèrent occupés par les tirailleurs russes. Ceux-ci formèrent une chaîne le long du ruisseau depuis le village jusqu'à Zapolié.

L'aile gauche des ennemis ayant fait un mouvement en avant pour se placer en face de Zapolié, le général Mélissino crut pouvoir en profiter pour le charger à la tête des régiments de Loubno, hussards, de Wladimir, dragons, et des kosaques de l'Oural, avec lesquels il franchit le ruisseau à Zapolié; mais la cavalerie saxonne, qui lui était supérieure en nombre, le repoussa avec perte et l'obligea à repasser le ruisseau. Pendant le reste du jour, le combat ne se soutint que par une canonnade assez molle, et par le feu des tirailleurs des deux partis, sur toute la ligne, depuis la ville jusquà Licziki. Les Saxons repassèrent

de nouveau à la droite de la Rossi, et rejoignirent la division Durutte.

La surprise de Wolkowisk, quoiqu'elle n'eût pas le succès désiré, fit cependant éprouver à l'ennemi une perte de 500 prisonniers, et d'un nombre à peu près égal de tués. Celle des Russes fut insignifiante.

Le prince de Schwartzenberg, informé que Reynier était vivement pressé, s'était déterminé à marcher à son secours, et avait repris le chemin de Slonim à Wolkowisk : son avant-garde, aux ordres du général Frœlich, atteignit, dès le 3, Medzirger. Cependant quelques prisonniers, amenés par des kosaques, s'étant accordés à soutenir que les Autrichiens, loin de continuer leur mouvement sur Wolkowisk, s'étaient de nouveau reportés sur Slonim, le général Sacken, trompé par ce faux avis, résolut de ne plus différer à attaquer Reynier. Le 4, au matin, le général Boulatof reçut ordre de passer le ruisseau à Licziki, et d'assaillir la gauche des ennemis, tandis que le corps d'Essen et la réserve contiendraient leur centre et leur droite. Vers midi, de part et d'autre, le feu s'engagea vivement et l'affaire allait prendre une tournure sérieuse, lorsque le bruit de deux coups de canon tirés dans la direction d'Izabélin, obligea le général Sacken

à suspendre son attaque. Bientôt après, des fuyards, accourus de ce côté, donnèrent la nouvelle que ce bourg avait été occupé par la cavalerie de l'avant-garde autrichienne, qui s'y empara d'une partie des équipages du corps russe, que, malgré les ordres, quelques régiments y avaient laissés. Des blessés, que par suite de la même négligence l'on avait transportés de Wolkowisk à Isabélin, au lieu de les évacuer sur Gnezno, tombèrent aussi entre les mains de l'ennemi.

Le général Sacken se voyant sur le point d'être pris entre deux feux, sentit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour assurer sa retraite, qui ne pouvait s'effectuer que par le pont de Blankitna sur la Rossi. Il y envoya sur-le-champ le comte Liewen avec la réserve; le régiment de Serpoukhow, que l'on avait retiré d'Izabélin, dans la persuasion qu'il n'y restait plus rien des bagages de l'armée, reçut ordre de s'y reporter. Dans le même temps, pour couvrir les dispositions de retraite, et donner le change à Reynier, l'on fit réoccuper en toute hâte la ville de Wolkowisk par cinq bataillons.

Le régiment de Serpoukhow rencontra quelques hussards ennemis qu'il poussa sur Izabélin, mais il ne put rentrer dans ce bourg déja forte-

ment occupé par le gros de l'avant-garde de Frœlich. D'un autre côté, l'on reçut la nouvelle que le comte Liewen avait atteint sans obstacle Blankitna, et qu'il continuait sa marche sur Gnezno. Alors Sacken ordonna au corps d'Essen de prendre aussi la route de Blankitna. Ce dernier se mit en marche à six heures du soir. Son mouvement rétrograde fut couvert par le corps de Boulatof, qui se prolongea par sa gauche, et fit ensuite l'arrière-garde de l'armée. La nuit qui survint empêcha les ennemis de poursuivre les Russes, qui en profitèrent pour passer la Rossi, et se porter, par Gnezno, sur Swislocz, où tout le corps se trouva rendu le 5, à deux heures après midi. L'arrière-garde, commandée par le général Mélissino, et composée des hussards de Grodno et des kosaques, se plaça à deux werstes de Swilocz, sur la route de Mstibow.

Le prince de Schwartzenberg, se dirigeant par Porozow sur Berniki, menaçait de s'emparer, sur les derrières des Russes, du pont de Roudnia sur la Narew, et de leur couper ainsi la retraite par la forêt de Bialowège. Afin d'éviter ce funeste résultat, le général Sacken dut se hâter de gagner le point de Roudnia. Dès l'après-midi du 5, l'on envoya à W. Grinki le régiment des

hulans de Czougouiéw, et ceux des dragons de Serpoukhow et de Smolensk, avec six pièces de canon, afin de masquer la route de Porozow par Sokolniki. Les bagages de l'armée se mirent en marche à dix heures du soir, sous l'escorte du régiment des dragons de Wladimir; une heure après, le comte Liewen partit avec la réserve, et alla s'établir sur le chemin de Berniki à Roudnia. Les corps d'Essen et de Boulatof ne quittèrent Swislocz que le 6 à quatre heures du matin; ils furent suivis par l'arrière-garde du général Mélissino.

Les ennemis, contenus par la réserve du comte Liewen, n'osèrent engager un gros corps dans la forêt de Bialowège. Il n'y eut que quelques centaines de leurs tirailleurs qui, pénétrant par des sentiers de la forêt, parurent, vers les sept heures du matin, sur le chemin de Swislocz à Roudnia, et assaillirent la queue de la colonne de bagages; mais le général Essen ayant détaché le 37e de chasseurs, et le régiment de Schlusselbourg, infanterie, qui marchaient à la tête de son corps, ces bataillons se répandirent en tirailleurs et chassèrent ceux des ennemis.

Pendant ce temps, une nombreuse cavalerie ennemie pressait vivement l'arrière-garde russe

entre Swislocz et W. Grinki. Cependant le général Mélissino, malgré son infériorité en nombre, ne se laissa pas entamer, et atteignit la forêt sans éprouver aucune perte. A W. Grinki, il fut renforcé par un régiment d'infanterie du corps de Boulatof, dont il se servit pour arrêter la poursuite de l'ennemi, dans sa marche à travers la forêt jusqu'à Roudnia, où il arriva à cinq heures après midi.

A sept heures du soir, le corps d'Essen et la réserve se remirent en marche de Roudnia sur Bialowège. Le corps de Boulatof et l'arrière-garde ne rétrogradèrent que jusqu'au cabaret Nowaïa, sur la Narew. Le 37e de chasseurs fut laissé à Roudnia pour retarder la marche de l'ennemi qui s'avançait en forces. Ce régiment, après avoir mis le feu au village de Roudnia, et avoir détruit le pont sur le ruisseau de Roudawka, défendit avec succès ce défilé que l'ennemi ne put forcer.

Le 7, à la pointe du jour, le 37e de chasseurs se replia et se réunit à l'arrière-garde, au cabaret de Nowaïa; après quoi celle-ci et le corps de Boulatof marchèrent à Bialowège, et dans la soirée s'y réunirent au corps d'Essen et à la réserve qui y étaient arrivés dès le matin. Le général Sacken, afin d'éclairer les débou-

chés de la forêt, détacha, le même jour, le colonel prince Géwakhof, avec le régiment de dragons de Serpoukhow et un de kosaques, sur Chéréchew, et le général-major Berdiaïef, avec un escadron de dragons de Twer, et un régiment de kosaques, sur Kamenets-Litowski.

Les ennemis ne pénétrèrent dans la forêt que jusqu'à Roudnia; ils ne dépassèrent point ce défilé, et, tournant à gauche, ils se portèrent, par Nowoïdwor, vers Chéréchew et Proujany. Le général Sacken, que ce mouvement menaçait d'être tourné par sa droite et rejeté sur le Boug, hors de toute communication avec la Wolhynie, son unique ligne de retraite, fut obligé de manœuvrer aussi par sa droite, afin d'empêcher l'ennemi de gagner son flanc. Le 8, vers une heure après minuit, le général Mélissino partit de Bialowège avec le régiment de hussards de Loubny, et se porta à Chéréchew, où il se réunit au détachement du prince Géwakhof. Les corps d'Essen, de Boulatof, et la réserve, quittèrent Bialowège dans le courant de la matinée, et se dirigèrent aussi vers Chéréchew. Le premier s'arrêta à Koupiczi; le corps de Boulatof, avec le quartier-général de Sacken, à Krenitsa; et la réserve du comte Liewen à Bélolesk.

Dans la nuit du 7 au 8, le 3e régiment de kosaques d'Ukraine, que le colonel comte Witt avait détaché de Brzest sur Proujany, y fut surpris et complètement défait par l'avant-garde des Autrichiens. Trois escadrons furent pris presqu'en entier, le reste se dispersa dans la direction de Kobrin.

Le 9, au point du jour, tout le corps russe se trouva concentré à Chéréchew. Le prince de Schwartzenberg, avec ses troupes et celles de Reynier, avait atteint Wélikoïé-Sélo, et dans la matinée son avant-garde s'approcha de Chéréchéw. Le général Saken, qui ne pouvait avoir l'intention de s'engager sérieusement contre un ennemi trop supérieur en nombre, résolut de continuer sa retraite sur Brzest. Le corps d'Essen se replia jusqu'à Wolia; celui de Boulatof et la reserve vinrent à Wichnia. Le général Sacken prit son quartier à Reczitsa. Les kosaques de l'arrière-garde demeurèrent à Chéréchew. Le général Mélissino, avec les hussards de Loubny, fut détaché sur Kobrin, afin de faire évacuer sur la Wolhynie le parc de gros bagages qui se trouvait dans cette ville.

Le 10, le corps d'Essen rétrograda jusqu'à Politché; celui de Boulatof et la réserve le remplacèrent à Wolia. Le même jour, la colonne de

Reynier, qui poursuivait les Russes, entra à Chéréchew; et l'armée autrichienne, qui continuait à manœuvrer sur leur droite, par la route de Kobrin, s'avança jusqu'à Gorodeczna.

Le 11, le corps Boulatof et la réserve se replièrent jusqu'à Pelitché. Le général Sacken prit son quartier à Tourny. L'avant-garde de Reynier s'arrêta à Reczitsa. Dans la nuit du 11 au 12, le colonel prince Géwakhof reçut ordre de l'expulser de ce village, avec les régiments de dragons de Serpoukhow et de Wladimir, et trois régiments de kosaques. Les avant-postes des ennemis furent repliés, mais le gros de leur avant-garde réussit à se maintenir à Reczitsa.

Le 12, le général Sacken continua sa retraite. Lui-même, avec la réserve, se porta directement sur Brzest, où il passa le Moukhawets. Les corps d'Essen et de Boulatof franchirent cette rivière au pont de Kamenitsa-Jourawka, et s'établirent sur la rive gauche, entre ce dernier endroit et Brzest. La cavalerie fut laissée à droite de Moukhawets.

Le 13, après midi, les ennemis, après avoir replié la cavalerie russe, poussèrent jusqu'aux bords du Moukhawets et s'établirent en face de Kamenitsa-Jourawka. Le corps d'Essen prit les armes pour défendre le passage de la rivière;

mais l'ennemi n'ayant point fait d'attaque sérieuse, le tout se borna à une canonnade réciproque.

Le général Sacken, pressé de front par Reynier, et menacé sur son flanc droit par le prince de Schwartzenberg, qui de Kobrin se dirigeait sur Boulkow, ne voyant plus la possibilité de soutenir sa position sur le Moukhawets, fut contraint de se remettre en retraite dans la nuit du 13 au 14. Le corps d'Essen prit la route de Ratno, celui de Boulatof remonta la rive droite du Boug, et la réserve suivit un chemin intermédiaire entre les deux colonnes de droite et de gauche. Le 14, Reynier entra à Brzest, et le prince de Schwartzenberg arriva à Boulkow. Les ennemis ne poussèrent pas plus loin leur poursuite. Le 16, le prince de Schwartzenberg se sépara de nouveau du corps de Reynier, et reprit le chemin de Slonim.

Le général Essen, arrivé à Ratno le 17, y reçut l'ordre de se porter, par Pinsk et Sloutsk, pour se réunir à l'armée de l'amiral Tschichagof, qui se voyant privé de la coopération du corps de Ertell, avait demandé du renfort au général Sacken. Le reste des troupes de ce dernier continua à se retirer jusqu'à Kowel et Luboml, où il prit des cantonnements, la droite à Kowel,

le centre à Matzjow, et la gauche à Luboml. Le quartier-général de Sacken fut établi à Dolsk.

Pendant ces opérations du général Sacken, le général Kossinski, laissé par l'ennemi à la gauche du Boug, comme nous l'avons vu, fit une tentative pour pénétrer en Wolhynie, par Oustiloug, avec un corps de 7 à 8 mille hommes. Il força le passage du Boug, et s'empara de cette ville; mais le lieutenant-général Moussin-Pouchkin, qui commandait le détachement demeuré à Wladimir, marcha contre lui et le rechassa au-delà du Boug, après lui avoir fait éprouver une perte assez considérable.

La conduite, à la fois prudente et hardie du général Sacken, mérite d'être remarquée. Le prince de Schwartzenberg avait débuté de la manière la plus brillante en se portant des bords du Boug, par Wolkowisk, sur Slonim. Par cette marche, exécutée avec beaucoup d'activité, lès Austro-Saxons réussirent à tourner la droite de Sacken, et à se placer entre lui et l'armée de l'amiral. Dès-lors le général russe se vit obligé de renoncer au précieux avantage de former ligne intérieure avec l'armée de l'amiral, et il sentit qu'il ne pouvait plus favoriser les opérations de cette dernière qu'en détournant sur lui-même toute l'attention du prince de Schwartzen-

berg. A cet effet, il se détermina à serrer de près le corps Reynier, afin de menacer les derrières des Autrichiens, ce qui indubitablement devait les ramener sur lui. L'évènement ayant justifié son calcul, il continua à faire tête aux forces supérieures de l'ennemi, toutefois sans jamais se laisser entamer. Il réussit ainsi à ramener les Austro-Saxons sur Brzest, et à faire gagner à l'amiral le temps nécessaire pour s'établir sur la ligne de la Bérézina.

Le lecteur aura remarqué qu'en dernier résultat, le plan d'opérations tracé par le cabinet de Pétersbourg pour les armées secondaires, ne reçut point son entière exécution. Au lieu de la masse de 120 mille combattants, qui devait se trouver concentrée sur la Bérézina, les deux armées de l'amiral Tschichagof et du comte Wittgenstein, prises ensemble, ne présentaient pas un total de plus de 70 mille hommes sous les armes. D'ailleurs ces deux armées mêmes ne se trouvaient pas en liaison assez intime entre elles, et la marche que le comte Wittgenstein avait cru devoir faire pour se porter de Lépel sur Tschachniki, l'éloignait encore davantage du

point important de Borissow, qui, situé sur la principale ligne de retraite de l'armée française, devait surtout fixer l'attention des généraux russes. La non-arrivée du corps de Ertell, et l'impossibilité où l'on se trouva de porter ceux de Wittgenstein et de Steingell à la force indiquée dans le projet, doivent être considérées comme les principaux obstacles à l'exécution complète du plan.

CHAPITRE XI.

Napoléon se replie sur Borissow. — Défaite de l'avant-garde de l'amiral Tschichagof. — Affaires d'Ousnask et de Batoury. — Napoléon à Borissow. — Les ennemis passent la Bérézina à Studenki. — Combat de Staroï-Borissow et capitulation de la division Partouneaux. — Combat de Stakhow. — Combat de Studenki. — Retraite des ennemis sur Wilna; les Russes les poursuivent vivement. — Départ de l'empereur Napoléon. — Le maréchal prince Koutousof se rapproche de l'armée de l'amiral Tschichagof.

L'ARMÉE FRANÇAISE, réunie le 8 novembre à Orcha, se trouvait dans la position la plus critique. L'empereur Napoléon n'avait pu éviter la ruine complète de ses débris, qu'en s'éloignant de la grande armée russe avec une précipitation qui acheva la désorganisation de ses corps. Il lui restait à peine 40 mille combattants, avec lesquels il lui était désormais impossible de se maintenir sur la ligne du Dnieper contre les forces supérieures que le prince Koutousof allait diriger contre lui. La retraite n'était pas

non plus facile à exécuter. L'amiral Tschichagof allait s'établir à Borissow, et intercepter les communications avec Minsk. Le comte Wittgenstein, raffermi sur l'Oula, barrait les routes d'Orcha à Wilna. Le combat de Smoliantsy avait prouvé à la fois et la force de la position occupée par le dernier, et la résolution où il était de la défendre à outrance. Dans l'état de détresse où se trouvait Napoléon, il lui importait surtout de ne pas être réduit à s'ouvrir un passage de vive force. Comme à cette époque Borissow n'était pas encore occupé par les Russes, l'empereur des Français se détermina à s'y porter, en forçant de marche pour tâcher d'y prévenir l'amiral Tschichagof, qu'il savait se diriger sur ce point. Quelque hasardeuse que parût encore cette chance, Napoléon devait d'autant moins balancer à la courir, que c'était l'unique voie de salut qui lui fût ouverte(1). D'ailleurs, il faut observer qu'il

(1) Depuis que ce chapitre a été imprimé en Russie, une brochure, publiée par le général Jomini, m'a appris que je m'étais trompé sur le premier projet de Napoléon. Il avait l'intention de se jeter sur la route de Witebsk pour accabler le comte Wittgenstein, et se rabattre ensuite sur Wilna. Mais les représentations faites par le général Jomini en présence de Murat, du vice-roi, et du prince de Neufchâtel, appuyées par le rapport du général du génie

lui était d'autant plus avantageux de prendre la direction de Minsk, que, s'il réussissait à percer sur cette ville, il se mettrait en communication directe avec les corps de Schwartzenberg et de Reynier, dont la réunion lui aurait de nouveau formé une armée de plus de 100 mille combattants. Avec cette masse il aurait pu se replier lentement et avec sécurité jusque dans le duché de Varsovie pour y prendre des quartiers d'hiver, soit derrière la Vistule, soit même derrière le Boug, en vue des frontières de la Russie.

Résolu de se diriger vers la Bérézina, Napoléon fit ses dispositions pour couvrir, par des troupes moins délabrées, les colonnes informes de sa grande armée. Le corps d'Oudinot, qui avait déja atteint la grande route de Borissow à Bobr, fut destiné à former l'avant-garde pour balayer les passages. Celui de Victor, après avoir laissé passer les troupes du corps de bataille, eut l'ordre de former l'arrière-garde pour protéger sa marche

Dode, déterminèrent l'empereur des Français à préférer de tenter le passage par la route directe de Molodeschno, moins longue d'une marche que celle de Minsk, et traversant un pays plus abondant et beaucoup moins difficile. D'ailleurs, comme cette direction rapprochait aussi bien de l'armée de Schwartzenberg que la route de Minsk, les motifs allégués nous paraissent concluans.

contre les entreprises de l'armée du comte de Wittgenstein.

Le 9 novembre, Napoléon partit d'Orcha et porta son quartier-général à Kokhanow; la tête de colonne de son armée poussa jusqu'à Toloczin. Le maréchal Victor quitta Czéréïa, et se replia vers Kholopeniczi. Le 10, le quartier impérial fut porté à Toloczin, et la tête de la colonne poussa jusqu'à Bobr.

Le prince Koutousof continuait aussi son mouvement sur Kopys. Le 9, il porta son quartier-général à Lannixi; l'armée cantonna dans les villages des environs. L'avant-garde sous Miloradowich, composée des 2ᵉ et 7ᵉ corps, et du 2ᵉ de cavalerie, fut logée dans les environs de Goriany. La 2ᵉ division de grenadiers passa de Syrokorénié à Romanowo. Le général Yermolof avec son avant-garde vint à Doubrowna. Le comte Platof occupa Orcha, où il trouva vingt-six canons abandonnés par l'ennemi. L'armée et l'avant-garde du général Miloradowich séjournèrent le 10. On profita de ce repos pour faire quelques changements dans l'organisation des 3ᵉ et 8ᵉ corps, afin de réunir dans un seul corps les grenadiers de l'armée. Le 3ᵉ fut composé des deux premières divisions de grenadiers; le 8ᵉ le fut des 3ᵉ et 27ᵉ divisions. Le général Platof

poussa jusqu'à Kokhanow; le général Yermolof coucha à Orcha. L'aide-de-camp général Koutousof qui, avec son détachement, se trouvait la veille à Babinowiczi, se dirigea sur Senno.

Cependant le comte Wittgenstein, ayant été informé du mouvement rétrograde de Victor, se mit aussi en marche le 10. Son avant-garde, conduite par le général Harpé, poursuivit l'arrière-garde française jusqu'à Czéréia, et passa la nuit à Sobolié. Le colonel Stolypin poussa jusqu'à Stargowiczi. Le général Wlastof se rendit de Krasnolouki à Kholopeniczi. Le corps de Steingell se porta à Loukoml, et celui de Berg à Melechkowiczi. Le général Fock, avec la réserve, s'établit à Smoliantsy. Le quartier-général du comte Wittgenstein fut transféré à Melechkowiczi.

Les débris de la division Dombrowski chassés de Borissow par le comte Lambert, avaient rejoint, le 10 à Kroupki, le maréchal Oudinot. Ce dernier apprenant la perte de Borissow, dont la conservation devenait d'autant plus importante que l'armée de Napoléon était en pleine marche vers cette ville, résolut de le reprendre à tout prix, et s'y dirigea sur-le-champ, emmenant avec lui les troupes de Dombrowski. L'amiral Tschichagof qui ignorait l'approche de ce corps, se disposait

à continuer son mouvement sur Bobr. Le 11, son avant-garde, dont le général-major comte Pahlen IIe, venait de prendre le commandement, fut poussée sur Lochnitsa. Elle comptait n'avoir qu'à poursuivre le faible détachement battu à Borissow; mais, arrivée près de Lochnitsa, elle se trouva inopinément en présence de forces supérieures. Cependant le comte Pahlen essaya de se soutenir en attendant les renforts qu'il fit demander au quartier-général. Mais l'amiral préoccupé de la malheureuse idée que l'ennemi ne pouvait être encore en forces dans les environs de Bobr, ne se pressa pas de les lui envoyer. Le comte Pahlen, trop faible pour résister long-temps à l'impétueuse attaque de l'ennemi, fut culbuté et rejeté sur Borissow avec tant d'impétuosité, que les 7e, 14e et 38e de chasseurs, qui occupaient les bois à gauche de la route furent coupés et obligés de se replier sur Staroï-Borissow. (Voy. pl. XIII.) La déroute de l'avant-garde pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que l'armée bivouaquée près de Borissow n'était nullement préparée au combat, et n'avait d'autre point de retraite que le pont de la Bérézina, long de 300 toises. La sécurité du quartier-général était si parfaite, qu'une partie de la cavalerie avait été envoyée au fourrage vers Wesselowo.

Aussi la confusion fut au comble, lorsqu'on eut la certitude de l'approche de l'ennemi. Bataillons et escadrons se précipitèrent pêle-mêle sur le pont et regagnèrent la rive droite dans le plus grand désordre. Cependant, par un bonheur inespéré, toutes les troupes et l'artillerie repassèrent la rivière, dont on coupa le pont, en abandonnant à l'ennemi tous les bagages du quartier-général et de l'armée parqués à Borissow. Toutefois on envoya l'ordre aux fourrageurs de revenir en grande hâte. Ils jetèrent leurs trousses, et revinrent sur Borissow au nombre de 3 mille chevaux; mais déja cette ville était occupée par l'ennemi: ils furent obligés de se replier sur Staroï-Borissow, où ils se réunirent aux trois régiments de chasseurs coupés de l'avant-garde. Ce détachement, isolé sur la gauche de la Bérézina, eût été fortement compromis, si un paysan d'un village voisin ne lui eût indiqué un gué près de Brill, dont il profita pour rejoindre l'armée. Le corps d'Oudinot s'établit à Borissow. Cette échauffourée coûta aux Russes plus de mille hommes hors de combat. Le colonel Loukoffkin vint à Jouchkéwiczi.

Le simple récit que nous venons de faire montre clairement que l'amiral, en hasardant son avant-garde, sans prendre aucune mesure pour la

soutenir, commit une imprudence dont les suites auraient pu devenir fort désastreuses pour toute son armée.

Le même jour Napoléon coucha à Bobr, et la tête de sa colonne s'établit à Nacza. Le maréchal Victor, avec deux de ses divisions, se rendit à Docknitsa; la troisième vint à Batoury.

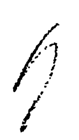
Le comte Wittgenstein serrait de près l'armée française. En effet, le général Fock s'établit à Loukoml. Les corps de Steingell et de Berg se réunirent à Czéréia, où l'on transféra le quartier-général en chef. Le général Harpé suivit le mouvement de l'arrière-garde ennemie, et s'arrêta entre Czéréïa et Batoury. Le général Wlastof, toujours posté à Kholopéniczi, avait fait occuper dans la matinée le village de Willkowiski, situé entre Kholopéniczi et la grande route de Borrissow, par le colonel Herngross avec deux régiments de kosaques et celui des hussards réunis. A trois heures après midi ce poste fut attaqué par un gros détachement ennemi qui se retirait dans cette direction, et qui faisait partie du corps de Victor. Le colonel russe se replia jusqu'à Ousnask, où il rencontra le général Wlastof qui accourait à son soutien avec un bataillon de chasseurs et deux pièces de canon. Le combat s'engagea vivement. La cavalerie russe chargea

les tirailleurs français éparpillés dans les broussailles, et les rejeta sur une colonne placée en arrière. Celle-ci se forma en carré et se mit en retraite dans l'espoir de rejoindre la brigade d'infanterie du général Biliard et un régiment de chevau-légers de Berg, qui s'avançaient à son secours. Mais la cavalerie russe chargea et culbuta les chevau-légers et enfonça le carré, pendant qu'on faisait rebrousser chemin à la brigade Biliard par une simple canonnade. Les kosaques poursuivirent l'ennemi, qui perdit 1,500 prisonniers. A la chute du jour, le général Wlastof rejoignit le gros de son détachement demeuré à Kholopéniczi.

D'un autre côté, le général Platof s'avança jusqu'auprès de Toloczin, et le général Yermolof vint à Pogost. Le prince Koutousof, avec la grande armée, se porta à Morosowo. Le général Miloradowich, avec son avant-garde, passa le Dnieper à Kopys. Il reçut l'ordre de se diriger sur Yoloczin pour renforcer les troupes destinées à poursuivre les Français sur la grande route.

Le 12, Napoléon s'arrêta à Lochnitsa. Son armée commença à se rassembler sur les hauteurs entre Némanitsa et Borissow; mais dès-lors l'amiral Tschichagof avait remis en ordre son armée, et lui avait fait prendre position sur la droite de la

Bérézina en face de Borissow. Le général Tschaplits fut envoyé avec son détachement à Brill, avec l'ordre d'étendre la chaîne de ses postes jusqu'à Zembin pour surveiller la haute Bérézina. Le détachement du colonel Loukoffkin, renforcé par les hulans de Wolhynie, une compagnie d'artillerie à cheval, et une demi-compagnie de pontonniers, fut mis sous le commandement du général comte Orourk, à qui il fut prescrit de faire des démonstrations de passage à Jouchkéwiczi, comme si l'intention de l'amiral eût été de repasser sur la rive gauche de la Bérézina. Le comte Wittgenstein, qui n'avait point encore de données certaines sur la marche de la grande armée française, ayant reçu l'invitation de l'amiral de se réunir à lui dans les environs de Borissow, résolut de se porter directement sur cette ville, où l'amiral lui promettait de faire construire un pont volant, afin d'assurer la communication des deux armées.



Sur ces entrefaites, le maréchal Victor avait filé sur Ratouliczi, laissant son arrière-garde à Batoury. Le général Harpé reçut l'ordre de l'attaquer de concert avec le général Wlastof, qui dut aussi se diriger de Kholopéniczi sur Batoury. L'arrière-garde ennemie s'était postée à deux werstes en avant de ce point, à cheval sur la

grande route, entre deux bois qu'elle garnit d'infanterie. Son artillerie était en batterie sur une hauteur située au centre. L'infanterie russe pénétra dans les bois de droite et de gauche, et fit plier les ailes de l'ennemi. A la faveur de ces mouvements, les hussards de Grodno exécutèrent une charge heureuse, qui culbuta le centre, et décida la retraite des Français au-delà de Batoury. Ce village fut occupé par le général Harpé. Le général Wlastof s'y réunit dans la nuit à l'avant-garde dont il prit le commandement. Le comte Wittgenstein partit de Czéréia avec les corps de Steingell et de Berg, se porta à Kholopéniczi, où il trouva la réserve qui s'y était rendue directement de Loukoml. Le comte Platof passant à la droite de la grande route de Borissow vint à Plosskoïé. Le général Yermolof se rendit à Toloczin, et le corps de Miloradowich à Starosélié. Le prince Koutousof avec la grande armée arriva à Kopys.

Ce fut seulement en approchant de Bobr, que Napoléon apprit qu'il ne devait plus espérer de prévenir l'armée du Danube sur la Bérézina. C'était une bien dure extrémité pour lui que la nécessité de s'ouvrir le passage l'épée à la main, avec une armée dont les forces physiques et morales étaient également affaiblies, autant par

les privations qu'elle avait endurées que par le relâchement de la discipline qui en était le triste résultat. Cependant dans cette situation, la plus périlleuse où il se soit jamais trouvé, ce grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-même. Sans se laisser abattre par l'imminence du danger, il osa le mesurer avec l'œil du génie, et trouva encore des ressources là où un général moins habile ou moins déterminé n'en aurait pas même soupçonné la possibilité.

L'armée française, renforcée par les corps de Victor et d'Oudinot, par les débris de la division Dombrowsky, et par quelques bataillons de cadres qu'elle trouva sur sa route, présentait encore un total de 80 mille hommes (1) qui, malgré l'état de désorganisation des corps dont ils faisaient partie, devaient dans de telles circonstances se battre avec cette fureur que l'instinct de leur propre conservation inspire toujours aux hommes qui n'ont d'autre salut que la victoire. Pour résister aux efforts de cette masse, l'amiral n'avait à sa disposition que 32 à 33 mille hommes. Plus du tiers de ce nombre était composé de cavalerie peu propre à être employée sur le

(1) Cela est vrai, mais il n'y en avait pas la moitié en état de combattre. (*Éditeurs.*)

terrain boisé et marécageux qui borde la Bérézina. Ainsi l'amiral, pour le moment du combat, ne pouvait compter que sur environ 20 mille hommes d'infanterie. Cette infériorité en nombre des Russes présentait déja aux ennemis des chances de succès que les généraux français s'appliquèrent à augmenter en donnant de la jalousie à l'amiral sur plusieurs points au-dessus et au-dessous de Borissow, afin de l'engager à partager ses forces, et conséquemment à les affaiblir encore davantage.

Dès la soirée du 12, des partis de cavalerie remontèrent la rive gauche de la Bérézina de Borissow vers Wesselowo, tandis que des têtes de colonnes arrivant de Némanitsa sur Borissow faisaient mine de se jeter à gauche pour marquer leur direction vers la Basse-Bérézina. (Voyez Pl. XIII.)

Ces démonstrations eurent le succès que Napoléon en attendait. L'attention de l'amiral Tschichagof fut principalement fixée sur la Basse-Bérézina, parce qu'il craignait par-dessus toutes choses que les ennemis ne surprissent le passage entre Borissow et Bobrouïsk, et ne parvinssent à pénétrer sur Jgoumen, d'où ils se seraient trouvés à portée d'exécuter leur jonction avec l'armée du prince de Schwartzenberg. Ces raisons le déter-

minèrent à se prolonger par sa droite. Le comte Orourk reçut l'ordre de descendre la rivière jusqu'à Bérézina. L'amiral lui-même se mit en marche le 13, à la pointe du jour, avec le corps de Woïnof et la réserve, et se porta à Chabachéwiczi. L'avant-garde du comte Pahlen, renforcée par le 12e régiment de chasseurs, fut laissée devant Borissow. Le général Tschaplits demeura à Brill. La cavalerie du comte Orourk arriva avant la nuit à Bérézina; mais son infanterie ne put atteindre que Oucha.

Dans cette journée, l'armée française acheva de se rassembler sur les hauteurs de Borissow, à l'exception du corps de Victor demeuré en arrière-garde à Lochnitsa. Napoléon, continuant à donner le change aux Russes, ordonna de faire avec appareil des préparatifs de passage en face de Brill et près d'Oukholodi. Ces mouvements confirmèrent l'amiral dans l'opinion que les démonstrations aux environs de Borissow n'avaient d'autre objet que de mieux dérober la marche de ses troupes vers la Basse-Bérézina. Il prescrivit, en conséquence de cette conviction, au général Tschaplits de se réunir au comte Pahlen devant Borissow.

Pendant ce temps, les autres corps russes continuaient à se rapprocher de la Bérézina. Le

comte Wittgenstein vint à Bazann, où il fut rejoint par le général Wlastof; un détachement d'avant-garde, aux ordres du colonel Albrecht, poussa jusqu'à Janczin. Le général Platof pénétra jusqu'à Slobodka, continuant toujours à recueillir les traînards, dont plus de 5 mille étaient tombés entre ses mains depuis Orcha. Le corps de Yermolof se porta à Maliawka, et celui de Miloradowich à Toloczin. La grande armée russe séjourna à Kopys.

L'empereur Napoléon voyant que l'amiral Tschichagof ne songeait qu'à la Basse-Bérézina, et semblait négliger entièrement le haut de cette rivière, résolut de ne plus différer à exécuter son passage près de Studenki, à dix ou douze werstes au-dessus de Borissow, où le terrain présentait de grands avantages pour l'emplacement des ponts. Les hauteurs de la rive gauche, sur lesquelles est situé le village de Studenki, commandent la rive opposée, où une anse remplie de prairies marécageuses permettait à l'armée de se former sous la protection des batteries de la rive gauche. Une forte gelée ayant repris le 12, après l'espèce de dégel qui avait eu lieu les jours précédents, fut très-favorable aux opérations des ennemis. Les marais qui bordent la Bérézina, raffermis par le froid, devinrent praticables même

pour l'artillerie. Ainsi, le fléau dont l'armée française avait eu jusque-là le plus à souffrir, devint dans cette circonstance une des causes de son salut. Il est vrai toutefois que la gelée entravait beaucoup la construction des ponts.

Dans la nuit du 13 au 14, le maréchal Oudinot se mit en marche avec son corps, dont la division Dombrowsky formait l'avant-garde. Les autres corps le suivirent successivement, et celui de Victor reçut ordre de se rendre à Borissow pour continuer à en imposer aux Russes, en leur montrant que ce point central n'était point dégarni. Le maréchal Oudinot arriva à Studenki le 14, à la pointe du jour. Napoléon de sa personne l'y rejoignit au même moment, et fit de suite passer à la nage quelques cavaliers polonais et plusieurs pelotons de voltigeurs pour reconnaître la rive opposée. Le général Tschaplits s'était déja mis en marche vers Borissow où le rappelaient les ordres de l'amiral, et il n'y avait plus dans les environs de Brill que quelques postes de kosaques. Alors l'empereur fit établir des batteries de 30 à 40 pièces sur les hauteurs de Studenki, sous la protection desquelles il ordonna sur-le-champ la construction de deux ponts, l'un pour les voitures, l'autre pour les gens de pied et pour les chevaux de main. La

brigade de Corbineau passa à la nage pour protéger les travailleurs.

Le général Tschaplits se trouvait déja près de Borissow, lorsque le rapport de ses kosaques lui apprit que l'ennemi effectuait le passage près de Studenki. Il rebroussa chemin sur-le-champ, mais il trouva déja l'ennemi trop solidement établi sur la rive droite pour espérer de le culbuter. D'ailleurs, il n'osa descendre dans les prairies marécageuses, battues en tous sens par les batteries françaises, que l'artillerie volante russe, d'un calibre très-inférieur, ne se trouvait pas en état de contrebattre, et il se borna sagement à se maintenir dans les broussailles qui bornent les prairies susmentionnées au pied des hauteurs de Brill. La canonnade et le feu des tirailleurs entretint le combat pendant une grande partie de la journée. Malgré le zèle admirable des sapeurs et pontonniers français, le travail des ponts n'avançait que lentement, à cause des glaces et de la pénurie de matériaux. Ils ne furent prêts qu'un peu avant la nuit. Le corps d'Oudinot passa aussitôt sur la rive droite, et attaqua le détachement de Tschaplits. Le combat fut vif. Cependant les Russes, obligés de céder au nombre, furent rejetés en arrière de Brill dans la direction de Stakow. Mais le général Tschaplits ayant été

renforcé par une partie de l'avant-garde du comte Pahlen, reprit bonne contenance et s'arrêta dans les broussailles formant la lisière du grand bois qui s'étend entre Brill et Stakhow. Cette petite affaire, qui ne coûta de part et d'autre qu'environ 200 hommes hors de combat, fut cependant d'une importance majeure pour Napoléon, dont elle assura le salut en lui ouvrant la route de Zembin.

L'amiral séjourna à Chabachéwiczi. Le comte Orourk concentra son détachement à Bérézina, et poussa une reconnaissance sur la gauche de la rivière. Ce parti s'avança par le chemin de Belyniczi jusqu'à Priborki, sans rencontrer d'ennemis. Tous les renseignements qu'il put recueillir s'accordaient à confirmer que les Français se trouvaient encore massés dans les environs de Borissow, sans songer à exécuter de mouvement vers la Basse-Bérézina.

Le comte Wittgenstein se porta à Kostritsa; son avant-garde, commandée par le général Wlastof, et composée de quatre régiments de kosaques, de sept escadrons, de sept bataillons et de deux cohortes de milices avec six canons, poussa jusqu'à Giskowo. Le général Platof, remonté sur la grande route, campa à Kolpenitsa, le corps de Yermolof à Kroupka, et celui de Miloradowich

à Maliawka. Le prince Koutousof avec la grande armée passa le Dnieper à Kopys, et se rendit à Staro-Sélié.

Les marches fatigantes que cette armée avait exécutées, ayant occasioné des pertes en hommes et en chevaux, le maréchal laissa à Kopys les pièces de 12 compagnies d'artillerie, dont le personnel et les chevaux servirent à compléter les batteries qui suivirent l'armée. Le 1er corps de cavalerie, composé des régiments des gardes, fut aussi laissé sur le Dnieper pour refaire et recompléter ses chevaux. Le maréchal, avec le reste de l'armée, réduit aux 3e, 4e, 5e, 6e et 8e corps d'infanterie, au 4e de cavalerie et aux cuirassiers, prit la résolution de continuer à marcher à gauche de la grande route de Borissow, tant pour assurer ses subsistances, que pour se trouver à portée de s'opposer aux opérations de Napoléon, dans le cas où il se dirigerait vers le sud. Comme la direction prise par le général Miloradowich l'empêchait de couvrir la tête de la grande armée, on forma une nouvelle avant-garde dont on confia le commandement au général Wassilczikof, et qui fut composée d'un régiment de chasseurs, d'un de kosaques et du 4e corps de cavalerie.

Nous avons vu que, pendant la journée du 14, l'amiral Tschichagof était resté stationnaire à Cha-

bachéwiczi. Malgré les avis qu'il reçut du passage des ennemis à Studenki, il s'obstina à croire que ce n'était encore qu'une démonstration pour l'attirer vers la Haute-Bérézina, et l'engager ainsi à se dégarnir sur sa droite, où il s'imaginait toujours que Napoléon chercherait à effectuer le véritable passage. Mais le résultat de la reconnaissance poussée par les troupes du comte Orourk, dont il reçut le rapport le 15 de grand matin, lui dessilla les yeux. Il était évident que les ennemis n'en voulaient nullement à sa droite, et que conséquemment le passage de Studenki n'était pas une opération simulée.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour s'y opposer. Toutes les troupes de l'amiral reçurent ordre de filer de nouveau par leur gauche. Le comte Orourk se porta de Bérézina à Jouchkéwiczi ; l'amiral lui-même avec l'armée retourna à la tête du pont de Borissow, et renvoya le reste de l'avant-garde du comte Pahlen renforcer le général Tschaplits, qui continuait à se maintenir dans les broussailles au-dessous de Brill.

Le passage de l'armée française s'effectua pendant toute la journée du 15 novembre. Napoléon avec ses gardes se rendit aussi sur la rive droite; mais le mauvais état des ponts qui se

rompaient souvent, ralentissait le passage, de sorte que la nuit survint avant que tous les corps qui composaient l'armée l'eussent effectué. Celui du maréchal Victor, destiné à couvrir l'opération sur la rive gauche contre les entreprises du comte Wittgenstein qui approchait, se porta de Borissow à Studenki. La division Partouneaux, qui faisait l'arrière-garde de ce corps, ne quitta Borissow qu'à six heures du soir.

De son côté le comte Wittgenstein, informé le 14 au soir que les Français passaient la Bérézina à Studenki, et que le corps de Victor était encore à Borissow, eut d'abord la pensée de se porter sur Studenki pour couper ou culbuter ce qu'il trouverait d'ennemis sur la rive gauche; mais le chemin direct de Kostritsa à ce village ayant été trouvé impraticable pour l'artillerie, il se décida malgré lui à marcher sur Staroï-Borissow, dans l'intention, ou de couper Victor s'il tardait à évacuer Borissow, ou de le poursuivre sur la direction de Studenki dans le cas où il aurait déja dépassé Staroï-Borissow. Le général Platof fut invité à coopérer à l'attaque projetée en suivant directement la grande route de Kolpenitsa à Borissow.

Le 15 au matin, l'avant-garde du général Wlastof se mit en marche et se porta sur Staroï-

Borissow, suivie du reste de l'armée. Vers les trois heures après midi, le général Wlastof arriva près de la ferme de même nom. Déja le maréchal Victor avait dépassé ce point avec deux divisions de son corps; mais l'avant-garde russe y croisa une colonne française qui n'en faisait point partie. A l'approche des Russes, cette division se mit en bataille près de la ferme; mais elle fut chargée et culbutée par l'avant-garde russe, dont la cavalerie la poursuivit dans la direction de Studenki, et lui enleva une pièce de canon et quelques prisonniers. Le rapport de ces derniers ayant fait connaître que la division Partouneaux n'avait point encore atteint Staroï-Borissow, le comte Wittgenstein, qui, sur ces entrefaites était arrivé avec les corps de Steingell et de Berg, fit ses dispositions pour attaquer la division coupée. L'armée exécuta un changement de front à gauche, et s'établit perpendiculairement à la Bérézina, faisant face à Borissow. La droite composée de l'avant-garde de Wlastof fut postée derrière Staroï-Borissow, touchant par sa droite à la route de Studenki. Le corps de Steingell forma le centre et la gauche dans la direction de Doubéna. Le corps de Berg se mit en réserve derrière celui de Steingell. Dans cette position, le comte Wittgenstein attendit la ré-

ponse de l'ennemi à un parlementaire que le général Diebitsch lui envoya pour le sommer.

Le général Partouneaux retint l'officier parlementaire et continua sa marche avec la résolution de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Les hussards de Grodno qui soutenaient les avant-postes du comte Wittgenstein furent repliés, et l'ennemi se forma en face de Staroï-Borissow, parallèlement à la position de l'armée russe, dont il attaqua incontinent la droite et le centre. Ses colonnes de gauche s'avancèrent avec impétuosité, malgré le feu des batteries russes, et pénétrèrent dans la ferme dont on a fait mention. Le général Wlastof leur opposa les régiments d'Azow et 25e de chasseurs, qui les empêchèrent de déboucher de Staroï-Borissow. Au centre, le régiment de Nowoguinsk et deux cohortes de la milice de Nowgorod, se précipitèrent à l'arme blanche sur les colonnes ennemies, les culbutèrent, et, conversant ensuite à droite, chargèrent en flanc les troupes qui occupaient déja Staroï-Borissow. L'ennemi expulsé de la ferme et se voyant hors d'état de résister aux forces supérieures qu'il avait à combattre, se mit en retraite dans la direction de Borissow. Mais cette ville se trouvait déja entre les mains des Russes. Le général Platof, qui avait continué à suivre la

grande route, ne trouvant point d'obstacles dans sa marche, y était entré à dix heures du soir, et l'occupait conjointement avec le partisan Seslawin. Cette circonstance rendait la position de la division française désespérée, puisqu'elle se trouvait investie de tous côtés. Le général Partouneaux se décida alors à demander à capituler; mais pendant que l'on était en pourparlers, il crut encore pouvoir échapper, dans l'espérance que les Russes, sur la foi de la négociation entamée, se relâcheraient de leur vigilance. A cet effet, il se détacha du gros de sa division avec 400 hommes, et essaya de se glisser par sa droite à travers le bois; mais il tomba sur le régiment de kosaques de Czernozoubof qui le fit prisonnier avec tous ceux qui l'accompagnaient. Le reste de la division ne capitula que le lendemain à sept heures du matin. Les généraux Biliard, Camus et Delaître mirent bas les armes avec trois pièces de canon et environ 7 mille hommes parmi lesquels on en remarquait 800 de cavalerie bien conservée, formés par un régiment saxon et un de Berg.

Dans la nuit du 15 au 16, le général Yermolof arriva aussi à Borissow. Dans la même nuit, l'amiral Tschichagof fit jeter un pont de pontons à Borissow. De cette façon, la communication fut

parfaitement établie, tant entre les armées du comte Wittgenstein et de l'amiral, qu'avec les corps détachés de la grande armée.

Les généraux russes réunis à Borissow, concertèrent pour le 16 une attaque générale sur les deux rives à la fois. L'amiral Tschichagof, soutenu par le détachement du général Yermolof, se chargea des opérations sur la rive droite contre la partie de l'armée française qui avait déja passé la rivière, et le comte Wittgenstein se proposa d'attaquer le corps de Victor, demeuré sur la rive gauche pour couvrir l'opération que l'ennemi n'avait pu encore achever.

A la pointe du jour, le général Yermolof traversa la rivière au pont de Borissow, et suivit la marche de l'amiral qui, réuni au détachement du comte Orourk, se porta à Stakhow, où il arriva à neuf heures du matin.

Le général Tschaplits, renforcé par toute l'infanterie de l'avant-garde du comte Pahlen, attaqua, au point du jour, les troupes du maréchal Oudinot. Les 7[e], 12[e], 14[e], 22[e], 27[e], 28[e] et 32[e] de chasseurs se répandirent en tirailleurs dans les bouquets de bois qui s'étendent depuis la forêt de Stakhow jusqu'à Brill. Ils étaient soutenus par les hussards de Pawlograd, disposés par escadrons dans les petits champs qui séparaient ces

bouquets de bois. Dans cette position, le général Tschaplits entretint le combat avec vivacité. Napoléon qui sentait la nécessité de faire les plus grands efforts pour empêcher l'amiral de pénétrer jusqu'à Brill, renforça Oudinot par la légion de la Vistule, et le reste de quelques bataillons que conduisait Ney. Celui-ci le fut à son tour par la garde. Le maréchal Oudinot ayant été blessé, remit le commandement au maréchal Ney, qui, vers les dix heures du matin, forma en colonne les cuirassiers de la division Doumerc, et s'élança en avant à la tête de cette masse de cavalerie, suivie et soutenue de colonnes d'infanterie avec de l'artillerie. Malheureusement l'amiral s'arrêta à Stakhow, de sorte que le général Tschaplits, abandonné à ses propres forces, ne put résister davantage. Sa chaîne de tirailleurs fut rompue et culbutée, et il se trouva forcé de battre en retraite sur Stakhow, sans pouvoir rallier environ 600 chasseurs de son aile gauche, qui tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Cependant l'amiral, se rendant enfin aux sollicitations réitérées du général Tschaplits, qui lui demandait instamment du renfort, se décida à le faire soutenir par les huit régiments d'infanterie des 9e et 18e divisions, qu'il mit sous les ordres du général Sabanéïef. Comme le terrain

que ce général avait à parcourir était très-boisé, il crut devoir répandre en tirailleurs la plus grande partie de son monde, et se préparer à recueillir dans cet ordre les troupes du général Tschaplits. La cavalerie française, qui les poursuivait vivement, se jeta aussitôt avec résolution sur eux, et les rejeta dans le bois qu'ils venaient de traverser. Ce désordre aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences, si Tschaplits lui-même, à la tête de deux escadrons de hussards de Pawlograd n'eût exécuté une charge qui renversa les escadrons victorieux. Les généraux russes qui commandaient l'infanterie en profitèrent pour la remettre en ordre et la ramener au combat. Mais l'ennemi avait déja gagné du terrain et réussi à se rendre maître du débouché du bois. Le 2e corps s'établit à l'entrée du bois vis-à-vis de Stakhow, et engagea un combat très-vif contre les bataillons du général Sabanéief. Il était soutenu par les troupes de Ney et de Poniatowski. La garde demeura près de Brill. Le corps de Davoust fila sur Zembin. Celui du vice-roi n'avait pas encore défilé, car le passage était devenu de plus en plus difficile par la rupture d'un des ponts. Mais vers le soir, il prit aussi le chemin de Zembin.

Le combat dans le bois entre Brill et Stakhow

devint fort sanglant, et se prolongea jusqu'à onze heures du soir; la division Legrand, les Suisses et les Polonais y combattirent avec le courage du désespoir, et le maréchal Ney se soutint jusqu'à la nuit. Le terrain ne permettant pas à l'amiral d'employer sa nombreuse cavalerie, il n'y eut d'engagés que les tirailleurs de l'infanterie et quatre pièces de canon, placés sur le chemin de Stakhow à Brill, auxquels l'ennemi opposa une batterie d'égale force. La perte fut considérable de part et d'autre. Du côté des ennemis, les généraux Legrand et Zajonczek furent blessés. Ils perdirent en outre près de 5 mille tués....Les troupes de l'amiral passèrent la nuit à Stakhow et dans le bois, entre ce village et Brill. Les généraux Yermolof et Platof s'arrêtèrent aussi à Stakhow.

Pendant que ces choses se passaient sur la rive droite de la Bérézina, sur la rive opposée, l'avant-garde du général Wlastof partit de Staroï-Borissow à cinq heures du matin, et se dirigea sur Studenki. Elle fut suivie par la 1re ligne du corps de Berg; mais la 2e, qui aurait dû marcher à la queue de la 1re, en fut empêchée par un mal entendu, et demeura stationnaire. Le corps de Steingell fut laissé à Staroï-Borissow pour opérer le désarmement de la division Partouneaux. Le général Fock

qui avec la réserve était encore à Giskowo, reçut l'ordre de marcher aussi sur Studenki.

Le général Wlastof rencontra les avant-postes de l'ennemi près de Bytczi, et les repoussa jusqu'auprès de Studenki, où il se trouva en présence du gros des forces du maréchal Victor. Celui-ci avait posté les divisions Gérard et Daendels sur les hauteurs de Studenki, garnies d'une artillerie assez nombreuse. Son front était couvert par un ruisseau bordé de broussailles, et sa droite appuyait à la Bérézina; mais comme il n'avait pas assez de troupes pour étendre sa gauche jusqu'à un bois qui aurait pu lui servir de point d'appui, cette aile se trouva en l'air, et il fut obligé de la couvrir par deux régiments de cavalerie aux ordres du général Fournier.

Le général Wlastof s'établit parallèlement à la position des Français sur les hauteurs de la rive gauche du ruisseau, et envoya le colonel Herngross attaquer la gauche de la position avec le régiment des hussards réunis et les kosaques de Rodionof. Ces derniers s'avancèrent avec vivacité; mais ils furent chargés et culbutés par le général Fournier, qui fut ramené à son tour par les hussards réunis. Pendant ce temps, le quartier-maître-général Diebitsch établit une batterie de douze pièces contre la droite de

l'ennemi. Le feu de cette batterie porta le plus grand désordre dans les équipages qui allaient passer la rivière. Les voitures refluèrent avec précipitation vers les ponts, et s'entremêlèrent de telle sorte qu'il devint impossible de les faire avancer. Toutes ces voitures formèrent une masse informe et immobile, exposée sans défense aux ravages cruels du canon. Le maréchal Victor jugea qu'il ne pouvait assurer leur écoulement qu'en reprenant l'offensive pour éloigner les batteries. A cet effet, il poussa contre le centre des Russes des colonnes d'infanterie, qui, accueillies par le feu de l'artillerie, s'éparpillèrent dans les broussailles dont le ruisseau était bordé, et en ressortirent de nouveau en tirailleurs. Le 24[e] de chasseurs se porta contre eux et les repoussa. Alors le maréchal Victor fit avancer sa droite, protégée par une batterie de la garde qui venait de s'établir sur la rive droite de la Bérésina, et dont le feu prenait d'écharpe la gauche des Russes.

La 1[re] ligne du général Berg arriva fort à propos pour repousser cette attaque. Trente-six pièces de canon furent disposées le long du front des Russes dont la gauche fut renforcée par le régiment de Sewsk, le 1[er] de marine et la 10[e] cohorte de milice de Pétersbourg, et plus

tard par le régiment de Perm. La droite des Français fut obligée de rétrograder, et la batterie à cheval, n° 23, placée à notre droite, fit replier la cavalerie de Fournier qui se mit en potence sur une hauteur à peu de distance des ponts.

Sur ces entrefaites, la réserve du général Fock arriva de Giskowo et se posta derrière le centre, où les tirailleurs ennemis avaient de nouveau gagné du terrain. Le général Diebitsch lâcha contre eux les régiments de Nizow et de Woronége, qui les refoulèrent au-delà du ruisseau, et s'emparèrent d'une batterie établie sur la rive opposée. Mais le maréchal Victor ayant poussé contre ces deux régiments, sa réserve composée d'infanterie et de cavalerie, ils furent renversés et rejetés derrière le ruisseau. Cette réserve poursuivant ses succès réussit même à percer le centre de la ligne russe. La batterie n° 11, que le général Fock fit jouer dans ce moment, arrêta d'abord les progrès de l'ennemi qui fut définitivement repoussé par la charge de deux escadrons de cuirassiers et du bataillon de grenadiers de Pawlowsk.

Les affaires ainsi rétablies au centre, le général Fock, avec une partie de sa réserve, se porta à droite, passa le ruisseau, et poussa contre la gauche des Français. Ce mouvement et le feu

de l'artillerie russe, qui redoubla de vivacité, décidèrent la retraite du maréchal Victor; il replia sa ligne par un mouvement de conversion la gauche en arrière, et se forma en demi-cercle près des ponts. L'obscurité qui survint mit fin au combat. Les Russes bivouaquèrent sur le champ de bataille. Dans la soirée ils furent joints par la 2e ligne du corps de Berg, et pendant la nuit par les troupes de Steingell.

Le total de nos troupes engagées au combat de Studenki, ne s'élevait pas au-delà de 14 mille hommes; savoir : 4 mille hommes de l'avant-garde de Wlastof, 4 mille de la 1re ligne du corps de Berg, et 6 mille de la réserve de Fock. Les forces du maréchal Victor n'étaient pas tout-à-fait aussi considérables. La perte éprouvée par l'armée du comte Wittgenstein, dans les journées du 15 et du 16, peut être évaluée à 4 mille hommes hors de combat. Les deux journées coutèrent au corps de Victor deux drapeaux, quatre pièces de canon, et près de 11 mille prisonniers en y comprenant les 7 mille de la division Partouneaux. Les ennemis perdirent en outre près de 5 mille tués, dont une grande partie était des traîneurs qui n'appartenaient pas au 9e corps.

Dans la nuit du 16 au 17, l'armée française fila sur Zembin. Le corps de Victor, profitant des

ténèbres, traversa la rivière et prit la même direction; il abandonna sur la rive gauche douze pièces de canon, 2 mille traîneurs qui furent faits prisonniers, et une énorme quantité d'équipages, dont la prise procura un riche butin aux troupes du comte Wittgenstein.

Le 17, l'armée ennemie s'étendit de Zembin à Pletchénitsa; le quartier-impérial de Napoléon fut porté à Kamenn.

Dès la veille, l'amiral Tschichagof voulant utiliser une partie de sa nombreuse cavalerie, qui ne pouvait être employée sur le terrain boisé où son armée se trouvait engagée, détacha le général Lanskoï avec vingt escadrons et un régiment de kosaques, pour tâcher de gagner la tête de l'armée ennemie, et entraver ainsi sa marche. Le 17, vers midi, ce général fondit sur Pletchenitsa et enleva le général Kaminski et quelques fourriers qui s'y étaient rendus pour y marquer les logements du quartier-impérial. L'approche d'une forte colonne ennemie engagea le général russe à évacuer ce bourg.

Le 17, à la pointe du jour, l'amiral Tschichagof, informé de la retraite de l'ennemi, poussa son armée jusqu'à Brill. Il recueillit chemin faisant sept pièces de canon abandonnées, et 3 mille traîneurs. Le gros de l'armée du Danube ne dé-

passa pas Brill; l'amiral se contenta de lancer une nouvelle avant-garde aux ordres du général Tschaplits, composée de 7 régiments de chasseurs, d'un d'infanterie, de 24 escadrons de cavalerie régulière, de 8 régiments de kosaques, et de trois compagnies d'artillerie à cheval. Les ponts sur la petite rivière de Gaïna et sur les marais qui la bordent ayant été détruits par l'ennemi, cette avant-garde se serait trouvée arrêtée par des obstacles invincibles, si le froid violent de la nuit précédente n'avait fait geler la rivière et les marais. Le général Tschaplits les traversa sur la glace, et poursuivit l'arrière-garde française jusqu'au cabaret de Kabinskaïa-Roudnia, où il passa la nuit après avoir enlevé une pièce de canon et ramassé plus de 200 prisonniers, dont un officier-général.

Le maréchal Victor ayant détruit dans sa retraite les ponts sur la Bérézina, le comte Wittgenstein se trouva dans l'impossibilité de la passer, et dut se contenter de faire avancer l'avant-garde du général Wlastof jusqu'au bord de la rivière, pour canonner des colonnes ennemies qui paraissaient encore sur la rive droite.

Le terrain entre Studenki et la Bérézina présentait un tableau horrible de désordre et de destruction. La plaine que les marais glacés

formaient sur les bords de la rivière, était encombrée de voitures de toute espèce, entre lesquelles on voyait errer une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants à demi-gelés, que la rupture des ponts abandonnait à leur malheureux sort. Semblables aux ombres errantes sur les bords du Styx, ces misérables jetaient des regards douloureux sur les flots qui mettaient un obstacle insurmontable à leur salut. N'ayant plus de sentiment que pour chercher à alléger les souffrances physiques qu'ils enduraient, ils ne s'appliquaient qu'à se dérober aux tourments que la faim et le froid accumulaient sur eux. Ici l'on voyait des camarades d'infortune se disputer avec acharnement des lambeaux dégoûtants de chair de cheval, là des groupes de malheureux épuisaient leurs dernières forces pour allumer du feu avec des roues de caissons et des crosses de fusils encore tout chargés. Les explosions fréquentes, suites naturelles de ces imprudences, achevaient de donner un caractère hideux à ces épouvantables scènes, et augmentaient le nombre des cadavres, dont le ravage du canon pendant le combat de la veille, et l'encombrement de la foule près des ponts au moment du passage, avaient jonché le sol.

Le comte Wittgenstein n'ayant pas de pontons,

fut obligé de se servir de ceux que l'amiral lui envoya dans la soirée. On les mit à l'eau sur-le-champ ; mais le travail du pont fut fort retardé à cause des glaçons que charriait la rivière, qui de plus se trouvait encore encombrée par les débris des ponts de l'ennemi. Arrêté par ces obstacles, le comte Wittgenstein résolut du moins de faire agir des corps volants. Le général-major Koutousof, arrivé à Lepel avec un détachement de 3,300 chevaux, et qui venait d'être mis à sa disposition, reçut ordre de marcher par Dokchitsy sur Wilna. Le détachement du comte Orlof-Dénissof ayant aussi rejoint l'armée, le comte Wittgenstein le renforça de trois régiments de kosaques, des hussards de Grodno, d'une compagnie d'artillerie à cheval, et d'un bataillon du 23e de chasseurs monté sur des chevaux de réquisition, et lui ordonna de passer la Bérézina au-dessus de Kriczin, et de se diriger vers Kamenn et Zamostié. Les généraux Platof et Yermolof séjournèrent à Stakhow.

Tout ce que nous venons de rapporter fait voir que le passage de la Bérézina, quoique glorieux pour les Français, fut chèrement payé par eux. Il leur coûta vingt-cinq pièces de canon, plus de 16 mille prisonniers, et près de 12 mille tués, en y comprenant les hommes noyés dans

la Bérézina. Les pertes étaient d'autant plus sensibles, qu'elles portaient principalement sur les corps de Victor et d'Oudinot, les seuls qui eussent encore conservé jusque-là quelque tenue militaire. Leur désorganisation compléta celle de toute l'armée. Les 50 mille hommes qui la composaient encore ne marchaient plus par corps, mais par bandes informes qui ne reconnaissaient plus aucune loi de hiérarchie ni de discipline. Tous les efforts des officiers supérieurs pour remettre quelque apparence d'ordre parmi cette multitude demeurèrent sans effet.

Le général Miloradowich qui, depuis Toloczin, suivait la grande route de Borissow, se trouvait trop arriéré pour prendre part aux affaires de la Bérézina. Le 15, il se porta à Kzroupka, et arriva à Borrissow le surlendemain. Cependant l'armée de Koutousof continuait sa marche à gauche de la grande route. Le 15, le prince vint à Krougloïé; son avant-garde, aux ordres du général Wassilczikof, poussa jusqu'à Tsetsergin. Le 16, elle se porta à Oukhwaly, et l'armée à Whomzi. Le 17, la dernière s'établit à Mikhéïwiczi, et le général Wassilczikof à Wychneïé-Gorodno. Le lendemain, l'armée séjourna ; mais l'avant-garde poussa jusqu'à Oukholodi sur la Bérézina.

Le 18, le quartier-impérial de Napoléon fut porté à Pletchénitsa. Le général Tschaplits poursuivit son arrière-garde au-delà de Zembin, et lui enleva sept canons et près de 400 prisonniers. L'armée du Danube séjourna à Brill. Le pont pour l'armée du comte Wittgenstein ne se trouva prêt que dans la soirée.

Le 19, le quartier de Napoléon fut transféré à Staïki. Le général Platof, réuni au général Tschaplits, poursuivit l'arrière-garde ennemie jusqu'à Khotiniczi, et lui enleva cinq canons et plus de 500 prisonniers. L'amiral avec son armée vint à Zembin. Le comte Wittgenstein avec la sienne demeura encore à Studenki pour laisser écouler les bagages de l'armée du Danube qui obstruaient le défilé de Zembin. Il se contenta de faire passer la Bérézina à une avant-garde commandée par le général Wlastof, et composée de cinq bataillons, de six escadrons et d'un régiment de kosaques, avec quatorze bouches à feu, en tout de 3,500 hommes. Elle poussa jusqu'à Kamenn.

Le 20, le général Tschaplits pénétra jusqu'à Starinki. L'arrière-garde, profitant du terrain très-boisé, se défendit pied à pied. Cependant on lui enleva encore une pièce de canon et près de 400 prisonniers. L'armée de l'amiral vint à Pletchénitsa; celle du comte Wittgenstein atteignit

son avant-garde à Kamenn. Le général Miloradowich quitta Borissow et se porta à Jouriéwo.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que le général Wréde, avec le 6e corps, s'était placé à Dokchitsy. A l'approche du détachement du général-major Koutousof, ce corps battit en retraite par Dolguinow sur Wiléïka. Mais son arrière-garde fut atteinte le 20 à Dolguinow, par l'avant-garde russe, sous les ordres du colonel Tettenborn, qui lui enleva un certain nombre de prisonniers. Le même jour, le général-major Koutousof, avec le gros de son détachement, se porta à Bérézina.

Le 21, Napoléon arriva à Molodeczno. Son arrière-garde, pressée par les généraux Platof et Tschaplits, fut poussée au-delà de Latigal avec perte de neuf canons et de 1,500 prisonniers. L'amiral séjourna à Pletchénitsa, et le comte Wittgenstein à Kamenn. Le général Miloradowich se rendit à Kossin.

Dès que le maréchal Koutousof eut été informé du passage de la Bérézina par les Français, et de la direction de leur retraite sur Wilna, il ordonna les dispositions suivantes : le comte Wittgenstein reçut ordre de se porter à droite de la route suivie par Napoléon, et de tâcher d'intercepter ses communications avec le corps

de Macdonald. L'amiral Tschichagof dut continuer à suivre les traces de l'armée ennemie. Il fut prescrit au général Platof de prendre à gauche, afin de harceler sa retraite en l'attaquant en flanc, et en tâchant même de gagner la tête de ses colonnes. Le général Miloradowich reçut ordre de se porter par Logoïsk, Radochkowiczi, Khokhly, Zabrézié, Olchany, Malyïa-Solechniki et Roudniki sur Troki, entre l'armée de l'amiral et la grande armée russe, laquelle, après avoir passé la Bérézina à Joukowets, fut destinée à se porter par Smoléwiczi, Miczany, Zaslaw, Raksw, Wologin, Wichnaw, Olchany, Malyïa-Solechniki et Roudniki sur Troki, afin d'empêcher la jonction du prince de Schwartzenberg avec les débris de la grande armée française.

Le 22, l'empereur des Français se rendit à Bicnitsa. L'arrière-garde ennemie, toujours poursuivie par les généraux Platof et Tschaplits, fut rejetée jusqu'a Molodeschno, et perdit trois canons et près de 500 prisonniers. L'amiral vint à Jllia, et le comte Wittgenstein à Khorochewo. Le comte Orlof-Denissof atteignit le corps du général Wréde à Wileïka, et, après un court combat, l'obligea à continuer sa retraite, qui s'effectua les jours suivants par Narocz, Nestawichki, Swiranki, et Nemenczin sur Wilna. Le comte Or-

lof-Denissof ayant reçu l'ordre de rejoindre la grande armée, laissa sous les ordres du général Borosdin les troupes dont le comte Wittgenstein l'avait renforcé. Le général Miloradowich se porta à Logoïsk.

Le 23, Napoléon arriva à Smorgoni. Son arrière-garde essaya de tenir ferme à Molodeschno, derrière la rivière d'Oucha; mais le général Tschaplits, ayant passé cette rivière à trois werstes au-dessous de ce bourg, réussit à couper une partie des troupes qui la composaient, et en poussa les débris jusqu'à Markowa. Dans cette journée, l'ennemi perdit vingt-quatre canons et 2,500 prisonniers. Le général Platof, se conformant aux ordres qu'il avait reçus, se porta à gauche. L'amiral vint à Molodeschno, et le comte Wittgenstein à Dolguinow.

Les calamités de l'armée française croissaient de jour en jour. Il semblait que la Providence eût réservé, pour la dernière époque de sa retraite, les plus durs des maux qu'elle avait résolu de rassembler sur sa tête. A mesure qu'elle se rapprochait de Wilna, le froid devenait plus vif; il emportait des milliers d'hommes par jour, et cette mortalité était d'autant plus effrayante, qu'elle était hors de proportion avec l'effectif de ses cadres déja si affaiblis. Les che-

mins étaient couverts de malheureux soldats, dont l'épuisement causé par une disette continue les rendait d'autant moins propres à soutenir les fatigues et les rigueurs de la saison. La vue de ces désastres et l'impossibilité d'y remédier déterminèrent l'empereur des Français à quitter son armée dont la destruction paraissait inévitable. Le 23, tous les principaux officiers furent réunis au quartier-impérial de Smorgoni. Napoléon déclara qu'il confiait en son absence le commandement de l'armée au roi de Naples. Lui-même prit le même jour la poste avec quelques-uns de ses généraux et se rendit à Paris. L'on a jugé diversement ce départ, et cependant rien de plus facile que de le justifier. En effet, Napoléon n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait, mais, puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que, dans ces circonstances, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée, que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir, qu'en se rendant à Paris, afin de hâter, par sa présence, l'organisation des nouvelles armées devenues nécessaires pour remplacer celle qu'il venait de perdre.

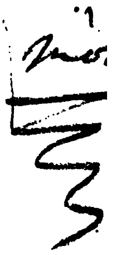
La grande armée russe s'étant remise en marche

le 19, avait passé la Bérézina à Joukowets, et s'était rendue à Oucha. Le général Wassilczikof avec son avant-garde, après avoir passé la Bérézina à Borissow, se rendit à Ouperewiczi. Le 20, le maréchal Koutousof, avec la grande armée, se porta à Rawanitsa et son avant-garde à Skourets. Le 21, l'armée séjourna, et le général Wassilczikof vint à Starina près de la poste de Joukhnowza, où il séjourna le lendemain.

Le maréchal prince Koutousof résolut de se rapprocher de sa personne des armées secondaires, pour diriger leurs opérations, vu que, par la nature des circonstances, elles devenaient principalement agissantes. Le 22, il transporta son quartier-général à Kossin, le lendemain à Bélorouczié, et le 24, il arriva à Radochkowiczi, où il trouva l'avant-garde du général Miloradowich.

La grande armée dont, en l'absence du maréchal, le général Tormassof prit le commandement, se porta le 22 à Chipiany, le 23 à Doubowiki, et l'avant-garde à Doubovliany. Le 24, l'armée s'établit à Gorodok, et le général Wassilczikof à Laporowiczi, où ils séjournèrent le lendemain.

Nous avons vu que l'amiral Tschichagof avait envoyé le général Touczkof prendre le commandement du corps de Ertell à Mozyr. Le général Touczkof se mit en marche de cette ville avec



quinze bataillons, quatorze escadrons, deux régiments de kosaques et deux compagnies d'artillerie, et se dirigea sur Borissow. Le 15 novembre il coucha à Bobrouïsk, le 18 à Pobolowo, le 20 à Golynka, le 22 à Swoslscz, et le 23 il arriva à Jakchitsy, où il reçut l'ordre du maréchal de se porter sur Minsk.

Le général Essen, avec son corps, avait reçu ordre de rejoindre l'amiral sur la Bérézina, en se portant de Ratno, où il se trouvait le 17 novembre, par Pinsk. Ayant appris que cette dernière ville était occupée par les Autrichiens, il crut devoir faire un plus grand détour : le 19 il se rendit à Datin, le 20 à Czeremouchka, le 21 à Welick, le 22 à Borowiczi, et le 23 à Kolki sur le Styr, où il séjourna les deux jours suivants.

Le passage de la Bérézina par l'armée française est un événement d'une si haute importance, et a été le sujet de tant de jugements contradictoires, que les militaires de tous les pays ne pourront manquer de nous savoir gré de leur présenter un examen critique des opérations de cette mémorable époque de la campagne.

Le récit que nous venons de faire offre un

tableau exact des pertes cruelles dont l'armée ennemie paya ce fameux passage; cependant il est vrai de dire que l'événement ne répondit point aux espérances que la marche des armées secondaires sur les communications des Français avaient inspirées aux Russes, et qui n'allaient à rien moins qu'à voir toutes les issues fermées pour le retour de Napoléon et de ses troupes. Le renversement de ces espérances causa un mécontentement assez général, dont le mauvais effet rejaillit sur les généraux russes, que l'opinion publique rendit responsables de l'inexécution du projet d'opérations arrêté. L'amiral Tschichagof, qui malheureusement pour lui se trouva le plus en évidence, fut le premier attaqué; mais le comte Wittgenstein et le maréchal Koutousof lui-même eurent aussi leur tour. Tous trois furent jugés et défendus par des militaires ou par ceux qui croyaient l'être. La controverse qui s'établit à ce sujet devint d'autant plus vive, que les passions individuelles qui s'en mêlèrent, ne tardèrent pas à substituer des raisonnements intéressés, à la place de considérations basées sur les véritables principes de l'art. Nous allons d'abord rapporter les reproches que l'on a fait à chacun des trois généraux russes, et nous essaierons ensuite d'en démontrer la nullité ou l'inconséquence.

L'amiral Tschichagof fut accusé d'avoir le plus contribué à laisser échapper l'armée de Napoléon, en négligeant de défendre convenablement le cours de la Bérézina entre Wesselowo et Borissow.

L'on reprocha au comte Wittgenstein de n'avoir pas songé à se mettre en communication directe avec l'amiral, comme les instructions qu'il avait reçues le lui prescrivaient, et de n'avoir point effectué sa jonction avec ce dernier, en se portant de Tschachniki par la rive droite de la Bérézina sur Borissow.

Tous les griefs produits contre le maréchal Koutousof ne tombaient que sur la prétendue lenteur de la marche de la grande armée russe, depuis Krasnoï jusqu'à la Bérézina. L'on soutenait que si le maréchal avait déployé plus d'activité, il aurait pu encore venir à temps pour agir sur les derrières de l'armée française occupée au passage.

Pour ce qui regarde l'amiral, il faut se rappeler qu'il n'avait que 32 mille hommes à ses ordres, avec lesquels il fallait s'opposer au passage d'une armée de 80 mille combattants, sur le développement d'une ligne de 80 werstes, depuis Wesselowo jusqu'à Bérézina. Il n'aurait pu garder également tous les points accessibles de cette

longue ligne, sans disséminer ses forces, et conséquemment sans les exposer à une ruine inévitable. Il dut donc se résigner à ne surveiller plus particulièrement que la partie où le passage des ennemis aurait pu avoir le résultat le plus avantageux pour eux. Or, nous avons vu que la direction sur Jgoumen, qui leur donnait la possibilité de se réunir avec l'armée du prince de Schwartzenberg était précisément celle qu'il importait le plus de les empêcher de prendre. D'après ces considérations, il est évident que, sans injustice, l'on ne pourrait blâmer l'amiral d'avoir fixé son attention sur la Basse-Bérézina. Ces mêmes considérations justifient également sa marche sur Chabachewiczi, qu'il n'exécuta que pour empêcher l'ennemi de gagner sa droite. On ne saurait nier que cette marche ne devînt par le fait une des principales causes de la facilité que Napoléon trouva à achever son passage; mais en jugeant, d'après l'événement, l'on s'exposerait trop souvent à condamner les opérations les mieux conçues. Et qu'auraient dit ceux qui critiquent si amèrement l'amiral, si, au lieu de se porter à Chabachéwiczi, il avait marché à Zembin, et que Napoléon, au contraire, eût passé la rivière à Oucholodi ou à Begui? L'on conviendra cependant qu'il n'aurait pas trouvé sur ces

points plus d'obstacles qu'il n'en rencontra à Studenki.

Ceux qui censurent le comte Wittgenstein ne sont pas plus conséquents. Pour lui reprocher de ne s'être pas mis en communication directe avec l'amiral, et de ne s'être pas réuni à lui, il faut que par ignorance ou par mauvaise foi ils n'aient pas tenu compte de la topographie difficile du pays. S'ils avaient voulu y faire attention, ils auraient vu qu'autant les communications sont faciles et multipliées sur la rive gauche de la Bérézina, autant elles sont rares et difficiles sur la rive droite. La seule route qui sur cette dernière mène de Lepel à Borissow, en passant par Dokchitsy et Pletchénitsa, fait un détour immense qui présente plus de 150 werstes de développement, tandis qu'il n'y a guère plus de 75 werstes de Lepel à Borissow par la rive gauche. C'était un avantage évident pour les ennemis qui agissaient sur la corde de l'arc que les généraux russes avaient à parcourir pour concerter leurs opérations. Il importe surtout d'observer que le comte Wittgenstein, contenu par le corps de Victor qui était en mesure de former l'avant-garde de la grande armée française, n'aurait pu quitter les bords de l'Oula qu'après s'être bien convaincu que Napoléon n'y marcherait point:

connaissance qu'il ne put acquérir le 10 novembre qu'après la retraite de Victor de Czeréïa vers Toloczin. Si, à cette époque, il avait marché par Dokchitsy pour opérer sa jonction avec l'amiral par la droite de la Bérézina, il ne serait pas arrivé à temps et aurait privé inutilement l'amiral, au moment décisif, d'une coopération qui contribua si puissamment à aggraver les pertes de l'ennemi.

Enfin, pour répondre aux reproches adressés au maréchal relativement à la marche trop lente de la grande armée, nous invoquerons le témoignage de ceux qui ont eux-mêmes fait cette rude campagne à sa suite; ils ne refuseront pas de reconnaître que les troupes qui la composaient, après les fatigues extraordinaires qu'elles avaient éprouvées, se trouvaient si exténuées, que l'on n'aurait pu exiger d'elles de marches forcées sans les exposer à une ruine certaine. En effet, l'armée avait déja laissé en arrière près de la moitié de son monde, puisqu'elle ne présentait plus qu'un total d'environ 45 mille hommes, y compris l'avant-garde du général Miloradowich et le détachement du général Yermolof. Il faut considérer, en outre, qu'il eût été d'autant plus difficile au maréchal d'atteindre les Français sur la Bérézina, que retenu par la nécessité de veiller à la

réduction du corps de Ney, il n'avait pu quitter Krassnoï que le 7 novembre, et que ce jour-là même Napoléon passait déja le Dnieper à Orcha. C'était déja avoir assez d'avance sur les Russes, et de plus, l'armée ennemie tenant la route la plus courte, ceux-ci n'auraient pu l'y suivre en queue, vu le manque total de subsistances.

Conclura-t-on de ce que nous venons de dire, que nous voulons établir que les généraux russes furent entièrement exempts de blâme? Certes ce résultat est loin de notre pensée. N'ayant entamé cette discussion que pour l'intérêt de l'art, nous n'avons prétendu que les justifier sur les reproches qui leur ont été adressés; mais nous croyons aussi que l'on pourrait en alléguer contre eux de mieux fondés, et prouver qu'ils n'ont pas fait tout ce que les circonstances où ils se sont trouvés leur permettaient de faire pour entraver les opérations de l'ennemi. D'abord nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que l'amiral manœuvra avec une lenteur qui eut une influence funeste sur l'ensemble des opérations. Le 15, de grand matin, il avait déja acquis la certitude que le passage de l'ennemi à Studenki n'était point une simple démonstration. Il se mit en marche sur-le-champ pour aller s'y opposer; mais il s'arrêta mal-à-propos à la tête du pont

de Borissow. De Chabachewiczi à cette tête de pont il n'y a que vingt werstes, et il n'en restait plus que douze de la tête de pont à Brill: or, l'on avouera qu'une marche de trente-deux werstes n'est pas démesurée, et que par conséquent l'amiral aurait pu joindre le détachement du général Tschaplits dans la soirée même du 15. S'il eût alors attaqué avec vigueur le peu de troupes françaises déja établies sur la rive droite, il aurait pu avec d'autant plus de raison se flatter de remporter un avantage signalé, que près de la moitié de l'armée française n'avait pas encore passé la rivière. Le lendemain l'amiral ne se montra pas plus actif. Sa halte intempestive à Stakhow lui fit perdre des moments précieux, dont les ennemis profitèrent pour s'ouvrir le passage l'épée à la main. Le combat de Stakhow qui s'engagea aussitôt ne fut pas conduit non plus comme il devait l'être. Si l'amiral, au lieu de permettre au général Sabanéiéf de laisser débander la plus grande partie de son monde en tirailleurs, eût poussé en avant avec des masses d'infanterie, il aurait conservé à l'affaire un caractère d'offensive vigoureuse, dont l'issue eût peut-être été d'acculer l'armée française à la rivière, tandis qu'en faisant engager ses troupes en tirailleurs, il les rejetait volontaire-

ment dans une défensive sans objet, et conséquemment sans autre résultat qu'une perte d'hommes inutile.

Mais c'est surtout les dispositions adoptées par les généraux russes pour la journée du 16, qui nous semblent donner prise à la critique. En partageant leurs forces sur les deux rives de la Bérézina à la fois, ils énervèrent leurs efforts. La règle la plus incontestable de l'art militaire est de porter toujours les principales forces sur le point décisif, en négligeant les accessoires. Or, personne ne conteste que ce point décisif ne fût sur la rive droite. D'ailleurs la topographie du pays favorisait singulièrement les opérations des Russes sur cette rive. Le chemin de Brill à Zembin, qui était l'unique voie de retraite des ennemis, traverse la petite rivière de Gaïna, qui, bordée de marais larges et profonds, présente un défilé de 900 toises de long, formé par une multitude de petits ponts en bois faciles à détruire. Si le général Tschaplits, forcé à la retraite dans la soirée du 14, au lieu de l'effectuer dans la direction de Stakhow, s'était replié sur Zembin et placé derrière le défilé de la Gaïna après en avoir détruit les ponts, l'armée de Napoléon, arrêtée en tête par ce grand obstacle, eût été retenue assez long-temps pour donner

la faculté aux forces réunies de l'amiral, du général Yermolof, et de la plus grande partie de l'armée du comte Wittgenstein, de déboucher de Borissow par Stakhow sur Brill, et d'attaquer les ennemis en flanc et en queue. Le corps de Victor eût été facilement contenu par le détachement du général Platof, soutenu par le corps du comte Steingell laissé à Staroï-Borissow pour achever le désarmement de la division Partouneaux. Ces forces demeurées sur la rive gauche semblaient d'autant plus suffisantes, que rien n'engageait à attaquer sérieusement Victor, dont le sort devait aussi se décider sur la rive droite. Si les généraux russes avaient remporté la victoire à Brill, comme ils pouvaient l'espérer, vu la masse des forces qu'ils eussent mis en action et la désorganisation des corps ennemis qui leur étaient opposés, l'armée française, refoulée dans l'angle formé par la Bérézina et les marais de la Gaïna, eût été entièrement abimée; et le corps de Victor, isolé sur la rive gauche, se serait vu obligé de mettre bas les armes. Tel eût été probablement le résultat de l'occupation du défilé de la Gaïna par le général Tschaplits et des opérations en masse des généraux russes par la droite de la Bérézina. L'amiral et le comte Wittgenstein devaient d'autant moins balancer

à agir ainsi, que, dans le cas même où, contre toute probabilité, le sort du combat de Brill se fût décidé en faveur de l'ennemi, ils n'avaient qu'à se replier sur Stakhow, pour prendre la forte position couverte par la rivière de Brodnia. Napoléon n'en eût pas moins été fort embarrassé pour sortir de la contrée marécageuse renfermée par la Gaïna et la Brodnia. Au reste, en supposant même que les généraux russes aient eu des raisons particulières pour adopter les dispositions qu'ils exécutèrent, il reste toujours évident que le général Tschaplits est inexcusable de n'avoir pas songé à détruire les ponts du défilé de la Gaïna, et l'amiral de ne lui en avoir pas donné l'ordre positif (1).

L'impartialité que nous avons professée dans tout le cours de cet ouvrage, ne nous permet point de dissimuler que la conduite de l'empereur des Français dans cette importante circonstance est au-dessus de tout éloge. Le danger imminent où il se trouva, ranima encore une

(1) A la vérité, après la forte gelée de la nuit du 16 au 17, les marais de la Gaïna furent pris comme l'avaient déja été ceux de la Bérézina; mais c'est un événement fortuit, qui pouvait aussi ne pas arriver. D'ailleurs, nos raisonnements ne portent que sur la journée du 16, où l'on devait consommer la ruine de l'armée ennemie.

fois son génie militaire, qui, depuis Moscou, semblait sommeiller. Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête : il trompe, par des démonstrations habiles, les généraux qui lui sont opposés, et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser.

CHAPITRE XII.

Les Russes poursuivent les ennemis sur Wilna. — Prise de cette ville.—Le roi de Naples repasse le Niémen.— Affaire de Kowno. — La grande armée russe en cantonnements. — Arrivée de S. M. l'Empereur Alexandre à Wilna. — Marche de l'amiral Tschichagof jusqu'au Niémen. — Marche du comte Wittgenstein. — Retraite de Macdonald. —Prise de Memel. — Défection des Prussiens. — Macdonald se replie sur Kœnigsberg. — Affaire de Labiau. — Retraite des Autrichiens et du corps de Reynier. — Mouvement du détachement de Wassilczikof et des corps de Saken, de Touczkof et d'Essen.—Les ennemis évacuent définitivement le territoire russe.

Le départ de l'empereur Napoléon était une nouvelle calamité pour son armée. A son exemple, les chefs, oubliant qu'il ne pouvait y avoir d'autre devoir pour eux que de mourir avec les débris des corps qui leur avaient été confiés, les abandonnèrent à leur mauvaise fortune, pour ne songer qu'à mettre à couvert leurs propres personnes. Cet abandon acheva d'anéantir les derniers restes de la discipline que jusque-là

quelques corps avaient eu la gloire de conserver. Dans cette déplorable situation, le commandement en chef, dont le roi de Naples se trouvait revêtu, n'était plus qu'un titre illusoire qui ne donnait aucune puissance réelle sur les hommes débandés de l'armée française. L'autorité du quartier-général se réduisait à marquer la direction de la fuite de cette masse désorganisée, dont les pertes augmentaient de jour en jour, par l'intensité du froid qui se soutenait constamment de 25 à 27 degrés au-dessous de la glace.

Le 24 novembre, l'armée française quitta Smorgoni et continua sa retraite sur Wilna. Son arrière-garde, poursuivie par le général Tschaplits jusqu'à Roudzicz, perdit encore sept canons et 1,200 prisonniers. L'amiral Tschichagof vint à Benitsa, et le comte Wittgenstein à Rechki.

Le 25, l'armée ennemie dépassa Ochmiany. Elle s'attendait à y recevoir des distributions qui n'avaient pas eu lieu depuis Orcha; mais les magasins d'Ochmiany avaient été détruits par un parti de kosaques commandé par le colonel Kaïssarof, qui avait fait une irruption dans cette ville dans la nuit du 23 au 24. Le général Tschaplits poursuivant l'arrière-garde ennemie, la détruisit entièrement et entra à Smorgoni, après avoir pris vingt-cinq canons et 3 mille prisonniers. L'ami-

ral avec l'armée arriva aussi à Smorgoni. Le comte Wittgenstein séjourna à Rechki. Le quartier-général du maréchal Koutousof séjourna aussi à Radochkowiczi.

Le 26, le général Tschaplits poursuivit vigoureusement, de Smorgoni à Ochmiany, les ennemis qui, privés de la protection de leur arrière-garde, fuyaient pêle-mêle sur la grande route. Le général russe profitant de ce désordre, leur prit soixante-un canons et près de 4 mille prisonniers. L'amiral, qui suivait de près son avant-garde, poussa jusqu'à Ochmiany. Le comte Wittgenstein se porta à Woïstom. Le quartier-général du maréchal fut porté à Molodeschno.

La division Loison et celle des Napolitains qui appartenaient au 11e corps, et qui de Kœnigsberg étaient venues à Wilna, présentaient un total de 14 mille hommes, formant la dernière réserve des ennemis en deçà du Niémen. Le duc de Bassano, qui se trouvait à Wilna, donna l'ordre à la division Loison de se porter sur Ochmiany pour assurer le passage de Napoléon. Les Napolitains demeurèrent à Wilna. La division Loison, dans sa marche de Wilna à Ochmiany, obligée de bivouaquer par le froid le plus rigoureux (il gelait jusqu'à 30 degrés), éprouva des pertes accablantes avant d'arriver à ce dernier

endroit. Cependant, comme c'était encore le seul corps qui gardât ses rangs, l'on fut forcé à l'employer en remplacement de l'arrière-garde détruite, pour couvrir la retraite du gros de l'armée.

Le 27, elle fut poursuivie jusqu'à Medniki par le général Tschaplits, qui lui enleva seize canons et 1,300 prisonniers. Le général-major Laskin, avec les hulans de Wolhynie et deux régiments de kosaques, poursuivit la partie de l'armée ennemie, qui d'Ochmiany avait pris sa direction de retraite par Choumsk et Kéna. Le gros de l'armée ennemie arriva à Wilna. L'amiral se porta à Alabourdichki, près de Medniki, et le comte Wittgenstein à Nestowichki. Le détachement du général Borosdin poussa jusqu'à Czervonnoï-Dwor, et celui du général-major Koutousof jusqu'à Nemenczin. Ce dernier, dans sa marche depuis Dolguinow, recueillit plus de mille prisonniers bavarois. Le général Platof, qui longeait toujours la gauche de la grande route, vint à Roudomin. Le quartier-général du maréchal fut transféré à Smorgoni. Le partisan Seslavin, arrivé près de Wilna, attaqua cette ville, où il pénétra momentanément; mais les ennemis qui l'occupaient, se trouvant en forces, l'obligèrent à se désister de son entreprise, et à attendre l'arrivée de l'avant-garde de l'amiral.

Cependant dans l'état de détresse où se trouvait l'armée française à son arrivée à Wilna, il était impossible qu'elle songeât à se maintenir dans cette ville. Tout retard dans la continuation de la retraite n'eût fait que hâter et assurer sa ruine, en donnant le temps aux Russes de tourner Wilna, et de venir s'établir sur les routes de Kowno et de Troki, unique ligne de retraite des Français.

Déterminé par ces raisons, le roi de Naples se remit en marche dans la nuit du 27 au 28, et se dirigea sur Kowno. Cette résolution, quoique dictée par la plus impérieuse nécessité, acheva de porter le dernier coup à l'armée ennemie. Les malheureux, qui avaient échappé jusque-là aux horreurs d'une retraite sans exemple, n'avaient été soutenus dans les derniers temps que par la consolante idée de se rapprocher de Wilna, qu'ils regardaient comme un refuge assuré et le terme de leurs souffrances. Que l'on se représente donc leur consternation, lorsqu'ils apprirent qu'il fallait encore s'exposer à de nouvelles fatigues et à de nouveaux dangers! Le découragement devint si général, que près de la moitié de l'armée ne suivit plus le quartier-général, et se débanda dans la ville. Ceux qui prirent ce parti, ne dissimulaient pas qu'ils ai-

maient mieux être faits prisonniers par les Russes, que de continuer une retraite que leurs forces exténuées ne leur permettaient plus de soutenir.

Le 28, à sept heures du matin, le général Tschaplits partit de Medniki et se porta sur Wilna. Chemin faisant, il recueillit trente-un canons abandonnés par l'ennemi. Arrivé aux portes de Wilna, il attaqua la ville conjointement avec les détachements du général Lanskoï et des colonels Seslawin et Kaïssarof, ainsi qu'avec ceux des colonels Soukhozanett et Tettenborn, qui commandaient les troupes avancées des généraux Borosdin et Koutousof.

Après un combat assez léger, engagé dans les rues, l'arrière-garde ennemie fut débusquée de la ville, qui fut occupée par les Russes. Pendant ce temps le général Platof avait tourné la ville, et s'était porté à Pogoulianki, à quatre ou cinq werstes de Wilna, sur la route de Kowno. Il y croisa les colonnes ennemies qui avaient évacué la ville. Après les avoir laissé défiler, pendant quelque temps, sous le feu de la mitraille d'une batterie de dix pièces qu'il établit sur leur flanc gauche, il les fit charger par les hussards d'Olviopol, les dragons d'Arzamas et de Gitomir, et neuf régiments de kosaques. Par cette attaque il réussit à couper une colonne ennemie, qui fut

enveloppée et entièrement détruite. A cette occasion les Russes enlevèrent deux drapeaux, deux étendards et plus de mille prisonniers, au nombre desquels un général. Platof poursuivit ensuite les ennemis jusqu'à la montagne de Ponary, au pied de laquelle il trouva encore vingt-huit canons et le reste des bagages des ennemis, dont les chevaux exténués n'avaient pu gravir cette montée, que la gelée avait rendue glissante. Le gros de l'armée ennemie s'arrêta pour la nuit à Jéwé. Le comte Wittgenstein vint à Swirany. Le quartier-général du maréchal fut porté à Ochmiany.

Les Russes trouvèrent à Wilna de grands magasins de munitions de bouche, et d'effets militaires, outre quarante-un canons à l'arsenal. Le nombre des prisonniers faits dans la ville, en y comprenant les malades laissés aux hôpitaux, s'élevait à environ 15 mille, dont 7 généraux et 242 officiers. La route depuis Molodeschno était jonchée de morts et de mourants.

Le 29, l'armée ennemie continua sa retraite jusqu'à Roumchichki. L'amiral avec son armée vint à Wilna. Le maréchal y transféra aussi son quartier-général. Le comte Wittgenstein se porta à Korkogichki.

Le 30, l'armée ennemie [illegible]a à Kowno, où

elle reçut enfin une distribution régulière en pain. L'infanterie de l'avant-garde du général Tschaplits demeura encore à Wilna, mais le comte Orourk avec la cavalerie poussa jusqu'à Abramek, et recueillit dans sa marche sept canons et cinq cents traînards. Les armées de l'amiral et du comte Wittgenstein séjournèrent. Le détachement du général Koutousof se porta à Chirwinty.

Le 1er décembre, la grande armée ennemie repassa le Niémen au nombre de 20 mille hommes, tristes débris de la formidable armée d'un demi-million de combattants, qui avait passé ce fleuve au mois de juin. Le roi de Naples porta son quartier-général à Skrauda. Le comte Orourk et le général Platof poussèrent jusqu'à Gigmory, après avoir encore ramassé huit canons et quelques traînards. L'amiral séjourna de nouveau à Wilna. Le comte Wittgenstein se porta à Czerwonnoï-Dwor, près de Nemenczin.

Le 2, à dix heures du matin, le général Platof et le comte Orourk se présentèrent devant la ville de Kowno, encore occupée par l'arrière-garde ennemie. Le maréchal Ney qui la commandait, garnit les redoutes qui couvraient la ville, de vingt pièces de canon, et se prépara à la défense. Le général Platof, qui n'avait avec lui que trois pièces, fut contenu pendant toute la

journée; mais vers le soir il fit tourner la ville par des kosaques, qui passèrent le Niémen sur la glace au-dessus et au-dessous de Kowno. L'ennemi apercevant ce mouvement, se mit en devoir d'évacuer la ville. On fit de vains efforts pour l'en empêcher : Ney, saisissant un fusil, en sortit à la tête des plus braves; mais la queue de sa colonne et une multitude de traînards furent coupés. Les kosaques firent 3 mille prisonniers, et s'emparèrent de quatre canons. L'on trouva dans la ville des magasins assez considérables. Le général Tschaplits, avec l'infanterie de son avant-garde, se rendit à Troki.

Pendant que ces choses se passaient, la grande armée russe continuait son mouvement. Le 26 novembre, elle vint à Salomiriczi, précédée de l'avant-garde du général Wassilczicof. De là elle se porta en quatre jours, par Rakow, Kisseli, Wologin, Wischnew et Olchani; l'avant-garde à Ondajowa. Le général Touczkof, que nous avons laissé en marche sur Minsk, y arriva le 28 novembre, et le 2 décembre, il poussa jusqu'à Koïdanow.

Le général Essen, de son côté, continuait sa marche vers Mozyr, où il se proposait de passer le Pripet pour se réunir à l'amiral qu'il supposait encore sur la Bérézina. Le 26 novembre il quitta Kolki et se porta, par Silna, Klevann,

Rowno, Riasnïsk, à Mingiricz, où il arriva le 2 décembre, et où il reçut l'ordre du général Saken de se porter sur Slonim, attendu qu'il ne se trouvait plus en mesure de rejoindre l'amiral sur la Bérézina.

Après l'occupation de Wilna, trois objets différents devaient fixer l'attention du maréchal Koutousof. 1° Il fallait poursuivre les débris de la grande armée française au-delà du Niémen. 2° Macdonald se trouvant encore avec son corps de 20 mille hommes dans les environs de Riga, l'on devait songer non-seulement à lui faire repasser le Niémen, mais à tâcher même de le couper de ce fleuve, pour le rejeter à la pointe de la presqu'île de Courlande vers Windau, et l'acculer ainsi à la mer. 3° Le prince de Schwartzenberg et le général Reynier occupant encore le gouvernement de Grodno; il fallait les forcer à évacuer aussi de leur côté le territoire russe.

Le maréchal jugea, avec raison, que ce triple but pouvait être rempli sans la coopération de la grande armée, qui abîmée par les marches fatigantes qu'elle venait d'exécuter, avait un besoin indispensable de quelques jours de repos pour se refaire et se réorganiser. (Voyez tabl. 19.) En conséquence il ordonna les dispositions suivantes: la grande armée et l'avant-garde du gé-

néral Miloradowich furent placées en cantonnements entre Wilkomir et Wollogin. Le détachement du général Yermolof fut dissout, et les troupes qui le composaient rejoignirent leurs corps respectifs. L'amiral Tschichagof et le général Platof furent destinés à agir au centre, en poursuivant les débris de la grande armée française au-delà du Niémen. A la droite, le général Paulucci avec la garnison de Riga devait suivre Macdonald dans sa retraite, tandis que le comte Wittgenstein, après avoir descendu la rive droite du Niémen jusqu'à Kowno, devait se porter sur Gumbinen pour tâcher de couper Macdonald de la Vistule. A la gauche, pour agir contre les corps de Schwartzenberg et de Reynier, l'on destina l'avant-garde du général Wassilczikof, les corps des généraux Touczkof, Essen, Sacken, et un détachement commandé par le général Ratt, composé de sept bataillons de réserve tirés de la garnison de Bobrouisk.

Vers le 5 décembre, les différents corps de la grande armée se trouvèrent rendus dans les quartiers qui leur étaient désignés, d'après la dislocation suivante : le 4e corps à N. Troki ; le 2e à B. Soléchniki ; le 2e corps de cavalerie avec les régiments de hulans de Pologne et de Lithuanie, entre Merecz, Icziora et Lida ; le

6e corps à Willkomir; le 7e à Nemenczin; le 8e à Olchany; le 3e à Ochmiany; le 5e à Wilna; la 1re division de cuirassiers dans les environs de Wilna et de Swentsiany; la 2e division des cuirassiers entre Swir et Naliboki; le quartier-général demeura à Wilna.

L'empereur Alexandre, dont la présence n'était plus aussi indispensable dans l'intérieur de l'empire, arriva à Wilna le 10 décembre, et s'empressa de décerner au maréchal Koutousof les récompenses les plus flatteuses et les mieux méritées. Déja le glorieux surnom de Smolenskoï, que l'empereur avait donné au maréchal avant de partir de Pétersbourg, en mémoire des combats de Krasnoï et de la délivrance de Smolensk, avait en partie payé la dette que la patrie venait de contracter envers l'illustre vieillard. Le 12 décembre, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté, le maréchal reçut encore le grand-cordon de Saint-Georges, distinction alors d'autant plus imminente, qu'à cette époque, tous ceux qui l'avaient eue du temps de l'impératrice Catherine étaient morts, et que depuis l'avénement de Paul Ier au trône elle n'avait été conférée à personne.

Le même jour, 12 décembre, l'empereur fit publier une amnistie générale pour tous les ha-

bitants des provinces polonaises russes, qui, égarés par les insinuations et les promesses de l'ennemi, s'étaient permis des actes d'hostilité envers la Russie (1).

(1) La proclamation publiée à ce sujet était conçue en ces termes :

Nous par la grâce de Dieu, Alexandre Ier, Empereur et Autocrate de toutes les Russies, etc. etc. etc.

Faisons publier universellement. Dans la présente guerre contre les Français, la plus grande partie des habitants des provinces ci-devant polonaises et maintenant réunies à la Russie nous sont restés fidèles, et conséquemment ont part, à l'égal de tous nos autres fidèles sujets, à notre gratitude et à notre bienveillance. Mais d'autres se sont attiré de différentes manières notre juste ressentiment. Quelques-uns, à l'époque de l'entrée de l'ennemi sur le territoire de notre empire, intimidés par la crainte de la violence et de la contrainte, ou séduits par le vain espoir de garantir leurs biens de la destruction et du pillage, ont accepté des places et des emplois imposés par lui. D'autres, dont le nombre est plus petit, mais le crime incomparablement plus grand, même avant l'invasion de leur pays, se sont ralliés aux bannières de l'étranger, et se sont réunis à lui pour porter les armes contre nous, préférant ainsi un honteux esclavage sous lui, à la fidélité qu'ils nous devaient en qualité de sujets.

Le glaive de la justice aurait dû punir ces derniers; mais voyant la colère de Dieu qui s'est manifestée sur eux en les frappant avec ceux à la domination desquels ils s'étaient traî-

L'amiral Tschichagof s'avançait en même temps vers le Niémen. Le 2 décembre, le général Tschaplits avec l'infanterie de son avant-garde sortit de Wilna et se porta à Troki. Le lende-

---

treusement soumis, et cédant à la voix de la miséricorde et de la commisération qui nous inspire, nous leur accordons très-gracieusement une amnistie générale et particulière, en condamnant tout le passé à un oubli éternel et à un silence profond, et en défendant de susciter à l'avenir aucune recherche sur ces affaires. Nous sommes bien persuadés d'ailleurs que ceux qui se sont détachés de nous seront touchés de la douceur de nos procédés à leur égard, et retourneront dans leurs foyers dans l'espace de deux mois, à dater d'aujourd'hui. Quant à ceux qui, refusant de profiter du pardon que nous leur accordons, resteront même après le terme annoncé au service de nos ennemis, et, sans avoir égard à l'amnistie, persisteront dans leur endurcissement, la Russie ne les recevra plus dans son sein, et leurs biens seront confisqués.

Les prisonniers pris les armes à la main ne sont point exceptés de cette amnistie générale ; toutefois sans violer les lois de l'équité, nous ne pourrions suivre à leur égard les impulsions de notre cœur, avant que leur captivité ne soit terminée par la cessation de la présente guerre. Au reste, ils jouiront aussi dans un temps convenable de ce pardon général accordé par nous à tous et à chacun. Notre vœu est que chacun participe à la joie générale que la destruction et l'anéantissement complet des forces des ennemis de toutes les nations doit inspirer, et que chacun en rende graces à Dieu

main il poussa jusqu'à Ougeogost, et les corps de Woïnof et de Langeron le remplacèrent à Troki. Le quartier-général de l'amiral demeura encore à Wilna. Le 4, le général Tschaplits se rendit à Guesno, et le comte Orourk avec la cavalerie pénétra même dans le duché de Varsovie, et s'établit à Prenny. Le général Lanskoï avec son détachement poussa jusqu'à Pillwiski. Tous ces détachements recueillirent dans leur marche deux canons et plus de 3 mille prisonniers. Les corps de Woïnof et de Langeron se portèrent à Ougeogost, et le quartier-général de l'amiral fut porté à Troki. Le 5, le général Tschaplits passa le Niémen et se rendit à Prenny. Le comte Orourk poussa jusqu'à Marianpol, et le général Lanskoï jusqu'à Willkowiski. Les corps de Woïnof et de Langeron arrivèrent à Guesno.

---

avec un cœur non contrit! Nous espérons d'ailleurs que ce pardon paternel, et qui nous a été suggéré uniquement par notre miséricorde, inspirera un repentir sincère aux délinquants, et montrera à tous les habitants des provinces ci-dessus désignées, qu'en qualité de peuples d'une origine et d'un langage communs avec les Russes, ils ne trouveront jamais et nulle part de plus grand bonheur et de plus grande sûreté qu'en faisant un même corps avec la puissante et généreuse Russie.

Wilna, le 12 décembre 1812.

ALEXANDRE.



L'amiral reçut alors l'ordre de ne pas dépasser le Niémen avec le gros de ses forces, pour se trouver en mesure, selon les circonstances, ou de soutenir le comte Wittgenstein dans ses opérations contre Macdonald, ou de se porter contre le prince de Schwartzenberg, si ce dernier s'opiniâtrait à ne pas évacuer le territoire de la Russie. En conséquence l'amiral mit son armée en cantonnements. L'avant-garde du général Tschaplits s'étendit dans le duché de Varsovie entre le Niémen et la frontière de Prusse, depuis Pillwiski jusqu'à Seyny. Le corps de Woïnof fut placé à Stoklichki, et celui de Langeron à Pouni. Le quartier-général de l'amiral s'établit à Guesno.

Le général Platof avait reçu ordre de continuer à poursuivre les ennemis jusqu'à la Vistule; mais les chevaux des kosaques se trouvaient aussi si harassés, que l'on fut contraint de lui permettre de rester à Kowno pour donner quelques jours de repos à ses troupes.

Les restes de la grande armée française continuèrent leur retraite par Pillwiski, Willkowiski, Wirballen, Stallupohnen et Gumbinnen, d'où ils se dispersèrent dans la Prusse. Le roi de Naples avec les débris de la garde se rendit à Kœnigsberg, où il fit venir de Dantzig la division Heudelet du 11e corps. Les fuyards des autres corps

de la grande armée furent dirigés sur la Vistule, où on désigna pour leur rassemblement les points suivants : Elbing, pour ceux de la cavalerie ; Marienbourg, à ceux du 2e et du 3e corps ; Marienwerder, à ceux du 4e et du 9e ; Thorn, pour le 1er et le 8e ; Plock, pour ceux du 6e ; et enfin Varsovie, pour ceux du 5e.

Le comte Wittgenstein, qui était demeuré pendant quelques jours à Czerwonnoï-Dwor, en repartit le 5 décembre, et se porta à Glintichki, se dirigeant sur Keïdany. Nous avons vu qu'il lui avait d'abord été prescrit de se porter directement sur Gumbinnen ; mais le mauvais état des chemins le long du Niémen l'obligea à se relever vers le nord. Son armée venait d'être renforcée d'environ 7 mille hommes, qui formaient le détachement du baron Pahlen venu de Witebsk, et celui du général Nowak, composé du 2e régiment de la marine, de deux cohortes de la milice de Nowgorod, de trois de celle de Pétersbourg et d'une compagnie d'artillerie. Ce dernier détachement organisé à Nowgorod, et mis sous les ordres de l'aide-de-camp général prince Wolkonskoï, avait été poussé à Beloï, dans les premiers jours de la retraite des Français, pour couvrir les provinces de Twer et de Pskow, contre les courses des ennemis. Le

même jour, 5 décembre, l'avant-garde du comte Wittgenstein, commandée par le général Wlastof, se trouvait à Willkomir, le détachement du général Koutousof à Czeïhichki, et celui du général Borosdin, dont le général Dibitsch venait de prendre le commandement, à Bendzigola. Une petite avant-garde de ce dernier, commandée par le colonel Soukhosanet, occupa Keïdany.

Le 6, le comte Wittgenstein se porta dans les environs de Poselwa, et le lendemain à Willkomir, où il séjourna le 8. Le général Koutousof poussa jusqu'à Jourbourg, et le général Dibitsch jusqu'à Kellmy.

Le 9, le comte Wittgenstein vint à Chaty. Le général Koutousof passa le Niémen, et pénétra en Prusse en s'avançant jusqu'à Traponen. Son avant-garde, aux ordres du colonel Tettenborn, occupa Tilsit. Le général Dibitsch se porta à Lawkow. Le régiment des hussards réunis fut posté entre Kellmy et Rossieny, pour assurer sa communication avec l'armée.

Le 10, le comte Wittgenstein arriva à Keydany, où il séjourna le 11 et le 12. Le général Koutousof renforcé par l'avant-garde du général Wlastof, reçut ordre d'occuper le défilé de Piektupponen sur le chemin de Tauroggen à Tilsit, par où Macdonald marquait sa direction de re-

traite. L'on forma une nouvelle avant-garde pour remplacer celle de Wlastof. Elle fut mise sous les ordres du général-major Chépélof, et se trouva composée du régiment de Tenguinsk infanterie, du 25e de chasseurs et de ceux des gardes réunis et des dragons réunis avec six canons, en tout de 4,200 hommes. Le général Dibitsch vint à Wornie.

Dans les embarras d'une retraite désastreuse, le maréchal Berthier et le roi de Naples avaient oublié de faire passer leurs ordres au maréchal Macdonald, qui instruit par les bulletins russes des revers éprouvés par les armes françaises, sentait la nécessité de songer à sa propre retraite, et cependant n'osait encore quitter les environs de Riga sans en avoir obtenu l'autorisation. Il dut se contenter de se mettre en mesure, en faisant prendre une ligne moins étendue à son corps disséminé jusque-là depuis Jakobstadt sur la Duna, jusqu'aux bords de la mer dans les environs de Tukum. Dans les derniers jours de novembre, la division Grandjean, qui formait sa droite à Jakobstadt, se replia sur Nerft. Le centre et la gauche, composés de Prussiens, furent réunis à Eckau et à Mittau. Le maréchal porta son quartier-général à Stalgen sur l'Aa, près d'Annenbourg. La force totale du 10e corps

s'élevait encore à environ 25 mille combattants, dont 18 mille Prussiens.

Dans cette position, Macdonald attendit avec anxiété les ordres du grand quartier-général pour commencer sa retraite. Ces ordres ne lui parvinrent que le 6 décembre, et dès le lendemain il se mit en mouvement, partageant son corps en trois colonnes. Celle de gauche, formée par la division Grandjean avec cinq escadrons prussiens, se porta de Nerft directement sur Tilsit. Celle du centre, conduite par le général Massenbach, composée de six bataillons et de trois escadrons de troupes prussiennes, prit la direction de Chawli et de Koltiany aussi sur Tilsit. La colonne de droite, commandée par le général Yorck, composée de treize bataillons et six escadrons de troupes prussiennes, ne quitta Mittau que le 8, et suivit la même route que la colonne du centre, à une journée en arrière. Le maréchal Macdonald avec son quartier-général se trouvait avec la colonne du centre qui, le 7, vint à Zoge-Platon, le 8 à Janichki, le 9 à Mechkots, le 10 à Kourtowiany, le 11 à Waïgow, et le 12 à Koltiniany.

Le marquis Paulucci, gouverneur-général de Riga, qui épiait depuis plusieurs jours le moment du départ de Macdonald pour se mettre

sur-le-champ à sa poursuite, en ayant été informé le 8 au matin, fit partir le général Léwis avec un corps de 7 mille hommes d'infanterie et 1,200 chevaux, et lui donna l'ordre de se porter par Eckau pour suivre les traces de l'ennemi, et se réunir à l'armée du comte Wittgenstein. Le marquis lui-même se mit à la tête de 2,500 hommes restés disponibles de la garnison de Riga, et marcha sur Mittau, où il arriva le 8 au soir. La ville se trouvait encore occupée par l'arrière-garde d'Yorck, forte d'environ 3 mille hommes, qui s'y défendit pendant quelque temps, et ne l'évacua que le 9 vers une heure du matin. Le marquis Paulucci y laissa 500 hommes, et, avec le reste de son détachement, se porta à marches forcées sur Memel. Le 10, il vint à Annenhof, le 11 à Frauenbourg, le 12 à Schrounden, le 13 à Oberbartau, le 14 à Polangen, et le 15 il se présenta devant Memel dont il fit sommer le commandant, qui se rendit prisonnier avec les 700 hommes de sa garnison. L'activité que le général Paulucci déploya dans cette circonstance est remarquable. Il fit près de 300 werstes en huit jours.

Nous avons laissé le maréchal Macdonald à Koltiniany. Le 13, il se porta à Pojourgé sur la Joura. La division Grandjean arriva à Tauroggen,

et celle de Yorck devait venir à Koltiniany; mais elle en fut empêchée par le général Dibitsch. Ce dernier s'était jeté entre les deux colonnes d'Yorck et de Massenbach, et avait occupé Koltiniany avec son détachement qui n'était fort que de 2 mille hommes. Cette résolution de Dibitsch, de se placer avec sa poignée de monde entre deux corps ennemis très-supérieurs en nombre, peut paraître hasardée au premier coup d'œil; mais il faut considérer qu'elle était calculée sur la supposition très-probable que les Prussiens, suivant à regret la cause de Napoléon, seraient charmés de saisir le premier prétexte qu'on leur offrirait pour se séparer des ennemis. Le général russe arrivé à Koltiniany se posta, faisant face à Kroze, et étendant autant que possible sa petite troupe, pour lui donner l'apparence de l'avant-garde d'un gros corps. Peu de temps après, Kleist parut avec la tête de la colonne de Yorck. Le général Dibitsch lui envoya un parlementaire pour l'informer qu'un corps russe s'était établi entre lui et Macdonald, et pour lui proposer une convention de neutralité. Kleist suspendit son mouvement jusqu'à l'arrivée de Yorck, qui suivait immédiatement avec le gros de ses forces. Alors Dibitsch et Yorck eurent une en-

trevue entre les deux chaînes d'avant-postes. Le général russe exposa au prussien les raisons militaires qui devaient l'engager à se détacher de Macdonald, dont il se trouvait irrévocablement coupé. Il appuya aussi sur les avantages que la Prusse retirerait d'une convention, dont le résultat serait pour elle la conservation d'un corps assez considérable, dans des circonstances qui devaient donner un autre cours à sa politique. Dans cette première conférence, l'on convint d'une suspension d'armes jusqu'au lendemain. Dans la soirée, le général Dibitsch se fit encore renforcer par environ mille chevaux, qui formaient l'avant-garde du corps de Léwis, arrivé dans le courant de la journée à Telch. Le comte Wittgenstein avec son armée vint à Czeïkichki.

Le 14, à huit heures du matin, le général Yorck exécuta une reconnaissance sur Koltiniany. Il trouva tous les avant-postes russes fortement garnis. Sa position était d'autant plus embarrassante, que depuis la veille il n'avait aucune nouvelle de Macdonald. Il se détermina donc à accéder à une convention, qui réservait à la colonne prussienne la faculté de marcher sans combat jusqu'aux frontières, sous la condition que si elle parvenait jusqu'au Niémen sans avoir

pu rouvrir ses communications avec le reste du 10.e corps, le général Yorck déclarerait la neutralité de ses troupes. Aussitôt après la conclusion de cette convention préliminaire, le comte Henkel, officier prussien, reçut un sauf-conduit pour Potsdam, afin d'en porter la nouvelle au roi. Le général Yorck occupa Koltiniany, et le général Dibitsch se réplia à Chilell.

Pendant ce temps, le maréchal Macdonald avec la colonne de Massenbach arriva à Coadjuten, et la colonne de Grandjean se portant de Tauroggen à Tilsit, trouva le défilé de Picktupponen gardé par les Russes. Mais le général Wlastof qui l'occupait avec un détachement de 3,500 hommes, ne se sentant pas en état de résister aux forces supérieures de l'ennemi, se mit en retraite sur Tilsit, où se trouvait le général Koutousof avec le reste de son détachement. La cavalerie prussienne se mit à sa poursuite, et renversa les dragons de Finlande qui couvraient sa retraite. Le désordre se mit parmi les Russes, qui perdirent un canon et 300 prisonniers. Cette déroute aurait pu avoir encore de plus fâcheuses conséquences, sans l'apparition du général Koutousof qui, avec ses kosaques et deux escadrons de hussards d'Jzioum, arrêta la cavalerie prussienne, et donna ainsi le moyen à tout son détachement

de passer le Niémen à Tilsit, d'où il remonta la rive gauche du fleuve jusqu'à Raudzen. Le comte Wittgenstein avec l'armée vint à Wiclona sur le Niémen. L'avant-garde du général Chépélef poussa jusqu'à Jourbourg.

Le 15, le général Yorck vint à Chetell, et le général Dibitsch à Pagremont. Le maréchal Macdonald avec la colonne de Massenbach se porta à Schillgallen, près de Ruken. Le général Grandjean entra à Tilsit. Le comte Wittgenstein marcha à Jourbourg, et le général Chépélef occupa Posswenta sur la frontière de Prusse.

Le 16, le général Yorck vint à Tauroggen, et le général Dibitsch se porta à Willkischken. Le maréchal Macdonald avec la colonne de Massenbach arriva à Tilsit.

Le comte Wittgenstein n'ayant pu arriver assez à temps pour empêcher les troupes de Macdonald d'atteindre le Niémen, se détermina à manœuvrer par sa gauche, afin de leur couper les routes d'Insterbourg et de Kœnigsberg, et les enfermer dans l'angle formé par le Curischaff et le bas Niémen. A cet effet, le 16, il fit passer le Niémen à son armée. L'avant-garde du général Chépélef poussa le même jour jusqu'à Lasdehnen.

Le 17, le comte Wittgenstein avec l'armée se

porta à Lobengallen. Le général Dibitsch somma le général Yorck d'exécuter la convention conclue le 14; mais le général prussien déclara qu'il attendrait jusqu'au lendemain pour voir si Macdonald ne trouverait point enfin jour à communiquer avec lui.

Le 18, le comte Wittgenstein avec l'armée se porta à Gerskullen. L'avant-garde du général Chépélef occupa Sommerau. Quatre régiments de kosaques détachés par le comte Platof, qui venaient de joindre cette avant-garde, poussèrent jusquà Schillupichken sur la route de Tilsit à Konigsberg. Le général Koutousof se plaça à Phutgallen. Le général Yorck exécuta une reconnaissance, qui lui ayant fait voir que toutes les routes qui conduisaient au Niémen se trouvaient occupées par les troupes russes, il conclut avec le général Disbitch la convention suivante :

« Art. 1er. Le corps prussien occupera dans « l'intérieur du territoire prussien, la ligne le « long de la frontière depuis Memel et Nim- « mersatt, jusqu'à la route de Waïnouta à Tilsit. « Depuis Tilsit, la route qui conduit par Schil- « lupichken et Mehlauken à Labiau, y compris « les villes qu'elle touche, déterminera l'étendue

« du pays que doit occuper le susdit corps prus-
« sien. Ce territoire sera borné de l'autre côté
« par le Curisch-haff, de sorte que toute cette
« étendue de pays sera considérée comme parfai-
« tement neutre, tant qu'elle sera occupée par
« les troupes prussiennes.

« Il est bien entendu que les troupes russes
« pourront se servir des routes précitées pour
« leur passage; mais elles ne pourront prendre
« de quartiers dans les villes de cet arrondis-
« sement.

« Art. 2. Les troupes prussiennes garderont
« une parfaite neutralité dans l'arrondissement
« déterminé par l'art. 1er, jusqu'à la réception
« des ordres de S. M. le roi de Prusse. Mais dans
« le cas où sadite majesté leur ordonnerait de
« rejoindre l'armée impériale de France, elles
« s'engagent à ne pas combattre contre les ar-
« mées russes pendant deux mois à dater du
« présent jour.

« Art. 3. Si S. M. le roi de Prusse ou S. M. l'em-
« pereur de Russie refusaient de ratifier la pré-
« sente convention, le corps prussien sera libre
« de se porter là où les ordres de son roi l'ap-
« pelleront.

« Art. 4. L'on rendra au corps prussien tous

« les traîneurs que l'on trouvera sur la route « de Mittau, ainsi que tout ce qui fait partie du « matériel de l'armée. Quant à la branche des « approvisionnements et du train, tout ce qui « la compose pourra traverser sans obstacle les « armées russes, pour rejoindre de Kœnigsberg « ou de plus loin le corps d'armée prussien.

« Art. 5. Dans le cas où les ordres du lieu-« tenant-général Yorck pourraient parvenir à « temps au lieutenant-général Massenbach, les « troupes qui se trouvent sous les ordres de ce « dernier seront comprises dans la présente « convention.

« Art. 6. Tous les prisonniers que les troupes « russes, aux ordres du général-major Dibitsch, « pourraient faire aux troupes du général Mas-« senbach, seront également compris dans cette « convention.

« Art. 7. Le corps prussien conservera la fa-« culté de concerter tout ce qui sera relatif à « son approvisionnement, avec les régences pro-« vinciales de la Prusse, sans en excepter même « celles des provinces qui seraient occupées par « les troupes russes.

« La présente convention a été expédiée en « double, et munie de la signature et du « sceau particulier des soussignés.

« Fait au moulin de Poschern (près de Tau-
« roggen), le 16 (30) décembre 1812.

« Signé : YORCK, lieutenant-général au
« service de Prusse.

« DIBITSCH, général-major au
« service de Russie. »

Le même soir le général Yorck envoya un de ses officiers à Massenbach pour lui faire connaître la convention qu'il venait de conclure, et l'engager à y accéder. Ce dernier ne balança pas un instant à se séparer de Macdonald, malgré les difficultés qu'il y avait à le faire en présence de la division Grandjean, qui occupait conjointement avec lui la ville de Tilsit. Le 19, à la pointe du jour, il rassembla son infanterie qui se trouvait dans la ville, et repassa le Niémen à la vue de cette division, sous prétexte de garnir la tête du pont située à la rive droite. Il rejoignit ensuite le détachement du général Dibitsch, qui sur son invitation s'avança sur Tilsit. La cavalerie et l'artillerie de Massenbach qui se trouvaient à Ragniz, vinrent se réunir au corps de Koutousof.

La défection des Prussiens, dont on fut entièrement redevable à la présence d'esprit et à la fermeté de caractère du général Dibitsch, était

un événement d'autant plus important, qu'il était facile de prévoir qu'il servirait d'exemple et d'encouragement au reste de l'Allemagne, trop lasse du joug de Napoléon pour ne pas saisir la première occasion favorable de le secouer. Les généraux prussiens ne sauraient être blâmés d'avoir cherché à conserver à leur roi un noyau d'armée précieux, qui donna à la Prusse les moyens de prendre une attitude imposante, et de ne suivre que la politique la plus conforme à ses véritables intérêts.

Le maréchal Macdonald n'était resté à Tilsit, pendant les journées des 17 et 18, que pour attendre la colonne d'Yorck, qu'il espérait toujours voir arriver quoiqu'il n'en eût plus de nouvelles directes. Se voyant décidément abandonné par les Prussiens, il sentit qu'il n'avait pas de temps à perdre pour sauver la division Grandjean, que les manœuvres du comte Wittgenstein dirigées sur sa ligne de retraite menaçaient d'une destruction complète. Le 19, il partit de Tilsit avec 7 mille hommes d'infanterie et vingt pièces de canon qui lui restaient encore, et se dirigea par la route de Kœnigsberg.

Heureusement pour lui, l'armée du comte Wittgenstein, arrêtée par le mauvais état des chemins qu'un dégel venait de défoncer, ne fit

ce jour-là qu'une très-petite marche, en se portant de Gerskullen à Sommerau. L'avant-garde du général Chépéleff, qui aurait dû arriver du moins à Schillupichken, n'en reçut l'ordre que fort tard, et ne poussa que jusqu'à Szillen. Il en résulta que le maréchal Macdonald ne trouva sur la route de Kœnigsberg que les quatre régiments de kosaques, postés dès la veille à Schillupichken. Ces partisans se voyant hors d'état d'arrêter les masses d'infanterie qui se portaient sur eux, leur ouvrirent le passage, et Macdonald en profita pour continuer, sans obstacle, sa marche jusqu'à Skaisgirren, où il passa la nuit. Le général Dibitsch passa le Niémen à Tilsit, et poursuivit jusqu'à Skaisgirren l'arrière-garde de Macdonald à laquelle il enleva 500 prisonniers.

Le 20, Macdonald toujours harcelé par la cavalerie du général Dibitsch, se porta à Melanken. Le général Koutousof et l'avant-garde de Chépéleff vinrent à Skaisgirren. Le comte Wittgenstein se porta avec l'armée à Szillen.

Le 21, le comte Wittgenstein avec l'armée vint à Skaisgirren; Macdonald se replia jusqu'à Labiau. Pour protéger sa retraite, les ennemis firent sortir de Kœnigsberg la division Heudelet et la portèrent à Tapiau. Le comte Wittgenstein,

instruit de ce mouvement, donna une nouvelle organisation à ses détachements d'avant-garde, qui s'étaient réunis à Skaisgirren. La grande avant-garde, toujours commandée par le général Chépéleff, fut composée de 6,500 hommes d'infanterie et de 1,500 chevaux avec 18 canons, et reçut l'ordre de poursuivre Macdonald sur le chemin de Labiau. Le général Koutousof avec 4 mille chevaux fut dirigé sur Wehlau. Il avait en soutien le corps de Steingell, qui dut prendre la même direction. Le comte Sievers, avec un troisième détachement de 1,200 chevaux, marchait en intermédiaire entre les routes de Labiau et de Wehlau, pour maintenir la communication entre les avant-gardes de Chépéleff et de Koutousof.

Le 22, l'armée russe séjourna à Skaisgirren. Le général Chépéleff trouva le maréchal Macdonald en position devant Labiau, et fit sur-le-champ ses dispositions pour l'attaquer. A cet effet, il partagea son avant-garde en trois colonnes. Celle du centre assaillit l'ennemi de front, tandis que les deux autres, principalement composées de cavalerie, se portaient sur ses flancs.

L'ennemi essaya d'abord de tenir ferme, mais le feu de l'artillerie l'obligea à se replier au-

delà de la ville à laquelle il mit le feu. La colonne du centre qui le talonnait arrêta l'incendie, et déboucha au-delà de Labiau, pendant que la cavalerie russe continuait à menacer ses ailes. Il soutint le combat en rétrogradant jusqu'au village de Telch; mais les régiments d'infanterie de Tenguinsk et de Lithuanie, qui le serraient de près, ayant emporté ce village, il se mit en pleine retraite sur Kœnigsberg.

Les troupes légères russes le poursuivirent pendant quelques werstes, et lui prirent trois canons. Le gros de l'avant-garde de Chépéleff s'arrêta à Labiau. La perte des Russes s'éleva à 350 hommes hors de combat. Celle des ennemis fut de 1,500 tués et blessés et de 500 prisonniers. La division Heudelet se replia aussi sur Kœnigsberg à l'approche du général Koutousof, qui, après avoir occupé Wehlau, y passa le Preguel, et se dirigea par la gauche de cette rivière sur Kœnigsberg. Le comte Sievers occupa Tapiau.

Il semble que si Macdonald échappa à une destruction complète, il le dut à la lenteur de la marche de l'armée du comte Wittgenstein. Nous avons vu qu'au 7 décembre cette armée se trouvait à Willkomir, et ce ne fut que ce même jour que Macdonald se mettait en retraite,

et quittait les environs de Mittau. Or Willkomir est plus rapproché de Tilsit que cette dernière ville ne l'est de Mittau; conséquemment il eût été facile au comte Wittgenstein d'y prévenir l'ennemi, et de lui couper ainsi toute retraite. L'on pouvait y réussir d'autant plus aisément, que de Willkomir à Tilsit il n'y a que 200 werstes, ce qui ne présente que six marches même médiocrement forcées; de sorte que le 13 ou le 14, l'armée pouvait être rendue à Tilsit, et nous avons vu que ce ne fut que le 14 que la 1re colonne de Macdonald se présenta devant le défilé de Picktupponen. Il est possible cependant que le comte Wittgenstein, se trouvant à la tête de troupes déja fatiguées, n'ait pu réellement arriver à Jourbourg avant le 15; toutefois est-il sûr qu'il était encore en mesure de profiter du séjour de Macdonald à Tilsit pendant les journées des 17 et 18 pour le couper de Kœnigsberg, en s'établissant sur la route de cette ville à Tilsit. Pour obtenir ce résultat, il n'avait encore qu'à mettre un peu plus d'activité dans ses marches. Celle du 17 de Jourbourg à Locbegallen était suffisamment forte, et faisait espérer que le lendemain, ou au plus tard le 19 au matin, l'armée russe serait postée à Schillupichken sur la route de Kœnigsberg, entièrement

sur les communications de Macdonald, Schilluppichken n'étant éloigné de Locbegallen que d'environ 40 werstes. Au lieu de cela, l'armée russe dans deux marches, n'arriva que jusqu'à Sommerau. Son avant-garde même, qui aurait dû s'établir du moins sur la route de Kœnigsberg, ne poussa dans la journée du 19 que jusqu'à Szillen sur la route de Ragniz à Insterbourg. Il en résulta que Macdonald n'ayant rencontré que des troupes légères, qui ne pouvaient mettre obstacle à sa marche, se trouva en état de percer sur Labiau.

Si, dans cette circonstance, nous n'avons pu nous empêcher de relever une faute du comte Wittgenstein, la loyauté et la noblesse de sentiments qui caractérisent le respectable vainqueur de Kliastitsy, ne nous permettent pas de douter que, loin de voir dans ce que nous venons de dire un manque d'égards pour lui, il n'y reconnaîtra que l'expression du même sentiment d'équité, qui, dans tout le cours de cet ouvrage, nous a porté à rendre pleine justice aux éclatantes actions, qui lui ont mérité la reconnaissance de la patrie.

Revenons maintenant à ce qui se passait à la gauche des Russes. Nous avons déja vu au chapitre X^e^, que le prince de Schwarzenberg avait

pris la direction de Slonim. Avec le gros de son corps il s'arrêta dans cette ville, et ne poussa que des détachements d'avant-garde à Bélitsa et à Neswige. Le général Reynier suivit les mouvements des Autrichiens, et s'établit à Proujany. Ces deux corps se trouvaient dans ces positions, lorsque la nouvelle des désastres éprouvés par la grande armée française sur la Bérézina, et de sa retraite sur Wilna, vint les obliger à songer à leur propre sûreté. Le prince de Schwarzenberg résolut de se replier lentement sur Bialystok, étant couvert sur sa droite par les Saxons, et sur sa gauche par l'arrière-garde du général Mohr, qui de Bélitsa descendit le Niémen jusqu'à Mosty. Les corps russes destinés à agir de ce côté, étaient en marche pour atteindre les ennemis. Pendant que ceux de Saken, d'Essen et de Touczkof se dirigeaient sur Slonim, le général Wassilczikof avec son détachement, parti d'Onjadowa le 3 décembre, se portait par Myto sur Mosty, où il arriva le 8. Le général Mohr avait déja évacué ce bourg, et s'était replié par Rossa, et W. Bréstowitsa sur Bialystok, où le prince de Schwarzenberg concentra son corps. Le général Wassilczikof poursuivant sa marche, arriva le 10 à W. Bréstowitsa. La faiblesse de son détachement ne lui permettant pas d'expulser

de vive force les Autrichiens de Bialystok, il entama une négociation avec le prince de Schwarzenberg, à la suite de laquelle le maréchal autrichien s'engagea à évacuer le territoire russe. En effet le 13, les Autrichiens quittèrent Bialystok, et repassèrent la frontière pour se rendre à Wissoko-Masowets, d'où le prince de Schwarzenberg continua sa retraite jusqu'à Pultusk. Il fixa son quartier-général dans cette dernière ville, laissant à Ostrolenka, Ostrow et Brok, des corps d'arrière-garde dont les avant-postes s'étendirent de Zambrow à Nur. Le 14, le général Wassilczitof occupa Bialystok. Le 17, il passa lui-même la frontière, et se rendit à Tikoczin. Le 19, il s'avança jusqu'à Mengenin.

Pendant ce temps, le général Saken s'était aussi mis en marche le 3 décembre, avec 14 mille hommes sur Kowel. Le lieutenant - général Moussin - Pouchkin fut laissé à Wladimir avec 5 mille hommes. Saken continua son mouvement sur deux colonnes. Après trois marches et un séjour, celle du général Boulatof arriva le 10 à Khomsk; celle du comte Liewen à Janowa, et le quartier-général à Bezdége.

Saken ayant reçu alors la nouvelle que les Autrichiens avaient quitté Slonim pour se porter à Bialystok, et que le corps de Reynier s'était

aussi mis en retraite de Proujany, par Wyssoko-Litowsk sur Droguiczin, résolut de ne plus continuer sa marche sur Slonim, mais de changer de direction à gauche pour chercher à atteindre les ennemis. Le général Boulatof reçut ordre de se rendre, en six jours, de Khomsk à Kamenets-Litowskoï, en passant par Malets, Proujany et Chéréchew. Le comte Liewen dut aussi se porter à Kamenets-Litowskoï en sept jours, en passant par Kobrin, d'où il lui fut prescrit de détacher un régiment d'infanterie avec 300 kosaques et 4 canons pour occuper Brzest. Le quartier-général, escorté d'un régiment d'infanterie, suivit la route de Brzest, où il arriva le 16 et y séjourna le 17. On laissa à Brzest un bataillon et quelques kosaques; le reste du détachement qui se trouvait dans cette ville, en repartit le 18 avec le quartier-général, et se porta à Koustin. Le 19, il rejoignit à Wyssoko-Litowsk le comte Liewen, qui ce même jour poussa jusqu'à Teliaticzi. Le 20, le comte Liewen vint à Sémiaticzi, où l'on transféra aussi le quartier-général.

Le général Boulatof atteignit un détachement autrichien, qui se dirigeait sur Cickhanowets, pour se réunir au gros du corps du prince de Schwarzenberg, et lui enleva douze cents pri-

sonniers. Le comte Liewen en enleva aussi 400 à l'arrière-garde de Reynier, entre la Lessna et le Boug.

Le 24, le général Boulatof se porta de Grodzisk à Cikhanowets, et le comte Liewen de Semiaticzi à Ostrojany. Le corps de Reynier repassa le Boug, et rétrograda jusqu'à Stanislawow; ses avant-postes demeurèrent sur le Liviec, depuis son embouchure dans le Boug jusqu'à Siedlec.

Le 25, les dernières troupes de l'ennemi repassèrent la frontière. Le 27, le général Saken transféra son quartier-général à Granna. Ses troupes prirent des cantonnements à la rive gauche du Boug, la droite à Krzemenn, la gauche à Grodek.

Le général Touczkof, qui était parti de Koïdanow le 9 décembre pour se rendre à Slonim, avait atteint le même jour Nowoï-Swergenn; le 10, il arriva à Neswige, et le 15 à Slonim, où il remit le commandement au général Doktorof, à qui le prince Koutousof venait de confier la conduite de ce corps, dont la force totale à cette époque s'élevait à environ 11 mille combattants. Les jours suivants, Doktorof continua sa marche par Wolkowisk et Bialystok à Goniondz, où il arriva le 24. Les sept bataillons de la brigade

Rath arrivèrent à Bialystok dans les derniers jours de décembre.

Le corps d'Essen, qui, par la fausse direction qu'il avait prise vers Nowgrod - Wolynskoï, s'était trop éloigné du théâtre des opérations, ne put atteindre la frontière qu'après des marches très-fatigantes. Le 4 décembre, le général Essen partit de Mingiricz, et se porta en onze marches et deux séjours sur Pinsk, où il séjourna le 17. La retraite définitive des ennemis hors des frontières se trouvant décidée à cette époque, le général Essen reçut l'ordre de changer de direction à gauche, pour se poster à Brzest-Litowskoï, où son corps arriva le 31, après avoir passé par Motul et Kobrin.

Ainsi fut effectuée sur tous les points l'évacuation du territoire russe, après six mois de la campagne la plus rude. Les pertes que les ennemis essuyèrent pendant cet espace de temps sont à peine croyables. Des calculs assez modérés présentent un résultat de 125 mille hommes moissonnés par les combats. En outre les armées de Napoléon perdirent, en prisonniers, 48 généraux, 3 mille officiers, et plus de 190 mille soldats. En y ajoutant encore les hommes qui périrent en détail par l'effet des maladies, de la faim, du froid et d'autres causes accidentelles, l'on re-

trouvera le nombre de 450 mille hommes, qui doit à peu près former le total de la perte de l'ennemi. L'on peut évaluer à environ 80 mille hommes le nombre des troupes alliées qui, échappant à ce grand désastre, repassèrent les frontières de la Russie; mais dans le nombre l'on comprend encore 25 mille Autrichiens et 18 mille Prussiens, de sorte que des autres troupes de Napoléon il ne resta pas 40 mille hommes. (Voyez tabl. 20.) De plus, dans le courant de la campagne, les Russes enlevèrent aux ennemis 75 aigles, drapeaux ou étendards, et 929 canons, sans compter ceux qui demeurèrent enfouis dans la terre ou jetés dans l'eau. Les annales de la guerre ne présentent pas d'exemple de succès aussi brillants et aussi décisifs.

Cette campagne, si mémorable par l'étonnante consommation d'hommes qu'elle occasiona, sera considérée par la postérité comme un terrible exemple du danger de s'écarter à la guerre des règles prescrites par une saine théorie. En effet, jamais le triomphe des vrais principes de l'art ne parut d'une manière aussi éclatante que dans cette occasion. Napoléon à Moscou présente le spectacle intéressant d'un grand capitaine, qui, à la tête d'une armée innombrable, a rempli le but militaire qu'il s'était proposé en

commençant les hostilités, mais qui cependant va perdre toute cette armée, parce qu'il a négligé ou dédaigné le grand principe de la base, qui seul peut assurer les opérations, consolider les conquêtes, et utiliser les succès obtenus sur le champ de bataille. Cette unique faute fait échouer une entreprise conçue par un des plus grands génies militaires qui aient jamais existé, et soutenue de moyens gigantesques fournis par la coopération d'une grande partie de l'Europe.

La Russie soutint dignement une lutte pénible. La nation montra toute sa grandeur, en allant au-devant des sacrifices que l'urgence des circonstances nécessitait. A la vue de la patrie en danger, tous les intérêts individuels, toutes les jalousies de castes se turent, et toutes les conditions, rivalisant de dévouement, se réunirent autour du trône. La nation entière, animée d'un même esprit, n'avait de pensée que pour hâter l'expulsion de l'étranger. Le cri de l'honneur national retentissait dans tous les cœurs, et dictait toutes les résolutions. Tous, depuis le seigneur le plus opulent jusqu'au plus pauvre cultivateur, couraient à l'envi porter à l'autel de la patrie l'offrande de leurs biens et de leur sang. Nous avons déja vu que le gouvernement s'était

même trouvé obligé de limiter les sacrifices que, dans la ferveur de leur zèle, les citoyens proposaient au-delà des besoins réels de l'état.

Mais c'est à l'empereur Alexandre qu'appartient principalement la gloire de cette belle campagne. Ceux qui ont médité sur les grandes leçons que présente l'histoire, savent que dans tous les événements importants l'on découvre une cause principale et dominante, dont l'influence décisive se fait sentir dans toute la marche des affaires. Les causes accidentelles et accessoires peuvent plus ou moins accélérer ou retarder le dénouement, mais elles ne peuvent le changer, car il est toujours réglé en dernier résultat par la cause principale. Les événements de 1812 ont pour cause principale la forte et magnanime pensée de l'empereur Alexandre de continuer la guerre à toute extrémité, sans se laisser ni intimider par les revers, quelque grands qu'ils pussent être, ni séduire par les propositions de l'ennemi, quelque avantageuses qu'il les fît. Cette pensée solennellement manifestée dans la lettre de l'empereur au maréchal Soltikof, que nous avons insérée au III[e] chapitre, s'y trouve exprimée dans ces termes : « *Je ne poserai pas les armes tant qu'un seul* « *guerrier ennemi restera sur le territoire de*

« *mon empire* ». Paroles mémorables qui montrent la noble confiance du monarque pour son peuple, et qui devaient dès-lors faire prévoir l'heureuse issue de la guerre, en renfermant tout le secret des grands avantages obtenus par les Russes. En effet, dès que l'empereur de Russie adoptait la résolution généreuse de se résigner à tous les sacrifices plutôt que de capituler avec l'ennemi, la guerre d'invasion que Napoléon dirigeait contre un pays sans fond, devenait une entreprise absurde et son succès impossible.

L'homme qui après l'empereur Alexandre a le plus mérité de la patrie, est sans contredit le maréchal prince de Koutousof. C'est à la profonde et constante sagesse de sa conduite que la Russie est redevable de sa prompte délivrance. Malheureusement il existe même parmi nous des hommes assez ingrats ou assez prévenus pour vouloir priver sa mémoire des justes hommages de la patrie reconnaissante, mais leurs efforts seront vains. La conduite du maréchal a été si belle, qu'elle peut affronter les recherches de la critique la plus sévère. Dans le fait, sous le rapport militaire, on ne peut lui reprocher que deux fautes, encore la première, qui est celle d'avoir livré bataille à Borodino, fut-elle nécessitée par des considérations politiques de la plus haute

importance. Quant à la seconde, qui est le mouvement rétrograde du 14 octobre, de Malo-Jaroslawets à Gonczérowo, nous avouons qu'aucun motif satisfaisant ne peut la justifier. Mais on peut saluer du nom de grand le général qui dans quatre mois de la campagne la plus active n'a failli qu'une fois ! D'ailleurs en compensation de cette faute, que de belles conceptions, dont une seule suffirait pour établir la réputation d'un capitaine! La marche de la route de Kolomna sur celle de Kalouga, celle de Taroutino à Malo-Jaroslawets, la poursuite parallèle, la marche de Jelnia à Krassnoï, et les combinaisons savantes des combats de Krassnoï, feront toujours l'admiration des connaisseurs.

Koutousof se montra d'autant plus habile, que, saisissant parfaitement le véritable esprit de la guerre, il sentit que la Russie combattait pour sa délivrance et non pour la gloire, et qu'il devait conséquemment sacrifier jusqu'à sa propre réputation, en se refusant souvent à profiter des belles chances que la fortune semblait lui offrir, pour se borner à ne frapper que des coups moins brillants, mais plus certains et moins chèrement achetés. La jalousie et d'autres passions tout aussi répréhensibles avaient pu ternir momentanément la gloire de Koutousof, mais

l'immortalité a déja commencé pour son nom, et la postérité plus impartiale ne manquera pas de le placer, pour les services rendus à la patrie, à côté de Pojarskoï, et pour les talents militaires, à côté de Souwarof.

Le maréchal Koutousof fut aussi parfaitement secondé par le dévouement de ses braves et infatigables soldats, et le zèle des chefs, qui tous se montrèrent dignes de sa confiance. La campagne de 1812 ne fut pas seulement utile à la Russie par ses résultats directs, elle lui procura encore l'avantage de former ou de faire connaître des généraux distingués. Sans parler des vétérans de gloire qui avaient déja fait leurs preuves dans les campagnes précédentes, nous nous bornerons à citer Raïeffskoï, Konownitsin, Yermolof, le prince Eugène de Wurtemberg, le comte Pierre Pahlen, Wassilczicof, le comte Woronzof, Rosen, Dibitsch, Passkéwicz, Czernichef, Emmanuel. Ces généraux, ainsi que plusieurs autres, comme eux l'orgueil et l'espoir de l'armée russe, doivent leur juste célébrité aux évènements de cette campagne. L'estime dont ils jouissent parmi leurs compagnons d'armes est déjà pour eux la récompense la plus conforme à leurs nobles sentiments.

Mais laisserons-nous dans l'oubli le nom de

cet homme distingué, qui, par sa sagacité et ses talents, fut pendant cette campagne l'ame de toutes les délibérations, et le moteur de plusieurs belles résolutions adoptées par le maréchal ? L'on comprend bien que nous voulons parler du quartier-maître-général Toll. Le service de l'état-major, si important et si pénible, est d'autant plus ingrat qu'il s'exerce dans le secret du cabinet. Le chef de la troupe conçoit, exécute, et trouve sa récompense dans l'approbation publique qui suit de belles actions. L'officier d'état-major, au contraire, n'ayant que voix consultative, risque trop souvent de voir ses belles conceptions altérées ou rejetées par l'ignorance ou l'opiniâtreté : et lorsqu'il arrive qu'écartant enfin toutes les oppositions, il parvient à ramener les opinions des autres à la sienne, il est encore réduit à céder l'honneur et la gloire du succès au chef qui consent à faire exécuter ses projets, tandis que lui-même, créateur de la pensée, demeure inconnu. Cette abnégation entière de tout intérêt personnel est peut-être une des vertus les plus difficiles à exercer. Puissent les hommes qui, comme M. de Toll, l'ont pratiquée si éminemment, trouver dans la reconnaissance de la patrie le prix de leurs précieux services !

Nous avons encore une dernière observation à faire. Quelques personnes prétendent établir que le projet d'attirer l'ennemi au cœur de la Russie était une résolution prise de longue main par notre gouvernement. L'on croit donner plus de relief à nos armes, en ne voulant pas convenir que notre retraite, depuis le Niémen jusqu'à Moscou, fut nécessitée par la faiblesse numérique de nos armées, et en soutenant au contraire que cette retraite n'avait été exécutée qu'en vertu d'un plan profondément combiné. Ceux qui tiennent ce langage auraient dû savoir que la gloire de la Russie n'a pas besoin d'être relevée par l'artifice et le mensonge. L'année 1812 a été la pierre de touche qui a découvert les trésors que notre patrie renferme dans son sein, et nos neveux citeront toujours avec orgueil cette mémorable époque de l'histoire de leur pays. Une relation véridique des faits suffit pour les immortaliser. D'ailleurs, la flatterie est quelquefois si maladroite, qu'en cherchant à embellir les évènements, elle ne fait que les rabaisser.

En effet, en admettant l'hypothèse que nos armées eussent pu se soutenir sur le Niémen, n'est-ce pas les rendre responsables de la ruine de millions d'habitants qu'elles auraient dû pro-

téger? Pour mettre les faits dans leur vrai jour, nous rappellerons au lecteur le projet de livrer bataille à Witebsk et à Dorogobouge, et le mouvement offensif sur Roudnia que les armées russes exécutèrent après leur réunion à Smolensk. Si la retraite eût été l'effet d'un plan prescrit par le gouvernement, nos généraux auraient-ils osé y contrevenir formellément, en se livrant à des opérations offensives? De plus, les magasins immenses que nous avions établis en Lithuanie, et que nous fûmes trop heureux de détruire, ne prouvent-ils pas clairement que nous ne pensions à rien moins qu'à nous retirer avec autant de précipitation que nous le fîmes? La vérité est que nous trouvant trop faibles, nous nous sommes d'abord retirés jusqu'à Smolensk pour réunir nos deux armées, et puis de Smolensk sur Moscou pour nous rapprocher de nos renforts.

Il est incontestable, et nous l'avons déja dit, que l'empereur Alexandre en commençant la guerre avait résolu de la pousser à outrance, et conséquemment qu'il était résigné à une retraite, quelque longue qu'elle pût être; mais il y a loin de cette résignation, commandée par les circonstances, à l'exécution d'un plan prémédité. D'ailleurs, quel eût été le résultat de ce plan

tant admiré, si Napoléon s'était arrêté à Smolensk? Or, l'on conviendra qu'il était impossible de prévoir que l'empereur des Français se déciderait à pousser dans une seule campagne au-delà du Dniéper. Aussi ceux qui prétendent faire honneur à notre gouvernement d'une combinaison qu'ils ont imaginée après coup, ne ressemblent pas mal à ces nouvellistes de Montesquieu, qui après avoir loué un général de mille sottises qu'il n'a pas faites, lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

L'auteur terminera là ses réflexions sur cette campagne à jamais mémorable. Il ne lui reste plus qu'à faire des vœux pour voir sa patrie tirer tout le fruit désirable des exploits de ses guerriers. Puisse la Russie trouver dans la crise qu'elle a éprouvée, et que le dévouement de ses enfants a rendue si salutaire, une source inépuisable de prospérité! Puisse-t-elle rentrer dans la voie glorieuse dirigée vers ces hautes destinées que le ciel lui réserve si visiblement! Que sa puissance, effroi de l'oppresseur et refuge de l'opprimé, s'accroisse et se consolide pour le maintien du bon ordre et de la justice! Que le Dieu de Koulikowo et de Pultawa, qui l'assista encore si miraculeusement dans cette dernière lutte, lui conserve à jamais la protection de son

bras puissant ! Déja l'étranger reconnaît avec effroi l'inaccessibilité de ses vastes frontières. Désormais aucun ennemi n'osera les franchir ; ses citoyens pourront exploiter avec sécurité les trésors d'une industrie naissante, et jouir en paix des améliorations que leur préparent le progrès des lumières et la marche bienfaisante du temps !

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE VI. Marche de Macdonald sur Riga. — Affaire d'Eckau. — Oudinot passe la Duna et se dirige sur Sébége. — Bataille de Kliastitsy. — Défaites de Koulnef et de Verdier. — Oudinot rentre à Polotsk. — Les ennemis occupent Dunabourg et somment Riga. — Opérations devant cette place. — Oudinot se reporte en avant. — Combat de Swolna. — Le comte Wittgenstein suit Oudinot jusqu'à Polotsk. — Bataille de Polotsk. — Le comte Wittgenstein se replie derrière la Drissa. — Affaire de Belaïa. — Opérations du corps de Riga.................................... pag. 1

CHAP. VII. Le corps de Reynier remplace celui de Schwartzenberg contre la troisième armée des Russes. — Le général Tormassof prend l'offensive. — Combat de Kobrin. — Le prince de Schwartzenberg vient se réunir à Reynier, et se porte de nouveau en avant. — Bataille de Gorodeczna. — Le général Tormassof se retire derrière le Styr. — Opérations du général Ertel. — L'armée du Danube part de Walachie et fait sa jonction avec celle de Tormassof. — Les Russes reprennent l'offensive. — Schwartzenberg repasse le Boug à Wlodawa. — Nomination de l'amiral Tschichagof au commandement en chef des deux armées russes réunies.................................. 65

Chap. VIII. Situation des armées pendant le séjour de Napoléon à Moscou et des Russes à Taroutino. — Corps de partisans. — Développement de l'énergie nationale chez les Russes. — Plan de campagne ordonné par l'empereur Alexandre. — Prise de Wéréia par les Russes. — Combat de la Czernichnia. — Les ennemis évacuent Moscou. — Combat de Malo-Jaroslawets. — Retraite de Koutousof vers Kalouga et des ennemis sur Mojaïsk. — Mouvement des Russes dans les environs de Medynn 116

Chap. IX. Retraite définitive de Napoléon. — Combat de Wiazma. — Affaire de Liakhowo. — Napoléon à Smolensk. — Marche du vice-roi par Doukhowtchina à Smolensk. — L'armée ennemie continue sa retraite. — Combat de Krasnoï........................ 179

Chap. X. Plan d'opérations pour les armées secondaires des Russes. — Le comte Steingell débarque à Revel et se porte à Riga. — Marche de ce général sur Drouja. — Le comte Wittgenstein reçoit du renfort et reprend l'offensive. — Bataille de Polotsk. — Attaque et prise de Polotsk par les Russes. — Le comte Steingell se replie derrière la Duna. — Le comte Wittgenstein et le comte Steingell poursuivent l'ennemi au-delà de la Duna, et font leur jonction à Lepel. — Combat de Tschachniki. — Les Russes s'emparent de Witebsk. — Combat de Smoliantsy. — L'amiral Tschichagof se porte sur Brzest, refoule l'armée Austro-Saxonne dans le duché de Varsovie, et fait prendre à ses troupes des quartiers de rafraîchissement. — Affaire de Biala. — L'amiral Tschichagof marche vers la Bérézina, après avoir laissé le général Saken à Brzest. — Le prince de Schwartzenberg repasse à la droite du Boug. — Le général Saken se porte contre lui. —

Affaires de Nowoï-Swergenn et de Koïdanow. — Occupation de Minsk par les Russes. — Combat de Borissow. — Affaire de Gornostaswiczi. — Combat de Wolkowisk. — Retraite du général Saken.......... 240

CHAP. XI. Napoléon se replie sur Borissow. — Défaite de l'avant-garde de l'amiral Tschichagof. — Affaires d'Ousnask et de Batoury. — Napoléon à Borissow. — Les ennemis passent la Bérésina à Studenki. — Combat de Staroï-Borissow et capitulation de la division Partonneaux. — Combat de Stakow. — Combat de Studenki. — Retraite des ennemis sur Wilna; les Russes les poursuivent vivement. — Départ de l'empereur Napoléon. — Le maréchal prince Koutousof se rapproche de l'armée de l'amiral Tschichagof....... 351

CHAP. XII. Les Russes poursuivent les ennemis sur Wilna. — Prise de cette ville. — Le roi de Naples repasse le Niémen. — Affaire de Kowno. — La grande armée russe en cantonnements. — Arrivée de S. M. l'Empereur Alexandre à Wilna. — Marche de l'amiral Tschichagof jusqu'au Niémen. — Marche du comte Wittgenstein. — Retraite de Macdonald. — Prise de Memel. — Défection des Prussiens. — Macdonald se replie sur Kœnigsberg. — Affaire de Labiau. — Retraite des Autrichiens et du corps de Reynier sur Varsovie. — Mouvement du détachement de Wassilczikof et des corps de Saken, de Touczkof et d'Essen. — Les ennemis évacuent définitivement le territoire russe................................ 406

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

